Annales de l'Institut français de Zagreb



10e et 11e Années. — Nos 28-29. 1946-1947

ANNALES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE

Rédaction et Administration :

ZAGREB

PRERADOVIĆEVA 40/I

ANNALES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

DIXIÈME ET ONZIÈME ANNÉES

1946-1947

ARTISTES FRANÇAIS EN DALMATIE

L'activité artistique en Dalmatie s'est développée pendant des siècles dans les ateliers locaux et elle fut particulièrement intense au xve siècle. Mais à côté des nombreux architectes, sculpteurs, peintres et orfèvres dont nous découvrons chaque jour les noms dans nos archives, des maîtres étrangers, Italiens, Albanais, Français, Allemands et même Espagnols vinrent y travailler.

L'œuvre considérable en gothique tardif de l'architecte Juraj Dalmatinac (Georges le Dalmate) au xve siècle et celle des tailleurs de pierre ragusains témoignent du développement des ateliers artistiques locaux à cette époque. L'activité et les noms des tailleurs de pierre ragusains étaient inconnus jusqu'ici. J'en donnerai une liste sommaire avec l'indication des dates et je présenterai ensuite l'œuvre des maîtres français en Dalmatie, car on attribue trop souvent bon nombre de monuments historiques à des maîtres italiens uniquement parce que les auteurs en sont inconnus.

La puissance économique des Ragusains atteignit au xve siècle son apogée. A cette époque, les Turcs ayant pris possession de l'arrière-pays, la Bosnie et la Serbie, ils rompirent d'abord leurs relations commerciales avec les Balkans et tournèrent leur commerce vers la mer et l'Occident. C'est ainsi que l'invasion turque fut une des causes premières de l'accroissement de leur commerce dans l'Adriatique et la Méditerranée. Plus tard, du xve au xvie siècle, les Ragusains s'accordèrent avec les Turcs qui ne les attaquaient pas, et ils prirent dans les Balkans leur commerce par terre, qui devint encore plus prospère grâce à l'appui de leur marine marchande, Ce sont les raisons pour lesquelles la situation économique de Raguse au xve et au xvie siècle fut brillante, et cette prospérité suscita des progrès dans la culture et les arts. En ce temps-là maints tailleurs de pierre locaux travaillèrent à l'exécution du décor architectonique des façades, et des intérieurs des maisons et élevèrent de remarquables monuments.

En 1424, Božitko Bogdanović construisit le chapitre du couvent

dominicain. En 1426, Radin Bogetić et lui, et plus tard, en 1433, Ratko Brajković restaurèrent le cloître du couvent des franciscains. En 1428, Ratko Ivanvić et Nikola Radinić bâtirent la loge à colonnes devant la maison du voïvode Sandalj Hranić. Radoje Pribilović avec son frère Radin fit, en 1443, les fenêtres géminées gothiques du palais du Recteur auxquelles travaillèrent aussi Živko Utišenović et Radonja Grubačević. L'atelier de ces derniers avait beaucoup de travail vers le milieu du xve siècle. En 1444, ils firent les colonnettes, les fenêtres à trèfles à quatre feuilles, les chapiteaux et les corniches au sommet du clocher de la ville que construisait à cette époque Pripko Radončić. Avec d'autres tailleurs de pierre ils firent, de 1456 à 1457, les arcades du cloître des dominicains. A la même époque, Ratko Ivančić et Dobrilo Radvinović exécutèrent les fenêtres simples et géminées des palais ragusains, ainsi que Tomkuša Vlatković dont on parle souvent. Celui-ci fit, en 1450, la fenêtre géminée et les autres fenêtres de la trésorerie de l'ancienne cathédrale. Radivoje Bogosalić, Radosav et Jakov Radmanović et lui exécutèrent, en 1456 et 1457, l'aile sud des arcades du cloître des dominicains. Le cloître fut bâti en plusieurs fois et, en 1459, Radonja Grubašević y travailla parmi d'autres. L'année suivante, Radosav et Jakov Radmanović, Vlad Bogojević et Simko Radosalić en élevèrent une aile et, en 1466, Tomkuša Vlatković commanda un côté des arcades aux tailleurs de pierre de Korčula Lukša Duković et Bartol Marković. Radić Ostojić et Petar Martinović taillèrent, en 1458, les fenêtres du clocher de l'église de Sainte-Croix à Gruž. En 1464, l'atelier de Vlad Bogojević et Simko Radosalić et, en 1469, l'atelier de Radivoje Bogosalić et Nikola Marković firent les fenêtres du palais du Recteur. En 1460, Radonja Grubačević travailla avec Radivoj Bogosalić aux portes de la ville dites de Pile. Radosav Lučić et Radosav Ratković firent, en 1520, les arcades de la partie supérieure du cloître de l'église des dominicains. Dobrašin et Nikola Radinović travaillèrent dès 1424 aux fenêtres de ce clocher. Un grand nombre de tailleurs de pierre exécutèrent des fenêtres ornées, des lavabos, des cheminées et des consoles ou tables de maisons particulières. C'est ainsi que, par exemple, Ratko Ivančić fait, en 1452, les fenêtres de la maison de Sigismund Durdević ; en 1455, Dobrilo Radvinović fait les fenêtres géminées ; en 1473, Simko Radosalić et Jakov Radomanović travaillent aux colonnes, aux fenêtres et autres ornements du palais Gundulić et, en 1476, avec Marko Andrijić l'architecte de Korčula bien connu, ils travaillent au palais de Stjepan Gradić. Brajan Velojević exécute un décor architectural analogue, en 1494, sur la façade de la maison de Fran Martinović et Petar Jakobović et Bartul Radivojević, en 1495, ornent la façade de la maison

de Jero Sfondratis. Les frères Leonard et Petar Petrović se distinguèrent particulièrement et, parmi d'autres travaux, ils exécutèrent un des plus beaux portails gothiques de Dalmatie, celui de l'église des franciscains avec les statues de la Pietà et des saints.

Parmi ces tailleurs de pierre qui travaillaient à Raguse, il y avait beaucoup de maîtres de Korčula. Les plus éminents étaient les membres des familles Karlić, Pavlović, Radmanović, Kršulović et surtout Andrijić. Je nommerai quelques membres distingués de cette famille. Marko Andrijić, constructeur du clocher et du ciborium de l'église de Korčula et du clocher des franciscains à Hvar, travaillait aussi à Raguse, où son père Andrija Marković, en 1439 déjà, fournissait les pierres pour la construction du palais du Recteur. Marko vécut et se maria à Raguse. En 1474, il fit le placard et le lavabo, qui existent encore, du palais de Ivo Ranjina, et l'année suivante la porte de la ville sur le port. En 1476, il fit avec Simko Radosalić le décor architectural du palais de Stijepo Gradić ; en 1477, avec son frère Blaž celui du palais de Junijo Sorkočević et, en 1499, celui du palais de Jero Dimitrijević. Il est à noter qu'il étendit son activité jusqu'à Zadar et qu'il recevait des commandes d'Italie. C'est ainsi par exemple qu'il travailla, en 1474, aux ornements du palais de Vettore Salvadego à Venise et, en 1478, il alla avec Nikola Marković et ses aides à Mantoue construire le palais de Valento de Valentis. Les fils de Marko, Josip et Petar apprirent le métier dans l'atelier de leur père et exécutèrent maints travaux à Raguse et dans les environs. Petar orna avec son oncle Blaž la maison Dimitrijević en 1499, et, en 1520, il fit des colonnes, des portes et des fenêtres pour le palais du Recteur. La même année, il exécuta la façade renaissance de l'église du Saint-Sauveur, dont on croyait jusqu'ici qu'elle était l'œuvre du maître italien Bartolomeo di Giacomo de Mestre. En 1522, nous voyons qu'il continue ce travail, mais, en 1526, il est emprisonné pour dettes jusqu'en 1528, quand il est relâché et se remet immédiatement à travailler aux colonnes de la loge dans le port de la ville de Ston et aux salines. En 1535, il exécute le décor architectural et la porte de la chapelle de l'Annonciation près des portes de la ville à Ploče. Josip Andrijić fit, en 1522, entre autres travaux quelques décors de l'église du Sauveur et, en 1524, il tailla des colonnes et des pilastres, et l'année suivante des arcs pour les voûtes du palais du Recteur. Tous deux travaillèrent au palais gothico-renaissance de la Douane, mais nous en parlerons plus tard.

Cette brève énumération nous montre clairement que Raguse était la « *città la quale sempre fo copiosa di boni et sufficienti maestri tagliapetra* » comme le constata le sculpteur Josip Andrijić dans sa requête au Conseil des Prélats. Pourtant la république de Raguse employa

outre les maîtres locaux [1] beaucoup d'artistes et d'artisans étrangers.

Voici quelques informations sur ceux de France. Il y a d'abord le constructeur et tailleur de pierre Jean Antoine de Vienne. On en parle vers la fin du XIVe siècle à Raguse et à Korčula, où précisément le métier de tailleur de pierre était le plus développé. Il vivait à Korčula, où il avait des biens et, le 21 mars 1388, d'après la copie conservée du contrat dont un extrait est publié [2], il s'engagea envers la ville à construire la loge près de l'église de Sainte-Marie à Korčula. Dans ce contrat, il s'appelle magister *Joannes Antonius de Vienna petrarius*. Cette œuvre du maître Jean ne s'est point conservée. L'église de Sainte-Marie fut complètement rebâtie et il est probable qu'à cette occasion on détruisit la loge qui se trouvait à proximité. Ce contrat prouve en tout cas que Jean était architecte. Nous savons qu'il était aussi sculpteur et exécutait le décor architectural. C'est ainsi que, par exemple, le 10 janvier 1390, il s'engagea de faire pour Marin Gundulić deux portes, dont une à arc brisé, et deux fenêtres géminées avec une jolie colonnette en pierre de la fameuse carrière de la petite île de Vrnik et à les lui livrer à Gruž dans sa propriété au bord de la mer. Marin de son côté s'engagea à payer 29 perpers après exécution et livraison de ces travaux [3]. Ce contrat nous montre non seulement un maître français, mais aussi qu'on construisait à cette époque, à Raguse et dans les environs, des maisons en pierre de style gothique avec des fenêtres géminées. C'était peut-être une

[1] J'ai trouvé tous ces renseignements, que je publierai bientôt plus détaillés dans une étude spéciale, dans les fascicules des *Diversa cancellariae*, *Diversa notariae* et *Debita communis*, vol. I-II des années citées, fascicules qui se trouvent dans les Archives ragusaines. M. J. Tadić m'a cédé les renseignements cités sur le Palais du Recteur et les travaux exécutés dans cet édifice par les maîtres ragusains.

[2] G. Gelcich, *Biblioteca dalla storia della Dalmazia, Documenti*, p. 80 et V. Vuletić-Vukasović, *Starinar*, IV, 3, p. 77, Beograd, 1887.

[3] Die X januarij 1390 Magister Johannes de Vienna, petrarius habitator Curzulle, facit manifestum quod ipse se obligat et promittit ser Marino de Gondula dare eidem infra scripta laboreria de lapidibus bonis et sufficientibus de lapidibus Vernici de Curzulla bene laboratis conducta Gravosium ad ripam ipsius ser Marini, usque per totum mensem februarium proxime venturum... Primo passus VI lastarum de lapidibus... Item portam unam... Item unam aliam portam... quarum portarum maior debet esse cum uno archo aguto... cum uno limitari... Item duos balchiones scletos, laboratos ut est ille ser Lampridij de Zerieva... et pro singulo bachione unum colonellum pulcrum et quod lapides dictorum balchionum sunt integri de uno peccio, et hoc ideo quod ipse ser Marinus promisit eidem magistro Johanni dare et solvere pro precio dictorum lapidum perperos vigintinovem receptis datis lapidibus...

Diversa cancellariae, XXIX, p. 50. Archives de Raguse.

maison d'été, car les pierres furent débarquées à Gruž et non dans le port de la ville.

Le maître Jean Antoine avait un atelier où il travaillait avec ses aides et prenait des élèves. C'est ainsi que le 8 mars 1390 il fit dans la chancellerie ragusaine un contrat [1] avec le tailleur de pierre Marko Miličević de Korčula, par lequel ce dernier s'engagea à travailler avec lui pendant un an à condition que Jean le nourrirait et lui donnerait 4 gros de gage pour chaque journée de travail *die operario quo eidem laborabit grossos IIII pro die.*

A la fin du XIVe siècle les Ragusains bâtirent à leur patron saint Blaise une église qui brûla au XVIIIe siècle. Pendant les deux dernières décades du XIVe siècle on parle de l'architecte de cette église du *protomagister* Jean de Sienne, *magister* Johanes de Senis [2], qui avait des appointements annuels fixes. Divers maîtres taillaient les pierres de Korčula, la plupart d'après ses instructions. La solide pierre de Korčula a servi à la construction de maint grand monument dalmate à Šibenik, Raguse, Hvar et autres lieux. C'est pourquoi le Petit Conseil décida en juin 1391 que les tailleurs de pierre ragusains iraient à Korčula [3] tailler les pierres nécessaires à la construction de l'église de Saint-Blaise, et Jean de Vienne s'engagea le 6 avril 1391 envers les procureurs de l'église de Saint-Blaise de fournir les parties en pierre nécessaires probablement pour la construction de cette église, aux mêmes conditions qu'avait acceptées le tailleur de pierre Cecco di Monopoli. Le contrat dit que si les commandes dépassaient celles faites au maître Cecco, on payerait le prix fixé par le *protomagister* Jean de Sienne [4].

[1] Die VII marcij (MCCCLXL).

Marchus Millichievich de Churzulla facit manifestum quod ipse locat se et opera sua magistro Johanni de Vienna petraro, presenti et conducienti usque ad unum annum proximum promittens cum eo stare et bene et fideliter lavorare in arte sua secundum usum bonorum operariorum... *Ibid.*, p. 68.

[2] Jeremić-Tadić, *Prilozi za historiju zdravstvene kulture starog Dubrovnika*, I, Beograd, 1939.

[3] *Liber reformationum Minoris consilij*, XXIX, p. 19, *Archives de Raguse.*

[4] Die sexto aprilis (1391).

Magister Johannes de Vienna lapicida facit manifestum quod ipse se obligat et promictit procuratoribus sancti Blasij de intus facere et operari et dare omnia illa opera lapidum de bonis et optimis lapidibus de scoliis de Vernicho cum illis pactis et condictionibus ac solutionibus cum quibus se obligavit alias magister Cecchus de Monopoli, hoc addito quod si eidem ordinarentur, alia laboreria quam illa de quibus conventum fuit cum dicto magistro Ceccho tunc ipse magister Johannes de illis talibus laboreriis, de quibus non facta fuit mencio in conventione dicti magistri Cecchi, recipe debeat illam mercedem et illud salarium, quod dixerit magister Johannes de Senis protomagister sancti Blasii in sua bona et rata conscencia. Et procuratores Sancti Blasii permectunt dare dicto magistro

Jean de Vienne travaillait en 1391 aux fortifications de la ville de Korčula. Le 12 novembre, il s'engageait envers cette ville à lui livrer les pierres, et trois jours plus tard il s'engageait à terminer la tour de la ville avec un couronnement au sommet, garni de créneaux — *cum dentibus sufficientibus pro corona* — comme ceux de la tour ragusaine et on lui promit 80 perpers pour ce travail [1]. Ces documents complètent les recherches de M. V. Foretić [2] qui d'après d'autres renseignements puisés dans les archives a établi que Jean développa une grande activité à Korčula et à Raguse, qu'il exportait souvent la pierre à Raguse, qu'il était riche et qu'il prêtait de l'argent, qu'il possédait beaucoup de terres qu'il donnait à ferme. Ces faits prouvent que même des tailleurs de pierre étrangers pouvaient s'enrichir en Dalmatie vers la fin du XIVe siècle, lorsque les villes dalmates construisaient des maisons de pierre et démolissaient celles en bois. Il paraît qu'en 1392 le maître Jean était déjà vieux, car en juin il fit son testament [3].

Il est difficile aujourd'hui d'identifier ses œuvres, car il reste très peu de monuments du XIVe siècle à Korčula. On lui a attribué récemment la belle porte de la sacristie de la cathédrale de Korčula, mais par une analyse du style, j'ai réfuté cette opinion [4]. Cependant nous pouvons affirmer, d'après ce document de 1390 que Jean construisait en style gothique et qu'il était un des premiers à avoir introduit ce style en Dalmatie [5].

Johanni de Vienna pro dictis operibus tantum quantum dabant seu dare solebant dicto magistro Ceccho... *Div. Canc.*, XXIX, p. 195.

[1] *Biblioteca...* pp. 80-81. Les créneaux se sont conservés encore sur les murailles de Ston, Trogir et sur le mur nord moyenâgeux du Palais de Dioclétien à Split. Ces créneaux ont servi à y installer des planches pour la défense.

[2] Foretić V., *Otok Korčula u srednjem vijeku do* 1420 *godine*, p. 286, Zagreb, 1940.

[3] *Biblioteca...* p. 82 et Frano Radić, *Starinar*, III, Beograd, 1886, p. 3. Je remarquerai seulement que Frano Radić pensait que Jean de Vienne était originaire de Vienne (en Autriche) et par conséquent Allemand. Cependant je suis d'accord avec Jireček (Jireček-Radonić, *Istorija Srba*, III, p. 264) et Vuletić-Vukasović qui ont affirmé qu'il est d'origine française. Les relations de la Dalmatie par la mer avec la France, et surtout l'apparition des artistes et des artisans français confirment cette opinion.

[4] Fisković C., *Korčulanska katedrala*, pp. 47-49, Zagreb, 1939.

[5] On ne peut penser à lui comme l'auteur d'un relief qui se trouve sur la terrasse de la maison Boschi à Korčula, et qui représente saint Antoine avec ses attributs habituels : le porc, la cloche pour chasser les tentations et le bâton. L'inscription qui l'accompagne S. ANTONIUS DE VIENNA (V. Vuletić-Vukasović, *Starinar*, IV,3, p. 78, Beograd, 1887) doit se lire : saint Antoine de Vienne ; rappel soit des reliques du saint que l'on croyait conservées dans cette ville, soit de l'ordre de chanoine hospitalier institué près de cette ville. Du reste ce relief montre toutes les caractéristiques d'un artiste local. Il existe une copie de ce relief sans inscription sur la

Nous sommes plus heureux dans l'identification d'un relief d'un autre sculpteur français, *Beltrandus Gallicus* ou *Boltranius Francigena* comme l'appellent les documents. Bertrand se trouvait au début du XVI[e] siècle à Raguse, où il travaillait dans le style renaissance. A cette époque, en 1515 [1], les Ragusains avaient commencé, à cause de l'accroissement du commerce du blé, à construire un bâtiment qui devait être un magasin à blé et qui devint plus tard une Douane et un hôtel de la monnaie, connu aujourd'hui sous le nom de *Divona* ou *Sponza*, tandis qu'à l'époque de la construction on le nommait *fonticum novum*. On le commença d'après les plans de l'architecte ragusain bien connu Paskoje Miličević, qui éleva des remparts à Ston, à Raguse et à Konavlje, construisit le port de la ville et la sacristie du couvent des Dominicains à Raguse. Il était connu jusqu'ici sous le nom latin de Pasqualis Michaelis. Gelcich le croyait Italien [2], mais le conservateur honoraire des monuments ragusains Luka Beritić a découvert récemment que ce nom cachait un homme d'origine slave dont les documents parlent souvent sous le nom de Paskoje Miličević [3]. Il était réputé comme architecte plus que comme sculpteur, et le gouvernement ragusain confia l'exécution des fenêtres et autres parties sculptées de la Douane aux tailleurs de pierre de Korčula, Andrijić. Josip de Marko Andrijić et son cousin Nikola de Blaž Andrijić travaillaient, en 1518, aux arcs de la cour, aux fenêtres et au porche harmonieux devant la façade de ce beau palais, pour lequel Josip ne fit, en 1524-1525, que les arcs des voûtes. En 1520, on terminait justement la cour de la Douane. Cette année-là, en février, Josip travaillait à son achèvement, et l'année suivante, il faisait les petites fenêtres rondes en haut de la cour, tandis que Ljudevit Suratović exécutait, au mois de mai de la même année, la gouttière en pierre du bord du toit. Petar Andrijić travaillait lui aussi en même temps à ce bâtiment [4].

Folnesciz dans son étude connue *Studien zur Entwicklung der Geschichte der Architektur und Plastik des XV. Jahrhunderts in Dalmatien* parle du grand relief de la façade de l'aile nord de la cour et affirme : *Besonders die beiden Engel die im Hofe das Schrifmedaillon halten reigen einen ganz spezifisch ragusanischen Stil.* Mais cette constatation n'est pas exacte. Quoique les frères Andrijić travaillassent

façade d'une cellule d'ermite qui se trouve près de la chapelle de saint Antoine au sommet d'une colline près de Korčula.

[1] Gelcich G., *I conti ti Tuhelj*, p. 67, Raguse, 1889.

[2] Gelcich G., *Dello sviluppo civile di Ragusa*, p. 77, Dubrovnik, 1884.

[3] Beritić publiera bientôt une étude spéciale sur Miličević avec un matériel abondant tiré des archives.

[4] J'ai trouvé les renseignements sur la construction de la Douane dans *Debita communis*, I, *Archives de Raguse.*

avec maîtrise au décor architectural de la Douane, les Ragusains confièrent l'exécution d'un grand relief sur la façade de l'aile nord dans la cour à un sculpteur français et le 7 juin 1521, le *sculptor marmorarius* Bertrand s'engagea envers Ivan de Palmota Gundulić et ses collègues les autres surveillants de la construction de la Douane, à terminer le relief en pierre avec le nom du Christ dans la couronne que portent deux anges comme il était indiqué dans le dessin d'après lequel le relief avait été ébauché pour le prix de 8 ducats d'or. Marin Niko Gučetić et les autres surveillants des constructions municipales lui versèrent immédiatement 2 ducats [1], et le 20 août on lui donna encore 2 ducats [2]. En mars 1522 il réglait ses comptes avec les surveillants de ce travail, ce qui veut dire que c'est bien lui qui l'a fait [3].

Ce relief s'est conservé et il concorde avec la description des deux anges en robes larges dont les plis amples flottent et qui portent une couronne tressée de fleurs, de feuillages et de fruits entourant une auréole portant l'inscription IHS en lettres gothiques. Leur corps apparaît de profil et le visage fait face au spectateur, le relief est traité partout de la même manière ce qui donne un aspect bien équilibré à toute l'œuvre et il termine harmonieusement tout un côté de la cour. Au-dessous on lit une inscription en lettres gothiques, composée par le poète humaniste ragusain Ilija de Lampridije Crijević [4].

[1] Die VII Junij 1521. Beltramus Gallicus sculptor marmorarius sponte convenit et promisit ser Joanni pal. de Gondola et sociis provisoribus fabrice fontici communis facere et seu complere unum Jesum cum duobus angelis circum eum sustinentibus et aliis coronis circumcirca necessariis et convenientibus prout fuit inceptum de petra curzolensi, et prout sibi datum fuit dissignum, et ad laudem cujuslibet boni sculptoris et lapicide in similibus practici et experti, ac ipsorum dominorum provisorum, pro cujus Beltrami mercede ipsi domini provisores promiserunt dare et solvere ducatos auri octo pro parte quorum dictus Beltramus confessus fuit habuisse et recepisse, a ser Marino Ni. de Goce et sociis officialibus laboreriorum communis dante et solvente ex ordine predictorum dominorum provisorum ducatos auri duos. *Debita communis*, vol. I, p. 189.

[2] Die XX augusti 1521, suprascriptus Beltramus confessus fuit habuisse et recepisse de denariis dicti communi solutis de mandato Domini Rectoris et ex ordine predictorum dominorum provisorum pro parte suprascripti laborerii que sunt de denariis dicti Domini Rectoris ducatos auri duos. *Ibid.*

[3] Die XIII martij 1522. Ego boltranius francigena confiteor quod super me et omnia mea bona obligo me dare et solvere ser Marino Jo. de bucha et sociis officialibus de pagamento laboreriorum Ragusii ducatorum auri duos pro laborando in fontice et ad computum laborerii ibidem faciendo. *Ibid.*, p. 192.

[4] Gelcich, *o. p.*, p. 72 et T. G. Jackson, *Dalmatia the Quarnero and Istria*, II, p. 361, Oxford 1887 ont publié l'inscription. La traduction de Jackson est plus exacte. Il faut seulement dans le dernier trait ajouter la lettre initiale du nom de poète AE (Aelius).

Ce relief se distingue des œuvres des artistes locaux ; il les dépasse par la qualité. L'exécution en est plus libre et plus adroite, la composition plus harmonieuse que celles de nos sculpteurs. Si l'on compare par exemple les statues des saints du portail de l'église des franciscains, œuvre des sculpteurs Leonard et Petar Petrović, ou les anges de Petar Andrijić de la façade de Saint-Sauveur [1] avec ceux de Bertrand, nous verrons tout de suite la différence. Les figures des sculpteurs locaux sont raides comme des poupées, la draperie est maladroitement traitée, les visages sont boursouflés et, quoique nos maîtres excellassent dans l'exécution de décors végétaux, ils étaient incapables de faire des figures et surtout des statues. Parmi les rares exceptions, il faut citer Juraj Dalmatinac, Nikola Lazanić et quelques sculpteurs sur bois, auteurs de crucifix gothiques, pour ne pas parler d'Ivan Duknović, de Fran Vranjanin et de Nikola del l'Arca qui travaillaient en Italie. Nous pourrions reconnaître déjà d'après le style, que le relief de Bertrand à la Douane ne sort pas d'une école locale du xve ou du xvie siècle. C'est un des plus beaux reliefs de Raguse. C'est en tout cas une des plus belles initiales du Christ que l'on trouve souvent sculptées sur maints édifices publics, fortifications, maisons et sur quelques églises dalmates du xve au xxe siècle [2]. Ce relief accuse un maître formé à une école de grands sculpteurs.

Au xve et xvie siècle il y avait aussi en Dalmatie des sculpteurs sur bois. Ce sont Ivan Budislavić de Trogir, Juraj Petrović de Split et autres auteurs de crucifix gothiques [3], Frano Ciočić de Korčula, Lovro Marinov de Kotor [4] et les Ragusains faiseurs de meubles, d'autels et de reliefs dont a parlé Kovač [5]. Parmi eux j'en citerai encore quelques-uns inconnus jusqu'ici, ce sont : Ivan Peliničić qui, en 1499, a orné le palais de Junije S. Djurdjević ; Pribelj Radosalić qui a exécuté l'ornementation des bancs et autres meubles du palais du Recteur, en 1442 ; Mikša qui, en 1459, a agrandi le chœur en bois

[1] V. tableau Iveković C. M. *Dalmatiens Architektur und Plastik* VI, t. 256, Wien, 1927.

[2] Vuletić-Vukasović V., *o. c.*, p. 83.

[3] IHS ne signifie que Jésus-Christ et non *Jésus hominum salvator*, comme on explique en Dalmatie. C'est ce que montre l'inscription IH XPS MARIA (Isus Hristos Maria), taillée dans la clôture du couvent des franciscains à Raguse. Sur le monogramme du Christ v. Traube L., *Nomina Sacra, Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung*, p. 149-164. München, 1907.

[4] Fisković C., *Drvena gotička skulptura u Trogiru*, Zagreb, 1941.

[5] Fisković C., *o. c.*, pp. 62-64.

[6] Kovač K., *Nikolaus ragusinus und seine Zeit*, Jahrbuch des Kunsthistorischen Institutes der k. k. Zentralkommission für Denkmalpflege, XI, Beiblatt, Wien, 1917.

du couvent des franciscains à Daksa et Matko Gojković qui, en 1452, a décoré la maison de Marko Stajić [1]. Malgré l'activité continue de leurs ateliers, on trouve aussi des sculpteurs étrangers et parmi eux deux Français.

Au mois de mars de l'an 1438, le sculpteur Jean de France signa, dans la loge de la ville, qui tirait son nom de la chapelle de Saint-Laurent, située dans l'Hôtel de Ville, un contrat avec le surveillant de l'église de Saint-François sur la rive et avec le gardien de ce couvent pour la construction d'un chœur en bois [2]. Jean s'engagea à exécuter pour cette église, dans un délai de dix mois, un chœur en bois de deux rangs de sièges séparés par des cloisons ajourées. Les cloisons et autres parties du chœur devaient avoir des ornements de feuillages et de marqueterie. Pour le bois qu'il devait se procurer lui-même et pour son travail, on lui promettait 200 ducats d'or, et plus encore si la qualité et la beauté du travail le méritaient. Jean dut probablement se mettre tout de suite à l'œuvre et, quelques mois plus tard, le 22 juillet 1438, il fit un contrat avec le peintre Martin par lequel ce dernier s'engageait à faire pour ce chœur vingt-huit tableaux parmi lesquels quatre avec dix figures probablement pour

[1] J'ai trouvé les renseignements sur ses travaux dans des *Diversa Canc.* LXLI, 153, *Div. Not.*, XXVI, 31, *Div. Canc.* LXVIII, 47 *Div. Canc.*, LXIII, 124.

[2] Pro magistro Johanne de Francia. — Eisdem Millesimo Indictione et die suprascriptis (9 martij 1438, indictione I) sub logia sancti Laurentii. Ibique vir nobilis ser Andrea Marci ut procurator et procuratorio nomine ecclesie et fratrum minorum sancti Francisci ex licentia et consensu magnifici domini comitis Spaleti et frater (le nom manque) guardianus dicti conventus, verbo et consensu aliorum fratrum et sociorum, per se etc et successores etc. tale pactum concordium et conventionem fecerunt cum magistro Johane de Francia marangono ad presens habitatore Spaleti ibidem presenti etc et pro se etc et successores recipienti etc., videlicet quod ipse magister Johanes tenetur et facere ac fabricare se obligavit chorum dicte ecclesie sancti Francisci, in quo choro poni debet a parte superiori canzellos et parte inferiori canyllos justa ordinem chorus sancti Dominici, quos quidem canzellos et chorum laborare debet cum foliamnibus et in aliquibus locis tarsis prout conveniens aparebit justa pulcritudinem laborerii, ad omnes expensas ipsius magistri Johannis tam lignaminum quam operis, cum hoc quod dicti procuratores sancti Francisci teneantur et debeant solvere omnia dacia et expensas ac nabulum pro conducendo dicta lignamina usque Spalatum. Pro quo quidem opere seu choro ipsi procuratores sancti Francisci dare et solvere teneantur dicto magistro Johanni de Francia ducatos ducentos auri et plus justa pulchritudinem ac bonitatem laborerii prout dicto domino comiti videbitur et aparebit in discretione sua ; renutiantes ipse partes fori privilegio et rei non sic vel aliter geste per se et successores etc. et predicta omnia observare etc. sub pena L centum parvorum dandarum per partem non atendentem parti observanti etc. Quod quidem chorum seu laborerium ipse magister Johannes complere promisit per totum mensem decembris proxime futurum, promittentes etc., sub obligatione... Testes : ser Nicolaus Jancij Leonis, ser Paulus Sulcich. Examinator : ser Antonius Stagni. *Archives de Zadar*, Documents de Split, vol. XX, p. 8.

les dossiers des sièges, selon la décision de maître Jean [1]. Les œuvres du peintre Martin sont jusqu'à présent inconnues dans l'histoire de l'art dalmate, mais c'était probablement un des nôtres, puisqu'il apprit la peinture chez maître Blaž. Il s'agit sans doute de Blaž Jurjev de Trogir qui peignit à Korčula, Trogir et Zadar. D'après les dernières découvertes dans les archives il était en 1425 à Raguse où il prit comme élève Radosav Volkčić [2]. Quoique nous ne connaissions pas les œuvres de Martin, ce devait être un peintre adroit puisqu'il s'engagea à faire des panneaux avec des figures. Ce chœur ne s'est malheureusement pas conservé. L'église de Saint-François sur les quais de Split a été rebâtie au siècle dernier et les anciens autels ainsi que le mobilier ont été mis au rebut. C'est peut-être à cette occasion qu'on a démonté et enlevé le chœur de Jean de France. Le clergé séculier de Dalmatie ne savait souvent pas apprécier les chefs-d'œuvre artistiques. Ce qui ne servait plus à des buts pratiques, et n'était pas spécialement protégé par le culte, était remplacé par des pièces nouvelles qui n'avaient pas la valeur artistique des anciennes. C'est ainsi que par exemple l'évêque de Korčula, Kosirić, fit démolir l'ancien chœur en bois de la cathédrale de Korčula. J'ai récemment découvert qu'il était l'œuvre de Venturino di Donato, qui le 24 septembre 1551 avait fait un contrat avec le c omte Valaresso de Korčula et l'archidiacre Gabrielis pour l'exécution de ce chœur [3]. Le chœur de l'église dominicaine à Split qui servit de modèle à maître Jean a disparu de la même façon.

Quoique l'œuvre de ce sculpteur français ne se soit point conservée, nous voyons d'après le contrat que c'était un chœur du type dit à

[1] 22 Julij 1438. Eisdem Millesimo, judicibus et die suprascriptis. Ante stationem ser Antonij Zipriani. Ibique Martinus pictor olim famulus magistri Blaxi habitator Spaleti sponte etc. contentus et confessus fuit se concordasse ac se teneri ad laborandum cum magistri Johanne de Francia de intaleo tabulas XXVIII pro choro sancti Francisci de burgo Spaleti, in quibus, quidem omnibus XXVIII tabulis solum esse debent figure IIII prout idem magister Johannes dixerit faciendum pro quibus quidem tabulis XXVIII idem Martinus habere debet pro ejus labore L. 3 s. 4 parvorum pro singula tabula et ipsos denarios idem magister Johannes dare et solvere debet ipsi Martino pro sua manifactura eidem Martino pro dictis tabulis XXVIII ad beneplacidum ipsius Martini juxta laborerium completum et ad expensas ipsius Martini, exceptioni non sic vel aliter celebrati contractus renuntiantes promittentes unus alteri etc. attendere etc. sub pena L. 25 parvorum solvenda per partem non attendentem parti observanti etc. ; cum reflectione dampnorum etc., et renuntiantes fori privilegio etc sub obligatione... Testes ser Petrus Marci, ser Andrea Marci, Consiliarius et examinator : ser Micha Andrse de Madijs. *Archives de Zadar*, Documents de Split, XX, feuille 11.

[2] *Diversa Canc.*, XLIII, p. 153, *Archives de Raguse.* Sur l'activité du peintre Blaž, v. Fisković, *o. c.*, p. 104.

[3] *Atti del conte Pandolfo Valaresso* 1551-1553, *Archives de Korčula*, 135, *Archives de Zadar.*

cellules, comme il y en a quelques-uns en Dalmatie. Mais si certains de ces chœurs dalmates, surtout ceux de Rab, Zadar et Trogir ont les éléments du style gothique vénitien fleuri, il faut souligner qu'ils sont, ainsi que les deux chœurs de Split dont on a parlé ci-dessus, celui du maître Jean de France et celui de la vieille église dominicaine, plus anciens que les chœurs vénitiens : les sièges des chœurs dans l'église Santa Maria dei Frari ont été exécutés en 1468 et le chœur de l'église de San Stefano en 1498. Par conséquent ils ne dépendent pas directement de ces derniers [1].

Outre Jean, un autre sculpteur français travaillait en Dalmatie. C'est *Petrus Gallus* [2], qui le 3 juin 1558 signa un contrat avec les procurateurs de l'église de Saint-Blaise, Jerolim de Junio Gradić, Marin de Luka Sorkočević et Dragoje M. Crijević, par lequel il s'engageait à élever une tribune pour la lecture de l'évangile et des épîtres [3].

L'extérieur devait être en noyer et l'intérieur en érable ou en autre bois. Le travail et le matériel nécessaire seraient payés 15 ducats d'or dont trois immédiatement. Il est probable que cette tribune qui devait être simple et de style renaissance brûla dans l'incendie de l'église de Saint-Blaise au XVIII[e] siècle.

Au milieu du XVI[e] siècle, vivait à Raguse, où il possédait un atelier, le sculpteur Jacques de l'Epine d'Orléans (magistro Jacobo de Spina Gallo de Orliens, magister Jacobus de Spinis de Orliens). D'après les mentions que j'ai trouvées, il avait exécuté des statues, le décor architectural de la forteresse, de maisons particulières et d'églises à Raguse, et il y séjourna plus de dix ans.

[1] Fisković, *o. c.*, p. 113.

[2] Que le mot Gallus signifie Français est aussi prouvé par l'inscription sur le tombeau de Charles de Chambrai du XVI[e] siècle au couvent des franciscains de Raguse, où l'on appelle aussi Gallus. Gelcich, *o. c.*, p. 89.

[3] Die III Junij, 1558. Petrus faber lignarius Gallus ad interrogationem ser Hieronymi D. Iun. de Gradi, ser Marini Lucae de Sorgo et ser Dragoe March. de Cerva Procuratorum Ecclesiae Sancti Blasij convenit cum eis pro pretio et mercatu ducatorum auri quindecim construere et conficere in eadem ecclesia unum suggestum in quo sacerdotes legere solent sacras epistolas et evangelia qui extrinsecus constet ex nuce, intrinsecus vero ex acere vel alio furniori ligno, in cujus latitudins sint tabulae IIII quadrate, tres longitudinis unius et dimidii brachii Ragusini, quarta vero unius tantum brachii, altitudo autem ipsius suggesti sit unius brachii et trium quartorum. Et convenit cum praedictis D. D. Procuratoribus de emendo suis sumptibus tam ferramenta quam ligna, quae erunt necessaria ad conficiendum et construendum ipsum opus, quod promisit absolvere intra menses duos proxime futuros obligando se et omnia bona sua ita, ut a peritis in arte probetur. Pro parte cujus pretii ducatorum auri quindecim idem Petrus statim est confessus se accepisse ab ipsis D. D. Procuratoribus ducatos auros tres... Iudex Ser Sebastianus Nicol. de Menze et ser Nicolaus primi testis. *Debita Communis*, III, p. 136, *Archives de Raguse.*

Une coudée ragusaine (bracchium) fait, d'après Rešetar, 55 ou 51, 2 cm.

En mai 1552, il conclut avec Serafin d'Orsat Zamanjić, un des provéditeurs à la construction du port de la ville un contrat pour l'exécution d'une niche de six coudées de long ornée d'une statue de saint Blaise de trois coudées et demie de haut. La statue devait être semblable à celle qui se trouvait au-dessus de la porte de la ville au port et plus belle encore si possible. Zamanjić s'engagea à payer ce travail vingt-deux écus en or et à fournir la pierre nécessaire [1].

Cette œuvre, niche et statue, se trouve sur la façade du port de Saint-Jean dans la ville. Les dimensions sont identiques à celle dont on parle dans le contrat. Le riche décor en relief et la disposition de la niche sont exécutés en pur style renaissance. Sous un triple pignon, l'inscription *Jesus Christus* est gravée sur l'architrave. Dans la niche, la statue du saint est raide et d'une piètre exécution. Au fond, parmi les consoles, il y a une tête d'ange. Le riche décor est exécuté avec maîtrise tandis que le travail de la statue lui est de beaucoup supérieur. Le maître n'a pas réussi à lui donner de la force et de la vie. Cette œuvre prouve que le sculpteur français travaillait en style renaissance, style qui avait fini par se propager à Raguse.

Cette œuvre du sculpteur Jacques d'Orléans ressemble à la niche et à la statue de saint Blaise qui se trouvent dans la façade du fort Saint-Laurent. Les décors en relief de la niche de cette statue de saint Laurent ont été faits par le sculpteur de Korčula Vicko Lujov (Vicentus Alvisii) que nous rencontrons au XVIe siècle à Raguse, et qui est en outre connu par la svelte colonne renaissance placée devant l'Hôtel de Ville à Korčula, sur laquelle il inscrivit son nom [2]. En octobre 1568, il fut payé pour l'exécution d'une partie du décor en relief autour de la statue de saint Blaise, placée sur le fort

[1] (Die, XXV, maij 1552).
Ser Seraphinus Ors. de Zamagno unus provisorum Fabrice Portus Ragusini sponte et omni meliori modo convenit cum magistro Jacobo de Spina Gallo de Orliens sculptore, videlicet quod dictus magister Jacobus promisit et se obligavit scalpere unum semiciclum cum una statua interna Sancti Blasij que sit similis illi quae est super portam qua exitur ad portum et si fieri possit etiam pulchior aut saltem non turpior, magnitudinis bracciorum trium cum dimidio, et semiciclus sit longitudinis bracciorum sex ipsius interna inanitas bracciorum duorum cum dimidio, scabellum infra emineat interlatteralia pensilia braccium dimidium juxta picturam exemplaris praebiti in quo ascriptum est nomen mei notarii, quod opus ipse magister Jacobus promisit absolvere intra duos menses ad summum. Qui praedictus ser. Seraphinus promisit eidem magistro Jacobo pro mercede et pretio dicti operis ut supra absoluti dare scutatos auri viginti duos et praeterea praebere illi lapides necessarias et oportunas. *Diversa notariae* 112 (1552-1553) 55'.

[2] C. Fisković, *Javni spomenici starijeg doba u Dalmaciji*, Novo Doba, Split, 24, XII, 1939.

Saint-Laurent [1]. Il n'est pas exclu étant donné que les deux niches ainsi que les statues se ressemblent, que la statue de saint Laurent fut faite par Jacques d'Orléans et que Vicko l'aida, surtout dans le décor de la niche, si ce n'est l'œuvre de Vicko seul qui prit pour modèle la niche et la statue du fort dans le port.

En août 1552, Jacques signa un contrat avec Juni M. Bobaljević, noble Ragusain, par lequel il s'engagea à tailler neuf grandes fenêtres dans la plus belle pierre de l'île de Mljet où il y avait au XVIe siècle une carrière [2]. L'acheteur exigeait qu'il fît ces fenêtres d'après certaines qu'il y avait déjà en ville ; six devaient ressembler à celles du palais du Recteur avec une fenêtre centrale trigéminée et deux fenêtres latérales qui devaient ressembler à celles de la maison de Junije Bunić. En outre, Jacques s'engagea à faire les consoles en pierre, les dalles et deux statues d'une coudée et demie qui devaient être placées près des fenêtres. L'acheteur lui promit 130 ducats en or pour ce travail. Bobaljević avait certainement besoin de ces fenêtres pour son palais. A Raguse, surtout aux XVe et XVIe siècles, il était d'usage que les sculpteurs exécutassent dans leurs ateliers le décor architectonique en pierre, balcons, fenêtres, portes, corniches, consoles, etc. qui étaient placés dans les maisons bâties des maçon. Dans la plupart des cas celui qui passait la commande faisait deux contrats, un avec les sculpteurs pour l'exécution du décor et des parties sculptées et l'autre avec les maçons pour la construction du bâtiment.

Etant donné que le contrat entre Jacques et Bobaljević parle d'une fenêtre trigéminée qui ne pouvait être construite uniquement dans un style gothique flamboyant, puisqu'à Raguse on ne construisait pas de fenêtres trigéminées, nous pouvons conclure que Jacques

[1] (Die, 29, octobris, 1568).

... Item idem Vicentius sponte et confessus se accepisse ab officialibus super fabrica castelli sancti Laurentij scutatos auri duodecim pro parte ornamenti quod confecturus est pro imagine sancti Blasij quae collocanda est in dicto castello... *Debita communis* 1566-1582, 14. *Archives de Raguse.*

[2] *Die*, XIIII, augusti, 1552.

Magister Jacobus de Spinis de Orliens Gallus lapicida ad interrogatione ser Junij Mich. de Babalio... promisit et convenit dare et consignare eidem ser Junio... infrascripta laboreria de scarpello... videlicet... novem balchiones seu fenestras de petra de scarpello de meliori ac pulchiori petrario insule Melite de his modellis videlicet sex de modello fenestrarum faciei palatii Magnifici D. Rectoris civitatis Ragusii, unam de modello majoris et principalis fenestre domus ser Junii Mich. de Bona et duas de modello fenestrarum que sunt a latere dicte majoris fenestre domus dicti ser Junii... videlicet major cum duabus columnis... Item... modiones... laborati et intagliati. Item... duas planas seu tabulas de scarpello de dicta petra... laborata ac sovaggiata... Item... duas statuas de scarpello... altitudinis bracciorum unius cum dimidio pro eis ponendis super circum seveziam dictarum duarum fenestrarum... Ser Junius vero... promisit et convenit dare et solvere dicto magistro Jacobo... ducatos auri centum triginta. *Diversa Cancelariae* 137 (1552-1553) 64.

travaillait aussi au style gothique flamboyant. Ce style se trouvait encore à Raguse pendant le XVIe siècle, malgré que déjà vers le milieu du XVe siècle la renaissance y eût pénétré. Les Ragusains aimaient déjà bâtir selon d'anciens modèles fixés, ils commandaient le décor architectonique d'après ceux qui existaient déjà et Jacques d'Orléans devait se plier à cette exigence du milieu conservatif, il était obligé de travailler en un style gothique flamboyant déjà démodé. Il est évident que ces exigences des acheteurs, spécifiées dans les contrats par écrit avec les sculpteurs, empêchaient le développement de la renaissance à Raguse. C'est pourquoi l'on trouve dans les palais et villas ragusains, bâtis au XVIe siècle, des formes gothiques.

Mais ses gains étaient maigres et sa famille et lui vivaient chichement à Raguse. C'est pourquoi, en 1560, il s'adressa au Conseil des Prégats en demandant un logement gratuit et un atelier dans le voisinage du couvent des Dominicains. Nous apprenons par cette pétition qu'il était architecte, sculpteur sur pierre et sur bois, capable de construire des fortifications comme des maisons et d'assécher des marais. Il avait d'abord travaillé à Venise d'où il était venu à Raguse sur les instances de l'ambassadeur de la République auprès de la Sérénissime. Il s'était obligé de former des élèves, car le métier de tailleur de pierre était en décadence. Il est intéressant de noter encore que la condition des artistes était pire à Raguse qu'à Venise et que le sculpteur et architecte dalmate Georges de Sibenik avait été plus utile à la République pendant qu'il était à son service [1].

[1] Die XXV mai 1560, Die sabbato. Prima pars est de affirmando et comprobando promissionem ser Paschalis Dam. de Menze factam magistro Jacobo Gallo lapicidae circa eius provisionem et salarium ducatorum auri duorum singulis mensibus o et de ei assignando unam officinam sub ecclesia S. Sebastiani sine mercede.

pro XXXVI contra II

Secunda pars est de non affirmando.

Prima pars est de assignando praedicto magistro Jacobo Gallo lapicidae sine mercede domum unam, quae pro locatione et afflctu soluat infra perperos viginti, iuxta promissa, quae fuerit in eiusque supplicatione.

pro omnes contra II

Secunda pars est de non assignando.

Illustrissimi et eccelentissimi Signori.

Maestro Giacomo Francese servitor di vostre Signorie a richiesta di ser Pasquale di Menze suo magnifico Agente in Venetia son venuto in la sua inclita citta con la consorte, et tre figliuoli miei per vivere et morire al suo servitio, offerendomi esser li fedele, et accomodar gli con l'arte mia in ogni occorrentia, et commodita sua con diverso modi. Prima sono scultor dell' opere di marmo, et di legnami et architettor di fortezze, palazzi et case di cittadini, et di discolare et purificare terreni paludosi et acquosi. Et prometto di mantener dell' arte detta a servirle bene quanto qualsivoglia altra persona sia in Italia, di che ho

Maître Jacques travaillait aussi pour l'église de Saint-Roch. Cette petite église avait été bâtie vers la moitié du 17e siècle à la suite d'un vœu contre la peste. En 1544, on faisait venir de Mljet la pierre nécessaire à sa construction. C'est là que fut envoyé, au mois de février de la même année [1], le sculpteur ragusain Luka Paskojev (Luca Pasqualis) qui avait bâti dans un beau gothique flamboyant la chapelle des Gundulić dans l'église dominicaine [2], et, en juin, on y envoya les sculpteurs Vicko et Marko, fils du sculpteur Miho de Kotor, pour y extraire la pierre pour la construction de l'église [3]. En février 1553 les sculpteurs de Korčula Luka Vasilić et Nikola fils de Blaž Andrijić s'engagèrent à faire les pilastres et les chapiteaux de la chapelle de l'autel majeur de cette église [4] pour laquelle déjà en 1558, le sculpteur Luka Matković procurait la pierre [5].

En mai 1564 Jacques signa un contrat avec Trajan Kalošević, prieur et avec le drapier Cvjetko, chef de la confrérie de Saint-Roch, par lequel il s'engagea à sculpter, pour le prix de seize ducats, les sièges en pierre du chœur de cette église. Les sièges devaient être de forme simple ; des consoles courbées et décorées terminées par des pattes de lion ; ces consoles devaient soutenir des dalles de pierre [6].

fatto buona esperientia si come per relation del magnifico Ser Pasquale di Menze poterete accetarvi, et per sua persuasione, et della mia consorte son venuto in la sua inclita citta per servirle ma non ritrovo quanto il magnifico messer Pasquale mi ha promesso, che l'viver sia di pane, vino, carne, pesce abondante, et miglior mercato, che a Vinetia ; ne che habbia tante opere e tanto bene pagato, come a Venetia. Per il che io non trovo modo di poter vivere, ne habitar in sua inclita citta per servirle con sudetta arte mia, ma prima le voglio supplicar, che mi vogliano accomodar d'avvantaggio d'una bottega sotto il volto della cappella di S. Sebastiano, et di una casetta per mia famiglia. Et davvantaggio tenero tanti csholari, i quali poteranno imparar l'arte mia. Et la sua inclita citta da boni maestri sara servita per molti secoli. Et per sua provision, casa et bottega a me data sequira molto maggior utile publico et privato di quello le sequito di Giorgio da Sebenico lapicida : il quale per molti anni ha goduto grossa provisione da vostre Signorie piu presto dcon anno, che con utile. Et di continuo con la famiglia mia preghero il Signor Dio per la conservatione, et prosperita di suo felice stato. Et di piu prometto migliorar bene le saline di Stagno.

Acta Consilij Rogatorum 55, pag. 122-123.

[1] *Diversa Notariae*, 107 (1542-1544), 245.
[2] *Diversa Notariae*, 104 (1536-1537), 2.
[3] *Diversa Notariae*, 108 (1544-1546), 29.
[4] *Diversa Notariae*, 112 (1552-1553), 183.
[5] *Diversa Notariae*, 115 (1556-1558), 229.
[6] Die, IIII, maij 1564. De voluntate et consensu Troiani Calossevich priori confraternitatis sancti Rochi, Florii lanarii officialis et magistri Jacobi Galli sculptoris infrascriptum chirografum descriptum in folio papyraceo vernaculo sermone hic descriptus fuit pro dictarum partium cautela et securitate cujus exemplum tale est.

Accordio fatto infra Troiano Calossevich priore della confraternita de Santo

On trouve encore de ces sièges de forme renaissance à Raguse et même si ceux de Jacques ne se sont pas conservés, on peut s'imaginer facilement leur forme, d'après le contrat.

Nous trouvons encore au service de la République de Raguse trois Français, experts pour les fortifications et l'armement. Depuis 1471 on trouve à Raguse un maître Olivier pour lequel Gelcich [1] dit, probablement d'après des documents d'archives, qu'il est Français, ce qu'indique du reste son nom. L'année suivante il travaille aux fortifications de Ston sur la presqu'île de Pelješac, la deuxième ville de la République, aujourd'hui encore un des plus beaux exemples d'architecture militaire sur l'Adriatique. Ce sont des ceintures de murailles bâties le long de la presqu'île d'une rive à l'autre, qui entourent la montagne et les deux localités de Veliki Ston et Mali Ston. Les Ragusains voulaient, par ce moyen, défendre Pelješac qu'ils avaient obtenu en 1333 de l'empereur serbe Dušan le Puissant. On travaillait beaucoup à ces fortifications justement lorsqu'Olivier était au service de la République. Le 9 juin 1472 le Conseil des Prégats à l'unanimité autorisait le Recteur et le Petit Conseil à faire exécuter certains travaux à Ston selon le plan d'Olivier [2], et le 15 octobre de la même année il fut ordonné aux employés de l'Arsenal de faire une bombarde en deux pièces et sans écrous d'après les instructions d'Olivier [3]. Il reste encore quelques années au service de Raguse

Rocho e Florio lanaro officiale da una parte et magistro Jacobo Francese sculptore ivi presente quale convenero in questa forma per far le sedie di dretto del coro della chiesea di Santo Rocho et prima sei modiglioni, tre per caduana parte e banda lavorate con el scartozzo per le bande et abbasso la zampa de leone, con le sue soaza abasso a modo de pedate, circondando al intorno per de sotto come me li avette mostrato in la forma, con le sue tavola de pietra alte onza due e mezzo, con le sue soase longhe braccia tre di uno pezzo e piu se bisognera de largheza onze 8 e serano incastrate nel coro come meglio al magistro parera e tutto s'ha de fare per el pregio de ducati diecesette l'altezza del sedere ha di essere di braccio uno onze 1 con li modiglioni e tavoloni. Promittentes dicte partes opservare omnia contenuta in suprascripto chirographo et contra ea non venire per se aut aliquam aliam interpositam personam.

Suivent les payements. *Die X decembris* 1564. *Magister Jacobus Gallus suprascriptus sponte confessus fuit se recepisse a Troiano Priore Sancti Rochi scutatos quatuor pro integra solutione sui operis.*

Diversa Notariae 117 (1563-1568), 48, *Archives de Raguse.*

[1] Gelcich G., *Die Erzgiesser der Republik Ragusa.* Extrait des *Mittheilungen der K.K. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst-und Historischen Denkmale*, p. 15, Wien, 1891.

[2] 9.VI.1472. Prima pars est de dando libertatem D. Rectori et suo minori consilio faciendi fieri laboreria Stagni prout scripserunt Comes et offialis Stagni et iuxta parere magistri Olivarii.
Liber Consilii Rogatorum, vol. XXI, f. 230. M. L. Beritić avait l'amabilité de me céder ce document.

[3] Gelcich G., *Ibidem.*

et le 21 janvier 1478 le Conseil des Prégats permet de nouveau au Recteur et au Sénat de faire à Ston des fortifications et d'en armer les murailles d'après la demande écrite de maître Olivier [1]. Il avait proposé au Conseil les travaux qu'il fallait faire pour la fortification des zones de défense : sa liste prouve qu'il était un expert et qu'il connaissait en détail non seulement Ston, mais aussi le système de défense de ce temps-là. Les Ragusains avaient grande confiance en lui et le Conseil des Prégats autorisait le Recteur et le Petit Conseil à l'engager. On voit encore les traces des plans d'Olivier dans le complexe pittoresque des fortifications de Ston. Le mur qu'il avait proposé de construire, de la petite tour appelée Bat [2], presqu'à Brodec, avait été commencé et ses fondements se voient encore jusqu'au cap Popin, où finissent les marais de Ston.

Après Olivier il y eut à Raguse, en 1482, maître Nicolas de France [3]. Il fondait des armes, mais nous ne connaissons rien de son travail.

En 1492, arriva un troisième Français, maître Paris, fils de Simon de Sainte Croix de Paris. Le 19 juillet de cette année, après avoir été

[1] 21.1.1478. Prima pars est dando libertatem D. Rectori et suo minori consioil providendi pro Stagno et faciendi res quas dabit in scriptum magister Oliverius.
per, omnes, Contra, 1

Cose recordati per magistro Olivero per Stagno. Bisogna far una palificata di pali pontati et aguzi ficti in fango da Brodze fin a Bat azo che ex improviso liinimici passar non posano.

Seefar uno muro da Brotze fin a Bat con le sue bombardere. Ma la palificata se vuol far alla spazada per che el muro portara piu tempo.

Tuti li merli da Bat in fin ad quel mare se debiano murar de maxura, azo che intravenendo la guera le pietre se trovano parate alla defexa. Et etiam per questa caxone che per furto non si pora intrar per che la ruina de saxi li sichopriria, et questo si debia far fin alla mitta de li merli.

Dal castello di Stagno in fin a Lastua se debiano far le prelegnate de dentro via fazando le stante se de zencuro et le traverse de cime et questo medemo allo muro nove del traverso.

Da Lastua in fin a Dolina se debiano far li palchi per tute le torre, per che siando senza palchi se puo dir che sano senza defesa.

Alla toretta di novo facta ad quel mar se debia savornar al paro de le bombardere dentro dal antimuro facte, et questo de savorno a secho over di terra. Et alzar lo antimuro alla forma de la difexa come di offesa. In dicta torreta la qual e una de le principal defexe se debia mandar quatro buone bombardele bronzine,

Se debia metter uno bombardero ad quel mare per che non ce ne alguno da poi che Lovroe e morto.

Ad St gno se debiano mandar fin ad sei bombardele con li canoni, tra le qual siano due che portano 20 de pietra azo che bisogno se possano formar le poste.

Pitre, chochoni et polvere se debia mandar quanto bisognara. *Liber Consilii Rogatorum*, vol. XXIII, p. 196-196'. — M. L. Beritić m'avait cédé avec obligeance ce document.

[2] Malheureusement cette tour a été démolie en 1932 par le directeur de la saline de Ston M. Salković.

[3] Gelcich G., *Ibid.*

reçu par le Conseil des Prégats, il promit au Recteur et au Petit Conseil de fondre différentes armes et de fabriquer des munitions [1]. Nous ne savons pas de quelle manière il tint sa promesse, mais nous savons que le fondeur de canons et de cloches Ivan de Rab, lorsqu'il entra au service de la République ragusaine, en 1504, dut faire preuve de sa capacité et le Conseil des Prégats autorisa le recteur et le Petit Conseil à lui donner à refondre le canon qu'avait fait Paris *rumpendi bombardam aeris, factam alias per Paridem bombardarium francigenam* [2].

Nous connaissons beaucoup mieux l'œuvre à Raguse d'un architecte français pour lequel on n'a pas encore établi s'il y est venu ou non, mais l'œuvre projetée par lui était belle et si elle avait été réalisée elle aurait maintenu la continuité de l'architecture en Dalmatie et aurait été en même temps le chant du cygne de l'ancien genre de construction à Raguse. C'est le projet de Martin Pierre Gauthier, élève de Charles Percier, l'architecte bien connu de Napoléon.

Gauthier naquit en 1790 à Troyes et mourut en 1855 en prison, pour dettes, à Paris. Il était connu pour avoir reçu plusieurs prix et comme architecte de l'hôpital Lariboisière et autres hôpitaux [3]. Quoiqu'il fût éclectique et qu'il ait construit dans divers styles historiques, il montra le goût raffiné des architectes français classiques du début du XIXe siècle.

Le noble Ragusain Pavle Bassegli-Gučetić lui demanda des plans pour une villa à construire dans la propriété de ses ancêtres à Trsteno, petit village de la Rivière ragusaine.

[1] Die, 19 Julij 1492. Indictione X.

Magister Paris quondam Symonis de Sancta Cruce de magnifica et celleberima civitate parexii vir ingeniosus et bombarderius novitur ad stipendia et salarium communis Ragusii pro ingeniero et bombario conductus virtute presentis capte in magnifico Consilio Rogatorum de presenti anno 1492 die praedicto ac promixit super se et operas, et personam suam ac pro ingenio et arte sue Magnifico Domino Rectori ser Francisco Pau. de Poza et ejus consilio, nomine et vice communis et dominii Ragusii facere et laborare omnia laboreria infra nominanda pro commune et nomine communis Ragusii, videlicet imprimis laborare et facere pulverem de omni sorte et de omni ratione ac reafinare salnitreum pro ut supra mandatur et ordinatum erit per Domino Rectore et ejus Consilium et pro tanta quantitate quantam volet dominium et dum opus erit... sumptibus omnibus communis Ragusii... ac promixit colare bombardas et metallum per bombardis conficiendis tam cum vite quam sine vite e facere serpentinas, passavolantes, falcones, mortarios ad proicendum et etiam archosbusos tam de ferro quam de metallo et de omni alio genere ac facere bombardas et omnes arteliareias communis nomine de loco ad locum secundum quod sibi comissum et mandatum erit per dominium Ragusii... pro uno anno... et... pro mercede sue in totum ducatos auri nonaginta sex... *Debita communis*, I, p. 79. *Archives de Raguse.*

[2] Gelcich G., *o. c.*, p. 18.

[3] Thieme-Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, XIII, p. 288, Leipzig, 1920.

Les membres de la famille Gučetić, depuis ceux de la fin du xve siècle, jusqu'au présent Vito, avaient un soin particulier de leur propriété de Trsteno pleine de plantes aromatiques et exotiques, dans un vallon à l'abri des vents, arrosé par des sources, d'où la vue s'étend sur la mer et les îles ragusaines. En 1494 déjà Ivan de Marin Gučetić commanda le décor architectural de sa maison de campagne à Trsteno ; portes, fenêtres, lavabo en pierre avec colonnettes et arc pour la chambre d'hôte et la cheminée avec consoles en forme de têtes de lion *con li denti di testa di lion* et vingt-six colonnes pour la *pergolata* dans le jardin [1]. Dans le parc de Trsteno on trouve encore aujourd'hui des colonnes avec des chapiteaux gothiques à décor de feuilles, un fragment de la petite fontaine, une table en pierre et la chapelle derrière la maison où le style renaissance se mêle au gothique. Ces restes peuvent être, d'après leur style, de l'époque de la commande d'Ivan [2]. Sur la façade de cette grande villa construite probablement au xviiie siècle, il y a au rez-de-chaussée une fenêtre renaissance, à architrave dentelé, et sur l'entrée le relief du patron d'Ivan, saint Jean-Baptiste qui était certainement à l'ancienne maison de campagne, ainsi que l'inscription qui se trouve maintenant sur le mur du jardin :

DOMVS † IO. GOT.

VICINIS LAVDOR SED AQVIS ET SOSPITE CELO
PLVS PLACEO ET CVLTV SPLENDIDIORIS HERI
HAEC TIBI SVNT HOMINVM VESTIGIA CERTA VIATOR
ARS VBI NATVRAM PERFICIT APTA RVDEM

MDII

Cette inscription montre clairement que Ivan Gučetić avait là en 1502 une maison avec un beau parc. Ce n'était pas une rareté du xve siècle en Dalmatie. Nous savons par les archives de Raguse qu'à cette époque les nobles Ragusains et la bourgeoisie riche construisaient des villas au milieu de grands parcs sur leurs propriétés aux environs de la ville, surtout sur la côte ragusaine. Ces villas témoignent aujourd'hui encore, par leur site, leur étendue, l'harmonie de leurs proportions, du goût et de la richesse des seigneurs qui savaient réunir l'utile à l'agréable. Le gentilhomme et poète de Hvar, Petar Hektorović, nous a laissé la description de son parc dans son églogue la *Pêche* [3]. Au xviiie siècle un des membres de la famille Gučetić a rebâti sa maison de campagne, a fait des ornements en stuc baroque à l'intérieur de la petite chapelle et construit dans

[1] *Diversa Notariae* LXXIV, 104', *Archives de Raguse.*

[2] Il faut remarquer qu'à la partie nord du parc se trouvent les fragments des statues en style gothico-renaissance de la famille Djurdjević avec ses blasons, que Vito Gozze Bassegli a amenés au xixe siècle de Gruž et de l'île de Lopud.

[3] Fisković C., *Tri ljetnikovca hrvatskih pjesnika*, Zagreb, 1940.

son parc une fontaine baroque décorative, où se trouvent devant une grotte artificielle, au-dessus d'un bassin, les statues en pierre de Neptune et des nymphes, des dauphins et des morses d'où l'eau en grand jet tombe en voûte sur la fontaine. On y voit gravé l'an 1736.

Il n'est donc pas étonnant que Pavle Gučetić ait pensé, même aux jours tragiques de la chute de la République, à la reconstruction de sa villa sur une propriété qui était d'ailleurs lucrative, car il avait des oliviers et des vignes cultivés par des métayers. Il s'était marié avec une Française, d'où l'on comprend ses relations avec Gauthier auquel il confia le plan d'une villa neuve et fastueuse. Sa femme était Anica Cologan-Valois dont Josip Bersa parle dans son livre *Dubrovačke slike i prilike.* Une miniature de la jeune Anne en robe Empire blanche avec un châle rouge et une ceinture verte se trouve chez Vito Bassegli-Gozze. La miniature porte la signature de Mme Doucet, ce qui veut dire que son portrait avait été fait par le peintre en miniature J. Doucet de Suriny, qui vivait à cette époque et dont les miniatures sont rares.

A l'occasion du mariage de Anne et de Paul, on fit faire une médaille qui se trouve aussi à Raguse. A l'avers y figure un vieillard fatigué, voyageur en chapeau avec bâton et accompagné d'un chien qu'attend une jeune fille. Au fond il y a les signatures Andrieu B et Denon D. Au revers, dans une guirlande de symboles de l'amour, carquois et flèches, sont gravés les noms des fiancés

PAUL DE GOZZE
ANICA COLOGAN

avec au fond la signature BRENET. Autour de la médaille sur le bord est gravée la date du mariage, le 15 juin 1812.

Les auteurs de l'avers de cette médaille joliment gravée et d'une composition classique sont donc Bertrand Andrieu (1761-1822), médailliste connu qui gravait des médailles de sujet historique aussi à l'occasion de divers mariages. Toutes les qualités de l'art d'Andrieu, l'élégance antique et les souples drapés des figures, la pureté des lignes et des contours se remarquent sur cet avers à l'exécution duquel collabora aussi Dominique Denon (1747-1825), le dessinateur et médailliste bien connu qui dessinait aussi les médailles et monnaies de Napoléon. Le revers fut fait par Nicolas Guy Antoine Brenet (1770-1846) lui aussi médailliste français réputé. Je parlerai sur ces deux œuvres des artistes français inconnues jusqu'à présent, dans un numéro ultérieur des *Annales.* Je ne les mentionne que pour montrer les rapports qu'avaient Anica et Pavle avec les artistes. Il n'est donc pas étonnant que ce noble Ragusain ait eu l'intention de construire une villa artistiquement décorée pour que sa fiancée à

laquelle Marc Bruère avait dédié une poésie, trouvât agréable le séjour dans son pays, qui d'après la tradition n'avait pas trop enchanté la jeune Française.

Cependant les conditions économiques et politiques du temps où les nobles de Raguse, en perdant leur puissance politique liée à l'indépendance de la République, commencèrent à perdre leurs richesses, et peut-être des raisons personnelles ne permirent pas à Pavle de réaliser son dessein.

Ce ne fut qu'un plan ; 16 feuilles d'aquarelles dessinées avec la précision que Gauthier hérita de son maître Percier.

La première feuille porte, en haut, cette légende : *Plan général d'une maison de plaisance à exécuter dans une petite portion du bien de M. le Comte Gozze à Cannosa. Dressé à Paris l'an* 1810 *par M. Gauthier architecte. D'après les ordres de Monsieur le Comte Paul Bassegli de Gozze, propriétaire.* (*Prix du plan payé à Paris*, *Francs* 3,500). En bas il y a la signature : *Gauthier architecte pensionnaire de S. M. à Rome.* C'est le plan de tout le parc et de tous les bâtiments. La partie antérieure du parc, au milieu duquel s'élève la villa isolée, a été disposée rationnellement à la manière des jardins français et italiens avec des arrangements géométriques et symétriques bien nets. Au bord, sur les rochers surmontant la mer s'élève une tonnelle avec un pavillon à chaque bout, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la mer avec les beaux contours des îles ragusaines. Devant la villa sont disposés une fontaine, un escalier et de larges allées. Derrière la villa le parc s'étend encore dans le même style classique, et ensuite une tonnelle sépare le fond du parc traité en style romantique. Cette partie a gardé la disposition naturelle du petit bois avec ses sentiers tortueux à la manière des parcs anglais. A l'arrière il conserve la fontaine et le jet d'eau de 1736 tandis que le reste devait être détruit et céder la place à de nouveaux bâtiments. Dans le fond, il y a aussi la chapelle entourée d'un parvis et un pavillon rond, tandis que plus loin seraient le moulin et les magasins à huile, produit abondant de cette propriété.

Trois feuilles représentent l'aspect extérieur de la villa à trois étages avec un grand atrium au centre du rez-de-chaussée bien éclairé et d'où l'on voit par les fenêtres les deux côtés du parc. La maison a deux ailes en saillie et elle est surmontée d'une loge de chaque côté tandis qu'au rez-de-chaussée elle est flanquée des terrasses soutenues par des colonnes. Les quatre murs de la maison sont traités d'une manière architecturale et devant la façade sont placées des statues et des fontaines.

Sur les deux feuilles suivantes sont dessinées les coupes des portiques et des pièces dont les murs, surtout dans celles de caractère représen-

tatif, sont peints d'un riche décor classique avec des motifs antiques et renaissance et ornés de niches avec des statues. Dehors, près de l'entrée, se trouve le buste d'un philosophe, probablement de Platon. La maison a une vaste cave.

Cinq feuilles portent des plans. La destination de chaque pièce est notée, grâce à quoi l'arrangement de la villa est parfaitement expliqué. Au rez-de-chaussée il y a en dehors de l'escalier et du vestibule, un office, une salle de billard, un salon, une salle à manger et une grande salle de bain. Au premier étage, il y a une bibliothèque, un petit et un grand salon, un vestibule, le boudoir et des chambres à coucher. Au deuxième, un cabinet de travail, une petite salle à manger, des chambres à coucher et deux chambres d'enfant. Au sous-sol sont les cuisines, les offices, les caves pour les liqueurs et la buanderie. A l'entre-sol les chambres des domestiques. Tout le plan de la villa est clair et logique. Toutes les pièces sont claires.

Sur une feuille séparée se trouve le plan et le schéma de la chapelle, de forme ronde, antique, avec une coupole dont l'intérieur est orné d'une peinture de différents saints. Un trépied grec pour le feu est placé devant la chapelle.

La douzième feuille montre la gloriette ronde, *salle de verdure*, comme l'appelle l'auteur, où des plantes rampantes grimpent sur les murs. Sur la treizième feuille il y a un pavillon rond entouré de colonnes avec un trépied à feu sur le toit.

Deux feuilles séparées montrent le plan et le schéma du magasin pour la fabrication et le dépôt de l'huile, bâtisse de formes simples, pratiques avec un porche sur le devant et de grandes fenêtres cintrées. Ici aussi l'architecte est resté fidèle au style classique.

Gauthier était déjà connu en 1810, lorsqu'il fit ce projet et ses travaux étaient déjà estimés. D'après la signature et la date du plan pour Trsteno, qui en italien s'appelait Cannosa, et d'après le titre qu'il mit avec sa signature : *pensionnaire de Sa Majesté à Rome*, nous apprenons qu'en 1810 il était à Rome, où il fit, en 1815, le plan pour la restauration du temple de Mars Ultor et, en 1819, le projet pour une basilique romaine.

Les formes architectoniques, la disposition des bâtiments et des jardins de la villa de Gučetić montrent le style classique, que Gauthier appliquait avec beaucoup de goût. Le principe de ce style est appliqué ici logiquement dans toutes les parties. Comme les autres élèves de l'école de Percier, Gauthier a adapté adroitement tous les éléments de la renaissance italienne et de l'antique que les architectes renouvelèrent au début du XIXe siècle dans les villas qu'ils construisaient souvent alors dans les parcs et hors des villes.

Nous avons ici, comme nous l'avons vu, les terrasses sur la

façade, les belvédères sur les toits, les fontaines et les statues devant la maison, les colonnes, le décor polychrome classique peint sur les murs que Gauthier, bon élève d'un des meilleurs décorateurs de l'époque, avait répandu à profusion [1].

L'unique motif que cet éclectique révéla selon le type des jardins renaissance ragusains du XVe et XVIe siècle, est la pergola, allée bordée d'une double rangée de colonnes élancées en pierre, qui forment une allée où l'on peut agréablement causer en se promenant à l'ombre de la vigne qui la couvre. Le motif de la pergola était, il est vrai, connu même hors de la région ragusaine, mais il est ici très fréquent et devient un des éléments essentiels de l'horticulture ragusaine jusqu'à nos jours et s'étend dans tout le sud de la Dalmatie. Gauthier même l'appliqua en deux endroits. Ce motif de la pergola l'intéressait encore plus tard et il le copia du palais Doria à Gênes pour son album *Les plus beaux édifices de la ville de Gênes et de ses environs* qu'il publia à Paris en 1818 [2].

Si la villa de Gauthier à Trsteno avait été bâtie elle aurait certainement influencé l'architecture dalmate, quoique les circonstances politiques et économiques de l'époque ne fussent pas favorables au progrès des arts en Dalmatie. Cette province ne vit pas de villa plus fastueuse et plus confortable par son arrangement intérieur et elle aurait sûrement été le modèle des autres maisons de campagne. Mais c'est probablement à cause de ces circonstances défavorables qu'elle ne fut même pas commencée, car il n'y a aucune trace dans le vaste parc de Trsteno d'un début de réalisation de ce plan. La grande activité constructrice de l'époque de Napoléon, le séjour de Paul Gučetić et son mariage dans le centre de ces événements, Paris, lui avait donné l'idée de ce plan grandiose, comme elle avait aussi poussé un membre de la famille Garagnin, peut-être Ivan-Luka, à la construction d'une autre villa représentative en Dalmatie au début du XIXe siècle et dans le même style classique. C'est la belle villa de Garagnin parmi les oliviers sur le bord de Divulje près de Trogir, villa dont la façade inachevée a la forme élancée d'un temple grec. Les membres de la famille Garagnin eurent aussi des liens directs avec les Français ; ils étaient les représentants de la politique de Napoléon en Dalmatie et l'un d'eux fut administrateur de Raguse pendant l'occupation française. Mais cette villa non plus ne fut pas terminée à cause des circonstances politiques et économiques de même que ne resta achevé ni l'ainsi dite gloriette de Marmont

[1] Comparez, dans A. Michel, *Histoire de l'art*, VIII, fig. 13, le décor de Gauthier avec celui de Percier.

[2] L. Dami, *Il gi ardino italiano*, t. XXXVII, Milano, 1924.

à Trogir en style classique [1]. Non seulement les circonstances politiques qui, à cette époque, variaient brusquement en Dalmatie et l'épuisaient économiquement, empêchèrent d'élever des monuments et par là ne permirent pas le développement de l'architecture classique, mais l'occupation autrichienne qui suivit empêcha le jeune architecte de talent, élève de Canova, Vicko Andrić de Trogir de se développer avec plus de force et de répandre le style classique dans son pays, à son retour de Rome [2], où il avait séjourné en même temps que Gauthier.

Cvito Fisković.

[1] R. Slade Šilović, *Jedan francuski spomenik u Trogiru.* Novo Doba, Split, 24-XII-1931. Par les soins du Conservateur de Split le monument a été déplacé quelques mètres plus à l'ouest et dans cette occasion réparé et bien fixé.

[2] C. Fisković, *Stara splitska kazališta*, Split, 1946.

LES PLUS ANCIENS CONTACTS ENTRE LA FRANCE ET RAGUSE

III

Relations culturelles *(directes et indirectes)*

Malgré l'éloignement et la différence de nationalité et de culture, un trafic varié a quand même abouti à ce que Français et Ragusains n'ont pas été tout à fait étrangers les uns aux autres. Ces derniers surtout se sont efforcés d'être informés le mieux possible de ce qui se passait en France, ce qui les avait toujours intéressés pour beaucoup de raisons. Dans un foyer de culture tel que Raguse le rôle de la France devait se manifester non seulement dans la vie pratique, mais aussi dans la vie culturelle.

Mais Raguse port de commerce actif avec des relations multiples était ouverte à toutes les influences et courants qui se concentraient dans l'étroit espace de cette ville-état. D'où le caractère, dans une certaine mesure cosmopolite de la vie dans ce milieu slave, ce qui rend plus difficile de préciser de quelle partie du monde venaient les acquisitions culturelles. Économiquement et géographiquement liée surtout aux Balkans et à l'Apennin, elle trouvait à satisfaire la plupart de ses besoins intellectuels chez son voisin d'outremer. De là les premières impulsions au riche développement de sa vie culturelle de caractère européen.

Dans cet ensemble complexe d'éléments de différentes origines il faudra encore déterminer par quels chemins ils arrivèrent à Raguse. Il sera intéressant de distinguer la part de la France dans cet épanouissement de la culture sur ce point de l'Adriatique, d'autant plus qu'on passe outre d'habitude, en ne prenant en considération que l'élément italien. Étant donné que les produits de l'esprit français arrivaient vite dans les régions apennines où souvent ils trouvaient un sol fertile pour de nouvelles expansions et un développement ultérieur, les Ragusains pouvaient les recevoir le plus facilement

par ces pays avec lesquels ils étaient durablement en rapports de toutes espèces.

Pour déterminer ces voies nous pouvons nous servir de la langue, cette vive langue ragusaine où se reflète toute la vie de ce milieu. Nous n'avons pas encore un aperçu chronologique des éléments d'origine française de ce parler. Comme il appartient à la sphère culturelle méditerranéenne, il a beaucoup de traits communs à toutes les langues qui se parlent dans ce domaine. Prenons un exemple caractéristique de termes en rapport avec la vie maritime, termes qui s'étendaient comme les vagues d'une rive à l'autre. De la Méditerranée occidentale, de Provence vinrent sur les côtes orientales jusqu'à l'Adriatique des mots par ex. comme ceux-ci de la construction navale et de la pêche : *madijer* madrier, le *madier* provençal, *kavije* cheville, prov. *cavilha, abrum* (XVIe siècle *obrum*) amorce, prov. *broumet* [1]. Le trafic apporta à Raguse plusieurs de ces mots. Ce passage d'éléments lexicologiques avait lieu depuis longtemps non seulement par le transport d'objets, mais aussi d'idées d'une région à l'autre. Il ne se limitait pas uniquement aux affaires. Ces mots empruntés n'appartiennent pas seulement à une langue et une terminologie professionnelle, technique, car on en avait besoin dans diverses branches.

Lorsque finit l'époque des troubadours provençaux et des jongleurs français, l'influence de la mode et de l'esprit de l'autre côté des Alpes était encore forte au XIVe siècle, probablement grâce aux Angevins et à cause de l'intense trafic commercial. C'est ainsi que l'on peut observer dans la vie de Raguse avant même l'humanisme et la renaissance, des reflets de ce genre que nous révèlent des mots qui se sont pour la plupart conservés jusqu'aujourd'hui. Raguse les a reçus indirectement, à travers la langue de la péninsule apennine. Voici quelques exemples de divers domaines de la vie urbaine : *franğe* frange ; *ğardin* jardin ; *kamarijera* chambrière, prov. *camariera* ; *kandilier* chandelier, prov. *candelier* ; *kanğilijer*, *kanžilijer* chancelier [2]. Et puis à partir des XVIe et XVIIe siècles on trouve aussi en usage des mots comme *beverač* pourboire ancien français *bevrage* ; *burdil*, *burdio* dans le sens aussi de « bruit » en franç. et prov. *bordel*; *galanat* galant ; *kavalijer* chevalier, prov. *cavalier* ; *kontrabanat*, contrebande ; *kunijelj* lapin prov. *conilh* ; *lumbarda*, bombarde ; *leğereca*, légèreté ; *riboda* ribaud ; *romanac* roman ; *solac* amusement, prov.

[1] M. Deanović, « Concordanze nella terminologia marinara del Mediterraneo », *Archivum Romanicum*, XXI, Firenze, 1937, 272-6.

[2] Les exemples, sans indication particulière, sont pris du *Rječnik* de l'Académie Yougoslave. Le mot *kamarijera* se trouve chez M. Držić, *Djela* [2], Zagreb, 1930, 329

solatź ; *sorta* sorte [1]. Il y a parmi eux plusieurs mots en rapport à la toilette comme : *bareta* béret ; *kambrai, kambras* Cambrai ; puis des mots de la terminologie militaire comme *karubina*, carabine, et *seržent*. Plus tard des termes français entrèrent encore dans la vie de toutes les classes de la société ragusaine, toujours par l'intermédiaire des Italiens. Ils pénètrent plus loin en orient, profondément au sein de la péninsule balkanique et aussi directement de France ; nous trouvons par exemple les mêmes mots dans les langages ragusains et en roumain et en Macédoine dans l'aroumain, par exemple : *boket, boketić* bouquet ; *koraǧ* courage ; *pliš* peluche ; *saten* satin [2]. Il est intéressant qu'il y ait des mots d'origine française qui, sur les côtes orientales de l'Adriatique, ne se trouvent que dans le parler ragusain et manquent dans le dialecte de l'ancienne Dalmatie vénitienne et du Littoral, comme par exemple ces mots des XVIe et XVIIe siècles : *buro* commode, franç. *bureau* ; *farbala* falbala ; *komončin* table de nuit, franç. *commode* ; *matarac* matelas ; *meneco* menu plomb pour la chasse, anc. franç. *menuisse* ; *napa, napica* nappe [3]. Ils vinrent donc à Raguse à travers d'autres parlers de la péninsule apennine. Parmi eux il y en a plusieurs qui désignent des pièces d'ameublement et nous montrent de quelle manière se formait l'ancien intérieur d'une maison ragusaine.

Les noms mêmes par lesquels se désignaient entre eux Français et Ragusains nous disent quelque chose de leurs anciens rapports depuis le moyen-âge [4]. Autant que nous le sachions on trouve pour la première fois dans les documents serbo-croates l'adjectif *francijaški* dans le sens « français » dans une lettre écrite en caractères cyrilliques adressée en 1397 par le sénat à la cour serbe et dont nous avons déjà parlé. Ce document fut écrit par le *cancelarius sclavicus* de la République Rusko Hristoforović, Ragusain [5], et il l'écrivit comme on le disait alors dans sa ville. Il n'a pas tenu compte

[1] Les exemples de cinq comédies en prose : *Cetiri dubrovačke drame*, éd. M. Rešetar, Belgrade, 1922 : *Simun Dundurilo*, éd. V. Radatović, Belgrade, 1931. Pour l'origine v. R. R. Bezzola, *Abbozzo di una storia dei gallicismi italiani* (750-1300), Heidelberg 1925 et les dictionnaires étymologiques W. Meyer-Lübke, O. Bloch, E. Gamillscheg, W. Wartburg, A. Dauzat.

[2] Cf. H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, I-III, Bukarest, 1903-25. G. Pascu, *Dictionnaire étymologique macédoroumain*, I, Iasi, 1925, 232.

[3] M. Deanović, « Divergences entre les emprunts latino-romans en Dalmatie », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XXXIX, 1938, 31 sq.

[4] On n'envisage ici que des dénominations figurant dans les textes en langue nationale.

[5] M. Rešetar, « Die ragusanischen Urkunden des 13-15 Jh . », *Archiv. f. slav. Philol.*, XVI, 1894, 323, 334, 337. *Id.* « Nove dubrovačke povelje Stanojevićeva zbornikai N. Zmajević... », *Glas Srpske K. Akademije*, 169, Belgrade, 1936, 135, 171.

de la forme de cette même dénomination en Serbie, puisqu'à la même époque l'archevêque serbe Danilo II écrit *fruški* d'après le nom *Frug* [1]. L'adjectif *francijaški* est formé d'après le latin médiéval *Francia* d'où dérive la forme *Francija* ou *Francja* comme on disait à Raguse au xviie siècle d'après le lexicographe J. Micaglia et A. Della Bella. Il y avait au xvie siècle une autre forme de ce nom ; M. Vetranović par exemple écrit *Franca*, d'où le nom *Francez* et l'adjectif *franceski* comme Marc Marulić. Les Ragusains, comme il advient d'habitude, appelaient ce pays lointain et son peuple selon qu'ils l'entendaient de leurs voisins les Vénitiens : *Franza*, *Franzese* [2]. Mais encore une troisième forme est depuis lors d'usage à Raguse : *Franča*, *Frančez*, *frančezi* [3], forme qui s'est maintenue jusqu'ici et qui a ses origines des *Francia*, *francese* toscans dont fut formé au début du xviiie siècle le nom *frančezarija*, comme nous le verrons plus loin. Cette forme toscane, les Ragusains ne l'entendirent pas seulement de la bouche des Italiens, mais ils l'ont connue aussi par les documents écrits et les œuvres imprimées, et c'est pourquoi elle prédomina. C'est un fait linguistique typique qu'à Raguse dans la langue écrite et parlée se croisaient des éléments toscans avec ceux d'autres dialectes italiens. Quelques-uns emploient à partir du xvie siècle les dénominations *Franak*, *franački*, *Franačka* [4], d'après l'italien *Franco*, *francico* comme en Orient les Grecs, les Turcs et les Arabes appelaient les Français et les Européens en général depuis les croisades [5]. J. Stulli dans ses dictionnaires des premières années du xixe siècle a seulement *Franak*, *franački* ce qui ne veut pas dire que l'on parlait alors ainsi ; il semble que c'est une forme littéraire. L'adjectif *franak* a en outre à Raguse la signification générale de « libre, léger, ouvert ». Il y a aussi dans une comédie ragusaine anonyme du xviie siècle *Frangistan* pour « France », mais dans la bouche d'un personnage qui emploie beaucoup de mots turcs et veut aussi avec ce mot produire un effet comique ; en tout cas les

[1] Du vieux slave *Frangi*, grec moyen φράγγος. D. Daničić, *Rječnik iz književnih starina sprskih*, Belgrade, 1863, s. v., V. Mažuranić, *Prinosi za hrv. pravnopovjestni rječnik*, Zagreb, 1908-22, s. v., K. Jireček, *Istorija Srba*, trad. J. Radonić, I, Belgrade 1922, 234. *Fruški* est confirmé au xve siècle, cf. *Rječnik Jug. Akadem.*

[2] Sporadique depuis longtemps, chez des écrivains d'autres régions d'Italie, cf. R. R. Bezzola, *o. c.*, 17.

[3] C'est ainsi que, outre *Franačka zemlja*, écrit, par exemple Durdević, *Djela* II, Zagreb, 1926, 493 et passim. Dans une traduction de Molière : *frančezi* (*Slovinac* IV, Raguse, 1881, 169, 197). Anica Bošković dans une lettre de 1774 : *Frančezi* comme nom au plur. et *frančeski* comme adj. V. Varićak, *Rad.*, 193, 1912, 299.

[4] Dž. Gundulić, écrit *Franačka.*

[5] Aujourd'hui encore l'Européen est nommé *Frenk* en turc.

commerçants ragusains entendirent en Orient et sporadiquement en Italie appeler la France *Frangistan*[1]. Les Ragusains empruntèrent donc aux Italiens toutes les formes de ce nom mais sans jamais leur donner un autre sens comme dans beaucoup de régions d'Italie, ou comme à Raguse le mot *trentin* (ital. *trentino, da Trento*) pour désigner une personne ennuyeuse par son insistance ou ses répétitions [2].

On appelait à Raguse par le nom français la syphilis, comme l'appela le médecin G. Fracastoro dans son poème *Syphilis sive de morbo gallico* (1530). On croyait que cette maladie avait été apportée en Italie à la fin du xve siècle par l'armée de Charles VIII. Chaque peuple tâchait d'en attribuer l'origine à un autre : les Italiens et les Allemands l'appelèrent *il mal francese, die Franzosen*, et les Français de leur côté *mal de Naples* [3]. C'est ainsi qu'un nom de peuple devient un nom commun à Raguse où à partir du xvie siècle on trouve l'adjectif *franzav, francav* formé du substantif *franza, franca* d'après le vénitien *franza, mal franzese* ou *franzoso* [4]. D'où se forme à Raguse le verbe *franzaviti, ofranzaviti se, ofranzati se* dans le sens de « postati franzav », dans le sens italien *infrancesare* et le participe vénitien *franzosà, infrancesà* [5].

Lorsque vers la fin du xviie siècle l'on commença à sentir un afflux de nouveautés françaises dans la vie matérielle et intellectuelle, on créa pour la nouvelle idée une nouvelle forme *frančezarija*[6] d'après *franceserie*[7] par lequel on désignait dédaigneusement en Italie le goût pour les choses et les modes françaises.

Une autre association est spirituelle et caractéristique entre le mot *empire* et le vieux mot slave *vampir* qui lui ressemble phonétiquement, mot qui pénétra dans d'autres langues européennes ; c'est ainsi — comme le dit le consul Pierre David à Travnik — qu'à l'aube du xixe siècle les couches populaires appelaient craintivement la création de Bonaparte, ce que savaient probablement les francophobes de Raguse.

Le nom de la capitale française a été emprunté aussi aux Italiens

[1] *Simun Dundurilo*, cit. 4. Tommaseo-Bellini, *o. c., s. v.* Franco.

[2] Cf. A. Prati, *Nomi e sopranomi di genti indicanti qualità e mestieri, Archivum Romanicum* XX, Genève, 1937, 220.

[3] O. Bloch, o. *c., s. v.* A. Castiglioni, *Storia della medicina*, Torino. 1932, 454 et sq.

[4] Luzio-Renier, *Contributo alla storia del malfrancese..., Giornale storico della letter. ital.* V. Torino, 1884, 408-9.

[5] G. Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, 3e éd., Venezia, 1867, s. v.

[6] *Nauk od žena, Slovinac*, V, Raguse, 1882, 195.

[7] *Vocabolario della Crusca* n'a pas ce néologisme et Tommaseo-Bellini et Petrocchi ne donnent des exemples que de la seconde moitié du xviiie siècle. Pour les dialectes, v. A. Prati, *l. c.*

par les Ragusains qui disent encore aujourd'hui *Parig̃* [1] d'après *Parigi*. Et le nom *Parisien* est devenu ici aussi le substantif commun *parig̃in* avec lequel on désigne aussi un dandy comme dans beaucoup de régions d'Italie [2].

On y connait depuis longtemps aussi le nom de Marseille qui reçut la forme de *Marsilja*, l'adjectif *marsiljski* enregistré au XVIe siècle [3] et qui est seul encore en usage aujourd'hui dans le dialecte local. Il répond lui aussi aux italiens *Marsiglia, marsigliese*. Le nom de l'hymne *marsiljeza* est aussi pris de l'italien.

Voyons par contre ce qu'était autrefois le nom de Raguse en France. Cette minuscule république n'attirait pas seulement l'attention des personnages officiels du grand royaume pour des raisons politiques ou économiques. Il y eut de bonne heure des écrivains qui sans l'avoir visitée en parlent, géographes et historiens par exemple qui puisent leurs informations à des sources italiennes. Il suffit de feuilleter l'*Essai de Bibliographie française sur les Serbes et les Croates* de N. S. Petrović (Belgrade 1900) pour voir combien de livres français parlent de Raguse à partir du XVIe siècle [4].

Le nom de Raguse n'a jamais eu en France d'autre sens que géographique comme en Italie, au Portugal et en Angleterre [5]. On pense que d'après l'italien *navi ragusee* [6], les Anglais appelèrent *argosy* [7] les grands bâtiments chargés de marchandises précieuses comme ceux de Raguse. Ce mot, dans ce sens eut beaucoup de succès, il entre

[1] A. Della Bella donne *Paris*, mais les écrivains ragusains n'emploient pas cette forme. Cf. *Rječnik Jugoslovenske Akademije s. v.* Paridj.

[2] « Sadanji paridžini po modi » dans le *Misanthrope* (*Slovinac* II, 86). A. Prati, *o. c.*, 233.

[3] I. Durdević écrit dans le titre *Uzdasi Mandalijene pokornice u spili od Marsilje* (1716), et dans le texte l'adjectif : Kraj franačkieh plodnieh strana — marsiljska se pustoš vidi (43-44). De même Micaglia et Della Bella.

[4] N. S. Petrović, *Essai... cit.*, 12-15. — Mme de Sévigné, *Lettres* III, 384, VI, 424. Paris, 1862, mentionne en 1674 et 1680 un « M. de Raguse », à propos duquel les Notes donnent les indications suivantes : dans notre manuscrit, il y a Ragouse, au lieu de Ragusse. Est-ce lui, l'un des présidents au parlement de Provence, dont en 1663 une note secrète adressée à Colbert parlait ainsi : « le Grimaud, sieur de Raguze, assez entendu aux affaires ordinaires de la justice ; il est à présent raccommodé avec le premier président (d'Oppède), dont il étoit ennemi juré, il a été homme de toutes sortes de traités et de partis ».

[5] B. Migliorini, « Di alcuni vocaboli derivati dal nome di Ragusa », *Mélanges Rešetar*, Raguse, 1931, 435-39. A. Prati, *l. c.*, 235. W. Meyer-Lübke, *Miscelâneas etimológicas, Coimbre*, 1927, 5.

[6] *Vocabolario di marina dell'Accademia d'Italia*, Rome 1937, *s. v.*

[7] Le dictionnaire d'Oxford enregistre aussi les formes : *ragasye, arguse, argose, rhaguse*. J. Torbarina, « Argosy », *Nova Evropa*, XXVI, Zagreb, 1933, 223-4. W. W. Skeat, *Etymological Dictionary of the English Language*, Oxford, 1936, s. v. Mais P. Skok (*Zeitsch. f. roman. Philol.*, LVII, 1937, 468, 479-80) pense que ce mot peut dériver du nom du navire *barcussius, bargozzo*, vénet. *bragozzo*.

dans la langue littéraire anglaise, Shakespeare l'emploie plusieurs fois et Thomas Morley l'avait employé avant lui. On en parle et on explique son origine dans la traduction française de l'œuvre de l'orientaliste anglais Paul Ricaut [1] *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman* (1670) ; l'historien Bonnot de Mably transcrit tout le passage sur Raguse de ce livre à peu près une centaine d'années plus tard dans son ouvrage, *Le droit public de l'Europe* (1748).

Raguse ne donnera quelques expressions au vocabulaire français qu'au début du XIXe siècle comme le verbe *raguser* pour « tromper, trahir » d'après la conduite de Marmont à qui l'empereur avait accordé en 1809 le titre de duc de Raguse. Cinq ans après, Marmont commandant de Paris ne voulut pas lutter jusqu'au bout et capitula en quittant l'armée impériale [2]. Quelques-uns ont cherché l'origine de ce nom dans la tactique du général Lauriston lorsqu'il entra à Raguse et l'occupa [3]. Mais on sait à quelle époque on commença à dire ironiquement : « Enfin le duc de Raguse a ragusé celui qui l'avait fait duc de Raguse [4]. » Ce mot ne fut qu'en apparence créé d'après un toponyme, mais bien pour désigner l'action d'un individu et — probablement à cause de son caractère expressif — il ne tomba pas de si tôt dans l'oubli, comme il arrive souvent des mots de semblable origine. Il était d'usage dans l'argot à l'époque de la Restauration. Seuls le *Nouveau Larousse illustré* (1904) et le *Larousse du XXe siècle* l'enregistrent [5]. Mais il resta encore sporadiquement et dans un ton de plaisanterie dans la littérature. On crée même des locutions toujours en rapport avec la même signification négative. Une d'elles, l'expression *coup de Raguse*, est ainsi expliquée par Barrère dans son dictionnaire (1887) : « action of leaving one in the lurch, an allusion to marshal Marmont,

[1] « Les habitants faisoient autrefois un grand trafic dans les parties occidentales de l'Europe, et on dit que ces grandes et vastes caraques, que l'on appelle *argosies*, si fameuses par la grande charge qu'elles portent, ont été appelées ainsi par corruption du mot *ragusies*, qui vient de celui de Raguse », p. 166.

[2] Cf. Rapetti, *La Défection de Marmont* 1814, Paris 1858 : « Les royalistes purs eussent rougi de devoir de la reconnaissance à une trahison, et ils se montraient ingrats ; les royalistes les moins purs se montraient naturellement les plus ingrats. Les hommes de l'Empire les plus réconciliés avec le nouvel ordre de choses tenaient à éloigner toute comparaison entre une trahison et leur ralliement, et ils affichaient leur soin à se préserver du voisinage de M. de Raguse. Quant à l'opinion populaire, elle demeurait implacable. Dans les rues, on avait fait un mot du nom de Raguse : on disait *raguser* pour tromper », cité par B. Migliorini, *l. c.*, 439. De même R. Maixner, *AIFZ*, III, 1939, 119-21.

[3] C'est ce que pense R. Chérald, « La Dalmatie », *Revue de géographie* LV, Paris, 1905, 9 et d'après lui et M. Bartoli, *Das Dalmatische*, I, Vienne, 1906 c. 265, tandis que B. Migliorini, *l. c.*, ne peut se décider.

[4] R. Chérald, *l. c.*

[5] *S. v.* raguser.

Duc de Raguse, who betrayed Napoleon [1] ». Et le vieux grenadier de Balzac en racontant dans *le Médecin de campagne* (1833) l'histoire de Napoléon, dans son enthousiasme pour son glorieux chef, condamne l'attitude de ses principaux collaborateurs après l'échec en Russie. Et l'ancien soldat, fidèle jusqu'au bout, fait allusion à tous ceux dont Napoléon avait fait de grands hommes et qui ensuite tâchent de sauver leur situation en se rapprochant de Louis XVIII qui apparaissait :

« Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe... Alors l'Empereur voit... tous contre lui. Enfin, même des Français.. .Pour lors l'invasion se fait... Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie, par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin ! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes ; voilà les *ragusades* qui commencent et les bonheurs qui finissent, l'Impératrice qu'on embête et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait faits ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors il nous dit Adieu, à Fontainebleau : — « Soldats ! »... Je l'entends encore ; nous pleurions tous comme de vrais enfants... c'étaient les funérailles de l'Empire... Donc il nous dit... « Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison... [2]»

Balzac pendant la Restauration, entendit de la bouche de bonapartistes le verbe *raguser* et l'écrivain génial créa probablement lui-même le substantif *ragusade* dans le sens général de « trahison ». Il ne parle pas de Marmont ; ce n'était pas nécessaire, car tout le monde comprenait cette expression appliquée ici à tous ceux qui se conduisirent comme ce maréchal.

Même à une époque plus récente le mot n'a pas été oublié. Il servit à Rostand pour donner dans une scène dramatique de l'Aiglon (II, 8) un coloris de l'époque plus accentué. Le fils de Bonaparte âgé de vingt ans, alors duc de Reichstadt en captivité, reçoit en 1831 a Schönbrunn la visite de Marmont et ne peut maîtriser son dédain et sa colère :

LE DUC :
L'avoir trahi, duc de Raguse, — toi !
Oui, vous vous disiez tous, je sais : « Pourquoi pas moi ? »
Mais toi ! toi qu'il aima depuis le premier grade !

[1] M. Bartoli, *l. c.*
[2] Chap. III. Cf. R. Maixner « Balzac et l'Illyrie », *AIFZ*, V, 1941, 221.

— Car il t'aimait au point de rendre mécontents
Ses soldats ! — toi qu'il fit maréchal à trente ans !

MARMONT :
Trente-cinq !

LE DUC :
Et ! c'est le traître d'Essonnes !
Et pour dire : trahir ! le peuple — tu frissonnes ! —
Le peuple a fabriqué le verbe *raguser* !...
Eh bien ! trahissez-nous une seconde fois !

A ce moment Metternich entre dans la pièce mais les laisse seuls immédiatement et ils continuent leur dialogue tendu :

C'est ainsi que le grand dramaturge a joué avec ce verbe qui lui plaisait et qu'il fit revivre.

MARMONT :
Monseigneur, j'ai gardé le silence.

LE DUC :
Il n'aurait plus manqué que vous *ragusassiez* !

MARMONT :
Vous pouvez conjuguer ce verbe ; je m'assieds.

LE DUC :
Comment ?

MARMONT :
Je vous permets de conjuguer ce verbe,
Car vous avez été, tout à l'heure, superbe !

LE DUC :
Monsieur !

MARMONT :
J'ai dit du mal de l'Empereur ?
Toujours... depuis quinze ans, c'est vrai : je m'étourdis !
Ne comprenez-vous pas que le duc de Raguse
Espère se trouver, à lui-même, une excuse ?

Récemment encore ce verbe expressif et pittoresque a pu inspirer la formation d'un autre. Le rédacteur du journal parisien l'*Ordre* Emile Buré, en écrivant sur la « paix Flandin » (16. 10. 1938) l'emploie pour produire un effet ironique : « M. P. E. Flandin fait tomber en désuétude le verbe *raguser* », et enfin il ajoute : « D'un politicien qui trahit, en pleine bataille, le gouvernement de son pays, on ne dit plus qu'il *raguse*, on dit qu'il *flandinise* [1]. » Mais ce dernier n'a été repris par personne.

Tandis que l'ancien navire ragusain représentait pour l'Angleterre un type spécial de construction navale, la France se familiarisa davantage avec un autre produit de cette ville, une vieille dentelle,

[1] R. Maixner, « A propos du mot raguser », *AIFZ*, III, 1939, 119-20 ; VI-VII, 1942-43, 197-98.

appelée d'après son origine, *point de Raguse.* Cette dentelle porte ce nom français dans la terminologie professionnelle de toutes les langues. Son nom serbo-croate ne s'est même pas conservé. Lorsqu'à la fin du xve siècle l'industrie dentellière apparut à Venise (et certains pensent aussi à Raguse), elle se développa au xvie et xviie siècle en France où la dentelle submergea la mode [1]. Les premières dentelles françaises furent donc faites d'après les vénitiennes ; il est possible que quelques modèles créés dans la petite république, où la dentelle était une branche importante de l'économie et pas seulement un « ouvrage de dames », ont pu servir à la création de cette activité en France.

Mais aujourd'hui, hors son nom, on ne sait même pas quel était son aspect, et l'on ne peut pas dire quel fut son rapport avec les dentelles vénitiennes, et les plus anciennes dentelles françaises [2]. Pendant la période des guerres religieuses, de l'austérité huguenote, du puritanisme et de la simplicité, sous Henri IV et Louis XIII, le gouvernement essaya par des prohibitions d'empêcher non seulement le luxe, mais aussi l'excès des ornements et même les dentelles. Mais comme d'habitude l'édit de Louis XIII en 1629 n'eut qu'un effet passager et ensuite il provoqua la raillerie et finit par n'être qu'un bout de papier. Mazarin voulut pendant le règne du Roi Soleil remettre en vigueur l'édit de 1629 mais il ne fut pas plus heureux : il provoqua seulement les protestations et les sarcasmes des humoristes de l'époque. Molière dans l'*École des maris* (1661) met ironiquement dans la bouche de Sganarelle les vers suivants :

Les peines des maris ne seront plus si grandes...,
Oh ! que je sais au Roi bon gré de ces décris !
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie ! (II, 5).

La mode de la dentelle prit un extraordinaire essor. On introduisit de la dentelle partout, sur le linge des hommes et des femmes, à la cour, dans les salons, et même à l'église, de sorte que Bossuet ainsi que Fénelon et Bourdaloue suivirent la mode générale. Pendant quatre décades (1629-1669) Richelieu, Mazarin et Colbert prennent des décrets sur la limitation du luxe, et on y mentionne les dentelles de provenance étrangère, parmi lesquelles aussi la précieuse dentelle de Raguse [3]. C'est probablement la première fois qu'en 1654 fut noté son nom de *point de Raguse* et qu'il fut répandu

[1] Ch. Magué, *les Dentelles anciennes*, Neuchâtel, s. a., 25, 101-03.
[2] M. Dreger, *Entwicklungsgeschichte der Spitze*, Vienne, 1901, 81-82.
[3] M. Schuett, *Alte Spitzen*, 2e éd., Berlin, 1921, 127-29.

par les annonces publiques dans tout le Royaume. Nous le trouvons aussi ailleurs que dans les décrets officiels ; d'abord dans une spirituelle satire *La révolte des passements*, faite à ce qu'il semble en 1660 dans le salon de Madame de Sévigné, comme conséquence d'un édit de Colbert de la même année. Toutes les dentelles frappées par cette sentence, se révoltent et le *point de Venise* personnifié dit :

« Encor pour vous, *poinct de Raguse*
Il est bon, crainte d'attentat,
D'en vouloir purger un Estat ;
Les gens aussi fins que vous estes
Ne sont bons que comme vous faites
Pour ruiner les Estats [1].

Même fait en plaisantant, cet aveu français sur la valeur de ce produit ragusain, si cher qu'il pourrait ruiner des états et auquel sa glorieuse rivale vénitienne reconnaît la priorité en finesse, est caractéristique.

Colbert, tenace dans ses efforts pour transformer le pays veut remplacer les importations par un produit national. En 1665 il crée le *point de France* par une ordonnance : « portant establissement dans les villes du Quesnoy, Arras, Reims, Sedan, Château-Thierry, Loudin, Alençon, Aurillac et autres du royaume, de la manufacture de toutes sortes d'ouvrages de fil, tant à l'aiguille qu'au coussin, en la manière des poincts qui se font à Venise, Gennes, Raguse et autres pays estrangers, qui seront appelés poincts de France [2]. On y mentionne officiellement que dans le renouvellement de cette industrie artistique il faut se servir entre autres de l'œuvre artistique des Ragusaines.

Toutes ces mesures firent disparaître de France la dentelle étrangère, dont le succès datait de quelques années seulement puisque le chroniqueur pittoresque de la vie mondaine du XVIIe siècle Tallemand de Réaux raconte dans une de ses *Historiettes* [3] :

« Mme de Pisieux a esté belle, mais toujours extravagante... Elle a fait cent folies... Elle avoit des ragouts en mangeaille que personne n'avoit jamais eus qu'elle : on m'a assuré qu'elle mangeoit du poinct coupé. Alors les poincts de Gènes ny de Raguze ny de Venise n'estoient point connus ; et on dit qu'au sermon elle mangea tout le derrière du collet d'un homme qui estoit assis devant elle ».

[1] B. Palliser, *Histoire de la dentelle*, trad. fran., cit. Ch. Magué, *o. c.*, 33, 205.

[2] L. de Laprade, *Le point de France et les centres dentelliers au XVIIe et an XVIIIe s.*, Paris, 1905, 52.

[3] Ed. G. Mongrédien, I, Paris, s. a., 294-96. Il connaît aussi le séjour de Marin Getaldić à Paris : « ...Galtalde, gentilhomme de Raguse, se fit résident de sa république en France pour conférer avec M. Victe ».

Sans pouvoir vérifier l'authenticité de cette anecdote, il y a une constatation intéressante, c'est que les dentelles étrangères, entre autres celles de Raguse n'étaient plus connues en France [1] à cette époque.

*
* *

Dans le développement de tous ces rapports la langue n'a pas joué son rôle essentiel en permettant une compréhension et une connaissance mutuelle plus approfondie entre les deux milieux en leur rendant possible la lecture dans le texte original.

Nous ne savons pas combien de Français parlaient le serbo-croate avant le XIXe siècle. On mentionne au XVIIe siècle le polyglotte Jean Doujat [2] et l'abbé de Cézi [3] comme connaissant *l'esclavon*. Il a sans doute existé d'autres cas sporadiques. Certains soldats de Napoléon l'ont vraisemblablement parlé, et peut-être même Marmont comme nous l'avons vu plus haut ; de même que les Français résidant à Raguse ou en général dans notre pays : mais aucun d'eux n'est comparable à Marc Bruère. Même nos grands amis les romanciers Charles Nodier et Prosper Mérimée ne connaissaient probablement que bien peu sinon pas du tout le serbo-croate. — Les premiers slavisants français qui se mirent à l'étudier sérieusement datent de la fin de la première moitié du siècle passé — en première ligne Cyprien Robert.

Ainsi donc, la littérature ragusaine dans sa langue d'origine du temps de la République n'a pas été accessible aux Français. Les Ragusains ont été connus grâce au raffinement de leurs manières et à leur goût pour les sciences et la culture.

La langue française durant sa première expansion au moyen âge, ne semble pas être arrivée jusqu'à Raguse, romane à cette époque, ni à travers l'Italie inondée alors de troubadours, trouvères, jongleurs et de manuscrits français et provençaux, ni à travers l'Orient où la langue de la civilisation occidentale s'était installée. Comme nous le savons, la célèbre université de Paris attira de bonne heure des Ragusains et ces étudiants de la Sorbonne furent sans doute les premiers connaisseurs de la langue française. Mais cela se limitait à un seul milieu intellectuel. Nous savons que Raguse avait au XIVe siècle pendant une trentaine d'années comme archevêque Ilija Saračić (Saraca) qui avait passé un certain temps à

[1] Il n'y a pas d'autres traces de ce produit ragusain. La famille Mirošević Sorgo conserve un exemplaire de ces dentelles qu'on croit être du *point de Raguse*.

[2] J. Dayre dans la *Hrvatska Enciklopedija* V, Zagreb, 1945, 223, s. v.

[3] D'après une communication de M. J. Dayre.

Avignon et qui connaissait certainement la langue de ce pays (le provençal). Mais la langue « romane » dite ancien-dalmate, qu'on parlait à Raguse à cette époque différait beaucoup de celle parlée dans les pays romans occidentaux de façon qu'une compréhension mutuelle était difficile. Pratiquement on utilisait un mélange curieux nommé « *lingua franca* », jargon répandu sur toutes les côtes de la Méditerranée.

Au temps de l'Humanisme et de la Renaissance, la langue italienne augmente en prestige et c'est elle qui dominera durant un siècle et demi, tandis que le français au XVIIe siècle se prépare à son universalité du XVIIIe siècle. C'est l'époque où le prestige de la France atteint son point culminant et où Paris et Versailles sont les capitales de la civilisation. Grâce au raffinement de sa culture mondaine, à son élégance matérielle et à sa littérature humaine et moderne, la France propage partout sa langue. Elle est aux yeux du monde étranger une terre de bien être, de grands talents et aussi celle où s'épanouissent les aspirations à la liberté de l'esprit. C'est la raison pour laquelle à cette époque, sa langue triomphe à l'étranger dans le domaine de la diplomatie, de la science, de la culture et des relations sociales. [1] R. Bošković, nous le savons, a conseillé en 1776 lors du traité avec la France, de réviser le texte dans cette « lingua oramai universale in Europa per i trattati ». A cette époque de son expansion, beaucoup d'éléments de la langue française prennent place dans toutes les autres langues de culture. Ainsi le langage de Raguse s'enrichit d'une quantité d'expressions techniques surtout, qui lui vinrent par l'intermédiaire de l'Italie. Ces expressions ne proviennent d'ailleurs pas de la langue littéraire, mais de langues professionnelles, langues d'affaires, militaires, ou même de la vie quotidienne comme par exemple : *artilerija*, *bajuneta*, *balanča*, *barun*, *bigot*,. *biljet*, *bjonda*, *botilja*, *droga*, *flota*, *galopat*, *kompanjon*, *komplot*, *korset*, *pasaporat*.

Dans la toponomastique du territoire de Raguse on considérait comme de provenance française le nom d'une région. S. Razzi, dans *La storia di Ragusa* (1595), dit que la petite baie près de la ville nommée Breno, (en serbo-croate Župa), a été appelée ainsi par *un certo signor francese quivi arrivando con la sua barca* [2]. Il semble que Razzi ait entendu raconter cela lors d'une excursion dans la résidence d'été de l'ordre dominicain à Župa pendant son séjour d'une dizaine d'années dans le cloître de cet ordre à Raguse. Jusqu'à présent cette tradition dont on ne connaît pas même l'origine,

[1] F. Brunot, *Histoire de la langue française*, V, Paris 1927, 137-39.
[2] S. Razzi, *La storia di Ragusa* (1595), éd. G. Gelcich, Raguse, 1903, 219.

est restée obscure. Le nom de Breno est un des toponymes ragusains, qui proviennent encore des temps prélatins, probablement illyriens (Brennum XIIe siècle) et qui grâce à l'étymologie populaire s'est conservé dans le toponyme serbo-croate Srebrno (d'après l'adjectif *srebrn*) du latin *subbrennum* (XIVe siècle), le nom d'une partie de cette baie de Breno sur mer [1].

Nous ne connaissons pas de Ragusains qui aient parlé français avant la fin du XVIIe siècle outre les étudiants parisiens mentionnés plus haut. Il est de toute façon peu probable que parmi tous ces commerçants et envoyés de la République il n'y en ait eu aucun qui ait su le français : dans les affaires commerciales, dans les milieux de la cour et du gouvernement, ils parlaient l'italien ou le latin. Et même les contrats commerciaux, et les rapports de la République ont toujours été écrits dans l'une de ces deux langues. Mais puisque, au passage du XVIIe au XVIIIe siècle, on commence à Raguse de traduire les comédies de Molière, il est à croire que quelques personnes au moins connaissaient la langue dans laquelle ces comédies étaient écrites. Seulement on ne sait pas où et par qui ils l'ont apprise. Ils se sont servis sans doute des manuels italiens qui étaient en circulation à cette époque. Dans le texte même de ces traductions parmi les détails locaux que les traducteurs y ont ajoutés, on trouve des allusions à la connaissance du français à Raguse à cette époque. Par exemple : Dans la comédie *Jarac u pameti* (Sganarelle ou le Cocu imaginaire) le traducteur reproche aux femmes ragusaines :

« Ovo ti je korist od sadanjijeh libara, što se štiju po vas dan i po svu noć ; ovo je umjet talijano i *frančezo*, što sve ne služi za drugo nego za čudno razboljet glavu djevojčicam » [2].

Ce qui correspond dans l'original seulement à ces deux vers dans lesquels Gorgibus fait des reproches à sa fille.

Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans.

Ou bien dans *Nauk od žena* (L'École des femmes) Lampro attaque les femmes de son époque par ces mots : « Ne, ne, ja ne ću visinâ u ženi, ni koja umije saviše tezijeh pisama, *frančezarije* i talijanarije i versarije, er umije veće nego je od potrebe da umije » et ensuite «... neka mi dodju s njihovijem versima, s njihovom *leturom frančezom* i talijanom... » [3] Dans l'original cependant à cet en-

[1] P. Skok, « Les origines de Raguse », *Slavia*, X, Prague, 1931, 477-78.
[2] *Slovinac*, IV, 1881, 169.
[3] *Ibid.*, V, 1882, 195, 197.

droit Arnolphe remarque seulement : «... vos vers, vos romans, vos lettres, billets doux ». Le traducteur ragusain n'aurait pas obtenu d'effets comiques par son adaptation s'il n'y avait pas eu un peu de vérité dans cette satire. Sans doute quelques Ragusaines avaient alors commencé à lire des livres français.

C'était l'époque où Injacio Durdević (Giorgi) apprenait le français au collège des Jésuites à Rome (1698-1702) [1]. Il semble l'avoir bien appris, car son élève à Ascoli (1703) Domenico Meriani affirmait qu'il écrivait même dans cette langue. [2] Et puisque Durdević revint en 1706 dans sa patrie et passa de l'ordre des jésuites dans l'ordre des bénédictins, nous verrons son attitude à l'égard du changement dans l'orientation des esprits qu'il trouva en revenant après neuf ans d'absence. Il se lamente alors : « Nostri linguam gallicam praecipue affectant », et ajoute, que ceux qui la connaissent « omnias se scire putant » [3]. Ensuite il constate de nouveau avec regret : « Qui domina la lingua francese... » (1721) [4]. Dom Giancarlo de Angeli (1685-1750), secrétaire de l'archevêque, aumônier des religieuses, versificateur latin, est le premier Ragusain dont on sait avec certitude qu'il apprenait le français dans sa patrie au début du XVIIIe siècle pour pouvoir lire des livres dans cette langue. En 1718 il écrit à un ami : « Ora fra gli altri miei studi mi divertisco nell' apprendere il *linguaggio francese*, procurarò almeno poterne capire la lettura di simili libri, se non mi riuscirà saperlo parlare per il necessario impedimento della pronunzia [5]. » Il s'en occupait sérieusement, puisqu'en apprenant seul, sans maître, il se rendait compte des difficultés de prononciation. Mais ce prêtre disposant de moyens modestes n'était pas le premier ni le seul ; il a suivi l'exemple d'autres comme nous le verrons plus loin.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle beaucoup de Ragusains connaissaient le français. Par exemple un des traducteurs de Molière, l'avocat Franatica Sorkočević (Sorgo) a traduit en italien *L'esprit des lois* (1748) [6] de Montesquieu. Le consul Le Maire en 1766 affirme même que des Ragusains ont appris le français de telle façon qu'ils peuvent le lire et que des Ragusaines lisaient avec plaisir de

[1] S. Cerva, *Bibliotheca Ragusina*, II, 215, à la Bibliothèque des Dominicains à Raguse.

[2] *Djela...* II, éd. M. Rešetar, Zagreb, 1926, XLV, CLII.

[3] P. Kasandrić, *Iskra*, Zadar, 1881.

[4] M. Deanović « *Odrazi talijanske akademije degli Arcadi preko Jadrana* », *Rad* 248, Zagreb, 1933, 51.

[5] Id., *Rad* 250, 1934, 100.

[6] F. M. Appendini, *Notizie istorico-critiche...* II, Raguse, 1803, 247, suivi par les autres historiens de la littérature. La traduction italienne n'a paru qu'en 1777 à Naples. G. Natali, *Il Settecento*, I, Milan, 1929, 580-81.

livres français. Nous le savons d'autre part, par un témoin oculaire, Alberto Fortis 1780 : «... La lingua francese è parlata da moltisignori e parecchie signore». Ivo Bizzarro affirme que Anica Bošković, la sœur de Roger, parlait le français [1]. A cette époque il semble aussi qu'on ait commencé d'enseigner le français au collège ragusain, surtout quand après la dissolution de l'ordre des jésuites en 1773, ce collège passa aux mains des scolopes. La même chose se produisait ailleurs. A Osijek, par exemple, les élèves du collège local ont déclamé en français lors d'une représentation publique en 1774 [2].

A part Anselme Banduri, Roger Bošković, Antun Sorkočević, Marc Faustin Galjuf (Gagliuffi, 1755-1834), qui vivaient en dehors de leur patrie, il y avait à Raguse dans les dernières décades du XVIIIe siècle plusieurs écrivains qui connaissaient assez bien le français. Dans le groupe des latinistes de ce temps se distinguèrent surtout comme connaisseurs de la langue Djuro Ferić le maître de Marc Bruère, adaptateur de La Fontaine en latin (1739-1820), et Giono Rastić (Resti, 1755-1815). Parmi eux il y avait des poètes de circonstance comme par exemple le père Andio Maslač qui devait mettre à profit sa connaissance du français dans ses manœuvres opportunistes. En outre parmi les jeunes francophiles des milieux bourgeois et nobles il y en avait plusieurs qui apprirent le français pour pouvoir suivre les publications et la vie en France. Mais aussi dans le milieu réactionnaire de la classe au pouvoir on en trouvait qui lisaient le français, et le gouvernement lui-même était abonné à des périodiques dans cette langue, comme le journal hollandais *La Gazette de Leyde* et le *Moniteur* républicain [3].

*
* *

Après avoir passé en revue ces contacts de toute espèce, on peut apercevoir l'arrière-plan de ces relations culturelles qui nous intéressent surtout et que nous allons pouvoir examiner. Tous les faits rapportés jusqu'ici ouvraient la voie à un rapprochement entre ces milieux si éloignés l'un de l'autre. Toutes ces actions, ces affaires et tous ces individus ont été consciemment, ou le plus souvent inconsciemment, des liens entre Raguse et la France, qu'il s'agisse de connaissance réciproque, de compréhension et d'harmonieuse collaboration, ou de concurrence et de lutte. De toutes façons les deux partis en ont tiré un profit non seulement pratique, écono-

[1] G. Bizzaro, *Elogio all'abate R. Boscovich*, Venise, 1817, 9.

[2] J. Bösendorfer, « Diarium conventus s. Crucis Esseleini », *Starine*, XXXV, 1916, 61.

[3] J. Tadić, « Prvi doticaj Dubrovnika s Napoleonom », *Dubrovnik* I, 1929, 31.

mique et politique, mais aussi dans le domaine de la culture. Raguse a élargi son horizon et s'est enrichie intellectuellement grâce à la collaboration scientifique de ses enfants dont nous avons parlé. Mais elle a profité aussi d'autres conquêtes de l'esprit français, surtout de sa poésie médiévale, et à son époque brillante, des pensées, du goût et des œuvres littéraires françaises. Ces deux élans du génie français arrivèrent jusqu'à Raguse qui montra du goût et des aptitudes à les assimiler, de sorte que dans le monde slave elle put devenir un des foyers de la culture occidentale, dont la France était à cette époque le symbole.

Nous avons vu que ce point de l'Adriatique si propice à la navigation, était une voie commode entre l'Ouest et l'Est, et que souvent des Croisés français, des pèlerins et des commerçants traversaient notre littoral et Raguse. Ces voyageurs médiévaux pendant leurs longs et lents voyages apportaient avec eux aussi leurs légendes, leurs chansons et leurs instruments, leurs mœurs et leurs jeux. Parmi eux il y avait aussi des chanteurs professionnels, des jongleurs et des musiciens *cantatores francigenarum*, qui les amusaient et en s'accompagnant sur la viole chantaient souvent les exploits des armées françaises. Sans doute portaient-ils sur eux les textes dont ils avaient besoin. Pour cette raison la chanson fleurissait particulièrement sur les routes des Croisés et des pèlerins allant en terre sainte et à Rome et qui traversaient l'Italie par la *via francorum* ou via *romea* ou *via francesca* [1]. Sur ces routes les Français rencontraient aussi bon nombre de pèlerins croates, mentionnés même par Dante *(Paradiso,* XXXI, 103*)* surtout pour le jubilé. Les chanteurs français errants étaient surtout nombreux dans la région de Venise, où leurs chansons et leurs récits ont trouvé une « deuxième patrie », et les larges masses de la population les ont tellement aimées, qu'elles restèrent plus longtemps populaires de ce côté des Alpes que dans leur patrie d'origine. Certains de ces jongleurs français, pour gagner leur vie, venaient sur notre littoral d'où ils continuaient souvent leurs voyages vers les cours de l'intérieur des Balkans [2].

C'est sans doute par cette voie qu'une abbesse du couvent de Sainte Claire à Raguse nommée Franka reçut en cadeau un manuscrit sur parchemin avec le texte original en ancien français d'une *chanson de geste* du cycle de Guillaume au Court Nez, avec des miniatures, écrit vraisemblablement au XIIIe siècle en France. Sur ce manuscrit on lit une note en latin : « Regilliose (*sic*) ac honeste domine franche

[1] P. Rajna, « Strade pellegrinaggi ed ospizi nell'Italia del Medioevo », *Atti della Soc. ital. per il progresso delle scienze*, V, Rome, 1912, *passim.*

[2] St. Stanojević, *Iz naše prošlosti*, I, Belgrade, 1934, 73.

habatisse monasterii hordinis sancte clare de raguse detur libenter [1]. » Ce manuscrit comprend 10 poèmes dont les deux derniers sont d'une lecture particulièrement appropriée pour des religieuses, le *Moniage Renoart* et *Moniage Guillaume.* Cette inscription latine est authentique. Le couvent des Clarisses a été fondé à Raguse au XIIIe siècle en même temps que l'ordre. Il n'y a pas de doute que l'abbesse Franka était Ragusaine, ce nom était et est encore employé à Raguse [2]. Elle a dû être de famille noble, car les supérieures des couvents appartenaient généralement à ce milieu. P. Rajna estime que le manuscrit a dû arriver de Venise du temps du doge Giovanni Soranzo (1312-28), car son nom est écrit de la même main que la note ci-dessus ; Raguse était à ce moment sous la domination vénitienne (jusqu'en 1358). Ce manuscrit ne resta pas longtemps dans ce couvent, car personne ne pouvait le lire. Il semble qu'au XVe siècle il ait été transporté à Milan où il devint propriété de la famille du marquis Trivulzio dont un des membres devint archevêque de Raguse et était connu pour sa francophilie.

Autant qu'on le sache aujourd'hui ceci est l'unique contact direct entre la poésie originale française du moyen-âge et Raguse. Puisque les chansons de geste se transmettaient surtout par voie orale de génération en génération, il n'est pas étonnant que seul ce texte se soit conservé dans notre pays [3].

La bibliothèque des dominicains à Raguse conserve encore aujourd'hui un ancien manuscrit écrit en France entre le XIIIe et le XIVe siècle sur parchemin, en minuscules gothiques avec capitales : *Divi Thomae Aquinatis in XII libros metaphysicorum Aristoteles expositio* [4]. On ne sait pas quand ni comment il arriva à Raguse. Vraisemblablement il y a été apporté par un des religieux qui, comme nous le savons, était allé étudier la théologie à la Sorbonne. Cette belle œuvre de l'école artistique et de l'écriture française du moyen-âge témoigne que les Ragusains connaissaient et utilisaient les livres français.

Parmi ces premiers voyageurs vers l'Orient qui traversaient notre littoral, il y avait aussi des savants qui laissaient des traces. On sait

[1] P. Rajna, « Un nuovo codice di chansons de geste... », *Romania* VI, Paris, 1877, 257-61.

[2] G. Čremošnik, *Kancelariski i notarski spisi*, 1278-1301, Belgrade, 1932, 88, 89.

[3] La famille Hektorović de Hvar possédait un texte en ancien français, écrit sur parchemin qu'on employait pour couvrir les Œuvres d'Ovide imprimées à Venise en 1550 ; mais si on avait su le lire on ne l'aurait pas employé à cet usage. P. Skok, « Držićev Plakir », *Razprave* V-VI, Ljubljana, 1930, 3.

[4] Cf., H. Folnesics, *Die illuminierten Handschriften in Dalmatien*, Leipzig, 1917, 127.

par exemple que du temps de l'archevêque de Split Lovro (1059-99) un bon écrivain parisien Adam *(Adam quidam Parisiensis)* allant à Athènes pour apprendre le grec est venu à Split. Bien reçu par l'Archevêque il donna une forme artistique aux vieilles biographies mal composées des bienheureux martyrs Dujam et Anastase et composa des hymnes en leur honneur. Ceci a été noté par un chroniqueur digne de foi Tomo Ahidjakon de Split (1200-68) [1]. Il est fort possible qu'Adam ait continué son chemin par Raguse mais il n'y en a pas de traces.

Après les jongleurs français c'étaient les *cantastorie*, *giullari*, *cantambanchi* italiens qui venaient chez nous surtout des régions voisines de l'Italie du Nord. Ils apportaient les mêmes œuvres, généralement rédigées dans un mélange franco-vénitien, ainsi que leurs collègues les *joculatores Domini* avec leurs poèmes religieux [2]. Il semble que vers 1333 Niccolô da Verona, auteur du poème franco-vénitien la *Prise de Pampelune* et un des meilleurs chanteurs de ce temps ait séjourné un certain temps à Raguse comme maître d'école [3]. De toute façon les archives ragusaines de l'époque mentionnent souvent et expressément des *hystriones*, *joculatores*, *cantatores*.

Les Ragusains ont donc très tôt connu cette poésie française, surtout à travers les adaptations italiennes qui leur étaient plus faciles à comprendre. Puisque jusqu'à présent on n'a retrouvé aucun texte rédigé en vieux dalmate, langue dont on se servait alors à Raguse, il est à supposer qu'il n'y a pas eu de versions spéciales de

[1] « His temporibus Adam quidem Parisiensis, optime in artibus elimatus, pergendo Athenas ad Grecorum studia, deuenit Spalatum. Et cum fuisset a Laurentio antistite honorifice susceptus, rogatus est ab eodem, ut passiones beatorum martirum Domnii et Anastasii, que inculto fuerant antiquitus sermone conscripte, luculenta faceret compositione nitere. Quod ille gratanti corde consentit sumptoque temate a ueteribus ystoriis legendas utriusque martiris lepido satis dictamine innouauit. Ymnos etiam composuit ; et quicquid de beato Dmni, musice canitur, metrico sermone conscripsit ». Thomas l'Archidiacre, *Historio Salonitana*, éd. F. Rački, Zagreb, 1894, 48. Cf. D. Farlati, *Illyrici sacri* t. III, Venetiis, 1765, 132. V. Ceiller, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques* Paris, 1747, XX, 410-11 ; XIII, 237-8. *Histoire littéraire de la France*, VII, Paris 1746, 510-11. *Storia e leggenda di S. Domnione*, Suppl. N° 1-2 au *Bullet. di archeol. e storia dalmata*, Spalato, 1901, 21. L'hymne de saint Dujam *Eia sancte discipule...* qu'on chante encore aujourd'hui à l'église de Spalato le 7 mai, n'est pas plus celui d'Adam. R. Egger, « Die Passio sci. Anastasii », *Forschungen in Salona*, III, Wien, 1939, 142.

[2] A. Zaninović, « O pjevanju i glazbi u starom Dubrovniku », *List Dubrovačke biskupije*, XVI, 1916, 46-48. *Id.*, « Iz glazbene prošlosti », *Sv. Cecilija*, XXVI, Zagreb 1932, 62. P. Kolendić, *Prilozi* VIII, Beograd, 1928, 299. St. Stanojević, *o. c.*, 63-69, 73-76.

[3] E. Carrara, « Niccolô da Verona a Ragusa », *Mélanges Rešetar*, *cit.* 229-32.

ces œuvres dans cette langue qui semble n'avoir jamais été écrite. C'est ainsi, grâce aux Romans de Raguse, que leurs concitoyens slaves apprirent les poèmes et romans français du moyen-âge.

Pendant la période de la slavisation progressive de cette ville, du XIe au XVe siècle, se produisirent à Raguse les mêmes changements sociaux que dans les autres villes de l'Adriatique orientale, de Trieste à Kotor. Il se produisit notamment d'après le système féodal occidental, un nivellement culturel progressif du milieu slave avec le milieu roman. Nous voyons donc le phénomène particulier de symbiose entre ces deux nationalités qui donnera des résultats intéressants dans tous les domaines de la vie et dans la mentalité de cette population. L'élément slave s'est fondu si bien avec l'élément autochtone roman que, étant devenu plus nombreux et plus résistant, il réussit à assimiler les indigènes avec leur culture romane. Les nobles ragusains au XIIIe siècle parlent les deux langues, au XIVe siècle l'élément slave est déjà plus fort, et au XVe siècle la vieille langue romane disparaît entièrement. Il est donc évident que durant cette période Raguse a pu s'approprier différentes émanations de l'esprit roman parmi lesquelles celles de France.

Tôt déjà au moyen-âge arrivaient sur le littoral dalmate, sans égard à la politique, toute sorte de productions littéraires italiennes. Le mouvement intellectuel des petites villes de la Dalmatie est en relation, comme il est compréhensible, avec l'exemple de leur plus proche voisin roman qui possède le prestige d'une vieille civilisation et avec lequel elles avaient en commun l'organisation féodale et sociale et la religion. C'est ce que confirment de nombreux documents croates qui ne sont généralement que des traductions et des adaptations de textes latins ou italiens. Parmi ceux-ci est connue par exemple la traduction glagolitique, vraisemblablement istrienne, du XIVe siècle, de la deuxième partie du recueil moral éducatif la *Somme le roi* du frère Laurent d'Orléans (1300), prieur du couvent des dominicains de Paris, confesseur de Philippe II et précepteur de ses enfants. Cette œuvre didactique, rédigée en français pour les enfants du roi, pénétra dans les larges couches de la population, et traversa les frontières en de nombreuses traductions. Il a été connu chez nous d'après une rédaction italienne comme il y en avait plusieurs avant la fin du XIIIe siècle [1]. Il en était de même pour d'autres ouvrages de piété. Ainsi certaines légendes de saints, visions et histoires apocryphes, même d'Angleterre, ont été apportées par des moines à travers la France

[1] Cette deuxième partie a reçu en Italie le titre de *Trattato dei sette peccati mortali*, à quoi répond en croate le titre *Rasprava o sedam smrtnijeh grijeha. Koluničev zbornik*, éd. M. Valjavac, Zagreb, 1892, 212-65. P. Kolendić, « Somme le Roi kod naših glagoljaša », *Južni Pregled* IX, Skoplje, 1935, 396-400.

en Italie d'où elles sont arrivées chez nous. Par exemple *Visio Philiberti* (ou *sancti Bernardi*), un débat en vers du XIIIe siècle entre l'âme et le corps, qu'on attribue aussi à un certain Fulbertus Francigena. Elle s'est conservée chez nous en texte glagolitique (vers 1400) ainsi qu'en cyrillique ragusaine *Libro od mnozijeh razloga* (1520) [1]. Vers la fin du XIVe siècle, il y avait à Raguse des prêtres glagolites et grâce à eux les croyants de cette région pouvaient connaître ces œuvres [2]. La *Visio Tugdali* (ou *Tundali*) a fait un chemin semblable avec son histoire curieuse du voyage de ce chevalier irlandais dans l'autre monde, livre que Dante [3] connut.

Mais les besoins spirituels des Slaves de l'Adriatique au moyen-âge n'ont pu être satisfaits uniquement par des lectures de ce genre. Ils désiraient aussi une autre nourriture spirituelle pour compléter et rendre supportable leur vie. Vu qu'ils ont connu déjà tôt les poésies des poètes-chanteurs, elles leur ont tellement plu, même dans leurs pâles adaptations italiennes, qu'ils les traduisirent encore une fois pour les adapter à leur milieu et à leur goût. De cette façon naquirent les rédactions croates d'œuvres françaises du cycle carolingien et breton, et nous avons ainsi créé un Roland slave, un Bove d'Antone, un Tristan et un Lancelot et d'autres héros de cette littérature. D'après une liste des manuscrits dans une bibliothèque privée de Zadar (1389) on voit quelle était à cette époque la lecture des habitants de ces villes [4]. Outre les textes latins et italiens on en trouve d'autres croates ; il en est de religieux et liturgiques, mais surtout de récréatifs. C'est de cette façon que ces œuvres sont transposées en croate. A part les personnages les plus populaires de cette poésie Tristan et Yseult, ils ont aimé d'autres héros romantiques [5]. Du cycle breton on a connu tôt chez nous par exemple *Bovo od Antone* (Bueves d'Hanstone) d'après une rédaction vénitienne qui, semble-t-il, a été deux fois traduite sur le territoire ragusain [6]. Cette his-

[1] St. Ivšić, « Visio Philiberti u Libru od mnozijeh razloga », *Mélanges Rešetar, cit.*, 209-20.

[2] V. Jagić, « Hrvatska glagoljska književnost », dans B. Vodnik, *Povijest hrvat. književnosti*, Zagreb, 1913, 23. A. Liepopili, « Slovensko bogoslužje u Dubrovniku », *Rad*, 220, Zagreb, 1919, 31 et sq.

[3] V. Jagić « Zur Visio Tundali », *Archiv f. slav. Philol.*, Berlin 1915, N. Zanichelli, *Dante*, II, Milan, 1931, 823-25, 845.

[4] G. Jireček, « Eine slavische Alexandersgeschichte in Zara », *Archiv f. sl. Phil.*, XXV, 1903, 157-58.

[5] A. Brückner, « Ein weissrussicher Codex miscellaneus », *Archiv f. sl. Phil.*, IX, 1886, 345.

[6] P. Rajna, *Ricerche intorno ai Reali di Francia*, Bologne, 1872, 493-566. Id. « Frammenti del Bovo d'Antona », *Zeitsch. f. roman. Phil.*, XI-XII, Leipzig, 1888-89, 153-84, 463-510, XV, 1891, 47-87. M. Murko, *Geschichte der älteren südslavischen Litteraturen*, Leipzig, 1908, 184.

toire, grâce à ses motifs naturels et faciles à saisir, riche en changements, en situations tendues et dramatiques, est devenue chez nous une des préférées ; et ceci non seulement chez les habitants du littoral mais aussi, par eux, chez les autres Slaves du Sud, même chez les Russes chez lesquels elle arriva par cette même voie. On peut même voir une relation entre la création d'une de nos chansons populaires *Ženidba Vukašina* [1] et un motif de cette œuvre où il est question de la trahison d'une femme infidèle.

Mais Roland, le héros principal du cycle carolingien eut le plus de succès chez nous, et le personnage de ce chevalier français semble s'être enraciné à Raguse dans la forme italienne de son nom Orlando, ce qui prouve qu'il a été connu à travers les légendes italiennes. Mais en serbo-croate aucune œuvre ne s'est conservée où il soit question de ce héros, ce qui semble indiquer la prédominance de la tradition orale [2]. Cependant il devint très tôt populaire. De plus en plus on le rattache à la tradition locale, de même qu'en Italie et en Allemagne [3]. Dans une ancienne chronique ragusaine, que Gian Maria Mattei (mort en 1788) a transcrite et qu'il suppose dater du XIVe siècle, il est dit qu'en 782 des corsaires sarrasins attaquèrent Raguse et qu'alors Orlando vint à son secours, captura le chef sarrasin Spuzente. En souvenir de cette victoire, il est dit plus loin que l'année suivante en 783 « forno fate dua statue a Raguxa per un Signor Francese Orlando, qual fo victorioso qui sopra Raguxa, fora de Socroma circa dieci miglia, (in) haver preso un chorsaro deli Saracini, per nome saracino Spuzente. Qual statua feze Orlando de tuti dua » [4]. Et Orlando fit mettre sa statue sur le pont municipal « perchè fo liberator de nostra Raguxa ». C'est ainsi que cette chronique qui ne peut remonter plus haut que le XVe siècle [5], témoigne de la popularité de Roland comme libérateur de la ville chrétienne contre les païens. Et d'après les dates indiquées, on voit que celui qui écrivait ce récit ne connaissait pas l'histoire du héros, mais qu'il avait entendu raconter ou chanter ses exploits. La légende ragusaine place cette conquête quatre ans après la défaite de Roncevaux en 778. Il est intéressant que Roland conserve sa nationalité et qu'on la souligne expressément, probablement parce que les Français avaient la réputation d'être un peuple chevaleresque. Cette

[1] T. Maretić, « Kosovski junaci i dogadaji u narodnoj epici », *Rad* 97, 1889, 107, Id., *Naša narodne epika*, Zagreb, 1909, 201-203.

[2] A. Wesselofski, « Die Rolandsage in Ragusa », *Arch. f. sl. Phil.* V, 1881, 468.

[3] G. Bertoni, *Il Duecento*, 3e éd., Milan, 1939, 67.

[4] *Annales Ragusini anonymi...*, éd. S. Nodilo, Zagrabiae, 1883, 10-11.

[5] N. Nodilo, « Prvi ljetopisi i davna historiografija dubrovačka », *Rad* 65, 1883, 106 et M. Medini, *Starine dubrovačke*, Raguse, 1935, 9 et sq., 267.

légende a dû devenir très tôt populaire chez les populations slaves car le nom du chef sarrasin Spuzente est mentionné encore une fois, mais traduit en croate par *Smrdodah* (Smardodassi)[1]. Dans ce conte se reflète probablement la tradition de l'attaque des Sarrasins vers 867, liée au souvenir du glorieux palatin [2]. Ce qu'on raconte de l'érection du monument de Roland n'est pas tout à fait imaginaire car il existait et a été mentionné à partir de 972 [3]. Ce monument changea de place en ville ; du temps de Byzance il se trouvait près de la porte Pile, du temps de Venise de l'autre côté de la ville et enfin sous la suzeraineté hungaro-croate, devant l'église du patron de la République saint Blaise. Là, devant Orlando symbole de la justice, on rendait la justice. Il entra aussi dans les proverbes populaires [4]. Son avant-bras devint une unité officielle de mesure (la coudée). Et à ce même endroit le monument du chevalier édifié en 1418 et rénové en 1878, s'est conservé pendant plus de cinq siècles jusqu'à nos jours comme un lien entre le passé lointain et les temps présents. Sur sa colonne, même après la chute de la République et après le départ des Français, flotte symboliquement le drapeau blanc avec l'image du saint patron, en souvenir de l'ancienne gloire de la ville-état.

Outre les légendes mentionnées ci-dessus, nous sont parvenus d'autres contes du moyen âge, surtout du cycle antique et qui nourrissaient l'imagination des auditeurs. L'un d'eux est par exemple la légende de la guerre de Troie, *Rumanac trojski* [5], qui eut un succès considérable dans les pays occidentaux.

La colonne d'Orlando n'est pas le seul souvenir qui nous parle de la popularité des personnages poétiques médiévals provenant des légendes françaises. Il y a dans toutes nos villes du littoral une

[1] Spuzente est une contraction de l'adjectif et participe vénitien *spuzzolente* (Boerio) du verbe *spuzzare*, croate *smrdjeti*, partic. *smrdeći*, uni au nom *dah* « haleine ».

[2] M. Medini, *o. c.*, 258.

[3] Souvent dans les registres de la justice comme indication de lieu. G. Jireček, « Der ragus. Dichter Š. Menčetić », *Archiv f. sl. Phil.*, XIX, 1897, 29. Philippus de Diversis. Situs aedificorum... civitatis Ragusij (1441), éd. V. Brunelli, Zare 1882, 95, dit : « ...quidem columna *Charrus* et *Orlandus* dicitur, quoniam in illa est Orlandi forma sculpta ensem manu tenentis, in signum justitiae, quae ibi exercetur ». S. Razzi aussi, *o. c.*, 22-24, note cet épisode.

[4] La vieille expression populaire ragusaine est enregistrée dans la première moitié du XVIIIe siècle : Orlandovijem laktom brade po gradu mjeri. On trouve aussi la forme *Orlanda*, sans doute à cause du féminin *kelomna* « colonne », tandis que le personnage est toujours appelé *Orlando*. D. Daničić, *Poslovice*, Zagreb, 1871, 55, 84, 87, 91, 93.

[5] A. Wesselofski, « Die altslavische Erzählung vom Trojanischen Kriege », *Arch. f. sl. Ph.*, X, 1887, 32-42.

quantité de noms et de prénoms qui dérivent de ces œuvres. Il est évident que nos ancêtres ont pu entendre ces noms dans la péninsule apennine, mais c'est une preuve qu'ils leur étaient chers, et qu'ils leur rappelaient les héros qu'ils admiraient et qu'ils aimaient. C'est pourquoi ils donnaient souvent à leurs enfants des noms comme Guljem, Karlo, Orlando, Orlandin, Oliver, Olivera, Paladin, Rinaldo, Rudžer et autres [1]. Ces noms ne sont pas limités à un certain milieu social. Nous trouvons les mêmes aussi parmi les bourgeois, les ouvriers manuels, les commerçants et les marins. Par exemple un tonnelier ragusain de 1280 s'appelle Rudže, un propriétaire de magasin (1301) Orlando, un charcutier en 1486 Tristan [2]. D'autre part le peuple a gardé un souvenir si vif de la légende du cheval d'Alexandre le Grand, histoire qu'il connaissait par le roman du même titre, que le nom de ce cheval Bucéphale s'est conservé jusqu'à présent sous la forme *bućifalo*, surnom qu'on donne à un enfant grassouillet ou à une personne forte [3]. Le nom de ce cheval donna même des prénoms comme Bucifal et Bučifal, notés encore au xve siècle sur notre littoral [4]. Vers le milieu du xvie siècle, Arkulin, le personnage d'une comédie de Marin Držić, parle de Roland comme d'un personnage généralement connu à Raguse [5]. Mais il ne le mentionne pas comme héros, mais comme amant, caractère qui lui a été donné dans le milieu méditerrano-italien en ces temps peu héroïques, avant Boiardo et Ariosto.

Mais ces vieilles adaptations ragusaines des contes épiques français n'ont pas de valeur littéraire, pas plus que toutes leurs autres rédactions créées chez nous. Elles n'apportent rien de personnel. Leurs traducteurs et adaptateurs anonymes n'avaient sans doute pas de grandes ambitions ni de grands talents. Ils ont simplement voulu rendre accessibles à la population locale, certains passages de ces lectures qui pouvaient intéresser les gens de toutes les époques et de tous les milieux. Ils ne tâchaient pas de se procurer des versions supérieures à leurs modèles, mais se contentaient des adaptations

[1] C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens...* I, 68, II, 39, 49, 64, III, 46, 55, Wien 101-04. A. Čubranović a *Aliver*. On connaît aussi d'anciens noms comme : Karlović, Aliverić, Oliverović. Cf. *Rječnik Jug. akad.* I. Sindik, *Dubrovnik i okolica*, Belgrade, 1926, 206-25. P. Skok, *Razprave*, IV, 11, 32, V-VI, 3, Ljubljana, 1928-30.

[2] G. Čremošnik, *o. c.*, 34, 179.

[3] L. Zore, *Dubrovačke tudinke*, Belgrade, 1895, s. v. Vraisemblablement ce changement sémantique s'est produit à Raguse, car, à ma connaissance, il n'a pas eu lieu dans d'autres dialectes ; en italien le mot signifie « mauvais cheval », « rosse ».

[4] V. Jagić, Život Aleksandra Velikog, *Starine*, 3, Zagreb, 1871, 322.

[5] *Djela M. Držića*, éd. Rešetar, II éd., Zagreb, 1930, 391.

tardives et déjà corrompues, en vogue en Italie. Ainsi elles perdent beaucoup de leur fraîcheur et de la force de l'original. Elles arrivèrent chez nous plusieurs siècles après avoir été créées en France, quand les circonstances générales avaient beaucoup changé entretemps. La langue de ces textes locaux est encore rude, le style sans caractère, le lexique pauvre, avec de nombreux éléments hybrides de provenance étrangère. Pénétrant à Raguse au moment du développement de cette symbiose de deux nationalités dont il a été déjà question, dans un milieu où les traditions du monde slave commençaient à avoir le dessus, ces œuvres apportaient des éléments nouveaux de civilisation, certaines idées et certains symboles de la chevalerie occidentale : le culte de la femme et d'autres. C'est précisément à cause de cela que dans nos textes, la poésie d'amour et de beauté, par exemple, et la figure même de la femme ont tant perdu. Mais même sous cette forme, ces contes ont conservé de leur charme pour leurs nouveaux auditeurs ou lecteurs. Leur galanterie chevaleresque, l'aventure, l'héroïsme, le romantisme et même le mysticisme ont eu ici le goût de la nouveauté. Ils ont influencé l'imagination et les sentiments, et ils ont conquis aussi cette société de traditions patriarcales et de mœurs toutes différentes.

Il est fort possible que ce contact avec la littérature chevaleresque franco-italienne fut l'étincelle qui fit naître la poésie originale et nationale des Croates et des Serbes, dans laquelle ils trouvèrent l'expression adéquate de leur personnalité [1]. Surtout, et ceci si l'on doit chercher le début de cette poésie vers la fin du moyen-âge et la naissance des temps modernes, autour de couvents, et des cours des seigneurs sur le littoral adriatique et dans les régions voisines, où on pouvait connaître et comprendre ces légendes françaises dans leurs adaptations italiennes. Il nous faudra encore pour cela des données historiques, car les ressemblances dans le motif et dans leurs adaptations ne sont pas des preuves suffisantes d'une origine commune. Et la valeur de la poésie originale de nos anonymes et modestes rapsodes ne diminuera pas, si on prouve qu'elle a été suscitée par une influence de l'Occident et du Midi, qui fournit l'élan au génie national des Slaves du Sud. La chanson nationale de Novi Varoš à Split *Sestra Marka Kraljevića prevari na vodi junaka*, et

[1] Les dernières recherches de M. Murko et N. Banašević contribuent à nous rapprocher de la solution de ce problème. Cf. T. Maretić, *Kosovski junaci... cit.*, 106-18. Id., *Naša nar. epika, cit.*, 19, 191 et sq. N. Banašević, « Le cycle de Kosovo et les chansons de geste », *Revue des étud. slaves*, VI, Paris, 1926, 224-44. Id. *Ciklus Marka Kraljevića i odjeci francusko-talijanske viteške književnosti*, Skoplje, 1935, passim.

[2] On le qualifie aussi de grand et jeune. *Hrvatske narodne pjesme*, II, éd. Stj. Bosanac, Zagreb, 1897, 142-50. Il n'y a pas de doute qu'il s'agit ici de Roland ;

qui chante le « grand Jorland » confirme-t-elle ce contact ? [2]. Ici le héros Jorlando demande à Marko la main de sa sœur Vandjelija :

Jedanajsti ovo put sam doša,
Da ti prosim virno selu tvoju,
Bi li mi je Marko poklonio,
A za moju pravu zaručnicu ?

Marko la lui donne par reconnaissance, car il a aidé à sa guérison. Là-dessus Jorlando l'embrasse comme son beau-frère, et on fête les noces qui durent « huit pleines journées ». Il est très intéressant de voir cette rencontre des deux plus grands héros de deux épopées sur un terrain slave [1]. Les deux héros se ressemblent dans leurs sentiments, malgré les différences nationales et historiques. Le Français épouse une Croate. Après avoir duré pendant des siècles à Raguse, ce sont peut-être les dernières traces du succès de la légende de Roland dans nos larges masses, et peut-être même les dernières traces de celle-ci dans le monde. Si forte est chez nous la tradition.

Quand pendant la Renaissance les vieux motifs épiques français se ravivèrent en Italie, en recevant de nouvelles formes poétiques, ils continuèrent à retenir l'attention des Ragusains qui lurent très volontiers les nouvelles ramifications de cette poésie. Nous pouvons nous faire une idée de la place que tenaient ces lectures, d'après une liste de livres qu'un libraire de Venise envoie à Raguse en 1549 [2]. Il y a entre autres :

3 exemplaires du roman *I Reali di Francia* par le cantastorie toscan Andrea da Barberino (1431), roman traduit par un Ragusain inconnu dans sa langue maternelle [3].

4 exemplaires du roman *Guerino il Meschino* (1473), la suite la plus populaire du roman ci-dessus et du même auteur.

24 exemplaires *Bovo d'Antona*, adaptation populaire déjà citée et épisode des *I Reali di Francia.*

30 exemplaires du *Morgante Maggiore* (1482), poème de Luigi Pulci [4].

3 exemplaires de certains *Innamoramenti*, une des nombreuses

le son *j*- s'ajoute souvent en tête des mots étrangers commençant par une voyelle, par exemple jaer, jaspra, jastog, Jelena.

[1] Dans des variantes de ce poème provenant d'autres villes dalmates, ce héros porte le nom de Sibinjanin Janko. *Ibid.*, 408-09.

[2] C. Jireček, *Archiv. f. sl. Phil.*, XXI, cit., 435-36, 511-15.

[3] Le manuscrit est conservé dans la bibliothèque des Franciscains à Raguse.

[4] Dans la liste écrite par un homme peu instruit, il figure comme *Gigante morante*, ce que Jireček a correctement interprété comme le titre du poème de Pulci.

adaptations populaires d'une histoire d'amour de quelque chevalier connu [1].

2 exemplaires du poème de Boiardo *Orlando Innamorato* (1486) dans l'adaptation toscane de Francesco Berni (1541).

8 exemplaires d'*Orlando Furioso* d'Arioste (1516).

2 exemplaires d'*Orlandino* [2], peut-être le poème burlesque de Folengo sur l'enfance de Roland (1526), ou la parodie populaire du roman chevaleresque par Pietro Aretino (1540).

On y trouve également plusieurs imitations d'épopées romantico-chevaleresques italiennes, parmi lesquelles :

4 exemplaires de la *Marfisa Bizzarra* (1531) de GB. Dragoncino da Fano.

3 exemplaires des *Tre primi canti di Marfisa* (1535) de l'Aretin.

6 exemplaires des *Lagrime di Angelica* (1538), une adaptation de l'Aretin d'un des principaux personnages de l'*Orlando furioso.*

Raguse était donc bien alimentée en lectures de ce genre, et le nombre d'exemplaires nous indique la quantité de lecteurs. Ce sont surtout des publications récentes, qui, en Italie, constituaient la lecture de masses étendues de la population. A Raguse, au contraire, c'était l'amusement des gens cultivés, car le peuple ne connaissant pas bien l'italien, ne pouvait en profiter. On peut remarquer comme détail curieux que les meilleures œuvres : l'*Orlando Innamorato* 2, l'*Orlando Furioso* 8, n'ont qu'un nombre d'exemplaires beaucoup plus petit que les récits populaires les plus faibles. A part *Morgante* (30), le seul *Bovo* est arrivé en 24 exemplaires, peut-être parce que quelques-uns de ses nombreux épisodes se passent sur notre territoire (Schiavonia, Dalmazia, Crovazia), tout en restant fantastiques [3]. On lisait le poème de l'Arioste encore vers la fin du XVIIe siècle comme nous le voyons d'après une allusion faite dans l'adaptation ragusaine de la pièce de Molière *Sganarelle* (Jarac u pameti). Ici le traducteur adapte le texte aux circonstances locales et il transforme ainsi les reproches d'un père :

> « Ti si sva zamantrana i puna sprdanaca ljuvenijeh, i veće ti je na pameti koji Kaloandro il Orlando nego išta drugo. Metni na oganj sva ta libra, koja štetu po vas dan i ljude, a nego li žene [4] ».

[1] C. Jireček pense à la populaire *Storia delo inamoramento de Florio e Biancifiore*, mais ce pourrait être quelque autre des *Innamoramenti* de divers chevaliers. Cf. F. Foffano, *Il poema cavallaresco*, II, Milan, 1905, 55-57, 122-24, 138. N. Sapegno, *Il Trecento*, Milan, 1938, 297, 395, 612.

[2] Dans le manuscrit : *Sania Orlandina* ; Jireček pense que c'est l'œuvre de Folengo.

[3] P. Rajna, *Ricerche...*, *cit.*, 295.

[4] 1re scène, *Slovinac* IV, 1881, 169-70.

Ni dans l'original ni dans la traduction italienne ne se trouve cette mention de Roland.

Mais la noblesse raffinée de la Renaissance se plaisait aussi à railler le monde romantique de la vieille chevalerie dont elle était déjà si loin. Cela a donné naissance en Italie à des parodies de ces poèmes, parmi lesquelles deux sont pour nous très intéressantes, mais du point de vue de la culture et de l'histoire plutôt que de la littérature. Quelque temps avant cet envoi de livres à Raguse, un versificateur populaire des Lagunes Zuan Polo de Liompardi publia en 1533 à Venise en langue macaronique veneto-slave, deux amusantes parodies de poèmes chevaleresques : l'une sous le titre *Libero del Rado Stizuxo, Nipote d'Orlando Paladino* et la seconde *Libero de le vendette che fese i fioli de Rado Stizuxo* [1]. Le personnage principal Rado a reçu l'épithète de Stizuso (du toscan stizzoso « irritable »), d'après le synonyme *Furioso*, qu'Arioste a donné le premier à Roland. Le *buffone* venitien a donc substitué au chevalier légendaire français, son petit-fils l'irritable héros slave Rado Ragusain avec ses enfants [2]. L'auteur lui-même sous le pseudonyme d'Ivan Paulovichio, c'est-à-dire Pavlović, se révèle comme Ragusain, pour que la plaisanterie soit complète. Il se vante en outre d'avoir étudié en France. Il est probable que ces œuvres qui sont un mélange unique de roman et de slave, de sérieux et d'amusant, sont arrivées jusqu'à Raguse, où le goût de l'humour et de la gaîté est développé parmi toutes les classes de la population. Beaucoup d'entre eux riaient en voyant un de leurs compatriotes remplacer par des situations amusantes les exploits héroïques de Roland.

* * *

A l'époque de la floraison de l'humanisme et de la Renaissance, la littérature italienne était à l'avant-garde en Europe. Pendant un siècle et demi, elle a fourni des modèles aux autres littératures. Pendant cette période il n'y a pas de traces d'influence française à Raguse, car les Français aussi sont entraînés par le mouvement à la tête duquel se trouve l'Italie, surtout après l'invention de l'impri-

[1] F. S. Quadrio, *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, Milano 1749, IV, 588. M. Bartoli, *o. c.*, I, 83, II, 263. G. Vidossi, « La cantata del Rado stizzoso », *Primato* II, Rome 1941, nº 15.

[2] Au chant I, octave 3, il dit de lui-même :

Vero che san nasio dentrol Raguxi
e reliuato fin trenta quatro anni
miol padre in quel logo ieral Duxi
se chiamaua Sdrouichio miser Zuuanni.

merie. Les quelques jeunes Ragusains qui vont étudier à Paris à cette époque, se perdent et ne comptent pas dans ces grands mouvements. Dans ce nouvel élan spirituel Raguse crée une nouvelle littérature en langue nationale.

V. Jagić a appelé en 1869 « troubadours » les premiers lyriques amoureux, trompé par la ressemblance qu'il croyait reconnaître dans la conception de l'amour et les motifs. Mais dès ce moment il a lui aussi remarqué leurs liens avec les pétrarquistes contemporains en Italie [1]. Des recherches postérieures ont prouvé que ces poètes n'ont pas pris exemple sur les provençaux, qu'ils ne connaissaient pas, mais qu'ils ont suivi les disciples de Pétrarque [2]. Dans la lyrique, donc, de cette première génération, on peut trouver les éléments troubadouresques déjà utilisés par le maître et que ses nombreux et mauvais disciples ont acceptés et déformés dans un esprit différent. Ce ne sont en vérité que des pseudo-pétrarquistes [3].

Ce n'est que vers le milieu du XVIe siècle que la poésie du troubadour trouvera à Raguse son admirateur en la personne de l'archevêque humaniste Lodovico Beccadelli (1555-64) ; un érudit plutôt qu'un poète. Son enthousiasme pour Pétrarque l'avait mené dans les villes où ce dernier avait vécu et créé, et il apprit la langue des troubadours. Il consacra à ce sujet deux de ses œuvres : l'une à ce voyage et l'autre à son étude de la langue. C'était l'époque où avec le renouvellement du pétrarquisme l'Italie s'intéressait à l'étude de la langue et de la poésie provençales ; Beccadelli était désireux d'éveiller le même intérêt à Raguse, en quoi devait lui être utile sa dissertation philologique et en outre la présence d'un Français, son hôte à ce moment. Mais à en juger par les résultats, il ne semble pas avoir obtenu grand succès [4].

De toute la production des auteurs ragusains ne pouvaient atteindre la France que les œuvres écrites dans des langues autres que celle parlée par le peuple de Raguse. Étant donné que beaucoup de Ragusains allaient étudier en Italie, à la source du pétrarquisme, il n'est pas étonnant que l'un d'entre eux ait suivi de près les Italiens et se soit même hasardé à versifier aussi en langue italienne. Leurs vers ne se détachent pas, dans leur conventionalisme,

[1] « Trubaduri i najstariji hrvatski lirici », *Rad.*, 9, 1869, 212-33.

[2] P. Kreković, « Najstarija hrvatska lirika », *Nastavni Vjesnik*, XVI, Zagreb, 1908, 241 et sq. J. Torbarina, *Italian influence on the poets of the ragusan republic*, Londres, 1931, 93-125.

[3] Il est étrange que M. Murko ait réaffirmé cette liaison directe avec les troubadours sans apporter aucune preuve convaincante, « Nekoliko riječi o prvim dubrovačkim pjesnicima », *Mélanges Rešetar*, *cit.*, 233-42.

[4] J. Torbarina, « Fragmenti iz pisama L. Beccadellija », *Dubrovnik* I, 1929, 328. *Id. Italian influence...*, *cit.*, 41 et sq.

de la grande masse de la poésie lyrique amoureuse dans laquelle se noyait la littérature italienne de l'époque, Bembo en tête. Ces sonnets impersonnels de certains Ragusains ne se font remarquer que par la seule habileté à faire des vers, tant leur facture est invariablement la même, par le contenu aussi bien que par la forme. Leurs sujets, leurs rimes et leurs expressions se ressemblent à tel point que n'importe lequel de ces poètes pourrait en assumer la paternité. C'est pourquoi il n'est nullement étonnant que quelque sonnet de cette sorte, dû au pétrarquiste Dominko Ranjina (Ragnina, 1536-1607), ait pu entrer dans une de ces anthologies qui, à cette époque, faisaient les délices des âmes tendres. Or, depuis la vogue de Ronsard et des autres poètes de la Pléiade, les anthologies de ce genre étaient beaucoup lues aussi en France. Une d'entre elles, contenant des sonnets de Ranjina, tomba entre les mains de Philippe Desportes, abbé galant et poète de la deuxième génération de la Pléiade [1]. Trois sonnets de notre Ragusain eurent la chance de lui plaire et d'être traduits en français. Même si le poète français ignorait l'origine de Ranjina, ce cas n'est pas moins un témoignage intéressant d'affinité entre poètes appartenant à la même école. C'est en même temps la première fois qu'un Français traduit un Ragusain. Mais ce ne fut constaté que de nos jours et ne put, par conséquent, avoir des échos quelconques. Ces sonnets n'ont fait qu'augmenter le nombre des vers pétrarquisants dans la littérature française. Pareillement, l'allusion contenue dans un sonnet de Ronsard :

> Et toy Barbu, fidelle gardien
> des Rhagusins, peuple Épidaurien,
> fais amortir le tison de ma vie...

allusion qui se rapporte à la figure mythologique d'Esculape, patron d'Épidaurum, ne peut pas être attribuée à un intérêt spécial du grand poète pour la lointaine république de l'Adriatique. Ronsard n'a fait qu'emprunter ce thème à l'humaniste grec Michel Marulle Tarcaniote qui avait séjourné à Raguse et lui avait dédié une poésie en latin [2].

Les intérêts politiques engagèrent la petite république à s'intéresser à ce qui se passait dans le puissant royaume de France, important facteur dans le monde. Juste au moment où commençait l'épa-

[1] *Il secondo volume delle Rime scelte da diversi eccellenti autori*, Venezia, 1563, 578-92. — J. Vianey, *le Pétrarquisme en France au XVIè siècle*, Montpellier, 1909, 6, 203-36, 382 et sq. — M. Kombol, « D. Ranjina i talijanski petrarkisti », *Gradja*, XI, 1932, 65-66.

[2] J. Torbarina, « Raguse dans un sonnet de Ronsard », *A. I. F. Z.*, V, 1941, 90-94.

nouissement intellectuel de Raguse, elle se trouva menacée par l'impitoyable avalanche turque qui excita de grandes craintes surtout parmi les chrétiens qui étaient les premiers à supporter le choc. Après que Charles VIII eut traversé victorieusement l'Italie et occupé en 1495 Naples, il décida d'entrer en guerre contre le Turc, d'attaquer Constantinople et de libérer les peuples opprimés. Aussi tous les yeux, ceux des peuples balkaniques et aussi ceux des autres peuples chrétiens, étaient-ils tournés vers lui. C'est à cette époque que le plus remarquable humaniste ragusain Ilija Lampro Crijević (Lampridius Cervinus 1463-1520) lui envoya deux épîtres en vers : *Ad Carolum, Francorum regem, Concordia* et *Ad regem Gallorum* [1]. Le poète glorifie hyperboliquement les exploits de la France victorieuse et la nomme *Gallia victrix.*

Auspice quo sociis caelo tua militat armis
Francia...

en attendant d'entreprendre avec les autres pays chrétiens une croisade pour faire revivre les peuples opprimés, parmi lesquels aussi les Slaves du Sud.

Illyriae tellus reparabitur, obruta surget,
et redimet vultus Graecia tota suos.
Nec mea pendendis Epidaurus moesta tributis
flebit, et iniustum fessa reponet onus.

Il est probable que ces vers sont arrivés à la cour royale. Crijević d'ailleurs a fait mention aussi dans une épigramme du successeur de Charles.

D'autres écrivains des bords de l'Adriatique ont aussi encouragé cette même entreprise. Tel le spalatin Marko Marulić [2], et le trogirien Fran Trankvil Andrijević (Andreis, 1490-1571), élevé à Raguse, qui jouera un rôle en vue dans la vie publique de la France [3]. A Raguse, Mavro Vetranović (1482-1576) au sens politique affiné, reproche aux chrétiens leurs désaccords qui peuvent donner au Turc l'occasion d'un succès :

O kralji od France, banovi i duke,
gdi vam su ufance i vaše odluke ? [4]

[1] « Aelii Lampridii Cervini Operum latinorum pars prior », éd. G. N. Sola, *Archivio storico per la Dalmazia*, XVII, fasc. 97, Rome, 1934, 23-26. F. Rački, « Iz djela E. L. Crijevića », *Starine*, IV, 1872, 173-83.

[2] « Tuženje grada Jeruzolima », *Pjesme M. Marulića*, éd. I. Kukuljević Sakcinski, Zagreb, 1869, 242.

[3] M. Breyer, *Hrvatska enciklopedija*, I, Zagreb, 1941, 425-28.

[4] « Pjesanca gospodi krstjanskoj », *Pjesme M. Vetranića*, I, Zagreb, 1871, 38.

Il voudrait que l'Italie soit affranchie de la puissance française, tant lui imposait la force militaire française :

> ...i orao i kokot neka te ne kljuje [1].
> Čin' da t' se pokloni kokotov plahi bies
> u oružju ki svoni i gromi kako tries.

Tous les événements d'une certaine importance en France trouvaient un écho dans la vie et la littérature ragusaines. Nous avons déjà vu le Sénat défendre en 1558 de parler publiquement de la guerre franco-espagnole, pour conserver sa neutralité. On peut trouver des allusions à certains exploits français dans les œuvres d'écrivains postérieurs. Dans une comédie anonyme *Džono Funkjelica* (en 1676) le ridicule capitaine parle à son domestique de la prise de Maestricht par Louis XIV en 1673 pendant laquelle il s'est montré d'un héroïsme remarquable, en défendant cette ville contre les Français [2]. Il est donc évident que le comédiographe en question n'était pas seul au courant de cet événement bien qu'il fût d'importance relative, mais que son public l'était aussi, car autrement cette allusion n'aurait pas eu d'effet.

Jakob Bunić (Bona 1469-1534), humaniste universel, qui a su unir les talents les plus divers, les dons littéraires à des aptitudes politiques et commerciales, a eu à l'égard de la France, une attitude singulière. Voyageant à travers le monde pour affaires, il alla aussi en France, où en bon écrivain il ne s'occupa pas seulement d'échanges de marchandises. Mais dans ses œuvres on ne trouve pas de traces de contacts directs avec l'ambiance française. Son œuvre principale *De raptu Cerberi*, le plus ancien poème épique ragusain et le premier livre imprimé d'un écrivain croate (1500) a fait connaître Bunić au delà des frontières de sa patrie, et non seulement en Italie, mais dans le reste de l'Europe. La troisième édition de son poème parut à Bâle en 1538 dans une anthologie de la poésie humaniste connue jusqu'en France. Bunić montra donc aux étrangers qu'un Ragusain peut ne pas être seulement commerçant, marin ou homme d'état [3].

Puisque la critique, dans son indiscrétion, ne s'arrête pas même devant la vie intime des écrivains, elle voudrait connaître aussi les sources de leur inspiration. Aussi s'intéresse-t-elle aux objets de leurs amours en rapport avec leur création poétique. On pourrait

[1] L'aigle germanique, le coq gaulois. *Pjesanca Latinom*, *ibid.*, 87-88.

[2] « Spominješ li se da nelle ultime guerre di Flandrais, dje s'bio tenente di reggimento di Corazze, kad u asediju od Mastrika letjeli su del campo francese oblaci oko mene di balle di cento, i svijeh samijem ťjatom i rukami vraćo sam ih indrio... » F. Fancev, « Četiri dubrovačke komedije iz kraja 17 st. », *Grada* XI, Zagreb, 1932, 170.

[3] Dj. Körbler, « J. Bunić... », *Rad*, 180, Zagreb, 1910, 58-145.

ainsi se demander si jamais une Française a inspiré un poète ragusain, devenant ainsi involontairement une intermédiaire d'un type particulier, entre les deux pays. Puisqu'il s'agit des sentiments les plus intimes, couverts généralement d'une sévère discrétion, il sera difficile d'y répondre. Dans le cercle de nos premiers humanistes se trouve aussi le noble Danjan Paska Beneša (1477-1539). Dans une de ses élégies il fait appel aux peuples chrétiens pour qu'ils s'unissent en combattant l'antechrist et les nouveaux hérétiques disciples de Luther, et dans la seconde il s'adresse directement au roi de France François Ier [1]. Il semble que ce Beneša, au temps de ses études en Italie, était tombé amoureux d'une Française qui lui aurait inspiré des vers latins et qu'il appelle Zanna (vraisemblablement pour Jeanne). Il n'y a rien de réel ni de personnel dans l'image idéalisée de sa bien-aimée qui lui plaisait comme femme. Le jeune poète regrette seulement de n'avoir pas appris plus tôt sa langue :

Heu male consumptas noctes studiumque iuventutae :
Et cur non didici gallica verba puer ?

Il se considère lui-même comme un barbare puisqu'il ne peut lui parler comme il voudrait. Elle était mariée quand il devint amoureux d'elle, et quand son mari mourut, Beneša s'efforce de la consoler par ses hexamètres qu'elle pouvait sans doute comprendre. Mais il semble que ce sentiment n'était tout de même que passager, car le poète retourna ensuite dans sa patrie, où il épousa une de ses compatriotes. Parmi les écrivains qui employaient leur langue nationale, nous savons seulement que le pétrarquiste Oracije Mažibradić épousa en 1603 une Française du nom d'Elisabeth, fille du médecin Mureto (v. le deuxième chapitre). Il s'agit de savoir si cette femme est la même que la Cvijeta qui a inspiré son lyrisme juvénile et conventionnel [2]. Certaines de ses poésies se rapprochent par leur rythme et leurs thèmes des chansons françaises du genre « recherché » aussi en Italie, mais il est difficile de trouver un rapport entre cette poésie et son mariage.

*
* *

Après la décadence de l'Italie déchirée, subjuguée et déprimée, l'influence de la France dans la vie, l'esprit et la littérature se fait

[1] *Damiani Benessae... Poemata latina*, manuscrit à la bibliothèque des Franciscains à Raguse, nos 276, 278. D. Körbler, *ibid.*, 243.

[2] *Stari pisci hrvatski*, XI, Zagreb, 1880, IX-XIII, 125-75. Cf. P. Kulišić, *Dž. Bunić Vučićević*, Raguse, 1911, 101-111.

de plus en plus sentir dans toute l'Europe et même de ce côté de l'Adriatique. Son prestige dans la vie privée, son goût, sa mode et ses mœurs ont devancé chez les peuples étrangers son esprit et sa littérature. On le remarque même dans le lexique, car les autres langues s'approprient à cette époque surtout des mots français (par exemple *mode*, *toilette*, etc...). Tout cela avait le charme particulier de la nouveauté, si bien que la force de l'expansion française à cette époque était irrésistible. Avant même les premières idées encore peu claires de la liberté dans la vie sociale et spirituelle, et avant les chefs-d'œuvre littéraires, des articles de mode, des vêtements, des parures, des perruques, des jeux et d'autres habitudes se répandent de la France dans le monde, pour triompher au XVIIIe siècle.

Après l'inondation du baroque les esprits retrouvent leur équilibre pour arriver au rationalisme et au classicisme, le goût de la vérité et de l'observation morale, refoulent l'héroïsme romanesque et la galanterie. La littérature pour les femmes disparaît. Avant la fin du XVIIe siècle, on commença à sentir dans le monde la grandeur des Descartes, Corneille, Racine, Molière, Bossuet, Boileau. C'est à ce moment que parallèlement à la langue et aux mœurs, le livre français conquiert l'Europe. Ceux des Ragusains qui pour des raisons diverses partirent pour la France, surtout au temps du roi Soleil, constatent la même chose ; parmi eux, ceux que nous avons déjà mentionnés : Antun Primović, Marin Kabužić, Stijepo Gradić, Anselme Banduri, Frano Sorkočević Bobaljević, Rudže Bošković et d'autres. Ils ne cachent pas leurs impressions à leurs compatriotes. C'est ainsi par la force de son esprit que la France s'est imposée aux milieux cultivés. Mais il était certainement plus simple de s'habiller et de vivre que de penser et sentir à la française [1] ; pour cela il fallait d'abord connaître la langue française et d'autre part les nouvelles conquêtes du génie français dans le domaine de la littérature. Nous avons vu que vers la fin du XVIIe siècle il y avait peu de Ragusains parlant français, de sorte qu'ils ont dû se servir d'abord de l'intermédiaire des traductions italiennes. Mais l'Italie éblouie encore par la poésie de Marino et de ses multiples disciples, sous l'influence de l'éclat espagnol et de la contre-reformation, ne prêtait pas suffisamment d'attention aux événements qui se déroulaient de l'autre côté des Alpes, et ne s'est pas rendu immédiatement compte de leur portée [2]. Ce n'est que vers le dernier quart du XVIIe siècle que les Italiens ont reconnu ce qui s'était fait en France pendant qu'ils reposaient sur leurs « lauriers ». Les premiers périodiques

[1] F. Brunot, *o. c.*, V. 307.

[2] Je n'ai pu consulter G. Maugain, *Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de* 1657 *à* 1750, Paris, 1909.

italiens édités d'après le modèle du *Journal des Scavans* (à partir de 1665), apportent des nouvelles du mouvement intellectuel [1]. Ces périodiques arrivent également à Raguse, de même que plus tard ceux de Gaspare Gozzi. Dès les premières années du XVIII[e] siècle à Venise on lit beaucoup de livres français et en 1706 F. Fontanini se plaint même que l'Italie en a été submergée [2]. Il en est à peu près de même un peu plus tard à Raguse.

Au temps de la crise du théâtre italien, quand Shakespeare, Lope de Vega, Calderon, Corneille, Molière, Racine écrivaient, le théâtre de Raguse languissait. Pendant la première moitié du XVII[e] siècle Dživo F. Gundulić et Džono Palmotić et d'autres avec eux, prennent pour modèles des pastorales et les mélodrames italiens, et aboutissent à une impasse qui ne laissait plus au théâtre ragusain de possibilités de développement. La parole et la poésie ont cédé la place à la musique. C'est alors qu'on établit à Raguse (1648) un collège de Jésuites qui élevait la jeunesse ragusaine dans son esprit et qui dans son enthousiasme pour le latin, écarta tous les livres nationaux. En même temps la décadence matérielle due à la crise des communications, et enfin le tremblement de terre de 1667 portaient à la prospérité de la ville un coup violent. Mais pour réagir contre tous ces désagréments, certains écrivains trouvèrent une telle force de plaisanter que vers la fin de ce siècle, leurs comédies réussirent à faire rire, à essuyer les larmes et à rendre plus supportable la tristesse à eux-mêmes et à leurs concitoyens. Cette activité de talents moyens a surtout porté ses fruits sur la scène, et les noms des auteurs d'une douzaine de ces pièces populaires trouvés jusqu'à présent, ne sont pas connus aujourd'hui. Mais originales ou non, elles ont malgré tout accompli leur mission grâce à des groupes d'amateurs, dont le jeu a animé ces pièces, en les représentant devant le Palais, chez des particuliers ou à l'arsenal (Orsan). Dans ce relèvement du niveau du théâtre local, il semble que les Ragusains ont trouvé modèle plus que les comédies italiennes et la comédie *dell' arte*, dans le plus grand auteur comique de la France. La gloire de Goldoni ne commence que plus tard, vers le milieu du XVIII[e] siècle quand la production théâtrale ragusaine se mourait de nouveau.

Le théâtre français pénètre à Raguse vers la fin du XVII[e] siècle avec deux de ses représentants : Corneille et Molière. On les traduit

[1] *Giornale* 1671-89, *Galleria di Minerva* 1696-1717, *Giornale dei letterati d'Italia*, 1710-40, etc. P. Molmenti, *La storia di Venezia nella vita privata*, III, 6[e] éd., Bergame, 1929, 81.

[2] G. Ortolani, « Italie et France au XVIII[e] siècle », *Études Italiennes*, X-XI, Paris, 1929, 6.

tous deux et on joue le dernier. Un poète aussi pieux que Petar Bošković (+1727), le frère de Rudže, commence une traduction du *Cid* qui ne s'est pas conservée, et dont on ne sait si elle a été faite d'après l'original. Le même auteur a aussi admiré l'art de Poquelin, et nous verrons comment il s'est mis à le traduire.

En Italie, qui n'avait plus de bonnes comédies, c'est la muse riante de Molière qui a suscité le plus d'enthousiasme dans les couches les plus larges de la société. L'année de la mort du grand écrivain (1673), son théâtre se répand dans toute l'Italie ; vers 1700 il devient très populaire à Venise et vers 1708 aussi à Naples [1].

Le théâtre de Molière, accessible à tous à Raguse, a suppléé à l'absence de théâtre original. Pendant trente à quarante ans, le public ragusain n'eut pas d'autre spectacle que ses pièces adroitement localisées dans la vive langue du pays et adaptées aux conditions sociales et intellectuelles de l'époque. Malgré tous les changements, ces adaptations ont conservé leur forme dramatique et leur caractère humain, ce qui les maintient aujourd'hui encore au répertoire. On a retrouvé jusqu'à présent 21 pièces parmi lesquelles tous les chefs-d'œuvre de Poquelin (à part *les Précieuses ridicules*). En voici les titres :

Sganarelle ou le Cocu imaginaire (1660) — *Jarac u pameti (Slovinac* IV, 1881).

Dom Garcie de Navarre ou le Prince jaloux (1661) — *Don Garcija aliti Ljubovnik sumnjiv* (inédit).

L'École des maris — *Nauk od mužova* (*Slovinac*, IV, 1881).

Les Fâcheux — *Dosadni* (*ibid.*).

L'École des femmes (1662) — *Nauk od žena* (*ibid.*, VI, 1882).

La Critique de l'École des femmes (1663) — *Suproć onijem koji su zabavili komediji Nauk od žena* (*ibid.*).

Le Mariage forcé (1664) — *Ženidba usilovana* (*ibid.*, III, 1880).

La Princesse d'Élide — *Gospodarica od Elide* (inédit).

Dom Juan ou le Festin de Pierre (1665) — *Džono aliti Gost (Slovinac*, VII, 1884).

Le Misanthrope (1666) — *Mizantrop (ibid.*, II, 1879).

Le Médecin malgré lui — *Liječnik i za nevolju* (Srdj, III, 1904).

Le Tartufe (1667) — *Tarto* (*Slovinac*, VI, 1883).

Le Silicien ou l'Amour peintre — *Vukašin aliti Ljubav pitur* (inédit).

George Dandin ou le Mari confondu (1668) — *Ilija aliti Muž zabezočen (Slovinac*, II, 1879).

L'Avare — djelomično *Andro Stitikeca* (*Gradja*, XIII, 1938).

[1] P. Toldo, *L'œuvre de Molière et sa fortune en Italie*, Turin 1910, 170, 173, 176, 179, 200.

Monsieur de Pourceaugnac (1669) — *Jovadin* (*ibid.*, IV, 1904).

Le Bourgeois gentilhomme (1670) — *Ilija Kuljaš (Slovinac*, III, 1880).

Psyché — *Psike* (paraîtra prochainement dans *Gradja*).

La Comtesse d'Escarbagnas (1671) — *Udovica* (*Gradja*, IV, 1904).

Les Femmes savantes (1672) — *Žene pametne* (Srdj, I, 1902).

Le Malade imaginaire (1673) — *Nemoćnik u pameti* (inédit).

Le chiffre et le choix des pièces nous montrent ce que représentait Molière dans la vie de ce théâtre de dilettantes d'une petite ville, où chacune de ces comédies fut jouée à plusieurs reprises. On n'a pas encore pu constater quels ont été tous les traducteurs. On mentionne plusieurs écrivains : Dživo S. Bunić mladji (mort en 1712), Petar Bošković dont nous avons déjà parlé (décédé en 1727) [1], Ivo Franatica Sorkočević (1706-71), Marin Tudišević (1707-88), Jozo Betondić (mort en 1764) [2]. De toute façon la variété dans la manière de traduire montre qu'il y en eut plusieurs : certains aimaient à traduire librement et à faire des adaptations. La seule traduction en vers de *Psyché*, nous vient de I. F. Sorkočević. D'après le temps où ont vécu ces moliéristes ragusains, on peut affirmer que l'activité des deux premiers a dû se produire vers le passage entre les deux siècles, tandis que l'activité des trois autres a eu lieu pendant les premières dizaines d'années du XVIII[e] siècle.

L'apparition de l'art de Molière à Raguse est significative à plusieurs points de vue, et elle est pour l'époque et par son importance le premier contact fort et direct avec la littérature française. Dans certains manuscrits de ces comédies il est souvent dit qu'elles sont « iz franačkoga u slovinski jezik prinesene po potajnu i isprazznu tomačitelju Dubrovčaninu ». L'un d'eux porte la date de 1718, mais elle n'est pas sûre. Le nombre de ceux qui ont étudié ces traductions est grand. T. Matić et P. Kolendić déclarent qu'elles ont été traduites directement d'après le texte original et non d'après une traduction italienne. Mais Matić n'a consulté aucune traduction italienne, il n'a donc pas pu appuyer suffisamment son affirmation [3]. Kolendić, d'autre part, n'a pu constater la chose que pour *Vukašin* [4]. Körbler attribue *Andro Stitikeca* (l'Avare) à Petar

[1] S. Crijević, *Bibliotheca Ragusina*, dit expressément de S. Bunić : « plurimas ex gallico idiomate comedias in illyricum convertit, rebus nominibusque ad hanc regionem accomodatis » et pour P. Bošković : « illyrico carmine vertit gallicum drama Ciddum Cornelii inscriptum, opus quidem imperfectum, quod morte praeventus absolvere non potuit ». Leurs manuscrits semblent perdus.

[2] Cf. F. M. Appendini, *o. c.*, II, 237, 245, 290.

[3] *o. c.*, 94.

[4] « Dubrovačka komedija « Vukašin aliti Ljubav pitur », *Južni Pregled*, X, koplje, 1936, 8-9.

Kanavelović qui ne semble pas avoir connu le français et il « suppose que le traducteur a dû se servir de la traduction italienne [1] ». Mais Körbler non plus n'a pas fait un examen des trois textes et n'a pas pu prouver sa supposition. V. Radatović parlant de la même comédie, n'exclut pas la possibilité que Kanavelović ait connu la langue de l'original, et d'après certains mots il lui semble que « ce pourrait être une traduction du français [2]. Enfin F. Fancev, n'entrant pas dans les détails, en parlant de cette époque du théâtre ragusain, dit : « sans doute au début les traductions italiennes servaient d'intermédiaire, tandis qu'on ne commence à traduire d'après l'original français que vers les trente ou quarante premières années du xviiie siècle [3]. Kolendić a donc agi selon la seule méthode irréprochable et le résultat qu'il a obtenu ne peut être contesté au moins en ce qui concerne une de ces pièces, bien que les exemples qu'il apporte ne soient pas absolument décisifs. Il faudrait donc étudier de cette même façon les autres comédies. N'ayant eu à ma disposition jusqu'à présent qu'un seul livre des traductions italiennes de N. Castelli (pseudonyme du moine Biagio Augustelli) [4], j'ai pu constater que les Ragusains ne se sont pas servi de cette traduction, fidèle à l'original, dans les adaptations de cinq comédies : *Sganarelle*, *l'École des maris*, *les Fâcheux*, *l'École des femmes.* Ceci est confirmé aussi par le fait que Castelli se tient au texte des premières éditions, tandis que nos auteurs anonymes employaient les textes revus et corrigés de l'édition des Oeuvres complètes publiée en 1682 ou en 1734. Voici quelques exemples des différences entre les versions ragusaines et celles de Castelli. *Sganarelle* : fin de la scène III et IV, et les vers 319 et 321 dans la scène XII et les didascalies dans la scène XXI [5]. L'*École des*

[1] « Andro Stitikeca », *Prilozi*, II, Belgrade, 1922, 256-59. D'accord avec Körbler, P. Kolendić, « Pulcinella u Kanavelovićevim komedijama » *Novo Doba*, VIII, Split, n° 87, déc. 24.iv.1924.

[2] « P. Kanavelović kao pisac komedija », *Prilozi*, IX, 1929, 64. Il donne deux exemples qui ne signifient rien : « un pavillon à queue » — *pavijun od odra*, « un aire » — *ajer* mascul. ; ces formes se trouvent chez des écrivains aussi plus anciens comme Marulić et M. Držić, et dans la comédie *Džono Funkjelica* (173). Elles viennent de l'italien *paviglione* et *aer*.

[3] « Dva dubrov. komediografa iz kraja 18 v. », *Prilozi*, VIII, 1928, 167.

[4] *Le opere di Molière... tradotte da Nic. di Castelli*, I, Leipzig 1698.

[5] Version de 1660, sc. III, vv. 111-112.

La suivante : Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter : veuillez la soutenir.
...(Il l'emporte avec un homme que la suivante amène.

Castelli :

La serva : Vi prego di sostenerla fin a tanto ch'io faccia venir qualcheduno per condurla via.

maris : les didascalies des vers 281, 373, 768, 896, et les vers 559, 792, 1102 [1]. Dans *les Fâcheux* le vers 399 est différent, et dans les *Dosadni* certains vers manquent, sans doute parce que dans l'édition de 1682 ils sont signalés par des guillemets avec l'indication qu'on ne les dit pas lors de la représentation [2]. *L'École des femmes* : le vers 559 et les didascalies des vers 742, 1455, 1457 [3]. Au contraire on peut trouver quelques passages où le texte ragusain s'accorde

...Sganarello, et un altro uomo, che la serva ha condotto, la portano via.
Version de 1682 :
La suivante : Hélas ! daignez me l'apporter.
Il lui faut du vinaigre, et j'en cours apprêter.
...(Il l'emporte).
Jarac u pameti :
Franuša : Ajmeh ! Molim te uzdržat je za malo ; od potrebe je malo osta rusatoga : sad ću ja otrčat i donijet.
...(Nosi je ća).

Version de 1660, sc. XII, vv. 319 et 421 :
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu...
Informez-vous-en donc.

Castelli :
Chi sa come quel ritratto sia caduto nelle di lei mani...

Version de 1682 :
Sait-on comme en ses mains ce portrait est venu...

Jarac :
Zna li se kako je ta prilika u nje ruke došla.

[1] Dans la version de 1682 après le vers 281 : Valère salue ; dans *Nauka* : Džonu koji mu se klanja ; ce qui ne figure pas dans les anciennes versions ni chez Castelli. Les didascalies après le vers 768 ne se trouvent qu'en 1682 et 1734 et dans *Nauka* : « Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main (à baiser) à Valère », — « Čini koliko da zagrljiva Lambra, a dava ljubit ruku Džonu » ; de même avant le v. 897 : « Valère, sortant brusquement », — Džono izlazi prešno iz kuće.

Vers 559 de la première version : Si j'avois pu savoir ; Castelli : S'avessi potuto penetrare ; et dans la version de 1682 : Si j'avois pu prévoir — Da je moglo ovo Žalosno srce prividjeti.

Vers 792 de la première version : Tenez, embrassez-moi ; Castelli : Tenete, abbracciatemi ; dans celles de 1682 et 1734 : Venez, embrassez-moi — Nu hodi, zagrli me.

Vers 1102 : Cette déloyauté confond mon jugement ; Castelli : Questa slealtà confonde 'l mio giudizio ; en 1682 et 1734 : Cette ruse d'enfer confond mon jugement. — Ova malicija izdno pakla smela mi je moždani.

[2] Dans la version de 1662 vers 399 : Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage, Castelli : Ho sufficienti et ottimi testimoni del di lui spirito et giudicio ; dans les versions après 1673 : Pour moi, de mon esprit — Za mene, mogu se pouzdat u moju pamet.

[3] Première version de 1663 vers 559 : Il jouroit qu'il m'aimoit ; Castelli : Giurava, che m'amava ; versions après 1673 : Il disoit qu'il m'aimoit — Govorio mi je da me ljubi.

Dans la première version, acte IV, sc. 3, quatre personnages comme chez Castelli, et dans les versions après 1666, trois seulement comme dans *Nauka*.

avec celui de Castelli et se sépare de l'édition française mentionnée [1], mais cela ne veut pas encore dire que leur modèle était italien. Pour déterminer le texte dont ils se sont servi, il faudrait consulter les autres éditions. De ces cinq pièces, ce n'est que pour l'adaptation de *la Critique de l'École des femmes* qu'on ne peut rien affirmer avec certitude. La version ragusaine et celle de Castelli ne présentent pas de différences caractéristiques [2]. Sans doute les traducteurs ragusains n'ont pas utilisé la seule édition de 1682, et certaines comédies circulaient en éditions séparées.

Ainsi donc ces adaptations, ainsi que *Vukašin*, n'ont pas été écrites avant 1682. Étant donné que l'édition collective citée publie pour la première fois *Don Garcie*, *Don Juan* et la *Comtesse* [3], c'est le *terminus* ante quem non pour *Don Garcija*, *Džono* et l'*Udovica*. Probablement les autres ne sont pas plus anciennes. Kolendić, d'autre part, estime que *Vukašin* a été écrit avant 1726 [4], et si c'est exact, on peut limiter la période des traductions à l'époque contenue entre les vingt dernières années du XVIIe siècle et les trois premières dizaines du siècle suivant. Matić tire du texte même de la *Ženidba usilovana* qu'elle a été donnée en 1744 [5]. Mais nous ne savons pas si elle a été écrite longtemps avant.

Étant donné que justement vers la fin du XVIIe siècle, la comédie populaire locale s'est réveillée, il s'agira de voir quelle a été la part du théâtre français à côté de la comédie réaliste italienne, dans ce renouvellement. Car ce ne fut pas une petite nouveauté pour le théâtre et la littérature ragusaine, et pour différentes raisons il n'a pas été facile de l'introduire. C'étaient les premières traductions du français, langue que les moliéristes ragusains n'avaient pas apprise à l'école comme l'italien, mais qu'ils devaient quand même connaître jusque dans les détails, avec ses idiotismes. Ils ont dû s'adapter à l'atmosphère, au milieu de Molière, à son art, à son humour et à son style. Et bien plus, leur tâche était plus difficile encore car ils ne voulaient pas seulement transporter des images vivantes de la vie française d'une langue dans l'autre, mais aussi

[1] Par exemple *Sganarelle* vers 209 et didascalies de la scène 16 : *les Fâcheux*, vers 444 et 671.

[2] Par exemple éd. de 1663, 3 scène vers 35 : Uranie — je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre ; Castelli : Credo per certo che l'una non sia meno difficile a farsi dell'altra — Jedna nije ništa manje trudna od druge za učinit je. Après 1666 il y a seulement : N'est pas moins difficile que l'autre.

[3] Cf. la préface de l'éd. de 1682. *Œuvres de Molière, cit.*, I, p. XX.

[4] P. Kolendić, *l. c.*, 9-10. L'argument sur lequel il se fonde — la mort du peintre ragusain P. Matijašević en 1726, n'a pas une valeur décisive, car le traducteur a pu faire mention de lui même après sa mort.

[5] T. Matić, *o. c.*, 87.

dans leur milieu local pour les adapter à leurs situations, tout en faisant attention de ne pas affaiblir leur valeur comique et dramatique. Ils estimaient aussi les idées sociales de Molière, et ils ne changeaient ni n'atténuaient sa satire contre la licence des mœurs et la coquetterie de la « haute » société. De plus ils ajoutent des passages de caractère social en faveur de la situation misérable du peuple et des classes ouvrières, par exemple dans les *Dosadni*, III, 2. Pour obtenir ce résultat il ne suffisait pas de remplacer les noms des personnages et des villes par des noms locaux, le roi et son pouvoir absolu par un Recteur républicain et un Conseil, substituer à Paris la « placa » ragusaine, changer certaines habitudes, et les conditions intellectuelles et sociales.

Pour que l'art de Molière ne perde pas son charme, il fallait avant tout saisir exactement le texte, sentir la fraîcheur et le naturel du dialogue, comprendre juste certaines allusions à des événements contemporains en France, faire sien son langage vivant, qui dans la richesse de son lexique diffère de la langue classique et fourmille d'idiotismes qui sont souvent difficiles à comprendre pour un étranger et plus encore à bien rendre par des mots d'une autre langue. Tous nos traducteurs n'ont pas réussi de la même façon, car leurs adaptations ne sont pas des traductions exactes. A l'égard de la langue ils ont suivi les traces de Molière, et, dans la langue locale si vivante, ils ont tâché de trouver une image adéquate de la langue parlée française. Pour cela ils n'ont pas pu se servir de la langue littéraire traditionnelle de Raguse, dont ils se servaient pour leurs poésies. Afin de donner une coupe réaliste de la vie du milieu contemporain, ils la caricaturent dans une satire bienveillante et un rire insouciant. Dans ce but, malheureusement, ils donnaient à leurs traductions un ton farceur et grossier, à l'exemple des farces libertines des Italiens. Et pour les rapprocher le plus possible du monde local et de son goût, ils les ont assaisonnées même de certains éléments du folklore national, à tel point qu'on retrouve à nouveau dans ces œuvres ce curieux mélange franco-slave, pareil à celui des romans du moyen âge, assimilés à notre milieu. Ce second contact franco-slave a eu lieu cette fois-ci plus tôt à Raguse que partout ailleurs en Slavie.

Ce théâtre a été si populaire dans le public ragusain que les troupes d'amateurs l'ont joué pendant longtemps, jusque dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ces pièces ont d'ailleurs composé les dernières représentations en langue locale, puisqu'elles ont été remplacées ensuite par des représentations de troupes italiennes [1]. Le mérite

[1] F. M. Appendini, *o. c.*, II, 290-91. M. Deanović, « Talijanski teatar u Dubrovniku, XVIII, v. », *Mélanges Rešetar*, cit., 300.

de Molière est donc double : premièrement il a fait renaître le théâtre ragusain, deuxièmement il l'a maintenu longtemps en vie. Et l'estime qu'on avait pour lui est visible d'après les allusions dans les textes mêmes. Par exemple dans la *Critique* le traducteur met dans la bouche d'un des personnages ces paroles : «... Ja ne znam Molièra, samo što ga čujem od svakoga hvalit». Dans les *Dosadni* un autre personnage dit : « scijenim, da se razumijem u komediju, prolegô sam za najmanje deset puta Molièra, a sad promisli, znam li što je komedija ; ma ova, koju imadu rečitat, ovo je nešto izvadjeno iz italijana ni s kude ni s glave », mots auxquels dans l'original ne répondent que ces deux vers :

Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait (*Les Fâcheux* I, 1).

La scène italienne n'était plus estimée. Les Ragusains changent d'orientation et une fois débarrassés de la dépendance à l'égard de leur voisin, ils cherchent d'autres modèles. C'est ce qu'on dit ailleurs dans la même pièce : « *ja se rugam svijem ovezijem balima, što nam dohodù iz Italije* » (Je me moque, pour moi des maîtres baladins, I,5).

Et ce ne doit pas être un pur hasard, que dans le phénomène de ce nouveau lien entre l'orient et l'occident, un des principaux facteurs ait été Molière qui avant le mouvement national croate avait été traduit chez nous plus qu'aucun autre écrivain étranger et pas seulement sur le littoral. Dans la Croatie pannonienne, Franjo Krsto Frankopan commença en 1671 à traduire et à localiser *George Dandin*, encore du vivant de l'auteur. Au XVIIIe siècle on représente Molière dans nos établissements d'éducation des jésuites, de même que dans les autres pays. Rudže Bošković informait son frère à Raguse des représentations des œuvres de Molière au séminaire de Rome [1].

Ces comédies ont figuré aussi au répertoire des mêmes institutions en Slavonie pendant tout le XVIIIe siècle [2] ; et au début du XIXe siècle paraissent de nouvelles adaptations dans un milieu croate en dialecte kaïkavien et l'une d'elles est venue par Raguse [3].

Ces comédies ne sont pas l'unique contact avec la culture française d'alors, car on en trouve des traces aussi dans la vie quotidienne.

[1] M. Deanović, « Bošković i teatar », *Mélanges Šišić*, Zagreb, 1929, 324-25, 333.

[2] T. Matić, « Isusovačke škole u Požegi », *Vrela i prinosi*, V, Sarajevo, 1935, 38, 41. Id. « Korajčev prijevod Molièrove komedije l'Avare », *Gradja* XV, Zagreb, 1940, 146.

[3] *Baron Tamburlanović — le Bourgeois gentilhomme.* F. Fancev, « O drami i teatru kaptolskog Zagreba », *Hrvatsko Kolo*, XIII, Zagreb, 1932. M. Deanović, « Le Théâtre français et le Théâtre italien à Zagreb », *Mélanges Hauvette*, Paris, 1934, 167, 171.

C'est ce que confirment les *francezarije* déjà mentionnées dans les formes extérieures de relations mondaines, et ensuite dans l'adoption de nouvelles idées. La mode française de se vêtir ne provoquait plus de révoltes comme à l'époque de l'étudiant parisien Tuberon au xve siècle. Au contraire, plus tard, comme nous l'avons vu, Quiclet remarque : « Leurs habits sont à la mode de France, comme les plus beaux à leur gré, et y sont les plus estimez et recherchez », de même que son camarade Pullet : « presque tous sont vêtus à la française ». On mentionne des robes *alla francesa* vers la fin du xviie siècle aussi dans la comédie *Beno Poplesija* [1]. On n'en est pas resté là, car au siècle suivant on sentira plus fort encore les divers liens avec la France.

A l'Akademija Ispraznih (Accademia degli Oziosi) au passage du xviie au xviiie siècle cette nouvelle orientation n'a pas encore pu se trouver visiblement car c'était une institution conservatrice à tous les points de vue. La majeure partie de ses membres étaient des prêtres, et à part I. Djurdjević il n'y avait pas de talents appréciables. On y trouve réunis Don Dj. Matijašević, J. Natalić Aletin, Don Dž. De Angeli, Don F. J. Bunić, Don D. Bianchi et l'abbé I. Djurdjević, qui ont tous été en relations quelconques avec le livre français. Dj. Matijašević (1670-1728) commande — comme on l'a déjà vu — en 1709 des livres français à Venise. Il connaît également les célèbres *Lettres* classiques de Guez de Balzac, et les estime à tel point, qu'il les recommande comme modèle littéraire à ses élèves en 1694, donc 70 ans après leur première publication [2]. Nous avons vu aussi que Ivo Natalić Aletin était plus tôt encore en relations avec son beau-frère Anselme Banduri à Paris, qui de là lui envoyait des livres d'érudition. Étant donné que Banduri vivait dans un cercle de gens de lettres parmi lesquels se trouvait aussi le vieux Boileau [3], il est à supposer qu'Aletin connaissait certains d'entre eux. C'est de cette façon sans doute, qu'il est entré en rapports avec le numismate français Alexandre Panel [4] avec lequel il fut longtemps en correspondance et auquel il envoyait de vieilles pièces de monnaie. Ce jésuite érudit avant de s'établir à la cour de Madrid, lui dédia

[1] Ailleurs, dans la même comédie, on les nomme « haljine alla puglisa », car les gens des Pouilles les portaient quand ils venaient à Raguse. *Četiri dubrov. drame..., cit.*, 106.

[2] G. Mattei, *Lettere* v. IV, manuscrit à la bibliothèque des Franciscains à Raguse, nº 208, lettre du 31.vii.1694.

[3] G. Maugain, *Boileau et l'Italie*, Paris, 1912, 14-15, où Banduri est à tort désigné comme Italien.

[4] A. A. Bacher — C. V. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, VI, Bruxelles-Paris, 1895, 162.

pour le remercier de son obligation, une dissertation *De cistophoris* (Lyon, 1734) [1]. Le troisième académicien Isprazni, Gian-Carlo De Angeli, apprend le français en 1718. Il a été tellement saisi par l'*Introduction à la vie dévote* (1608) de saint François de Sales qu'il la traduit sous le titre de *Uvodjenje u život bogoljubni* (1724) [2]. Mais il s'agirait de savoir si six ans après avoir débuté dans l'étude de son français, il a pu traduire de l'original ou d'après une traduction italienne. A part lui et avant lui, un autre de ses contemporains plus âgé, Don Miho Pucić (Pozza † 1685) [3] a traduit ce même livre, mais d'après une traduction italienne. Dans ce milieu il y avait encore d'autres écrivains pieux qui trouvaient en France des œuvres répondant bien à leurs besoins spirituels. Dominko Bianchi (1699-1723), secrétaire de l'Académie, traduit le petit livre populaire *De l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et des moyens de l'acquérir* (1684) d'un jésuite français François Nepveu, et il publie sa traduction à Venise en 1722. Mais Bianchi a utilisé la traduction italienne de Paolo Segneri jun [4]. Indépendamment de Bianchi, cette même œuvre a été traduite, mais cette fois de l'allemand en croate, par un jésuite de Slavonie Antun Kanižlić et a été imprimée en 1760 à Zagreb. Enfin un autre Isprazni Frano Jero Bunić (Bona, 1687-1749) évêque de Trebinje, ensuite vicaire de la patriarchie de Constantinople, a plusieurs fois fait des voyages d'affaires de Rome à Paris [5]. S'occupant d'histoire, il traduit à Constantinople en latin l'œuvre d'un auteur anglais contemporain Conyers Middleton *Life of Cicero*, mais semble-t-il, d'après l'adaptation française de l'abbé Prévost (1743), l'auteur de *Manon Lescaut*. La traduction même de Bunić est restée inconnue.

L'auteur le plus intéressant de cette époque est certainement Injacio Djurdjević, érudit d'un talent très étendu, mais esprit inquiet. Ayant fait ses études chez les jésuites en Italie, il reflète son temps. Avec du goût pour l'histoire et la poésie, il avait aussi le sentiment des problèmes moraux de son temps. Il connaissait le français et nous savons qu'il traduisit certains *indovinelli* de cette

[1] S. Dolci, *Fasti... cit.*, dit que Panel « nuncupavit » ce livre d'Aletin et F. M. Appendini, *o. c.*, II, 26, que, en se servant des matériaux reçus d'Aletin « prese motivo di far una dottissima operetta... e coll'avergliela dedicata rese giustizia alla di lui somma erudizione ».

[2] Manuscrit à la Bibliothèque des Franciscains à Raguse, n° 114. Cf. M. Deanović, « Odrazi »,... *cit.*, *Rad*, 250, 102.

[3] *Provode od redovnica, izvadjen iz djela S. Frančeska od Sales, izgovoren iz jezika latinskoga po D. Mihu Puciću kanoniku*, manuscrit à la même bibliothèque. Cf. F. M. Appendini, *o. c.*, II, 302.

[4] *Od ljubavi Jezusove i od načina za steć je.* Cf. M. Deanović, *o. c.*, 113-15.

[5] M. Deanović, *ibid.*, 106, 17.

langue en italien [1]. Pendant qu'il faisait ses études à Rome (1700) il eut entre les mains un livre rédigé en italien par un Français, l'abbé Marc Antoine Guigues, *La sfera geografico-celeste* [2] qui lui a inspiré la poésie — *U hvalu knjiga po g. Markantoniju Guigues, mudroznancu franačkomu, složenijeh više sadržanja od nebesa* [3]. Dans ces vers de jeunesse, Djurdjević déclare son estime pour l'héroïsme français sur le champ de bataille, et par une hyperbole poétique, il voit l'œuvre de Guigues compléter la gloire de sa patrie dans le domaine littéraire.

I ako ini tvê države
mačem kuju čâs dovika,
i na krilieh leti od slave
od franačkieh glas bojnikâ,
ti sliedeči trude druge,
za doniet joj čâs podpunu,
njoj nebeske svietle kruge
u dostojnu stvaraš krunu...

Cette poésie écrite dans un élan d'enthousiasme ne fut sans doute pas connue de Guigues, étant écrite dans une langue pour lui incompréhensible. Rentré dans sa patrie, Djurdjević passe dans l'ordre des bénédictins, au monastère solitaire de Sveti Jakob près de Raguse. Ce qui l'intéresse surtout, c'est un conflit théologique qui inquiétait toute l'église catholique en Europe — et il y prend part activement, la lutte ardente entre le jansénisme français et l'orthodoxie romaine. Entraîné par son tempérament il entre dans la polémique. Six ans après *les Provinciales* de Pascal il écrit dans le sens opposé ses « *controversie teologico-retoriche* contro gli eretici » sous le titre « *De Monarchia ecclesiastica contra Parisienses* (1718), dans lesquelles il suit « lo stile del buon secolo » [4]. De ces dissertations aucune ne s'est conservée. Vraisemblablement l'élève de Rome s'élève contre l'attitude de l'archevêque parisien et du clergé français, qui se sont opposés à la bulle de Clément XI de 1713 condamnant le Nouveau testament janséniste du P. Quesnel [5]. Mais il manquait de livres à Raguse et il demanda à son ami Dj. Matijašević à Rome de lui envoyer aussi l'ouvrage *Causa Quesnelliana*. Il était donc, comme cela est compréhensible, du côté de ses maîtres jésuites, les ennemis les plus fervents du jansénisme et que la compagnie de Loyola considérait comme les plus dangereux adver-

[1] *Traduzione di alcuni indovinelli fatta dal francese*, manuscrit n° 113, depuis longtemps disparu de la même bibliothèque.
[2] *Catalogue général de la Bibliothèque Nationale*, t. LXVI, Paris, 1929, 273.
[3] *Djela... cit.*, I, 68-69.
[4] M. Rešetar, « Pisma I. Dj. Matijaševića », *Gradja* XI, Zagreb, 1932, 137-38.
[5] *Djela... cit.*, II, p. cxxviii.

saires. Djurdjević montre son attitude aussi dans le *Saltijer slovinski* (avec les psaumes 58, 64, 108), nommant les jansénistes poluvjernici. Au contraire il semble qu'un autre savant abbé ragusain Stjepan Gradić, ait été environ un demi siècle plus tôt bien disposé à l'égard de ce puissant courant et de ce parti, à cause de quoi il avait échoué auprès de Louis XIV et avait dû quitter sans délai le sol de France. Djurdjenć orienté de cette façon, auteur d'une *Madeleine pénitente*, arcadien dans son lyrisme et traducteur d'un Psautier entier, a dû réagir contre ce qu'il appelait « frančezarije » et qui lui déplaisaient par leur nouveauté et parce qu'elles s'éloignaient de la tradition dans laquelle il vivait, venant justement de la patrie du jansénisme détesté. Ses jeunes amis dont la formation n'était pas achevée, ont pu rompre avec la vieille tradition et s'enthousiasmer pour les nouveautés venues du lointain occident, mais lui, du fait de son éducation, de son âge, de sa mentalité, ne pouvait plus le faire. Même l'art de Molière qui à cette époque a envahi sa ville n'a pu l'ébranler. Et à peine âgé de 46 ans, il rejette avec fermeté tout ce qui dans le domaine culturel se produit sous ses yeux. Il quitte la présidence de l'Académie des Oisifs, car il ne peut s'accorder avec les membres de la nouvelle génération et les adeptes du goût nouveau. Il se plaint alors à son ami Dj. Matijašević : « Qui domina la lingua francese, e chi anche superficialmente la sa è il primo uomo del mondo, sicchè stima un fico i primi eruditi dell'Europa. In breve, l'Accademia nostra è piena di grilli ed io mi son esentato per viver in pace » (1721) [1]. Il n'en a pas besoin, car il a son académie dans le cloître. Homme du passé, il n'a pas même voulu essayer de s'adapter à quelque chose qu'il ne pouvait pas accepter. Sa manière idéaliste, baroque d'envisager la poésie (v. l'avant-propos de sa *Mandaljena*) est opposée à la manière « naturelle », réaliste qui venait de France. Il resta jusqu'à sa fin dans l'atmosphère spirituelle de sa jeunesse. Son dernier grand ouvrage, *La vie de saint Benoît* a comme sources Mabillon et d'autres historiens français comme Binet et Godefroy de Vendôme [2]. Enfin, avant la fin de sa vie, il entre en polémique publique avec Guyot de Mearne, grand vicaire de l'ordre de Malte, au sujet de saint Paul. Dans son grand traité (Venise 1730), il a voulu démontrer que l'apôtre a fait naufrage près de notre île de Mljet (Meleda), et non pas comme on le pense généralement près de Malte (la confusion s'est produite à cause de l'identité de leurs noms : Melita en grec et en latin). Et il resta seul dans cette polémique internationale. A part un Ragusain, il ne trouva qu'un seul partisan de sa thèse

[1] M. Deanović, « Odrazi », *Rad*, 248, 51.
[2] I. Scherzer, « Nabožna djela I. Dj. », *Nastavni Vjesnik*, V, 1897, 102 sq.

en la personne de l'abbé Ladvocat, bibliothécaire de la Sorbonne, mais seulement en 1753, soit 36 années après sa mort [1]. Tel était son milieu, dans lequel par le seul intermédiaire des historiens et des auteurs religieux, il réussit à entrer en contact avec la France de Bossuet et de Mabillon.

A l'époque de Louis XV et de Louis XVI, quand la position de la France en Europe est plus forte que jamais, malgré sa décadence politique et militaire, grâce à ses idées et à ses livres, elle exerce une influence culturelle et sociale à Raguse, surtout dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. De nombreux Ragusains regardent alors d'un autre œil l'Italie conservatrice. Ils n'avaient plus besoin de son intermédiaire dans leurs rapports avec la culture française, car les intellectuels, les femmes même lisent le français et suivent l'évolution de la France vers de nouveaux idéals, vers un ordre nouveau, social et moral. Comme conséquence, une réaction s'est produite et une coupure dans le sein de la caste déjà clairsemée et affaiblie des nobles, deux groupes se forment d'orientations opposées. On appelle l'un les *Sorbonezi*, le second les *Salamankezi*. Malgré la tradition et de multiples réflexions, on n'a pas éclairci l'origine de ces noms [2]. Il faudrait pour cela établir exactement le moment précis et la raison de la formation de ces noms. De toute façon ils ont dû être créés *ad hoc* car nous ne les trouvons sous aucune forme ni en français, ni en italien, ni en espagnol, bien que leur terminaison soit latino-romane (-ense). Ils ne sont probablement pas en relation directe avec la Sorbonne ni avec l'université de Salamanque, comme certains le pensent. On ignore si jamais un Ragusain a étudié dans cette ville espagnole. D'autre part l'université de Paris, qui était la forteresse du conservatisme, ne différait pas spirituellement de la vieille université de la péninsule pyrénéenne [3]. Ces noms « discrets » n'ont sans doute qu'une signification symbolique en souvenir

[1] *Djela...*, II, p. CXXII-IV.

[2] Cf. K. Engel (1807), *Povjest Dubrov. republike, cit.*, 118-20. Ce que dit Marmont, *Mémoires*, III, Paris, 1857, 73, n'est pas convaincant : « Les dénominations de *Salamanquais* et *Sorbonnais...* datent probablement de l'époque des guerres entre François I[er] et Charles V, et dépendaient sans doute du lieu où on avait étudié, et du souverain qu'on servait. Les premiers, plus considérés et en général plus riches, passaient pour très intègres... On accusait les autres de vénalité, et le plus grand nombre était fort pauvre... En 1667... les nouveaux nobles furent réputés Sorbonnais. » P. Pisani, *La Dalmatie* de 1797 à 1815, Paris, 1893, 123, donne une autre forme de ces noms, et une autre explication : « *Salamanticesi* et *Sorbonesi* sans doute parce que les deux groupes s'étaient composés dans le principe de ceux qui avaient étudié les uns en Espagne, les autres en France. » Voir en dernier lieu M. Rešetar, « Sorbonezi i salamankezi », *Dubrovački List*, 1925, n° 19, et L. Vojnović, *ibid.*, n° 22.

[3] S. Irsy, *Histoire des universités françaises et étrangères*, II, Paris 1935, 112-39.

des deux écoles jadis célèbres. Ainsi sous le nom de *sorbonezi* se groupèrent les francophiles, et sous celui de *salamankezi* leurs adversaires conservateurs. Mais ce n'est là qu'une supposition,

De nombreux intellectuels, et aussi des couches plus larges de la population suivent alors avec intérêt et souvent avec sympathie l'évolution spirituelle en France (comme le témoigne la manifestation publique de 1792, devant le nouvel écusson du consulat de France). Ses idéologues facilement accessibles deviennent populaires, ses idées socialo-philosophiques se répandent simplement sous le nom de voltérianisme et même la franc-maçonnerie y pénètre [1]. Malgré toutes les défenses et les rigueurs des autorités, il n'existe point de bibliothèque privée où on ne trouverait les œuvres de Voltaire, de Rousseau, *l'Encyclopédie* dont on se procure déjà la première édition [2]. Enfin en 1783 l'autorité locale consent à la fondation d'une imprimerie qui devait servir d'arme contre l'importation de ces lectures empoisonnées, ce qu'on reconnaît au caractère conservateur de toutes les œuvres qui y paraissent jusqu'à la fin de la République. Les Ragusains lisent donc beaucoup, mais n'écrivent point, de façon que toute cette culture française qui constituait la base spirituelle de la Révolution, n'a pas provoqué de création d'œuvres littéraires. La littérature nationale se meurt et ce nouvel élan spirituel n'a pas su lui rendre la vie. Un des moliéristes, I. F. Sorkočević, commence à traduire l'*Esprit des Lois*, mais en italien. Le théâtre ragusain tombe en décadence, refoulé par des troupes italiennes [3]. Mais on estime à tel point le théâtre français, qu'en 1786, le sénat décide de transformer l'Orsan « d'après les théâtres en France et à Paris », sans loges séparées [4]. A côté de ces troupes théâtrales étrangères, les amateurs locaux jouent encore parfois dans leur langue maternelle. Manquant de pièces originales, ils adaptent l'*Avocat Patelin*, représenté en 1792 sous le titre *Pokrinokat* [5]. Cette localisation très réussie d'après l'adaptation originale de 1700, devint la dernière contribution de la France à la littérature de Raguse. On emprunte généralement à autrui ce qui plaît particulièrement et ce dont on éprouve le besoin. Est-ce là que nous devons chercher la raison de l'insuccès des autres branches de la littérature dans ce milieu ?

[1] F. Kidrič, « Framasonske lože hrvaških zemelj », *Rad* 206, Zagreb, 1915, 33, etc.

[2] On a conservé par exemple le catalogue de l'ancienne bibliothèque de la famille Gozze qui est pleine de toutes sortes de livres français.

[3] M. Deanović, « Talijanski teatar u Dubrovniku 18. v. », *Mélanges Rešetar*, cit., 289 sq.

[4] M. Rešetar « Stari dubrovački teatar », *Narodna Starina*, I, Zagreb, 1922, 99.

[5] P. Popović, « Advokat Patlen u dubrov. komediji », *Glas Srp. K. Akademije*, 84, Belgrade, 1910, 219-38.

Les latinistes ragusains de la fin du siècle, en tête desquels Džono Rastić (Resti, 1765-1815), sont tout à fait défavorables à l'égard de tout ce qui vient de France. Ils attaquent aussi le groupe des francophiles ragusains qui même après les transformations politiques, après le départ des Français sont restés fidèles à leur orientation [1]. Il y eut parmi eux des exceptions comme Faustin Galjuf (Gagliuffi, 1735-1834) qui vivait en Italie, et dans le pays Bruno Djamanjić (Zamagna, 1735-1820). Mais il y avait parmi ces versificateurs aussi des poètes d'occasion qui n'entrent pas dans la littérature,des opportunistes, comme par exemple Mato L. Djamanjić qui dans sa jeunesse servit dans l'armée de Napoléon [2]. Le classicisme des derniers latinistes répondait donc aux principes de la classe dirigeante qui préfère disparaître plutôt que de faire un pas en avant avec le temps. La littérature ragusaine tomba bien avant la République. Elle ne vivait plus à l'époque où en ville on connaissait la littérature française mieux que jamais auparavant. Et par un curieux hasard, parmi ceux qui à l'aube d'une nouvelle époque s'efforçaient de faire revivre cette littérature, il y avait un Français de naissance, Marko Bruerović, qui s'est épris de Raguse comme de sa seconde patrie [3].

A partir donc du moyen-âge jusqu'à la fin de la république, un lien particulier et visible reliait d'une façon continue, par différentes voies, sous différentes formes et sur différents champs d'activité ces deux pays. Il est remarquable que l'apport français à la littérature ragusaine ait eu un caractère démocratique et que son assimilation ait été accessible aux larges couches de la société, dans une langue vivante, en prose, à partir des contes médiévaux jusqu'aux comédies de Molière et aux publications avancées du XVIIIe siècle. L'humanisme du génie français a trouvé ici une large résonnance et ne s'est pas heurté au milieu purement aristocratique, ni aux seuls écrivains. Ce sont de modestes anonymes, des auteurs sans grande prétention qui les ont apportées car ils savaient satisfaire les besoins spirituels et le goût de leur milieu. Et c'est pourquoi elles ont été les œuvres littéraires les plus populaires.

[1] Cf. la satire de Dž. Rastić *Anglomani-Gallomani*, (*Carmina*, Pavie, 1816, 19-26) et l'ode de L. D. Sorgo (1776-1865). *Rhacusae obsessae anno* 1813 *prosopopoea in suos malos cives*, (Dj. Körbler, « Latinske pjesme Luke Didaka Sorga », *Rad* 201, 1914, 25, 39-40).

[2] M. L. Zamagna, *Carmina meditata*, Venise, IV et *passim*.

[3] J. Dayre, « Marc Bruère Desrivaux », *Hrvatsko Kolo*, XXII, Zagreb, 1941, 48 sq. et *AIFZ*, V, Zagreb, 1941, 142 sq.

APPENDICE

I

Documents tirés des archives de Raguse

1

Extraits d'un testament de 1457

Testamentum magistri Julianis aromatariis et medici de Teramo, 15 novembris 1457, Ragusa.

...Item hordino a misser Johanne Franzese che venda tuti li mej librj et le mie veste per satisfare le dicte denarie... Item lasso a miss. Johanne Franzoso una baretta di grana et la mia centura de seta negra arsentata la qual feci fare a Ragusa. Item lasso che lo ditto miss. Johanne Franzoso faza allo sua piacere secundo che li parera de tute le mia cose... Et che lo ditto miss. Johanne Franzose miei pitropi et esequutore del mio testamento faza de quillo denary como li parera in consientia. Epitrope et esequutore sia prenzipale miss. Johanne Franzose doctore maistro de schola in Ragusa e maistro Piero medico...

Testamenta, vol. 16, fo. 133v.

Ainsi au milieu du xve siècle Raguse avait comme maître d'école Jean le Français. Dans l'ordre des temps c'est le second intellectuel français qui vit dans cette ville. Le premier est le bénédictin Hugo de Lescure, abbé de Mljet en 1377 dont il a été question dans la première partie de la présente étude (p. 6).

2

M. Dragoljub Pavlović a aimablement mis à ma disposition celles de ses notes qui se rapportaient à mon sujet. N°s 2-4, 6-9.

Délibération du Petit Conseil des 16 et 29 octobre 1584 à propos de l'arrivée à Raguse Illustrissimi D. Oratoris Regis Galiae qui amène des chevaux de Constantinople.

Consilium Minus, v. 57, f° 151 v, 152 r, 159-60.

3

Les frères Balthazar et Michel Renzus Galli, marchands, en route pour Ancône, concluent le 26.iv.1589 un marché pour la vente de drap.

Diversa Cancellariae, v. 178, f° 13 v.
Diversa Notariae, v. 124, f° 148.

4

Marcus Jofretto de Grasso de Provenza Galliae, patronus saittae, a rencontré à Raguse Carolum Arnaut de Marsilia Galliae et l'a pris le 21.viii.1596 sur son bateau « in famulum ».

Div. Canc., v. 186, f° 104 v, 105 r.

5

Johannes Ripo Gallus de Marsilia paye le 30.iii.1604 à un Florentin 263 pièces.

Div. Canc., v. 192, f° 139.

6

Bartholomeus de Coreis Gallus, habitator Ragusii, prend en 1604 « in famulum et pro famulo negociorum Belgradi et aliorum locorum » le Ragusain Petar Dominka Bettera.

Div. Canc., v. 192, f° 139.

7

Joannes Lambin Gallus vend le 23.vi.1605 à un juif 8 poteaux pour mâts.

Div. Canc., v. 194, f° 2.

8

Joannes Guiren Gallus, patronus bertoni, d'après la sentence de deux Ragusains, doit le 13.x.1606 payer 10 reales à « nauclerius Benedictus Jordanis Guiren ».

Div. Not., v. 131, f° 259 v. 260 r.

9

Bartholomeus de Coreis Gallus, habitator Ragusii, et Jacobus Matolossi Ragusain vendent en 1607 leur berton Sancta Trinitas à Francesco Buisson Gallo pour 1600 ducats.

Div. Canc., v. 195, f° 104-105.

II

Extraits de la traduction ragusaine des Reali di Francia : Kraljevi Franaški

Libro peto, poglavlje VII
Kako kralj Sikurans ugarski uze grad od Sirlonasa i kô krstjani imaju vitoriju.

Bješe jur podne kad iz grada izide vas puk za obujmiti bandijeru krstjansku ; bješe ih veće od XX tisuća i s velikom bukom obujmiše vojske Guidonove. Guidon imaše X tisuć krstjana, koji bjehu cvijet od vojske. Kada on opazi suproć sebi ove neprijatelje, čini naredit po načinu svê vojske za dočekati neprijatelja i udrit se š njime, i za skratiti ovu istoriju najposlije krstjani dobiše i uzeše oni grad i uhitiše Galeona.

Poglavlje VIII

Kako krstjani razrušiše grad Sirlonas u Egiptu, i kô se povratiše u Damiatu, gdi tu činiše raskvartati Galiona od Maganze, davši mu isprvice velike muke.

Počinuše krstjani u gradu Sirlonasu tri dni, liječeći njihove sodate ranane. Medju sobom primiše dat u ruke Rubertu Galiona, koji ga najprije čini strašinat po svemu gradu od Damiate, i jošter ga strašinat u portu po svijeh njihovijeh drijevijeh ; najposlije čini raskinut aliti raskvartati na četiri konja, i čini stavit jedan kvartijer više vješala s jednijem pismom, koji ovako govoraše : Ovo je Galion od Magance izdajnik, koji na izdajstvo ubi Bova od Antone.

Libro šesto, poglavlje I.
Kako kralj Pipin kraljevaše i kako on u staros bi savjetovan od baruna, da bi se oženio za imat hereda živoga.

Pipin kralj od France, budući jur od mnogo godišta, a joštera se ne bješe oženio ni imaše svoga hereda, za cijeća toga njegovi baruni i ostala gospoda žudijahu i nastojahu oko njega, da bi se oženio. Tada im kralj naredi da bi mu našli jednu vjerenicu, s kojom bi mogao imat djece. Oni medju ostalo procijeniše, da kralj Filip hugarski imaše jednu kćer odo udadbe. Dake sva ona četiri baruna odlučiše poći put Hugarije. I uputiše se i nadjoše kralja Filipa u Budimu, koji im veliku čas učini, i čudjaše se od njihova došastja. Kći njegova imaše ime Berta, kâ imaše jednu nogu povišu od druge, i to bješe desna noga, i bješe veoma lijepa samo ti defet imaše.

Poglavlje II.
Kako Bertu upaziše u lovu četiri baruna od kojijeh
bi vjerena za kralja Pipina franaškoga.

Ova četiri baruna budući pošli u lov s ostalom hugarskom gospodom, medu kojijema bješe i Berta, kâ idjaše veoma lijepo, da svak začudjen ostajaše. I imaše š njome jednu djevojčicu od nje doba, kojoj ime bješe Elizeta, kći kralja Gulijelma od Magance, kâ u svemu prilikovaše k Berti, samo što Berta imaše jednu nogu veću. Sada ovi baruni, razgledajući velike ljeposti Berte kraljice, podjoše kralju Filipu u selo, i rekoše mu da š njime i s kraljicom govoriti. Kad kralj Filip začu, da kralj Pipin pitaše za vjerenicu njegovu kćer, poče plakati i reče : Gospodo, ovo je kraljestvo i svi moji ostali prednji bili su svedj na zapovijed kralja franaškoga, a i ja sam isti njegov sluga, a on meni prvi gospodar. Ma im opovidje da ova njegova kći imaše nogu desnu dilju od lijeve. Za cijeća toga oni baruni ne učiniše konta namijerajući na ti difet nje velika ljepota. Poslije toga dijeliše se baruni i vratiše se k kralju Pipinu, komu učiniše njihovu poklisarštinu i skazaše sve po načinu. Kralj Pipino, za sve da bješe naprćen godišta, čujući velike ljeposti nje, namura se na nju.

D'après un manuscrit du XVIIe siècle (f° 229-230) d'auteur inconnu, conservé à la bibliothèque des Franciscains à Raguse (n° 186) qui sera bientôt publié en entier.

III

Poésie d'Antun Gledjević (1659-1728) avec une allusion a un Français a Raguse

Lopućka Mare s Igala

Lopućka Mare s Igala
  gruje je često ribala,
u mrežu joj ih gonjaše
  majka, kâ š njome vladaše.
Budući Lopud pustile,
  po kom su dosta lovile,
dodjoše u Grad sred Place
  za lovit grajske zubace.
Videći gnile iz mreže
  velici njima da bježe,
vrgoše na odmet udicu
  za lovit svaku ribicu,
kâ im se vrlo zadjede
  za frašku Luje susjede,
kâ isti zanat tjeraše
  i na odmetac ribaše.

Otuda sreća vesela
Frančeza s lanom iznijela :
i tako Frančez gizdavi
sve gnile mreže napravi.

Ms de la bibliothèque des Franciscains, nº 74, p. 365 ; la copie est de L. Cekinić, de 1734. [1]

IV

ROGER BOŠKOVIĆ A DEUX FRANÇAISES

Per la Signorina Albertina de Sosseur [2] Genevrina
Venuta a Venezia nell'estate del 1773 co'suoi genitori.

Albertina gentile, itali carmi
tu chiedi a me latin poeta, e incolto.
Che mai farò ? Le scelte voci etrusche
Lascerô a parte, e le ritrose rime :
sole cose dirò, ma grandi, e vere.

Celebraro Ciprigna i prischi vati,
Le diero un figlio, e lo nomaro Amore,
mendaci numi entrambi, e favolosi.
Donna piu vaga assai, verace Diva,
mi veggo innanzi, e o quale figlia al fianco !
Agli occhi, al volto, a'detti, al portamento
questa figlia è una Grazia, e in se raccoglie
delle finte tre Grazie i pregi veri :
Amor la siegue, ovunque volge il passo.
Non riconosci ancor l'amabil coppia ?
in lei la bella dolce Genitrice,
Albertina gentile, e te ravvisa ?

2

A M. de la Condamine

Quand à travers l'instrument de Newton
Vous contemplie de Vénus le passage,
je vis passer près de vous *du Boccage*
et fis sans instrument votre observation.

Idem latine

In Phaebo Venerem dum tu tuere meantem
trans opus Angligenae vitra, tubumque vivi,
progressam prope te vidi *Boccagda* : inermi
et tua res oculo vite peracla mihi est.

D'après l'autographe conservé dans la famille Mirošević Sorgo.

[1] M. Rešetar a publié cette pièce, d'après un autre manuscrit plus tardif parmi les « Pjesni razlike » d'Injacije Durdević, bien qu'il ne la considère pas comme de lui (*Djela I. Giorgi*, I, Zagreb, 1918, p. xxv, 341).

[2] Saussure, fille du naturaliste Horace-Bénédict (1740-1799), professeur de philosophie expérimentale à l'Université de Genève jusqu'en 1786.

JEAN DE VIENNE

UN MAITRE FRANÇAIS DU XIVe SIÈCLE A DUBROVNIK ET A KORČULA

C'est un fait connu et bien établi que la Dalmatie croate subit pendant des siècles une influence italienne prépondérante qui se manifestait dans tous les domaines de l'activité humaine de la simple vie quotidienne jusqu'aux plus hautes émanations culturelles. Cette influence se manifesta aussi avec force dans les arts plastiques. De nombreux maîtres italiens travaillèrent en Dalmatie, et maints tableaux, statues et objets d'art furent commandés en Italie. Même les maîtres croates subissaient dans leur travail l'influence de l'art italien, et, ce qui est naturel, il en était de même pour les artistes croates qui travaillaient en Italie.

Il serait déplacé de nier cette influence prépondérante italienne, mais il faut en tout cas la rectifier et l'évaluer à sa juste mesure, car on a quelquefois tendance à verser dans l'exagération.

Les récentes recherches dans les archives prouvent déjà que le nombre de maîtres croates en Dalmatie était bien supérieur à ce que l'on imaginait, et que beaucoup d'œuvres, qu'on attribuait à des maîtres italiens, étaient de la main des maîtres locaux. Une des tâches de nos historiens de l'art sera d'établir dans quelle mesure nos maîtres dalmato-croates, ceux qui travaillaient en Italie comme ceux qui travaillaient en Dalmatie, ont manifesté une originalité créatrice, et si l'on peut parler d'une expression plastique croate en cette ancienne époque de notre art.

Mais en plus de cette revendication de bien des produits de l'art en Dalmatie pour les incorporer dans l'histoire de l'art croate, de nouvelles recherches montrent que l'Italie ne fut pas le seul pays occidental qui ait exercé une influence culturelle en Dalmatie c'est-à-dire sur son incorporation à la sphère de la civilisation européenne occidentale. Des contacts culturels même avec des pays éloignés, Angleterre, Allemagne, Espagne, ont été prouvés et on peut le cons-

tater surtout pour ce qui est de la France. On sait que beaucoup de nos gens allaient dès le moyen-âge faire des études en France et que des artistes français ont travaillé en Dalmatie, c'est-à-dire que bien des objets d'art mobiles sont d'origine française. Dans d'autres branches nous trouvons des ressemblances et des parallèles avec la civilisation française de même qu'à diverses époques l'influence française s'est fait vivement sentir dans la littérature ragusaine.

Les anciennes institutions culturelles dalmates appartiennent en réalité au patrimoine culturel commun de la civilisation européenne et l'on peut légitimement se demander si tout cela est venu d'Italie ou bien en grande partie directement des autres pays d'Europe, surtout de France. Des recherches sont nécessaires sur ce point.

Un des maîtres français qui travaillèrent en Dalmatie au XIVe siècle à Dubrovnik et à Korčula est *Johannes Antonii de Vienna*, que nous connaissons d'après les documents. Il était déjà connu jusqu'ici mais on se demandait s'il était originaire de *Vienne* en France ou en Autriche. La *Vienne* française s'appelait en latin *Vienna* tandis que le nom classique de *Vienne* en Autriche est *Vindobona*, mais dans le latin du moyen-âge on trouve parfois aussi le nom de *Vienna* [1].

Le nom de ce maître a été relevé pour la première fois dans les documents du XIVe siècle par les historiens locaux de Korčula, mais leurs travaux n'ont pas été publiés.

A l'occasion d'une polémique sur diverses questions de l'histoire de Korčula, les historiens locaux Frano Radić et Vid Vuletić-Vukasović publièrent dans la revue belgradoise *Starinar* en 1886-1887 une série d'articles où mention fut faite entre autres aussi de ce maître Ivan et de sa patrie. Radić affirmait que ce *Vienna* signifiait la *Vienne* autrichienne tandis que Vukasović qu'il s'agissait de *Vienne* en France.

Ce nom fut aussi cité d'après les manuscrits par l'architecte anglais Jackson dans son œuvre célèbre *Dalmatia, the Quarnero and Istria*, publiée à Oxford en 1887. A propos de Korčula, Jackson s'intéresse spécialement à la cathédrale et y trouve des éléments de l'art septentrional d'après quoi il attribue ces éléments et même certains travaux déterminés à ce maître Jean, qu'il considère comme originaire de Vienne en Autriche. Sans approfondir la question de la personnalité même de Jean, M. Cvito Fisković, qui a apporté de nouvelles lumières dans la question de la construction de la

[1] V. Dr J. J. Egli, *Nomina geographica. Sprach-und Sacherklärung von 42000 geographischen Namen aller Erdräume.* Leipzig, 1893, sub verbo *Wien*.

cathédrale en montrant que dans son aspect actuel elle ne remonte qu'aux XVe et XVIe siècles, combat ce point de vue de Jackson.

Dans son étude *Stadt und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, Konstantin Jireček mentionne en passant ce maître Jean et dit qu'il est de *Vienne* en France [1] Mais étant donné qu'il n'a pas produit d'arguments à l'appui de cette affirmation le doute pouvait subsister sur l'origine du maître.

Cependant une circonstance historique nous aidera à établir avec certitude que ce maître Jean vient réellement de *Vienne* en France. A Korčula s'est conservé un relief représentant saint Antoine anachorète surmonté de l'inscription en caractères gothiques *S. Antonius de Viena*. Vid Vuletić-Vukasović dans le n° 4 de *Starinar* de l'an 1887, a révélé au public ce relief. Il tâche d'expliquer cette inscription. Dans les documents on parle de maître Jean pour la plupart sous le nom de *Johannes de Vienna*, mais il y a aussi souvent *Johannes Antonii de Vienna*. Ces documents ont parfois *Vienna* et parfois *Viena*. Le père de Jean est donc Antoine. Vuletić-Vukasović en conclut qu'Antoine était déjà sculpteur à Korčula et en expliquant l'abréviation *S* par *Ser*, il lit l'inscription de la manière suivante : *Ser Antonius de Viena*, considérant que le nom de maître Antoine est inscrit sur le relief. Vid Vuletić-Vukasović en tire ensuite la conclusion que ce relief était l'enseigne de l'atelier d'Antoine. Dans les documents découverts jusqu'ici on ne parle nulle part ailleurs ni à Korčula ni en Dalmatie de maître Antoine. Quoique dans mon livre *Otok Korčula u srednjem vijeku do g.* 1420 (p. 286) j'aie rapporté cette opinion de Vukasović, j'ai toujours eu des doutes sur cette manière d'expliquer l'abréviation *S* et d'interpréter l'inscription, car il est beaucoup plus vraisemblable que l'inscription se rapporte au saint et l'explication de l'abréviation *S* en *Ser* est plus que douteuse. Il est tout à fait naturel de lire *S.* comme Sanctus. Mais il fallait trouver le rapport entre saint Antoine anachorète et la ville *Viena*. Or, le culte de saint Antoine ermite est étroitement lié à la région de France dont le centre était la ville de *Vienne* [2].

Saint Antoine ermite naquit et vécut en Égypte au IVe siècle. Au VIe siècle son corps fut trouvé et enterré à Alexandrie. Après la prise de l'Égypte par les Arabes au VIIe siècle il fut trans-

[1] Jireček-Radonić, *Istorija Srba* III, Beograd, 1923, p. 264.

[2] Voir entre autres *Wetzer und Welte's Kirchenlexikon*, Zweite Auflage in neuer Bearbeitung begonnen von Joseph Hergenröther, fortgezetzt von Franz Kaulen, sub verbo *Antonius, der hl.* et sub verbo *Antoniusorden*, et Chevalier, *Répertoire des Sources historiques du moyen-âge.* Bio-bibliographie. Paris, 1905, sub verbo *Antoine* (*st*) *le Granj*, colonne 282-284.

porté à Constantinople et ensuite au xe ou xie siècle en France dans le couvent bénédictin de Saint-Didier de la Mothe près de la Tour de Pin dans l'archevêché de Vienne. Ce couvent se trouvait dans le diocèse de Vienne, ville importante à cette époque qui était politiquement le centre du comté gouverné par les évêques jusqu'en 1448 lorsqu'il passa sous la juridiction du roi de France. Toute cette région entre le Rhône et l'Isère et la vallée du Graisivaudan s'appelait d'après la ville de *Vienne* le *Viennois*. Au xie siècle fut fondée la confrérie de Saint-Antoine de laquelle se forma plus tard l'ordre religieux de Saint-Antoine qui exista jusqu'au xviiie siècle. Plus tard le corps de saint Antoine fut transporté de ce couvent et parvint en 1491 à Arles dans la France méridionale où il se trouve encore.

C'est à cause du culte spécial voué à saint Antoine ermite dans la région de Vienne qu'il fut nommé saint Antoine de Vienne en latin *sanctus Antonius de Vienna*. Ainsi s'explique l'inscription du bas-relief de ce saint à Korčula. Le culte de saint Antoine ermite était assez répandu en Dalmatie, comme dans le reste de l'Europe. Par quelles voies ce culte se répandit dans le reste de la Dalmatie est une question qui pourrait être l'objet de recherches. Mais pour ce qui regarde Korčula on peut en tirer une conclusion, étant donné que dans les archives on parle de maître *Johannes Antonii de Vienna*, que ce *Viena* est certainement la ville française de *Vienne*, car il faut établir certainement un rapport entre le relief de saint Antoine ermite avec cette inscription et maître Jean. C'est un exemple de relation culturelle directe entre la petite Korčula et la lointaine ville française de Vienne. Je crois que nous ne nous tromperons pas en affirmant que ce bas-relief est une œuvre de Jean. Saint Antoine ermite était considéré comme un protecteur contre le choléra, lorsque le choléra faisait des ravages à Korčula comme ailleurs. Le culte de saint Roch en cette qualité n'était pas encore répandu en Dalmatie.

Puisque nous avons ainsi établi que maître Johannes Antonii de Vienna est vraiment originaire de Vienne en France, nous devons l'étudier de plus près. Je rapporterai certaines données des archives de Dubrovnik et de Korčula, que j'ai pu rassembler, en faisant des travaux sur un autre sujet [1].

Avant d'entrer dans le détail, nous pouvons donner l'impression générale que nous fait ce maître. Johannes de Vienne est le type de l'homme d'affaires. Il se présente sous le nom de *petrarius* ou de

[1] Je suis reconnaissant à M. Lukša Beritić, conservateur honoraire à Dubrovnik, qui attira mon attention sur certaines données dans la série *Reformationes* des archives de Dubrovnik.

lapicida, c'est-à-dire *tailleur de pierres*. Comme nous le montre son cas, ainsi que de nombreux exemples des XIVe-XVIe siècles, les maîtres ainsi appelés n'étaient souvent en réalité que des ouvriers qui extrayaient la pierre et la livraient à ceux qui l'avaient commandée. Mais ces *petrarii* et *lapicidae* sont souvent aussi des tailleurs de pierres qui exécutent les parties ornementales en pierre, ou même souvent des architectes dans le vrai sens du mot et quelquefois même des sculpteurs. C'était le cas de notre maître Jean. Il est parfois vrai architecte, quelquefois simple entrepreneur qui procure la pierre et la chaux à d'autres architectes. Il a sa barque avec laquelle il transporte la pierre. Il prête de l'argent et parfois il en emprunte. Il achète des terres, les fait cultiver, ou les cultive lui-même. Nous donnerons quelques exemples des diverses branches de son activité et de ses affaires.

Les Ragusains décidèrent en 1348 d'élever une grande église à leur patron saint Blaise. L'histoire de cette construction n'a pas encore été étudiée, mais on voit qu'elle dura quelques décades et se poursuivit même au XVe siècle. Un *protomagister* dirige la construction. Dans le livre notarial de Korčula de l'an 1379 maître Jean est désigné comme protomagister de la construction de Saint-Blaise. Par un contrat du 9 juin 1379 un certain Novak Vojnović de Korčula s'engage à lui procurer pour l'église de Saint-Blaise une certaine quantité de pierre de la carrière de Krmača. Nous le trouvons encore comme protomagister du même édifice dans une décision du sénat de Dubrovnik du 6 juin 1381. Le sénat permet à maître Jean d'aller avec sa barque et son personnel à Korčula et de rester quinze jours en voyage. Mais en août 1382 on parle déjà de maître Jean comme de l'ex-protomagister de Saint-Blaise. [1] En juin 1382 nous le trouvons encore au service de Dubrovnik, mais le document ne précise pas en quelle qualité, mais il s'agit en tout cas de travaux publics. Le Petit Conseil décide le 26 juin 1382 que les fonctionnaires des travaux publics lui donnent une avance de 300 perpers [2] sur la somme qu'il doit percevoir. Parmi ses successeurs à la charge de protomagister se trouve un certain Jean de Sienne (Magister Johannes de Senis). On sait que cette église de Saint-Blaise fut détruite en 1706 par un incendie et que quelques années plus tard l'église baroque actuelle fut élevée à la même place. Nous pouvons nous imaginer quel était l'aspect de la vieille basilique d'après d'anciennes images de Dubrovnik, des descriptions de l'église ; une étude détaillée, des recherches dans les archives pourraient être

[1] Aux archives de Dubrovnik, *Diversa cancellariae*, 25, folio 129.
[2] Aux archives de Dubrovnik, *Reformationes*, 25, f. 89.

utiles. La question qui se pose est, si l'on pourrait déterminer la part de maître Jean dans cette construction. Les autres œuvres architecturales dont on dit qu'il fut l'auteur ne se sont non plus conservées, mais nous en parlerons quand même pour montrer quelle fut son activité.

Ainsi notre maître s'engagea le 21 mars 1388 envers la ville de Korčula à construire une loggia à côté de l'église de Sainte-Marie (qui se trouve sur la place principale de Korčula) [1].

Le 26 mars maître Jean fit un contrat avec Radeta Mišetić, noble de Korčula, pour la reconstruction de la façade d'une maison de Korčula et on y parle spécialement des portes et fenêtres. Il est intéressant que Mišetić ne le paye pas en argent comptant mais lui donne une partie d'une vigne dans le village de Lumbarda [2].

Le 16 novembre 1391, il signe un contrat avec la ville de Korčula pour l'achèvement d'une tour, dont il construira deux des côtés d'après la partie déjà achevée, et pour bâtir encore une tour entière à la façon de celles de Dubrovnik [3].

En outre maître Jean est aussi sculpteur et fournit diverses parties des bâtiments qu'il n'élevait pas lui-même. Mais ici non plus nous ne pouvons identifier son œuvre. Je citerai en latin les passages essentiels car il est difficile de les traduire et je désire en outre qu'en rapportant les termes spéciaux cet article ait une valeur documentaire et puisse servir de base à d'ultérieures recherches.

Le 15 février 1387, à Dubrovnik, il s'engagea à construire pour Paško Rastoć noble de Dubrovnik un tombeau à côté de l'autel majeur près de l'église dominicaine à Dubrovnik. (« se obligat facere et construere unam sepulturam ser Pasque de Resti ad ecclesiam fratrum predicatorum iuxta altare magnum cum uno presbiterio fabricatam per illum modum sicut sciunt ser Junius de Sorgo et ser Lampre de Zereva de dicto laborerio informati »). Mais il n'exécuta point ce travail qui fut repris le 30 mars 1389 par maître Čeko de Monopoli [4].

Le contrat que signe maître Jean de Vienne le 5 septembre 1388 avec le protomagister de l'église de Saint-Blaise, Jean de Sienne qui, en dehors de saint-Blaise exécute d'autres travaux de construction, est très intéressant. Jean de Sienne signe au nom de Žore, fils de Bosa (Çorre de Bossa). Le tout laisse entrevoir que Jean de Sienne bâtit une maison pour Zore et qu'il fait la commande à cet effet de diverses parties à maître Jean de Vienne. Celui-ci s'engage à « dare

[1] Le livre notarial de Korčula de l'année 1388.
[2] Le livre notarial de Korčula de l'année 1391.
[3] Le livre notarial de Korčula de l'année 1391.
[1] *Diversa cancellariae*, 26, f. 160.

eidem unum parapetum supra andaviene quod est supra curiam domus dicti Çorre, cum collonellis fulcitis basa, et capitelis altitudinis illorum collonellorum qui sunt ad rescontrum supra viam, et septem pillastrellos cum pigna et uno dente laboratis pro quoque, cum una lista supra dictos collonellos et pillastrellos, scorniçatam a parte, exteriori, et a parte anteriori, laboratam cum uno bastono. Item pavimentum plani anditi predicti de peciis X que sint scorniçate, ab uno ex capitibus, et sint latitudinis dicti anditi ». En outre maître Jean de Vienne s'engage à « scalinos pro scalla, domus dicti Çorre, tot quot fuerunt necessarii pro ipsa scalla, qui debeant esse longitudinis palmorum V et latitudinis unius pedis. Item voltam dicte scalle altitudinis unius pedis a parte anteriori cum cornice supratondum. Item quatuor dentes longitudinis VIII palmorum pro singulo et altitudinis unius grossi pedis et grossicie unius palmi. Item quator udentes de palmis VI longi et dicte altitudinis et grosicie. item quatuor alios dentes de palmis V longi. Item unam plancham de VIpalmis per utrumque latus ». Et il s'oblige encore à livrer « duas fenestras sarasineschas et unam balchonatam magnam de lapidibus de Vernicho smaratas et bene spuntatas ad precium fenestrarum Lampre de Cerieva, que sint magnitudinis et grosicie illorum Lampre ». Tous ces travaux doivent être faits en pierre de Vrnik ou de Krmača [1].

Maître Jean de Vienne et le tailleur de pierres local Cvetan Srljević s'engagent le 22 juin 1389 envers les fonctionnaires du gouvernement ragusain, qui dirigeaient les travaux publics à Ston, à livrer les pièces toutes prêtes de la manière suivante : « Videlicet primo unam portam pro subterraneo latam palmis sex, et altam palmis VIII cum dimidio pro yperperis septem. Item unam portam pro aditu scalarum latam palmis quinque cum arcu interçato pro yperperis sex. Item portas VIII quadras altas palmis septem cum dimidio, et latas palmis quatuor pro yperperis quinque pro singula porta. Item balconatas duas cum una columpna pro yperperis VIII pro singulla. Item fenestras novem gherbaviças, pro yperperis quatuor pro singula ipsarum. Item oreclas VI pro yperperis duobus. » Le maître Jean s'engage lui-même de faire « duo putealia cum duabus veris et cum duabus pignellis de bonis lapidibus de Vernicho, cum leborerio schieto, bene laborata. Item duas plancas longitudinis trium brachiorum et latitudinis trum palmorum de predictis lapidibus bene laborata ex utraque parte » [2].

Le 27 septembre 1389 maître Jean de Vienne s'engage à

[1] *Diversa cancellariae*, 27, f. 150.
[2] *Diversa cancellariae*, 27, f. 232.

aux dominicains à Dubrovnik les objets suivants exécutés en pierre de Vrnik : « videlicet columpnas duas grossas per traversum uno palmo cum dimidio, et columpnas viginti, grossis uno palmo tamen omnibus cum bassis et capitellis, que cum dictis bassis et capitellis sint omnes altitudinis seu longitudinis palmorum X cum dimidio et omnibus conodatis in medio, et capitelli sint longi per positionem muri, brachio uno, et latitudinis secundum proportionem columpne seu columpnarum » [1]. Cependant maître Jean n'exécuta pas lui-même ce travail mais le confia à d'autres tailleurs de pierres. Le 2 octobre 1389, il signe un contrat avec les maîtres Prvoje et Maroje Nikulić qui s'engagent à « de laborando columpnas XX grossas palmo uno de canna, de duobus peciis pro singula ita quod sint pecia XL columpnarum in medio conodatarum » [2]. Le tailleur de pierres Boža s'engage un jour plus tard, le 3 octobre « de laborando bassas XX columnarum » [3]. Le même jour, le tailleur de pierres Ratko Milićević prend la commande pour l'exécution « de laborando seu squadrando bene et suficienter capitellos XX longitudinis I brachii altitudinis pedis unius, latitudinis I pedis » [4]. C'est ainsi que pour le compte de maître Jean, deux maîtres travaillent à l'exécution des colonnes, d'autres à celle des bases et d'autres à celle des chapiteaux.

Nous avons vu plus haut que maître Jean de Sienne se servit de notre Jean de Vienne pour l'exécution de parties architecturales pour la construction d'une maison particulière. Cette année-là nous avons un nouvel exemple d'une commande que Jean de Sienne fait à Jean de Vienne de certains chapiteaux dont il précise la forme et Jean de Vienne engage à son tour le tailleur de pierres Ratko Milićević. Dans le contrat du 10 octobre 1389 on en parle ainsi : « Ratchus Milichievich fecit manifestum quod ipse se obligat et promictit magistro Johanni de Viena, intercidere cum laboreno schieto capitellos decem de lapidibus per ipsum quadratis, usque adduos menses proximos sub ea forma quam sibi dabit magister Johannes de Senis protomagister sancti Blasii... » [5] Il n'y a rien de personnel dans ce travail de la part de Jean de Vienne qui ne joue que le rôle de simple entrepreneur ni de la part de Milićević qui se borne à copier d'après le modèle qui lui a été donné.

Le 10 janvier 1390 maître Jean de Vienne signe un contrat dans lequel il est expressément désigné comme habitant de Korčula, par

[1] *Diversa cancellariae*, 29, f. 13.
[2] *Diversa cancellariae*, 29, f. 15 v.
[3] *Diversa cancellariae*, 29, f. 16 v.
[4] *Diversa cancellariae*, 29, f. 16 v.
[5] *Diversa cancellariae*, 29, f. 29.

lequel il s'oblige à livrer à Marin Gundulić pour sa maison de Gruž quelques travaux architecturaux en pierre de Vrnik et cela en termes suivants «... primo passus VI listarum de lapidibus illius latitudinis et grossicie, facte et laborate qualiter sunt ille curtivii locye nove de Rgusio. Item portam unam altam ab intus usque ad pcstas archus per omne latus uno passu et largam brachiis III ab intus. Item unam aliam portam altam uno passu et largam bracchiis duobus ab intus quarum portarum maior debet esse cum uno archo aguto et altera cum uno limitari ambe sinusate per cantonos ab extra. Item duos balchiones scletos, laboratos ut est ille ser Lampre de Zerieva, domus sue, que est supra curiam illorum de Volcassio, qui sint lati ab intus pro singulla palmis VII de communi et alti palmis VI, et pro singulo balchione unum colonellum pulcrum, et quod lapides dictorum balchionum sint integri de uno peccio. »[1] Ce contrat montre, et de nombreux autres nous révèlent aussi, que l'on commandait des pièces architectoniques d'après des modèles qui se trouvaient déjà sur d'autres édifices. La question se pose tout de même s'il s'agissait d'une imitation fidèle ou bien si malgré les modèles donnés, les sculpteurs donnaient à leurs œuvres un cachet particulier. Nous savons que les architectes, malgré les types de construction qu'on leur imposait, savaient y mettre quelque chose de personnel et montrer leur esprit créateur. Aucune des deux œuvres ne s'étant conservée et ne pouvant faire des comparaisons, nous ne pouvons savoir ce qu'il en était dans ce cas.

Le 26 janvier 1390 maître Jean signe un contrat avec le noble Luka Bunić par lequel il s'engage à livrer les pierres suivantes pour la plupart en pierre de Krmača : « Primo planchas duas longhas palmis VIII et late palmis quatuor pro sindulla et grossas quantum sunt ille domus illorum de Volchassio in scala curie laborutas et scorniçata cum dentellis a circha, secundum quod erit necessarium. Item plancham unam de dicta petrina, longham palmis VI et latam palmis quatuor et grossam quantum suprascripte, laboratam bono laborerio legalli. Item dentes III de petrina de Vernicho longos palmis V pro singullo et altos pede I cum dimidio pro singullo et grosso uno palmo, laboratos ut sunt illi fenestre sarasinesche ser Lampre de Zrieva. » Ce qui est intéressant dans ce contrat c'est que le garant de maître Jean de Vienne est son homonyme Jean de Sienne protomagister de l'église de Saint-Blaise [2].

Maître Jean de Vienne exécute aussi les travaux en pierre pour l'église de Saint-Blaise à Dubrovnik dont il avait été protomagister.

[1] *Diversa cancellariae*, 29, f. 50 v.
[2] *Diversa cancellariae*, 29, f. 56 v.

A cette époque maître Čeko, originaire de Monopoli en Italie, méridionale, travaillait aussi à Dubrovnik. Il s'était engagé à exécuter plusieurs travaux pour l'église de Saint-Blaise, mais ne les fit point et les procureurs s'adressèrent à Jean de Vienne pour l'exécution de ces mêmes travaux. Il accepta par contrat du 6 avril 1391 les mêmes conditions que maître Čeko, mais l'on prévit la possibilité d'un travail plus étendu de sa part, travail qui dans ce cas recevrait le prix que maître Jean de Sienne protomagister de la construction fixera selon sa conscience [1].

Comme nous l'avons déjà souligné, nous ne pouvons juger la valeur artistique des œuvres de maître Jean de Vienne puisque aucune de celles mentionnées dans les contrats cités ci-dessus ne s'est conservée. D'après la description des travaux qu'on trouve dans ces contrats nous pouvons quand même nous représenter le genre de travail et l'exécution. Un expert spécialisé en rapport avec l'étude des autres nombreux contrats de divers maîtres conservés dans les archives de Dubrovnik, pourrait tirer des conclusions beaucoup plus importantes. Peut-être que maître Jean de Vienne subissait une certaine influence de maître Jean de Sienne, mais il en exerçait une sur les maîtres locaux. Nous avons vu qu'il leur confiait l'exécution de certains travaux et certainement il leur donnait les directives. Nous pouvons encore mieux affirmer qu'il exerça cette influence sur les maîtres locaux car divers jeunes gens apprenaient le métier chez lui, et divers maîtres entraient à son service pour un certain temps. Nous citerons les exemples que nous avons trouvés.

Déjà le 10 août 1382 maître Jean de Vienne, désigné dans le contrat comme ex-promatogister de l'église Saint-Blaise, signe à Dubrovnik un contrat avec le tailleur de pierres Radoslav Ratković, par lequel celui-ci s'engage à servir Jean n'importe où pour la durée d'un an, à partir du jour où Ratković commencera son travail à Korčula [2].

Nous savons encore que Marko Milićević de Korčula apprit son métier chez maître Jean. Nous le trouvons en décembre 1387 comme apprenti à son service, et le 7 décembre de la même année ils signent un contrat à Korčula par lequel Marko Milićević s'engage à rester encore deux ans chez maître Jean pour apprendre le métier [3]. Plus tard nous voyons Marko Milićević, passé déjà maître, encore au service de Jean et cela peu de temps après les deux ans d'apprentissage.

[1] *Diversa cancellariae*, 29, f. 195.
[2] *Diversa cancellariae*, 29, f. 129.
[3] *Livre notarial* de Korčula de l'année 1387.

Dans les *Diversa cancellariae* de Dubrovnik [1] est noté un contrat du 7 mars 1390 par lequel Marko Milićević s'engage à servir pendant un an maître Jean de Vienne et par lequel les engagements antérieurs sont annulés. Le frère de Marko, Ratko Milićević entre le 11 janvier 1390 au service de maître Jean pour la durée d'un an [2], et nous avons vu plus haut que maître Jean lui donnait occasionnellement du travail. Le jour avant, le 10 janvier, le tailleur de pierres Božo Dabojević signe un contrat avec Jean de Vienne par lequel il s'engage à le servir dans son métier avec son garçon, n'importe où [3].

Le 21 février 1390, Tomko Marinić de Šipan fait avec Jean de Vienne un contrat par lequel il lui donne son fils Živko en service pour la durée de six ans pour qu'il apprenne le métier [4]. Le 1er octobre 1390, Maroje Dragošević signe un contrat à Dubrovnik par lequel il entre au service de maître Jean pour la durée de trois ans dans le but d'apprendre le métier [5].

Le maître connu Hranić Dragošević de Korčula, le constructeur de la première phase de la cathédrale de Korčula et de la partie inférieure du clocher, était un élève de maître Jean de Vienne. Il avait fait avec celui-ci un contrat par lequel il entrait à son service pour une durée de six ans et demi, mais Hranić Dragošević voulut quitter le service avant ce terme, ce qui amena un procès devant le tribunal de Korčula, au cours duquel Hranić affirmait que maître Jean l'avait affranchi de l'engagement de rester chez lui. Cependant le tribunal, par sentence du 10 octobre 1390, décida que Hranić devait rester encore deux mois au service de maître Jean et pour le reste que leurs engagements mutuels étaient annulés [6].

Nous avons parlé de ce que nous avons trouvé dans les archives, ce qui éclaire l'activité d'architecte et de sculpteur de maître Jean de Vienne. Ce sont des faits qui peuvent être intéressants pour l'histoire de l'art et de la civilisation. Mais nous le retrouvons encore dans de nombreux documents de Dubrovnik et de Korčula, où il joue le rôle d'homme d'affaires qui fournit la pierre et la chaux, commande du bois, parle de transport par barques, est le créancier de divers débiteurs et parfois mais plus rarement est lui-même débiteur, achète des terres à Korčula, les donne en bail et en prend lui-même à cultiver.

[1] Livre 29, f. 68 v.
[2] Contrat dans les *Diversa notariae*, 10, f. 91.
[3] *Diversa notariae*, 10, f. 91.
[4] *Livre notarial* de Korčula de l'année 1390.
[5] *Diversa notariae*, 10, f. 128.
[6] *Livre de tribunal* de Korčula de l'année 1390 sous les dates du 3 et 10 octobre.

Nous savons certainement sans pouvoir préciser la date, que maître Jean de Vienne quitta Dubrovnik et s'installa à Korčula. Nous pensons qu'en 1385 il travaillait encore à Dubrovnik. Le Petit Conseil permet cette année-là aux procureurs des dominicains de louer trois toises de terrain à maître Jean de Vienne au prix annuel de cinq perpers, pour la construction d'un bâtiment dont les fondations devaient être prêtes en deux mois. Huit jours plus tard, le 8 août, le Petit Conseil vint sur le terrain pour voir la parcelle louée à maître Jean et à cette occasion il détermine la trace et la largeur des chemins à y tracer [1]. Nous ne pouvons savoir de la décision du Conseil où se trouvait ce terrain, si c'est dans la ville même ou dehors. On ne peut savoir non plus à quelles fins devait être bâti cet édifice, mais étant donné qu'il s'agit d'une construction sur un terrain pris en bail, il s'agissait probablement d'un atelier de sculpteur de caractère provisoire. Cela prouve que maître Jean demeurait en 1385 encore à Dubrovnik, mais nous trouvons souvent son nom dans les livres notariaux de Korčula à partir de 1388 et dans un contrat signé le 10 janvier 1390 à Dubrovnik on en parle spécialement comme habitant de Korčula. Il fait toutes ses acquisitions en pierre et chaux pour Dubrovnik et Ston exclusivement à Korčula. Mais même pendant son séjour à Korčula il vient souvent à Dubrovnik où il signe dans la chancellerie et notariat de Dubrovnik des contrats pour la fourniture de travaux en pierre.

Dans le livre notarial de Korčula, qui se trouve à Zadar avec le reste des archives de Korčula, on trouve le testament de notre maître Jean de Vienne avec la date du 14 juillet 1392. Malheureusement au cours de mon travail dans ces archives je n'ai pas copié tout ce testament. De mes notes il résulte qu'il appelle sa femme par le nom croate de *Anica*. Le maître parle des biens qu'il a à Korčula et à Dubrovnik et du four à chaux qu'il a à Vrnik en société avec Andjelo fils de Marin de Cherchianis, noble de Korčula, et il laisse aux franciscains du vicariat de Bosnie qui fondaient justement un couvent sur l'île de Korčula cent mesures de chaux. Après cette date nous ne trouvons plus sa trace dans les archives de Korčula et de Dubrovnik d'où nous concluons qu'il dut mourir en 1392 à Korčula.

Malheureusement, bien que maître Jean ait déployé une activité considérable à Korčula et Dubrovnik, aucune œuvre qu'on pourrait lui attribuer ne s'est conservée. Mais ce n'est pas seulement son sort mais celui de presque tous les maîtres du XIVe siècle à Korčula et à Dubrovnik, dont on parle dans les documents. A Raguse une des

[1] *Reformationes* des archives de Dubrovnik, livre 26, f. 34 v v et 36 v.

causes est sans doute le grand tremblement de terre de 1667 qui causa de grands dégâts, car même les œuvres des maîtres des xve et XVIe siècles ne se sont conservées qu'en petit nombre, surtout pour ce qui est de l'architecture des maisons particulières. Quoique nous admirions les superbes monuments de Dubrovnik, ce n'est qu'une petite partie de ce qu'il y avait avant ce cataclysme. Quant à Korčula, on peut affirmer que l'abondance de la pierre et la facilité de son acquisition faisaient que les habitants de Korčula démolissaient avec facilité les vieux édifices jusqu'à la fin du xive siècle et élevèrent aux xve et xvie siècles, époque de l'architecture actuelle de Korčula, les édifices qui avaient l'attrait du neuf.

Nous avons à peine osé attribuer le relief de saint Antoine ermite avec l'inscription *Sanctus Antonius de Vienna* qui s'est conservé à Korčula à maître Jean quoiqu'on ne lui donne nulle part la qualité de sculpteur, mais nous savons déjà que les *petrarii* ou *lapicidae* faisaient des statues même s'ils ne s'appelaient pas expressément sculpteurs. Peut-être que par des recherches plus minutieuses on réussira à attribuer encore autre chose à maître Jean, car l'étude des monuments du xive siècle à Dubrovnik et à Korčula a le caractère de recherches détaillées. Dans la ville de Korčula on pose au xive siècle un relief primitif mais très expressif de la confrérie de tous les Saints sur la maison de la confrérie, puis le relief avec le monogramme du Christ et les instruments de la passion sur la maison de la famille Giunio, ainsi que la porte d'entrée de la maison du chancellier de Korčula Antun Furlani de Spegnimberg en Italie septentrionale et qui avait été en fonction à Korčula aux xive et xve siècles [1], porte qui se trouvait encore récemment dans une autre maison. Peut-être que quelques-unes de ces œuvres viennent de l'atelier de maître Jean, comme certains le pensaient. Sur le Narodni trg de Split se trouve la grande statue en relief de saint Antoine ermite appuyée sur la maison du coin d'où une rue mène vers le Péristyle. Le relief porte une inscription qui dit que Ciprijan de Ciprianis, alors recteur de Korčula, avait fait faire cette statue à Korčula en 1394 [2]. L'année 1394 nous délivre de la tentation d'attribuer cette statue à maître Jean, car nous avons vu qu'il mourut en 1392. Mais même si le culte de saint Antoine ermite pénétrait par d'autres voies en Dalmatie, nous pensons même involontairement que l'exécution de cette statue à Korčula est le fruit de l'activité à Korčula de maître Jean de Vienne qui, à en juger par le relief conservé à Korčula, propageait le culte de ce saint vénéré surtout

[1] De tous ces monuments voir l'article de Vid Vuletić-Vukasović dans *Starinar*, Beograd, 1886, nº 1.

[2] Bulić-Karaman, *Palača cara Dioklecijana u Splitu*, Zagreb, 1927, p. 243.

dans sa patrie et qui fut pour cela appelé Sanctus Antonius de Vienna.

Dans l'étude du gothique dalmate nous n'avons jusqu'ici considéré comme modèles que l'Italie et surtout Venise. La longue activité du maître français Jean de Vienne à Korčula et à Dubrovnik nous induira peut-être à faire nos recherches comparatives sur le gothique dalmate avec les modèles directement venus de France.

Vinko Foretić.

VOYAGEURS FRANÇAIS EN DALMATIE ET DANS SON ARRIÈRE-PAYS : CYRILLE (ADOLPHE D'AVRIL) ET CHARLES YRIARTE

Après le conteur Xavier Marmier, l'archéologue Albert Dumont et l'amateur et fantaisiste Charles Levasseur dont les voyages en Dalmatie ont formé l'objet d'un précédent article [1], nous allons parler de deux autres Français, auteurs de récits de voyages en Dalmatie et dans son arrière-pays croate et serbe, *Cyrille* (pseudonyme du diplomate Adolphe d'Avril) et *Charles Yriarte.* Aussi différents entre eux que les voyageurs du premier groupe, d'Avril et Yriarte s'en détachent par leurs qualités littéraires et, aussi, par l'ordre chronologique. Si Xavier Marmier charme par son style, si Dumont inspire confiance par la sûreté de la méthode scientifique qui préside à ses enquêtes, si Levasseur amuse par ses supercheries malhabiles et anachroniques, le diplomate d'Avril nous découvre ses sympathies par la transparence même de son pseudonyme : remontant aux apôtres slaves, il trouve dans l'histoire non seulement un violon d'Ingres pour occuper ses goûts intellectuels, mais aussi un sujet de combinaisons et d'inférences réconfortantes pour un agent politique de la France, meurtrie en 1871. Quant à Charles Yriarte, peintre et écrivain comme Théophile Gautier, il a, l'exubérance du style en moins, les goûts artistiques de celui-ci, corrigés cependant par le souci d'impartialité et d'exactitude dans l'information. Car, dans son bagage, il ne porte pas seulement des crayons et des pinceaux, il n'oublie non plus d'y mettre toute une bibliothèque, comportant la documentation indispensable pour le sujet qu'il traite, pour le pays qu'il visite. Bref, ce peintre ambulant qui marche sur les traces de Valerio, dont les portraits de types balkaniques l'ont fasciné autant que Gautier lui-même, est le représentant accompli du voyageur écrivain et artiste, qu'attirent les monuments et les paysages aussi bien que les mœurs et les aventures.

[1] V. *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1944.

Ainsi que dans notre article précédent, nous employons ici le nom « Dalmatie » dans un sens très large, comme enseigne d'itinéraire plutôt que comme idée politique ou géographique précise. Soucieux de maintenir l'unité du voyage, nous avons adopté cette méthode qui, si elle a des inconvénients, permet cependant de grouper des pays habités par les Italiens, les Slovènes, les Croates et les Serbes, de la Soča, par Trieste, l'Istrie et la Dalmatie, jusqu'en Monténégro et à la Bosnie-Herzégovine, célèbre par l'insurrection de 1875-76.

*
* *

Adolphe d'Avril, né à Paris en 1823, mort à Coppières en 1904, entra très jeune au Ministère des affaires étrangères où il fut attaché à la direction politique. En 1866, il se trouve à Bucarest, en qualité d'agent politique et consul général. C'est là et en des voyages qui le mènent à son poste qu'il trouve l'occasion d'enrichir son érudition par des observations *de visu*. En 1873, il représente la France à la Conférence de Constantinople, chargée d'élaborer les tarifs du canal de Suez. Connaisseur des affaires d'Orient, il n'est cependant promu ministre plénipotentiaire que pour être en même temps transféré au Chili (1876), poste d'où il passe à la retraite (1883). Mais l'arrêt de sa carrière de diplomate ne marque nullement la fin de son activité publiciste, il s'en faut. C'est à partir de 1883 qu'il publie la partie la plus importante de ses travaux et chroniques de politique internationale.

Les débuts de sa carrière d'écrivain s'occupent de l'histoire religieuse : *Documents relatifs aux églises de l'Orient, considérées dans leurs rapports avec le Saint-Siège de Rome*, Paris, Duprat, 1862, -18°; *Héraclius, ou la Question d'Orient au septième siècle* (extrait du *Bulletin de l'Œuvre des pèlerinages en Terre Sainte*), Paris, 1862 ; *La Bulgarie chrétienne* (1863). En 1868, consul général en Roumanie, il publie *La Bataille de Kossovo*, traduction de poésies populaires serbes, avec une introduction sur l'histoire serbe, œuvre que l'on apprécie toujours pour ses qualités littéraires non moins que pour ses sentiments.

Ses fonctions diplomatiques l'obligeant sans doute à l'anonymat, il publie, en 1869, *Les Populations de l'Europe Orientale, par un Français* (in-8, Librairie du Luxembourg). De l'anonymat il passe au pseudonyme de Cyrille, sous lequel il fait, en 1876, successivement paraître : *De Paris à l'île des Serpents à travers la Roumanie, la Hongrie et les Bouches du Danube*, Paris, Leroux, in-12 ; *Voyage sentimental dans les pays slaves, Dalmatie, Monténégro, Herzégovine, Croatie, Serbie, Bulgarie, Galicie, Bohême, Slovénie*, Paris,

Palmé, in-12, 311 p. ; *La France au Monténégro, d'après Vialla de Sommières et Henri Delarue. Récits de voyage, publiés et complétés par..., auteur du Voyage sentimental dans les pays slaves*, Paris, Leroux, in-12 [1].

Or si le choix de ce pseudonyme — Cyrille — nous intrigue, nous n'avons qu'à nous reporter à l'année 1874, car dès lors d'Avril s'était intéressé aux luttes des deux apôtres slaves contre les Germains, dans un article du *Contemporain* (avril et mai). En mai 1877, il publie encore son *Mémoire sur la langue, l'alphabet et le rite attribués aux apôtres slaves du IX*e *siècle*, paru aussi chez Ernest Leroux in-8, 39 pp. Sur la foi de Rački (*Pismo slovjensko*, Zagreb, 1861), du P. Jean Martinov (*Les manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale de Paris*, Paris, 1858, in-8), de Miklošić (*Altslovenische Formenlehre in Paradigmen*, Vienne, 1874, et de Giensel (*Geschichte der Slavenapostel, Cyrill und Method und der slawischen Liturgie*, 2e éd., Vienne, 1861), d'Avril résume l'œuvre des apôtres dans les termes suivants : « 1° ils ont substitué dans leurs offices une langue slave au latin ; 2° ils ont écrit cette langue avec les caractères glagolitiques ; 3° ils ont conservé l'ancienne hiérarchie locale fondée par saint Andronic et 4° ils ont conservé la discipline et le rite romains ». « Les disciples appliquèrent ingénieusement le système de leurs maîtres à des pays de rite grec. Saint Cyrille et saint Méthode n'ont donc agi sur les Slaves orientaux et septentrionaux qu'indirectement... L'œuvre directe, l'œuvre personnelle et apostolique des deux saints slaves a été toute occidentale, toute glagolitique et toute romaine. »

Il reprend le même sujet en 1885, en publiant dans la « Bibliothèque slave elzévirienne » (vol. VIII) : *Saint Cyrille et saint Méthode. Première lutte des Allemands contre les Slaves, avec un essai sur les destinées du glagol et un mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite des apôtres slaves au IX*e *siècle*, — petit livre in-18, publié chez Leroux, qu'il signe cependant de son nom, n'étant plus obligé à la discrétion diplomatique. Quoique ce soit en partie la reproduction du *Mémoire* de 1877, qui y forme la IIe partie (p. 123-204) et *passim*, du *Voyage sentimental*, dont nous parlerons ci-après, d'Avril y montre tout de même d'avoir enrichi sa documentation en

[1] Signalons que d'Avril connaissait à fond le livre de Delarue, secrétaire du prince Danilo Ier (de 1856 à 1859), puisqu'il avait, dès 1862 écrit une *Notice sur Henri Delarue*, servant d'introduction au livre de cet enthousiaste, mort à l'âge de 40 ans, au moment où il devait regagner le Monténégro, pour répondre à l'invitation du prince Nicolas. Le livre de Delarue est intitulé : *Le Monténégro, histoire, description, mœurs, usages, législation, constitution politique, documents, et pièces officielles...* Paris, Duprat, in-12.

y ajoutant le livre de Louis Léger (*Cyrille et Méthode*, Paris, 1868) et celui de l'Allemand de Breslau, J. F. Neugebauer (*Die Süd-Slawen und deren Länder*) ainsi que deux écrits qui venaient de paraître en 1885 : *Život sv. Methoda apostola riše Velko-Moravske a Slovanu vubec* (Brno) et un discours prononcé par le slavisant croate Jagić à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Tous ces efforts d'érudition, s'ils n'ont pas enfanté de récits très brillants ni bien originaux, n'en témoignent pas moins d'un engouement sérieux, d'une sympathie durable, qualités qui, malgré l'éloignement, allaient croissant avec l'âge de telle manière que la retraite de d'Avril était celle d'un spécialiste, chroniqueur et bibliophile fécond et apprécié, des choses de l'Orient européen. Mais, avant de passer à cette période, nous voudrions examiner ce *Voyage sentimental*, dont le titre est très personnel : ne contient-il pas, de la part de l'auteur, l'aveu que ce livre n'est pas seulement une preuve de connaissances, acquises en lisant et voyageant, mais aussi de ses sentiments. C'est, il nous semble, un livre bien inégal. Produit un peu sec d'un érudit, d'un rationnel, qui ne manie pas la plume par effusions abondantes. Et cependant, quand on le compare à quelques autres parmi ses livres qui, comme les *Négociations relatives au Traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi*, 1875-1886, publié en 1886, le surpassent sans conteste dans leur genre, on s'aperçoit que l'auteur s'efforce de se dérider, de pratiquer l'humour d'un Sterne, dont l'œuvre immortelle a dû lui inspirer le titre. Le succès est toutefois un peu maigre, car, bien qu'il exprime ses prétentions d'artiste [1], l'artisme n'y apparaît que dans l'humeur vagabonde de l'auteur qui saute d'un pays à l'autre, en permanente solution de continuité, qui intitule son chapitre premier « Dalmatie », pour n'effleurer cette province qu'en évocations historiques ou en conversations avec un vieux moine, originaire des Bouches de Cattaro (Kotor), qu'il aurait trouvé dans l'*Antico caffé Tommaso* à Trieste. Conversations entre voyageurs rencontrés sur le bateau ou à l'auberge, rencontres supposées plutôt que réelles puisque leurs déclarations sont toujours programmatiques ou typiques. Et, surtout, l'usage, voire l'abus, qu'il fait de l'élément poétique [2] — tous ces éléments nous montrent que d'Avril n'avait pas la veine parti-

[1] Le livre débute ainsi : « Pour *un artiste*, ennemi mortel du chemin de fer et des sentiers battus, la route la plus intéressante pour aller en Orient est celle qui passe par la Suisse et le Tyrol. »... « Voici bientôt... Padoue, où je fais à la chapelle peinte par Giotto une visite qui, pour *un artiste* chrétien, est presque un pèlerinage, » p. 6, etc...

[2] Au chapitre VI — Serbie — il insère, *in extenso* ou en fragments, non moins de douze chansons populaires serbes : il ne faut pas oublier qu'en 1868 il avait publié, en français le cycle de la bataille de Kossovo.

culièrement poétique, bien que celle-ci aurait été de son goût, ainsi que le prouvent les trop fréquents renvois au *Voyage sentimental* dans une œuvre aussi sérieuse qu'est celle qu'il avait consacrée, en 1886, au Traité de Berlin.

Ce qui compte dans le *Voyage sentimental* ce sont par contre les observations politiques sur le développement et les aspirations des jeunes peuples slaves. C'est ainsi qu'arrivé de Vérone à Gorice, qu'il appelle par son nom slovène *Goritza*, il constate (sur la foi de renseignements) que c'est un foyer slave, un des points sur lesquels « le Slave » lutte contre l'invasion intellectuelle et politique de l'Italie et de l'Allemagne (p. 7). Le nom de Nabresina lui est aussi une preuve que le pays où il se trouve est slave. « Aussi bien, ajoute-t-il, toute la campagne autour de Trieste, et la basse classe dans la ville, appartiennent-elles à la nation slovène... » (p. 8).

A Trieste, au café, notre auteur prétend avoir fait la connaissance d'un vieux moine Boccais, portant naturellement un nom en *itch*, mais qu'il appelle simplement frà Angelo. Ce témoin de la domination vénitienne qu'enfant il aurait connue à Perast, des campagnes françaises du général Lauriston, dont il aurait, enrôlé comme dragon dans l'armée française, tenu le cheval par la bride, lui sert de porte-parole pour des réflexions sur l'histoire de Raguse (Dubrovnik), dont le Sénat ne voulait longtemps pas permettre la construction d'une église orthodoxe dans l'enceinte de la ville ; — et au moment où l'esprit philosophique avait rendu les dispositions des sénateurs plus souples, la République avait cessé d'exister, du fait de l'occupation française (p. 19).

Les souvenirs du régime napoléonien inspirent à l'auteur aussi les quelques pages qu'il consacre à la « république » de Poljica (Politza). Après avoir rappelé la répression de l'insurrection des « Politziens », en 1807 sur l'ordre du général Marmont, il ajoute qu'en méditant sur cette histoire il admirait, « dans sa portée philosophique, le scrupule religieux des bramanes indiens qui époussètent un siège avant d'y prendre place, afin de ne pas s'exposer à donner la mort, sans s'en apercevoir, à un petit être vivant » (p. 15).

De Poljica, toujours par le truchement de frà Angelo, il passe aux traditions légendaires des Bouches de Kotor, ce qui lui permet de publier *in-extenso* sa traduction de la chanson populaire *Milosch chez les Latins*. Et ce chapitre sur la Dalmatie se termine par un rappel rapide de l'administration vénitienne laquelle, au moins dans les Bouches, aurait été libérale, alors que l'Italie moderne n'a pas hérité du prestige de Venise. » L'italianisme a suscité le slavisme. Le sentiment national, sur toute la côte orientale de l'Adriatique, se traduit aujourd'hui par une hostilité violente contre

l'Italie. » Quant au régime français, d'Avril a remarqué qu'on se rappelle avec plaisir ses bienfaits, notamment la construction de routes (p. 26).

Le chapitre II, relatif au Monténégro, n'est qu'un dialogue entre un Allemand et un Français, rencontrés dans le même café de Trieste ; l'Allemand, homme instruit, fit cependant à l'auteur l'effet de « n'avoir pas encore digéré tout ce qu'il avait appris dans sa jeunesse pour conquérir un grade assez élevé à l'Université de Bonn. » L'Allemand, qui commence la conversation en affirmant catégoriquement que les Monténégrins sont des brigands fieffés, encaisse les réponses du Français qui connaît leur pays où « tel que vous me voyez, je me suis laissé entraîner dans leur repaire ». L'Allemand ne s'aperçoit naturellement pas qu'on se moque de lui, et l'apologie des Monténégrins n'en est que plus amusante.

Passant à l'Herzégovine (chapitre III), l'exposé de l'auteur devient plus systématique : c'est l'histoire des conditions sociales qui précédèrent l'insurrection de 1858, avec un curieux fragment de chanson populaire où il est fait allusion à l'arrivée en rade de Gruž (Gravosa) de deux vaisseaux de guerre français, sous le commandement d'Edmond Jurien de la Gravière, envoyés par le gouvernement français pour appuyer les négociations. Dans tout ce récit, où les assertions sont solidement étayées, disparaît cependant l'artiste qu'au chapitre précédent l'auteur met toujours en avant et à qui il fait même prendre des croquis [1].

La disposition réceptive de l'auteur se retrouve au chapitre IV, consacré à la Croatie. Il y entre par Riéka (c'est ainsi qu'il appelle cette ville), où il note les travaux d'agrandissement du port, fort coûteux pour les Hongrois et d'un rendement incertain. « La ville a un aspect italien. A côté de quelques travaux exécutés *propter pompam et ostentationem*, les vieux quartiers restent obstrués, tortueux et malsains. La population, qui est croate, professe des sentiments patriotiques, mais sans beaucoup d'activité... Les habitants ne parlent que le serbo-croate, avec un peu d'allemand ou d'italien » (p. 58).

Le voyage par chemin de fer de Riéka l'impressionne beaucoup. A Zagreb, petite capitale, concentrée à cette époque sur les deux collines de la Ville-Haute et du Chapitre, d'Avril ne manque pas d'être frappé du charme du costume national des campagnards qu'il trouve « très joli et très original » et dont il donne une description détaillée. Le type de ces femmes croates, auquel il

[1] « Je me suis mis immédiatement à crayonner une esquisse de ces deux personnages » (p. 28).

trouve un mélange de sang avare, ne lui plaît cependant pas, impression qu'il corrige seulement au bénéfice du « monde élégant ». Mais ces visages aussi lui semblent défigurés par les coiffures, « monuments affreux », qui les surmontent et dont l' « artiste » a pu, heureusement, les abstraire, au moins par la pensée.

La visite du musée national lui inspire la réflexion suivante : « Les archéologues du XIXe siècle étudient l'âge des cavernes ; nos arrière-petits enfants découvriront l'*âge des casernes*, si nous ne sommes pas tous massacrés à la première rencontre, pour la plus grande gloire des caporaux, qui seront massacrés aussi. »

Le monument du ban Jelačić, érigé en 1864, le surprend par son air un peu débonnaire, d'où il infère sur le caractère des Croates, à l'allure plutôt bourgeoise que militaire, « avec un sens net de la situation, des idées fixes et bien déterminées, mais du calme et de la modération. » (p. 65).

Il y est également question des efforts qui faisaient de Zagreb à cette époque, le centre intellectuel des Slaves du Sud, de l'Académie et de ses publications, de l'évêque Strossmayer, et l'auteur se trouva à Zagreb justement le 19 octobre 1874, date de l'inauguration de l'Université, « rempart » « contre l'hégémonie intellectuelle de l'Allemagne et contre la pression de la Hongrie » (p. 69). Au départ il trouvait dans le train pour Sisak, des prêtres qui avaient également assisté à l'inauguration de l'Université et avec lesquels il vidait, à la gare, un verre de *slivovitza* à la santé de l'Université et de Strossmayer. L'accoutrement de ces prêtres, « gens aimables et très causeurs », l'amuse beaucoup, accoutumé qu'il était « à la régularité un peu militaire de la tenue des prêtres français ».

A Sisak, d'Avril prit le bateau à vapeur pour Belgrade, et ce voyage sur la Save lui inspire toutes sortes de souvenirs historiques, de Charlemagne à Napoléon. En Serbie (chapitre VI) c'est également une diversion historico-littéraire qui l'emporte sur la curiosité du voyageur que l'on supposerait être surtout disposé à recevoir des impressions.

Sous prétexte que « si l'on veut bien comprendre un peuple, ce n'est pas par les détails de la vie commune qu'on y arrivera : il faut chercher à saisir quelque part son âme ; il faut découvrir son idéal », notre auteur nous introduit dans le domaine de la chanson nationale serbe, engendrée par le désastre de Kossovo (1389). Il ne manque toutefois pas d'ajouter quelques pages sur la ville et la cathédrale de Belgrade, tracées sur le vif, ainsi que sur la situation politique, notamment sur l'assassinat du prince Michel, à Topčider, en 1868.

L'itinéraire dont l'auteur fait le récit dans le reste de son livre —

par le Danube jusqu'à Odessa, de là à Léopol, Cracovie et Prague — le tout agrémenté de citations de Byron, Mickiewicz et Taras Ševčenko, nous éloigne trop de l'Adriatique pour que nous devions l'y suivre. Au retour, un chapitre consacré à la Slovénie nous rapproche de nouveau de notre sujet.

« Par le Tyrol à Tselievetz » s'intitule le fragment par lequel l'auteur entre en territoire slovène. Son amour des Slaves lui fait naturellement voir dans Tselovets (Klagenfurt) surtout le centre slovène. Après une vingtaine de pages de considérations historiques où il est encore question de Charlemagne, notre voyageur descend à Ljubljana (Liubliana), ville de 30.000 habitants, dont 4.000 seraient Allemands. Arrivé un dimanche, il note la foule qui se presse dans les églises, recueille l'opinion d'un voyageur polonais sur la moralité de Ljubljana, attribuée à la rareté des touristes, mentionne l'activité littéraire de la *Matitza* et reproduit, d'après le poète autrichien Anastasius Grün (comte d'Auersperg) quelques renseignements sur la poésie populaire slovène. En manière de conclusion d'Avril ajoute quelques données sur la difficile position politique des Slovènes, obligés de se défendre au Nord contre les Allemands et au Sud contre les Italiens.

Faisant le bilan de son voyage en pays slaves, l'auteur a encore recours à son procédé favori qui consiste à faire parler un interlocuteur rencontré en route. Cette fois-ci c'est un ingénieur français qui avait longtemps travaillé en Autriche et en Roumanie et qui, fort judicieusement, formule le conseil que voici : « Mon compagnon de voyage disait encore qu'il est difficile d'entretenir une bonne entente avec ces populations si l'on affiche une partialité acharnée et intolérante en faveur des centralisations qui les oppriment ou des exploitations qui les ruinent... » (p. 300.) « En Turquie comme en Autriche, des expériences assez nombreuses et assez décisives devraient avoir démontré aux gouvernements qu'il faut renoncer résolument et définitivement à toute idée de centralisation et de fusion. » (p. 301).

Et arrivé à Venise, un matin qu'il se trouvait dans le ravissement devant un tableau de Giovanni Bellini, l'auteur, en se réveillant de sa vision, se trouva dans les bras de frà Angelo. Celui-ci le mit au courant de l'insurrection de Krivošije et, « une nuit, au clair de lune », « de sa voix grave et douce », lui donna cette conclusion : « Ce n'est pas la centralisation hongroise et allemande qui gagnera ou gardera ces populations à la cause de la monarchie. N'oublie jamais, ô mon fils ! que la domination sur un peuple doit être exercée par l'esprit. »

Nous nous sommes arrêtés plus longuement sur ce *Voyage sen-*

timental non seulement parce que c'est parmi les livres de d'Avril celui que l'auteur préférait, mais aussi parce qu'il explique l'attitude générale de cet écrivain vis-à-vis des Slaves, particulièrement des Slaves méridionaux. Pour caractériser cette attitude nous ne saurions faire mieux que de citer la profession de foi slavophile de son contemporain, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, Saint-René Taillandier lequel, dans son livre *La Serbie, Kara-George et Milosch*, (Paris, 1872), déclare ceci : « Si l'on me demande, comment j'ai été amené à retracer une histoire si éloignée de nous [1], je dirai simplement que j'étais conduit par un sentiment de curiosité, naturel aux hommes d'études, en même temps que j'obéissais à un des meilleurs instincts de notre race. Le géographe antique disait de nos pères : « Ils sont simples et spontanés, prenant volontiers en mains la cause de ceux qu'on opprime ». Chacun de nous comprend ce que signifient ces paroles ; ceux qui se sont occupés de littératures étrangères, ceux qui ont vécu par la pensée au delà des frontières de notre France, sentent peut-être plus vivement encore combien c'est là l'inspiration irrésistible de notre esprit. Sympathie pour le faible, ardeur à revendiquer les droits de l'opprimé, oui, c'était bien là notre premier sentiment, notre premier cri dès que nous jetions les yeux sur le monde. » [2]

Cette profession de foi de slavophilie, d'Avril aurait pu la signer, avec cette différence que ses sentiments à lui étaient étayés d'une longue expérience sur place.

Nous jetterons encore un coup d'œil sur la production littéraire de notre écrivain après son retour du Chili, et nous ajouterons, enfin, deux traits caractéristiques de ses rapports personnels avec les Croates et les Serbes.

L'ouvrage capital de d'Avril c'est, comme nous l'avons déjà dit, les *Négociations relatives au traité de Berlin*, œuvre solide, très documentée, qui classe son auteur parmi les meilleurs connaisseurs français de la Turquie balkanique de son époque, à côté d'un Engelhardt. [3]

Voilà ce que l'auteur lui-même dit de son ouvrage et de sa méthode de travailler : « Ces Négociations sont une *istoria documentata*. J'aurais pu éliminer les documents à l'effet d'imprimer au récit une

[1] Saint-René Taillandier n'a pas visité la Serbie.
[2] *O. c.*, Préface, p. V.
[3] Édouard-Philippe E., 1828-1916, jurisconsulte et diplomate français, ministre plénipotentiaire, auteur entre autres de la *Turquie et le Tanzimat*, Paris, 1882-1884, 2 vol.

allure moins heurtée ; mais pourquoi faire violence à la tournure de mon esprit, à mes habitudes de travail ? Je me méfie, d'ailleurs, des analyses, même des miennes : on y met toujours un peu du sien. » (453).

Remarquons en passant que d'Avril, en véritable diplomate de carrière, avait une opinion très haute des aptitudes exclusives de sa profession. Ainsi, à propos d'une divergence au sujet de l'emplacement d'un pont à construire sur le Danube, dont la solution fut déférée aux ingénieurs, il observe : « Les diplomates de l'avenir seront tantôt les ingénieurs, tantôt les inspecteurs des finances, contrairement à la saine doctrine et tradition, qui consiste à subordonner toujours le spécialiste au diplomate. » Nous savons aujourd'hui que ces prévisions sur la substitution du spécialiste au diplomate sont en train de se réaliser ; quant à savoir quelle des deux méthodes est la saine, c'est, il nous semble, une question encore ouverte.

Dans sa retraite, plus fécond que jamais, d'Avril s'occupe soit de ses sujets préférés (histoire slave au double point de vue, religieux et politique ; traductions de poésies : *Slavy Dcera*, choix de poésies slaves, Paris, 1896, in-12, soit de la chronique des événements d'Orient, collaborant à la *Revue d'histoire diplomatique*, à la *Revue des questions historiques*, à la *Revue de l'Orient chrétien*, à *La Quinzaine*, etc... Ses chroniques dans la *Revue d'histoire diplomatique*, de 1895 à 1898, sont surtout à signaler. Comme tous ses contemporains qui se sont intéressés aux Slaves d'Autriche et de Turquie, d'Avril était en relations avec l'évêque croate J. J. Strossmayer, sur l'activité patriotique duquel il avait écrit dans son *Voyage sentimental*. Dans la Correspondance Strossmayer-Rački, publiée par l'Académie de Zagreb par les soins de F. Šišić, nous trouvons deux traces de ces relations. Le 20 décembre 1868, Strossmayer envoie à son ami, l'historien Rački, président de l'Académie yougoslave, une lettre d'Avril, avec la prière de répondre à ses questions. Et l'évêque d'ajouter : « Les Français écrivent sur tout ce qu'ils savent et qu'ils ne savent pas, aussi sont-ils souvent très superficiels. Nous devons cependant reconnaître leur bonne volonté et leur rendre service. C'est pourquoi je désire répondre à d'Avril au plus tôt. » [1]

Dans le cas de notre auteur le scepticisme de Strossmayer ne fut, sans doute, pas justifié, car son dévouement aux Slaves ne fut ni superficiel ni passager. Plus tard, en 1886, l'évêque fut certaine-

[1] *Korespondencija Rački-Strossmayer*, Zagreb, 9128, p. 73 ; Šišić donne à d'Avril le prénom d'Alphonse au lieu d'Adolphe.

ment mieux avisé : ainsi qu'il l'écrit à Rački, le 23 juin, il croyait que l'invitation d'adhérer à la Société d'histoire diplomatique de Paris et à la *Revue d'histoire diplomatique*, que d'Avril lui avait adressée, pourrait être utile à la cause croate. « L'occasion se présentera peut-être où, nous aussi, nous pourrons publier dans cette *Revue* quelques écrits diplomatiques sur nos rapports avec l'Autriche et la Hongrie. » [1]

Et combien le soupçon même de superficialité était mal placé dans le cas de la curiosité slavophile du baron d'Avril, nous en trouvons le meilleur témoignage dans la préface du remarquable *Essai de bibliographie française sur les Serbes et les Croates*, 1500-1900, [2] dont l'auteur, Nicolas S. Pétrovitch, se déclare grandement obligé « par les renseignements, explications et les envois de livres » que ce diplomate français et écrivain-slavisant bien connu avait bien voulu lui fournir. Pétrovitch cite en particulier comme source bibliographique, la chronique publiée par d'Avril en 1898 dans la *Revue d'histoire diplomatique.*

Ainsi donc, l'érudit et le slavophile d'Avril possède des titres suffisants pour faire pardonner à l' « artiste » Cyrille l'envolée souvent médiocre de ses impressions de voyage.

*
* *

Charles Yriarte diffère d'Adolphe d'Avril sur tous les points. D'abord, il n'est pas diplomate ; loin de tout préjugé de caste, c'est un écrivain fécond, en même temps qu'un peintre habile qui a l'habitude de fixer ses visions par des croquis ; c'est aussi une nature aventureuse qu'attirent toutes les guerres et toutes les insurrections. Et c'est comme journaliste qu'il eut l'occasion de visiter la Bosnie-Herzégovine en révolte, tandis qu'il connaissait déjà l'Istrie, la Dalmatie et le Monténégro, d'où il avait apporté des dessins et des notes, de quoi faire des articles pour le *Tour du Monde* et la *Revue des deux Mondes* ; ces reportages furent publiés ensuite dans deux livres magnifiques que nous nous proposons d'étudier ici, tout en indiquant quelle est leur place dans l'ensemble de l'œuvre d'Yriarte, œuvre d'une richesse et d'une variété qui tiennent du prodige.

Né à Paris en 1832, d'une famille d'origine espagnole, le jeune Yriarte entra dans l'administration et devint inspecteur de l'Opéra. Mais dès lors il pratique aussi le journalisme, faisant lui-même les

[1] *Ibid.*, t. III, Zagreb 1930, pp. 211 et 228.
[2] Belgrade, 1900, éd. de l'Académie serbe.

dessins pour ses articles. Et quand en 1859 l'armée espagnole entreprend une campagne au Maroc, Yriarte s'y fait envoyer par le *Monde illustré*, où il publie ensuite une série d'articles sur cette campagne. Rentré à Paris, il s'adonne tout à fait au journalisme et, en 1860, ne manque pas d'accompagner en Sicile l'expédition « des mille », commandée par Garibaldi. A son retour il est rédacteur en chef du *Monde illustré*, où il fait la chronique hebdomadaire et des traductions de l'espagnol. En outre, il collabore au *Figaro*, à la *Vie parisienne*, etc... sous le pseudonyme de « Marquis de Villemer », emprunté au roman de George Sand (1864). Plusieurs volumes de ses chroniques, *Paris grotesque, les célébrités de la rue de* 1815 *à* 1863, (1864), *Portraits parisiens* (1865), *Portraits cosmopolites* (1869), alternent avec des récits de campagne, *Sous la tente, souvenirs du Maroc...* (1862), *Tableaux de la guerre* (1870), *Campagne de France* (1870-71), *La retraite de Mézières* (1871), *Les Prussiens à Paris et le* 18 *mars* (1871).

C'est en 1874, après des études sur place, qu'Yriarte publie *La Vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle... d'après les papiers d'Etat des Archives de Venise*, que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre. Partant d'une donnée biographique ou d'un trait de mœurs, l'auteur dresse, autour de la personnalité du patricien Marc Antonio Barbaro, une série de tableaux, fortement colorés et riches en détails, de toute la vie publique et privée de Venise au XVIe siècle. « Nous voulions écrire la vie d'un patricien, et nous avons été conduits fatalement à écrire l'histoire de son pays pendant la période que celui-ci a traversée » déclare-t-il modestement, non sans essayer d'en tirer, en guise de conclusion, un enseignement inspiré par la catastrophe française de 1871. [1]

De la Dalmatie et de son arrière-pays croate il n'est, naturellement, pas question dans ce livre, si non incidemment. Mais Venise, avec sa *Rive des Slaves* représente tout de même un point de départ, une invitation au voyage que Yriarte entreprendra, en effet, dès 1874. Le résultat de ce premier voyage vers l'autre rive que l'auteur s'ingénie à scruter de la *Riva degli Schiavoni*, est rapporté dans une

[1] « Quand on a étudié attentivement l'histoire de Venise, on peut dire que, dans aucun gouvernement, à aucune époque, on n'a poussé plus loin l'esprit de contrôle permanent à tous les degrés, et exercé plus durement la loi de la responsabilité personnelle. Jamais aussi, noble ou citadin n'a accepté avec plus d'abnégation le rôle restreint que l'élection lui conférait pour le bien de tous. Cette renonciation de l'individu au profit de l'État, cette subordination de l'intérêt public, c'est l'enseignement qui ressort de cette étude, et aucun sentiment, en ces temps infortunés pour chacun de nous, Français, ne pouvait plus toucher notre âme. Cette abnégation doit être désormais la loi de notre vie. »
O. c., p. 429.

série d'articles sur l'Istrie et la Dalmatie, publiés dans le *Tour du Monde* de 1875 et 1876, en même temps que dans sa doublure italienne, le *Giro del Mondo*. Cette même année les éditeurs milanais Treves publièrent une partie de ces articles richement illustrés, dans leur collection *Biblioteca di Viaggi*, sous le titre de *Trieste e l'Istria* (XXXIII, Milan, 1875), de sorte que l'édition en volume de la version italienne est antérieure au moins pour « Trieste et l'Istrie », (les autres parties, *La Dalmazia*, XLIX, et *Il Montenegro*, L, ayant paru en 1878) à l'édition française. Celle-ci cependant, publiée en 1878, embrasse le voyage entier, sous le titre *Les Bords de l'Adriatique et le Montenegro*, splendide in-4, de 643 p. avec 257 gravures sur bois et 7 cartes. Son pendant italien — édition de luxe — est postérieur [1]. Ce qui est particulièrement intéressant dans la version italienne, c'est l'annotation qui constitue tout simplement une réfutation des observations et des opinions d'Yriarte, que le commentateur anonyme de l'édition Trèves avait jugées trop favorables aux Croates et Slovènes. Raison de plus pour nous d'examiner aussi la fortune en Italie des récits de voyage de notre auteur.

Quant à son deuxième livre, *Bosnie et Herzégovine, souvenirs de voyage pendant l'insurrection* (Paris, 1876, in-12, 333 p.), publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* de la même année (t. XIV et XV), il vient, dans l'ordre chronologique des voyages de notre écrivain après celui sur l'Istrie, la Dalmatie et le Monténégro, ordre que nous respecterons ici, bien que la publication en livre de *Bosnie et Herzégovine* soit de deux ans antérieure à celle des *Bords de l'Adriatique*.

Débarqué à Trieste, l'auteur signale l'animation de son port, le cachet utilitaire de la cité cosmopolite, adouci cependant par la pureté du ciel. « Au milieu des éléments étrangers, variés et très influents, trois grands éléments nationaux dominent : l'Italien, l'Autrichien et le Slave. L'Italien se considère à Trieste comme en Italie et se base sur une raison de langue, de race, de souvenir et de voisinage. L'Autrichien commande avec douceur, règne avec mansuétude, et il a la raison évidente de la possession. Les Slaves ont la raison du nombre et ils enserrent de tous côtés la population. En attendant, chacun des trois tire dans son sens, et on arrive à une négation : c'est la politique statique, inventée par cet aimable homme d'État qui s'appelle M. de Beust. » (p. 81).

Peintre, il s'intéresse surtout aux campagnards qui le matin affluent au marché de la ville, « les paysans du Carst », les femmes de Servola coiffées de la *petcha* blanche, les Čiči (qu'il transcrit tchi-

[1] Nous n'avons cependant eu en mains que la *nuova edizione* de *Le Rive dell'Adriatico ed il Montenegro* qui est de 1897.

tchi) avec leurs charrettes basses. Intrigué par ce qu'il avait entendu sur leur origine et sur leur parler roumain, de plus en plus submergé par le croate, il en décrit les types tels qu'il les avait entrevus à Trieste, sans avoir cependant poussé son exploration jusqu'à Mune. [1] Il évalue leur nombre à peu près à trois mille, « y compris ceux du lac de Cèpech » (Cepić).

La causerie sur Trieste continue et tout y passe : les cousettes gracieuses (*sartorelle*), la *bora* et le *sirocco*, le club commercial *Tergesteum*, la Bourse et le *Lloyd*, les monuments, Saint-Just, le Miramar. Puis, c'est le tour des excursions dans les environs, les deux petits ports de Muggia (Milje) et de Pirano (Piran).

Et à côté d'impressions d'amateur, sur la beauté du site ou la saveur du vin qu'il goûte « sans regret », se glissent des observations plus sérieuses sur le caractère ethnique du pays, par lesquelles s'ouvre le chapitre sur l'Istrie. « Toute la côte de l'Istrie est vénitienne par tradition et par origine, toute la campagne est slave. Ce dernier élément représente plus des deux tiers de la population totale... La langue en usage dans les villes est la langue italienne ; on fait de grands efforts pour y acclimater la langue allemande. Dans les villes du littoral et celles de l'intérieur, les petits commerçants parlent slave par nécessité de s'entendre avec les paysans les jours de marché ; mais sans entrer dans des questions de l'ordre politique, il est impossible à un voyageur de ne pas constater l'antagonisme très flagrant entre l'élément italien et l'élément slave. » Et entre ces deux éléments, l'autorité autrichienne, dit-il, louvoie avec prudence et gouverne « avec bonté » — opinion qui ne saurait être partagée par les Croates, écartés du pouvoir du fait d'un statut électoral favorisant l'élément citadin aux dépens de l'élément rural ; et cette opinion, comme nous le verrons par la suite, provoque aussi de longues réfutations de la part du traducteur italien.

Yriarte a visité toutes les régions de l'Istrie, en dehors des parties montagneuses au nord-est de Pazin, prenant la petite ville de ce nom qui est au centre de la péninsule comme point de départ de ses excursions par terre, et Trieste, Pola et Riéka (Fiume) comme escales pour ses excursions maritimes. Aussi le portrait qu'il trace du Slave, un peu trop uniforme en ce qui concerne la couleur des cheveux, est-il basé sur une observation substantielle. [2]

[1] Le dessin représentant le curé de Mune, dans sa chambre qui lui sert aussi de poulailler, est reproduit, anecdote comprise, de Burton.

[2] « Le Slave est d'une belle prestance ; il a les yeux bleus, les cheveux blonds ; il est souvent très fin d'attaches et très haut de stature. Peu porté au travail, il devient infatigable quand la nécessité l'y pousse, et ses facultés le rendent très propre aux travaux des champs. Il est intelligent, fin, rusé, parfois très violent,

A Pazin, après une installation de fortune, la seule auberge du lieu étant encombrée, l'auteur a hâte de profiter du spectacle du marché qui l'attire par la diversité des costumes et des types, dont il décrit les détails, en se servant de croquis pris d'après nature. L'expression du visage des femmes lui est parfois assez séduisante, « mais il leur trouve une résignation muette et une fixité étrange dans le regard. Et le soir, « toute la ville chante », tandis que sur la route qui mène à la campagne « des feux allumés de distance à distance indiquent les campements. » Le voyageur fatigué n'a plus qu'à se retirer dans sa chambre proprette.

Le lendemain, il visite le fameux gouffre de la Foïba, dont il fait encore un dessin, reproduit dans son livre. L'histoire du pays complète son récit, où des observations sur la composition ethnique tiennent une place importante. Les habitants du district de Buje sont, selon lui, les plus anciens Slaves de l'Istrie, italianisés cependant par la suite. Il constate aussi que les environs de Poreč et de Rovinj sont territoires des « Morlaques », nom qu'il donne aux immigrés de Dalmatie, Croatie, Herzégovine, etc...

A Poreč (Parenzo), Yriarte admire la cathédrale, datant des premiers temps du christianisme, et s'embarque pour Pola, en donnant un coup d'œil rapide au joli port de Rovinj où le bateau fait escale. Pola lui offre un attrait archéologique, avec son Arène, amphithéâtre romain bien conservé. Il ne manque cependant pas de s'intéresser à la cité moderne, dont le port de guerre et les arsenaux de la marine austro-hongroise étaient alors en plein essor.

Mais comme il était attentif aux symptômes des conflits de races, pendant qu'il esquissait une aquarelle, il notait que les écoliers qui l'entouraient s'invectivaient en se jetant à la face l'épithète de *Croate* ! « Le quartier pauvre où je me suis arrêté s'appelle en effet *la Croazia* ; il faut voir dans cette parole, qui pour nous ne saurait être une injure, une manifestation locale des divisions de races » (p. 134).

Naturellement, Yriarte visite aussi le petit village monténégrin de Peroï, colonisé à la suite d'une épidémie de peste en 1683. « A l'heure qu'il est, écrit-il, ces Peroïens sont encore Monténégrins par le type, très hauts d'allure, bien découplés, très bruns, d'une propreté frappante, très hospitaliers, et bienfaisants » (p. 144). Ce fut, naturellement, pour lui l'occasion de faire quelques croquis. Plus encore qu'à Peroï, le peintre Yriarte trouve de quoi satisfaire

mais toujours loyal. Il est très attaché aux usages de ses ancêtres, et, quels que soient les progrès de la civilisation, il est réfractaire aux innovations. Il observe un grand esprit de discipline, respecte l'étranger et lui est hospitalier ; dans la famille il regarde l'autorité du chef comme sacrée. » (p. 107).

son goût du pittoresque à Dignano (Vodnjan) où, à l'église sur les marches d'un autel, « assis dans des poses diverses, debout dans l'ombre du tabernacle, agenouillés ou prosternés, une trentaine de paysans de tout sexe, de tout âge et de tout costume, écoutent la messe et forment le tableau le plus digne du pinceau » (p. 146).

Au départ de Pola, Yriarte visite les îles du Quarnéro, Cres (Cherso), Krk (Veglia) et Lussin, pour aboutir à Riéka (Fiume). « Fiume a la physionomie d'une grande ville. Après deux séjours successifs dans ce port, à quelques mois de distance l'un de l'autre, nous rapportons la même impression et les mêmes renseignements : c'est une grande illusion magyare et une déception pour l'étranger, séduit, dès son arrivée, par l'aspect extérieur des choses. » (p. 155). Ici, à la surface tout est hongrois, mais dans ses promenades à Trsat, avec son château et son pèlerinage, l'auteur découvre le vrai caractère de la population. Des jeunes femmes, transportant du foin sur leur dos lui inspirent des accents de sympathique pitié : « Quand un pâle sourire vient éclairer votre visage, on dirait qu'un rayon de soleil luit dans un ciel triste et pluvieux » (p. 160).

A Fiume il trouve des Français : l'industriel Meynier, fondateur de l'usine Smith et Meynier, frère de Joseph Meynier, « le peintre de talent que tout le monde connaît », et le consul baron de Reyne (*sic*) !... [1] Avec ce dernier, « le plus docte et le plus aimable des cicérones », il fait une excursion à la baie de Preluka, pour assister à la pêche du thon. Ces excursions dans les environs et aux îles (parmi lesquelles Lošinj, avec sa construction de bateaux), lui donnent prétexte à écrire quelques pages sur les Uscoques, où l'on reconnaît l'historien de Venise.

Le chapitre sur la Dalmatie débute par quelques données historiques et statistiques. Parlant de la Diète de Zadar, Yriarte prévoit fort bien l'évolution politique future : « Le grand mouvement intellectuel et politique, qui a son centre à Agram et la fondation d'une université ont donné un point d'appui à l'*idée slave*. Au fond du soulèvement des provinces voisines, on la sent fermenter vive et forte, elle prend un corps, elle se formule ; et ce serait de l'aveuglement que de ne pas voir qu'il faut dès aujourd'hui faire une part équitable à ces aspirations. Le temps n'est pas loin peut-être où, épars sur les rives de l'Una, sur celles de la Save et du Danube, en Bohême, en Moravie, en Croatie, en Serbie, en Bosnie, dans l'Herzégovine, la Bulgarie et le Monténégro, triomphant des divisions qui les séparent, on verra les Slaves fixer leur choix sur un chef et tendre d'un pas précipité vers un but idéal, qu'on n'ose avouer en-

[1] Sur Du Règne, v. *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1941.

core, mais qui apparaît clairement formulé à tous ceux qui ont visité les Provinces » (p. 184).

Zadar, avec ses antiquités et l'affluence de la population rurale sur le marché, fait l'objet de descriptions détaillées, ornées de plusieurs dessins. A partir de ce passage, le voyage d'Yriarte, publié d'abord dans le *Tour du Monde* en 1875, est relevé de dessins de Valerio, le grand maître de la représentation des costumes populaires de l'Europe balkanique et danubienne. [1]

De Zadar il fait à cheval une excursion dans l'arrière-pays montagneux et aride, à Kistanje, Ostrovica et Knin, s'intéressant à tout, aux conditions économiques, aux broderies de femmes, aux bijoux nationaux, aux ruines des casernes de l'armée de Marmont, dont Ostrovica était en 1809 le quartier général, aux routes construites sous le régime français. Au retour, il s'arrête dans le port de Šibenik, où il trouve des caravanes turques, venues de Bosnie, où il admire la cathédrale, la belle loge, et, dans les environs, les chutes de la Krka.

Split, où il arrive par le bateau, l'intéresse à un double point de vue : par ses antiquités (palais de Dioclétien, fouilles de Solin) et par sa vie moderne, animée par ses contacts avec la campagne aux

[2] V. M. Ibrovac : « T. Valerio i T. Gautier, slikari naših narodnih tipova » *Narodna Starina*, Zagreb 1939, nº 35 et *Annales de l'Institut Français de Zagreb* 1940, pp. 240-42. Valerio voyage dès l'âge de 17 ans, accompagnant d'abord son maître Charlet. A 1843 et 1845 remontent quelques-uns de ces croquis « illyriens », datés de Zadar, d'Istrie et même de Bosnie, mais de caractère conventionnel. En 1851-52 il entreprend, sur l'initiative du naturaliste allemand Alexandre Humboldt, un voyage d'étude en Hongrie, Croatie, le long des frontières militaires et des frontières de Bosnie. D'après *Théophile Gautier*, qui l'avait « interviewé » : « Pendant que nous examinions ce riche album, l'artiste nous racontait son voyage à mesure que se présentaient les types des pays qu'il avait parcourus, et, de ces nettes et vives remarques, nous allons composer une sorte de texte nécessaire à l'intelligence des figures », *L'Orient*, t. I, p. 22, Valério a parcouru ces pays, « étudiant chaque race, au point de vue ethnographique, et tâchant de joindre à la couleur du peintre l'exactitude du naturaliste (*o. c.*, p. 24). Le deuxième voyage de Valério eut lieu en 1854, pendant la guerre russo-turque. Cette fois il partit chargé d'une « mission d'art et sciences » (Gautier) par le ministre de l'instruction publique français. Ce n'est qu'à la suite de son troisième voyage, en 1864, qu'il entra en contact avec les habitants de la côte sud-slave de l'Adriatique et qu'il publia deux recueils de dessins, *La Dalmatie et le Monténégro*. Les dessins de cette période lui servirent à illustrer le voyage adriatique d'Yriarte. Il faut regretter que le panégirique de Gautier, inspiré non seulement par le talent de l'artiste mais aussi par le pittoresque des types représentés, ne put embrasser aussi les dessins des régions adriatiques. Les illustrations de Valério furent reproduites à partir de 1875, presque parallèlement dans le *Tour du Monde*, dans la revue croate *Vienac*. Quant à Yriarte, il consacra à Valério une place dans ses *Portraits cosmopolites* (Paris, 1870), à côté de Dora d'Istria et de Baudelaire.

costumes richement colorés. Aussi l'archéologie et l'histoire prennent-elles une place considérable dans la description de Split, et l'artiste qu'était Yriarte s'y révèle également fureteur de bibliothèques, qui connaît toute la littérature sur le palais, depuis les travaux d'Adams et Chérisseau au XVIII[e] siècle jusqu'à ceux de Sir Gardner Wilkinson et des archéologues locaux Lanza, Carrara et Glavinić [1]. Il ne néglige non plus les souvenirs français, les embellissements que la rive du port de Split devait à Marmont ; il a pu rencontrer aussi quelques anciens soldats de l'armée de Napoléon, pour la plupart des Français, qui se sont mariés dans le pays (p. 267). Une revue folklorique, une véritable fête de couleurs, lui est donnée par le spectacle de la grande foire de Solin, qui se tient dans la première quinzaine de septembre, visitée par les habitants de toutes les régions, y compris la Bosnie voisine. Et « autant de villages, autant de nuances diverses, de couleurs variées, de formes nouvelles » (p. 278).

Après des visites à Klis et à Sinj, c'est le départ pour Raguse, par Omiš et Makarska. La route du port de Gruž (Gravosa) à la ville rappelle à l'auteur « la fière silhouette de Monaco ». Quiconque a étudié l'histoire de Raguse, déclare-t-il, n'entre dans cette ville qu'avec respect, et ce qu'il voit « n'apporte aucune déception à l'imagination du voyageur » (p. 292). Les rues et les places sont propres, vivantes et gaies, et les costumes locaux sont « très caractérisés ». Il visite, bien entendu, tous les monuments de la ville, et sa description est accompagnée de nombreuses gravures, exécutées d'après ses dessins.

Il est intéressant de signaler que, dans son résumé de l'histoire de Raguse, Yriarte parle des relations entre la France et la République en y apportant sa part personnelle de recherches, ayant compulsé certains papiers qui appartiennent aux archives du Ministère des affaires étrangères à Paris. C'est d'abord le rapport adressé par le capitaine de Grasse-Briançon, commandant de la frégate française envoyée à Raguse en 1766 sur la demande du consul Prévost « pour intimider » le Sénat de la République, dont notre auteur publie le texte [2]. C'est ensuite une dépêche de Talley-

[1] C'est accompagné du professeur Glavinić qu'Yriarte a visité les fouilles de Solin.

[2] Pourtant, Yriarte ne fut pas le premier à dépouiller les pièces officielles conservées à Paris qui concernent les relations franco-ragusaines au XVIII[e] siècle. Avant lui, ce fut Jean-Marie Chopin, auteur de cette compilation indigeste qu'est le livre intitulé *Bosnie, Serbie, Herzégovine, Bulgarie, Slavonie, Illyrie, Croatie, Dalmatie, Monténégro*, première partie du volume *Provinces Danubiennes et Romaines, par MM. Chopin et A. Ubicini*, paru en 1856, comme tome 42 de la

rand, alors (1806) ministre des affaires étrangères, au chargé d'affaires à Raguse Raymond. Le prince de Bénévent expose le but de l'occupation que le général Lauriston préparait en secret : prévenir les Russes. Mais en même temps il lui assigne la conduite à suivre : « Vous aurez à faire aimer la France et à habituer les Ragusains à leur nouvelle position » — ce qui n'était pas rendre sa tâche bien facile.

Quoique l'auteur de la *Vie d'un patricien de Venise* n'eût plus à faire preuve de ses aptitudes d'historien, nous le suivons plus volontiers dans la sphère de ses observations directes. Ainsi, en sortant par la porte de Ploče et voyant la richesse et la variété des costumes populaires, il s'écrie : « Ce n'est plus l'Europe, c'est l'Orient ! » « Assister à une halte, à l'heure du midi, un jour de marché, au caravansérail du Borgo Pille, c'est une fête pour un voyageur épris de lumière et de couleur et amoureux du pittoresque. » (p. 321). Et de la description des costumes il passe à celle des chansons populaires chantées par les *guzlars*. A ce propos il mentionne le recueil de Vouk Karadjitch, l'étude de la comtesse Dora d'Istria sur la nationalité serbe, *Revue des Deux Mondes* (1865), la traduction allemande publiée sous le pseudonyme de Talvj [1] et la traduction française de Dozon, ainsi que les travaux de Cyprien Robert et de Mickiewicz.

De Dubrovnik notre voyageur se rend à Kotor, en sept heures et demie de navigation par un paquebot du Lloyd. C'est, déclare-t-il, un des voyages les plus attrayants qu'on puisse faire. Les Bouches de Kotor, cette « violente trouée faite par l'Adriatique dans les hautes montagnes qui la bordent », lui semblent une singulière fantaisie de la nature, d'un aspect à la fois aimable et grandiose. Outre les beautés du site, il parle des caractères des habitants, de l'industrie, du goût pour la navigation et de l'économie des *Bocchais* (*sic!*), dont le pays est parmi les régions les plus riches de Dalmatie. Les habitants du village de Krivošije, d'un accès très difficile, sont des guerriers qui ont donné du fil à retordre aux Autrichiens, et dont les mœurs diffèrent de celles des habitants de la rive.

A Kotor (Cattaro), l'auteur trouve déjà un avant-goût du Monténégro. Il n'y avait pas d'hôtel dans cette ville, mais il trouva tout de même une chambre convenable. Inspiré par les types de Monténégrins dessinés par Valerio, il prépare son ascension à Cetinje,

collection l'*Univers*, chez F. Didot, et où, à la page 106, on trouve un passage du rapport sur les mœurs des Ragusains en 1750, envoyé à Paris par « le consul prévôt » (*sic* !).

[1] Yriarte l'attribue faussement à mistress Robinson, alors que c'est le pseudonyme de Thérèse-Albertine-Louise von Jacob.

complément indispensable de son voyage dans l'Adriatique lequel, de Venise à Kotor, avait déjà duré deux mois ; or, le temps étant constamment radieux, ce voyage sur la côte slave de l'Adriatique lui était « une promenade pleine d'enchantement » (p. 363). Sa préparation livresque sur le Monténégro, Yriarte la tenait surtout de deux auteurs français, Vialla de Sommières, dont les observations dataient de l'époque napoléonienne, [1] et Henri Delarue [2], tandis que Valério était son inspirateur artistique. Il connaissait cependant d'autres ouvrages encore, ainsi celui du docteur Boulongne, *Le Monténégro et ses habitants*, Paris, 1867, et *Le Monténégro contemporain*, par le docteur Frilley et le capitaine serbe Wlahovitz (Vlahović), Paris, 1876.

Ce voyageur infatigable avait naturellement sa recette à lui pour la composition du bagage : c'était un sac de dimension fort restreinte « qui pourrait s'appeler le sac inépuisable ». Tout y est jeté au hasard, mais à côté des vêtements, des conserves, des crayons et des couleurs, les livres y tiennent aussi une place. » Je n'oublie pas, dit-il, le livre commencé, de petit format et tout de résistance, un livre de fond ; un Musset fut mon compagnon de vingt à trente ans ; mais désormais je m'aperçois que je change, quelque conversion s'opère dans mon esprit, car je me surprends, avant de partir pour des pays où le livre est rare, à prendre sur mes rayons soit un Montaigne, soit un Pascal ; joignez à cela un dictionnaire slave, les *Serbes* de Saint-René Taillandier ; Boulongne, Delarue, Cyrille, Tozer, miss Mackensie [3], indispensables pour ces régions. » Quant aux armes, il n'en portait jamais d'autres qu'un canif pour tailler ses crayons, principe prudent dont il ne se départit même pas en Bosnie qu'il parcourut en pleine insurrection.

Comme la plupart des étrangers qui à cette époque visitèrent Cetinje, Yriarte fut reçu en audience chez le prince Nicolas 1er et eut à la cour le plaisir d'une conversation toute française, voire parisienne. « Nous devisions de toutes sortes de choses, des romanciers, des peintres, du boulevard, de la guerre, hélas ! la nôtre, si cruellement ressentie dans ces montagnes par tous ces guerriers avides de nouvelles, et qui en suivaient les péripéties avec un si vif intérêt. »

Yriarte considérait le Monténégro comme un État indépendant, invoquant à l'appui de cette opinion l'article paru le 11 mai 1858 dans le *Moniteur officiel* de Paris, dont il attribuait la rédaction à

[1] *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1938, p. 190.
[2] V. plus haut, p. 99.
[3] Mackensie G. Muir : *Travels in the slavonic provinces of Turkey* ; la 4e éd. est de Londres, 1877.

Fougère, haut fonctionnaire du Ministère des affaires étrangères [1]. La place qu'il donne à la description de ce pays (114 pages in-4° !), à l'étude de ses institutions et coutumes ainsi qu'au portrait des habitants qu'il trouve tous très beaux, est en même temps une preuve de la profonde sympathie que notre auteur a ressentie à leur contact. Avec discrétion et avec tact il aborde surtout le problème de la femme et de sa condition sociale. Son physique, d'abord, le remplit d'admiration. « Que de physionomies douces, un peu tristes, alanguies, au teint pâle des Orientales si séduisant, teint rose-thé auquel les grands yeux voilés par des cils épais et abrités sous d'épais sourcils, donnent un charme incomparable ! Que de beautés majestueuses, grandioses, aux traits épiques, comme ces Cérès aux gestes amples et larges, qui se devinent encore aux fresques effacées des murs antiques de Pompéï ! Il faut avoir vu les cartons d'aquarelles faites sur nature par M. Valerio — devenus la propriété de l'État et classés à l'école des Beaux-Arts, — pour se faire une idée de la beauté des types qu'on peut rencontrer là » (p. 426). Mais, Français, il ne peut pas se faire à l'idée que ces femmes sont spécialement chargées des transports à dos, phénomène qui l'a frappé aussi à Trsat, près de Fiume.

Tout ce récit sur le Monténégro est très détaillé, appuyé autant sur les observations de l'auteur que sur une documentation abondante. L'auteur y fait aussi la chronique de la campagne de 1876, où les Turcs de Dervich-Pacha subirent des échecs, ainsi que des négociations qui, malgré l'intervention des puissances, ne purent empêcher la rupture de l'armistice. C'est dire que son livre, au moment de paraître, était de la dernière actualité : aux qualités de l'écrivain-peintre fort savant, Yriarte pouvait donc ajouter celle d'excellent journaliste.

Nous ne nous occuperons pas de la dernière partie de *Bords de l'Adriatique*, car, au retour de Kotor, l'auteur descend la côte italienne, de Venise à Otrante. Nous allons, par contre, dire quelques mots du premier des trois livres italiens, *Trieste e l'Istria*, qui contient la traduction du texte d'Yriarte, accompagné de notes à inspiration irrédentiste et dont, du reste, un grand nombre a disparu dans l'édition complète des *Rive dell'Adriatico*.

Le but de cette annotation anonyme apparaît dans la préface signée par l'éditeur italien (Fratelli Treves). Après avoir fait l'éloge d'Yriarte qui ne décrit que ce qu'il voit, et s'il ne voit tout ni tout exactement, « colorie pourtant en véritable artiste, avec chaleur,

[1] Delarue, *o. c.*, p. 177-182, en a reproduit le texte.

avec efficacité de teintes, avec vivacité d'images », l'éditeur italien ajoute d'avoir cru nécessaire d'accompagner le texte de quelques notes, car « Yriarte, comme beaucoup d'étrangers, avait le préjugé que l'Istrie fût pays slave. »

Dès la première page ce commentateur italien accomplit donc ce qu'il considère comme son devoir patriotique, en apprenant au lecteur italien qu'Yriarte « ripetendo l'errore di molti », considère que la frontière naturelle de l'Italie à l'Est, est tracée par la Soča (Isonzo), et qu'au delà « commencent les provinces de la Slavie », tandis que cette frontière de l'Italie ne serait « qu'une capricieuse création de Napoléon 1er. » Quant à lui, ce « confine naturale » serait sur l'Učka (Monte Maggiore), sur la ligne de partage des eaux, aboutissant à la côte à la pointe de *Paxtecum.* — On se croirait transporté aux négociations de 1919-20, car tel fut le tracé de la « deuxième ligne Wilson », repoussée alors par les Italiens avec autant de conviction qu'ils en mirent à la réclamer en 1946.

De ces nombreuses notes, dont la couleur nous semble suffisamment indiquée, signalons encore celle de la page 46, où le commentateur italien s'en prend à la constatation d'Yriarte que les Croates et les Slovènes représentent plus des deux tiers de la population d'Istrie. Ce sont, pour lui, des données empruntées aux statistiques du baron Czörnig « qui traitait l'ethnographie de la monarchie autrichienne de la manière dont le célèbre père Loriquet traitait l'histoire de France. » Or, à la statistique de Czörnig, basée sur le recensement de 1857, il oppose des chiffres d'une évaluation faite par l'auteur italien Combi lequel, bien entendu, ne lui rappelle pas du tout le jésuite Loriquet. Imbu de zèle irrédentiste, le commentateur italien reproche enfin à Yriarte d'avoir de préférence dessiné des Slaves (p. 124) — reproche saugrenu, car, amateur du pittoresque, notre auteur ne pouvait vraiment pas portraiturer les bourgeois italiens dans leur accoutrement aussi bourgeois que celui des bourgeois de toute l'Europe bourgeoise.

Le deuxième livre d'Yriarte que nous nous proposons d'étudier ici, *Bosnie et Herzégovine* (*Insurrections de* 1875-1876) est, ainsi que son sous-titre l'indique, une enquête journalistique ; notre aimable flâneur des bords de l'Adriatique, s'y révèle un correspondant de guerre accompli, et s'il se déplace à dos de mulet et non en avion, s'il se sert de son crayon et non d'un kodak, il ne manque pas plus de perspicacité politique que ses confrères modernes. Au contraire, car les déplacements à pied ou à cheval durent sans doute se prêter mieux à la réflexion que la précipitation des moyens de transport modernes. On peut aussi remarquer dans ces récits

de campagnes que le style de l'auteur devient plus impersonnel, moins subjectif et moins impressionniste. Et en ce qui concerne le sujet spécial qu'il traitait, c'est-à-dire l'insurrection bosniaque de 1875, nous ne connaissons guère que l'ouvrage du futur archéologue anglais Sir Arthur Evans[1], correspondant à l'époque du *Manchester Guardian*, qui fût de la même importance comme témoignage occidental sur ces événements qui constituèrent les prodromes de l'occupation de la Bosnie — Herzégovine par l'Autriche-Hongrie.

Si l'on se rappelle que ces correspondances sur la crise bosniaque de 1876 devaient paraître d'abord dans la vénérable *Revue des Deux Mondes*, on ne s'étonnera pas qu'Yriarte les ait fait précéder d'un « coup d'œil sur la géographie et l'histoire de la province », où sont cités comme références Élisée Reclus (*Nouvelle Géographie universelle*) et Louis Léger (*Le Monde slave — Voyages et littérature*, Paris, 1873).

Au chapitre II, de Trieste à la Frontière, nous trouvons, résumées, ses impressions sur Trieste, l'Istrie, Zadar et sur une excursion à la frontière bosniaque. Et quoique ce chapitre finit par la phrase «... nous sommes bien en Herzégovine », au chapitre III l'auteur nous transporte à « Agram », en nous expliquant que cet itinéraire par la Dalmatie qu'il fit en 1874, devint impossible en 1875, car il trouva la frontière fermée. Ayant pris ses renseignements, il décida donc d'essayer de gagner la Bosnie turque par le Nord ; c'est pourquoi de Trieste il partit pour Zagreb afin de tenter de pénétrer de là en Bosnie.

Il trouve « la ville d'Agram d'une propreté admirable », partant décevante comme couleur locale que recherche le voyageur. Cependant, le spectacle offert par la place Jelačić, le marché de la ville où affluent tous les matins les paysannes, le fascine. « La coloration générale de cette foule villageoise est blanche avec des points roses, piquée de notes vives qui chantent sur le fond clair... C'est comme un parterre fleuri d'où s'élève un léger murmure, car le paysan est silencieux, et l'ordre accompli dans lequel ces paysannes pittoresquement attifées se présentent au spectateur est un des caractères spéciaux de ce marché d'Agram. Il va sans dire que l'habitant de la ville, revêtu de notre vulgaire accoutrement devenu depuis longtemps déjà la livrée de toute la civilisation du monde occidental, n'est plus frappé par la singularité du costume de la campagne croate ; mais il est impossible au voyageur, même le

[1] *Through Bosnia and Herzegovina on foot during the insurrection, august and september* 1875, *with a historical review of Bosnia and a glimpse at the Croats, Slavoniens, and the ancient Republic of Raguse*, Londres, 1876.

plus indifférent à tout ce qui est couleur et forme, de ne pas s'arrêter longuement devant ces tableaux vivants » (p. 46).

La cathédrale avec son enceinte de murs, sacrifiés a une frénésie de « modernisation » qui déferla sur le vieux Zagreb au début du xxe siècle, lui semble « un exemple très complet et admirablement conservé d'un chapitre fortifié », ainsi qu'on le voit aussi sur un dessin de Vierge, d'après le croquis de l'auteur. Il rappelle brièvement les aspirations politiques de Zagreb à être « la capitale idéale d'un état yougoslave à fonder sur les bords de l'Adriatique », cite les paroles du président de l'Académie yougoslave, Mgr Rački. Au bout de huit jours, il quitte Zagreb, conseillé par le négociant de « Marcus-Platz M. G... » [1] qui approvisionnait en armes les insurgés bosniaques et qui l'avait abordé en français au café en voyant qu'il lisait l'*Indépendance Belge*. Par Sisak il se dirige sur Kostajnica, poste de frontière d'où un pont, souvenir de l'occupation française de 1809-1813 et construit par Marmont, mène en Bosnie.

Cependant, après une promenade dans Kostajnica de Bosnie, il se voit brutalement refoulé. Surpris, mais non résigné, il renouvelle son essai d'entrer en Bosnie par Novi, d'où un chemin de fer, construit en 1869-72 par le baron Hirsch, conduit à Banjaluka. Ce n'était cependant pas si facile, car les trains ne circulaient pas tous les jours. Aussi fut-il obligé de rester quelques jours dans le village de Dvor, ce dont il profita pour prendre connaissance de l'institution des confins militaires.

Finalement, toutes formalités réglées, notre voyageur put s'embarquer à Novi sur le petit train, dont il trace un tableau bien amusant et qui, en quatre heures, l'amène à Banjaluka. La méfiance des Turcs à l'égard des étrangers et l'effervescence qui régnait dans le pays n'étaient pas pour faciliter son enquête. Cependant, grâce à un chirurgien au service des Turcs, il put accompagner une colonne, composée de troupes régulières et de terribles *bachi-bozouks*, se dirigeant au Nord, vers la Save. C'est ainsi qu'il a pu étudier un camp turc, et suivre les combats avec les insurgés qu'il serait plus juste d'appeler escarmouches s'ils n'étaient accompagnés de dures représailles sur les villages des raïahs. De retour à Banjaluka, il dut s'apercevoir, au bout de quinze jours, de l'impossibilité de prolonger son séjour ; dès qu'il sortait il était suivi, on le considérait comme espion. Cependant, outre des impressions et des renseignements directs, approfondis par la documentation, il rapporta de Banjaluka beaucoup de croquis très caractéristiques.

Avec ses notes et en recourant à des livres il put ensuite écrire

[1] Guteša.

à Paris les chapitres consacrés à la situation sociale (« La Raïa »), fiscale (« Les Impôts »), à l'administration et la justice, à la situation confessionnelle [1]. Il en arrive ensuite à exposer les origines de l'insurrection, à présenter la situation en Herzégovine, où il était entré deux fois par la route qui conduit du port de Klek, enclave turque sur la côte de l'Adriatique.

Il nous présente les chefs insurgés, parmi lesquels Ljubibratić lui inspire le plus d'estime et dont il souligne les qualités intellectuelles et morales. Il s'intéresse aussi aux volontaires étrangers, accourus de tous les pays, parmi lesquels les Français, commandés par le capitaine Barbieux, qui était spécialisé dans les missions périlleuses où il fallait faire sauter les fortins turcs, n'étaient pas les moins nombreux.

Ce petit livre ne comporte pas de conclusion proprement dite, car les événements qui faisaient l'objet de cette enquête, étaient toujours en cours. L'insurrection en Bosnie-Herzégovine est suivie du soulèvement bulgare ; la Serbie, puis le Monténégro déclarent la guerre. Les puissances interviennent, mais, divisées entre elles, leur action n'apporte aucun soulagement aux raïas. « Et si la diplomatie laisse en présence, sur le même territoire, les chrétiens et les mahométans dans les conditions où ils s'y sont trouvés depuis la conquête, elle aura préparé à l'Europe le plus sanglant avenir. (p. 326).

La publicité assurée aux enquêtes et voyages d'Yriarte par le *Tour du Monde* et la *Revue des Deux Mondes*, sans parler des traductions, était telle que ces voyages ne devaient pas passer inaperçus chez les Slaves du Sud. Aussi August Šenoa, le grand romancier croate, traducteur de pièces de théâtre françaises [2], rédacteur en chef de la revue illustrée *Vienac* (« La Guirlande »), s'en occupait-il dans sa chronique. Ainsi, au N° 8 de l'année 1876, où il signale au public croate que la revue parisienne *Le Tour du Monde* publie, dans son fascicule 784, « des images de Dalmatie » de Charles Yriarte, avec des illustrations nouvelles par Valério, Riou, Gransire et d'autres ; germanophobe convaincu, Šenoa ne manque pas d'ajouter que ces images sont écrites d'une manière toute différente de celle des *Culturbilder aus Dalmatien*, dues à un certain Schiff. [3]

[1] « C'est une grande désillusion pour le voyageur que de constater les divisions, les dissensions intestines qui partagent les chrétiens du rite latin et ceux du rite grec » (p. 239)... les enfants grecs chez l'higoumène, les catholiques chez le prêtre franciscain, les musulmans chez l'uléma, vont apprendre à se haïr, et c'est, à vrai dire, la seule tâche à laquelle ils ne failliront point une fois devenus hommes » (p. 245).

[2] V. *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1938, p. 125.

[3] Schiff Theodor, *Aus halbvergessenem Lande, Culturbilder aus Dalmatien.* Vienne 1875, in-4.

Après avoir étudié en détail les deux livres de voyage d'Yriarte qui intéressent les pays sud-slaves, nous allons encore noter brièvement ces autres œuvres, de 1878 à sa mort, survenue à Paris, le 8 avril 1898.

Ce voyageur inlassable était, comme nous l'avons vu, grand connaisseur de l'Italie, où, en 1860 il avait suivi Garibaldi et, en 1868, avait visité pour la première fois Venise, en qualité de membre de la délégation française qui accompagnait les dépouilles mortelles de Daniel Manin, rendues à sa patrie. Le passé artistique de l'Italie est traité dans *Florence, l'histoire, les Médicis, etc*, magnifique in-folio dû à la libéralité d'un Rotschild, Paris 1880 ; dans *Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire* (1882), *La sculpture italienne au XVe siècle : Matteo Civitali* (1885) ; le Concile romain de 1870 lui a inspiré des croquis humoristiques, intitulés *Autour d'un Concile* (1886), puis c'est le tour de *Paul Véronèse* (1888), de *César Borgia* (1889).

Outre l'Italie, Yriarte s'occupa surtout de l'art en France : après des monographies sur les artistes modernes, *Fortuny* (1886) et *E. Millet* (1888), il publie en 1895, 9 volumes in-folio, une œuvre monumentale, *L'Art en France*, où nous trouvons un portrait très soigné de l'auteur, avec une barbe fleurie et un regard pétillant de vivacité et d'optimisme : tel, enfin, qu'on s'imagine ce personnage aux talents multiples, grand voyageur, peintre passionné, écrivain aussi fécond que varié auquel les pays croates, serbes et slovènes doivent des pages évocatrices et sympathiques sur leurs sites, leur art populaire, leurs costumes pittoresques et — last but not least — leurs malheurs sociaux et politiques.

R. Maixner

LA FORTUNE DE VICTOR HUGO EN CROATIE

PRÉFACE

Depuis 1841, date où apparaît en Croatie la première traduction de Victor Hugo jusqu'à nos jours, la vie littéraire et intellectuelle pendant la plus grande partie de cette période, s'y déroule dans une situation particulièrement difficile, dans un pays économiquement très arriéré, et opprimé au point de vue national.

Il faut avoir ces faits présents à l'esprit pour comprendre pourquoi on a traduit parfois si peu ou si mal, pourquoi on a étudié si superficiellement ou avec un si grand retard certains écrivains étrangers. Il nous arrivera de devoir non pas expliquer la manière dont tel ou tel écrivain étranger était compris et reçu, mais dire pourquoi il n'était pas connu du tout ; nous serons obligé de répéter un refrain monotone et triste, malheureusement vrai : la misère matérielle a accompagné chez nous les efforts littéraires comme un fantôme, pour les étouffer ou les affaiblir souvent. Mais l'idée qu'on peut se faire du niveau intellectuel de la classe cultivée en Croatie, surtout au milieu du XIXe siècle, serait non seulement trop sombre mais aussi très inexacte, si nous la jugions d'après le nombre de traductions croates. La société cultivée était bilingue ; aussi connaissait-on le plus souvent les écrivains étrangers, en Croatie du Nord, grâce aux traductions allemandes et en Dalmatie par les traductions italiennes.

Un autre aspect de cette situation générale c'est le nombre assez restreint de livres publiés ; de là l'importance énorme des revues littéraires et parfois même des quotidiens pour la vie littéraire ; on chercherait en vain des recueils de traductions des poésies de Hugo ; même ses meilleurs romans ont été publiés avec un très grand retard. Quant à ce qu'on a écrit de Hugo, il faudra se contenter souvent de quelques courtes notices dans les revues de livres ou dans les faits divers ; tout ce qu'on a écrit ne dépasse pas, sauf de rares exceptions, le cadre d'articles d'information de journal ou de revue. Pourtant le progrès dans la connaissance de Hugo et dans la ma-

nière de le traduire est énorme, comme le progrès de la littérature croate elle-même, depuis des essais superficiels des écrivains illyriens jusqu'à la littérature croate contemporaine, dont les plus grands représentants ont atteint un niveau littéraire très élevé, malgré des conditions parfois très peu favorables pour la création littéraire.

Ce qui est surtout caractéristique de la fortune de Hugo en Croatie, c'est qu'il a été admiré autant que comme écrivain comme combattant pour les droits de l'individu, protecteur des peuples opprimés et de ceux que la société a rejetés.

Qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance à ceux dont le soutien au cours de ce travail me fut aussi précieux qu'amical : à M. Jean Dayre, professeur de littérature française à la Faculté de lettres de Zagreb, qui a eu la patience de discuter le plan et la mise en œuvre de ce travail et m'a aidé par ses observations à écarter quelques imperfections, à M. André Girard, directeur de l'Institut Français de Zagreb, qui a rendu possible son impression dans les éditions de l'Institut Français ; à M. Slavko Batušić, directeur des archives du théâtre de Zagreb, qui a mis à ma disposition tout ce qui m'était nécessaire pendant le travail à ces archives, et qui avec l'obligeance qui lui est propre, m'a fourni plusieurs informations précieuses de l'histoire du théâtre de Zagreb ; à M. J. Benešić, qui eut l'obligeance de me donner quelques renseignements sur Harambašić.

INTRODUCTION

La fortune d'un écrivain étranger dans un pays ne saurait être examinée qu'en rapport étroit avec la littérature de ce pays. Car l'idée qu'on a d'un écrivain hors de sa patrie n'est souvent que la déformation de sa physionomie véritable et de celle de son œuvre, déformation qui s'agrandit à mesure que s'accroît la différence des niveaux de la vie intellectuelle et matérielle de ces deux pays. L'histoire littéraire de ce pays (ou plus précisément l'état du développement de la littérature et de la culture générale de ce pays au moment de la pénétration d'un écrivain étranger) et l'histoire de sa société (sa structure économique et sociale dans un moment déterminé) nous aideront à trouver les causes de cette déformation. Nous essayerons de faire ressortir quelques-uns des facteurs généraux de cette déformation et nous aurons l'occasion d'en faire connaître avec quelques exemples.

La décision de traduire un bon écrivain rencontre plusieurs obstacles, car dans le choix agissent des éléments qui ne sont pas tou-

jours uniquement littéraires : La réputation d'un écrivain ou d'une œuvre littéraire, similitude du goût [1], nécessités idéologiques et politiques, besoins pratiques et enfin (mais ce qui n'est pas le moins significatif), intérêt commercial de l'éditeur.

Que la renommée littéraire n'ait parfois rien à voir avec les qualités littéraires d'un écrivain ou d'une œuvre, le fait est déjà bien connu. E. Sue au milieu du XIXe siècle et Georges Ohnet vers la fin, étaient parmi les écrivains français les plus renommés en Croatie. Que la ressemblance du goût n'est que l'affirmation d'un goût déjà existant, médiocre parfois, nous en avons un exemple en Béranger qui fut un des auteurs préférés des lettrés croates au milieu du XIXe siècle. Des motifs idéologiques et politiques jouent parfois un rôle décisif dans le choix des œuvres à traduire. Il y a même des cas où on a tâché d'orienter toute l'activité traductrice d'une époque dans un but politique et intellectuel bien déterminé, comme en Croatie, où le grand nombre de traductions du français, du russe et d'autres langues slaves après 1860 allait de pair avec la lutte politique contre la domination autrichienne et hongroise.

Zola a pénétré en Serbie par les milieux socialistes : une des premières traductions de Zola est parue en Serbie dans l'organe socialiste *Radnik* (L'Ouvrier) sous le titre *La Misère.* (Il s'agit d'un fragment de l'*Assommoir*). L'importance de ces facteurs idéologiques dans le choix des œuvres étrangères s'accroît avec l'agrandissement des antagonismes nationaux ou sociaux. De grandes œuvres étrangères peuvent devenir une arme puissante dans la lutte idéologique et politique. Le rôle des Encyclopédistes dans les mouvements progressistes à l'étranger vers la fin du XVIIIe siècle, celui de Zola vers la fin du XIXe siècle et celui de Gorki au XXe siècle sont très instructifs à cet égard.

Ces facteurs idéologiques, il faut les prendre en considération surtout quand il s'agit de peuples dont la vie intellectuelle se déroulait sous le joug de l'exploitation économique étrangère et de l'opposition nationale.

Dans ce choix agissent parfois, comme nous l'avons dit, des motifs d'ordre tout à fait pratique : le besoin de suppléer au manque d'œuvres originales dans un genre littéraire.

Quand, grâce à un accord heureux de toutes les circonstances, on a choisi un bon écrivain, il arrive qu'on traduit de son œuvre ce qui ne donne qu'une idée très incomplète de son talent : *Bug Jargal* est traduit en Croatie 50 ans avant les *Misérables*, *Nana*, en Serbie, 56 ans avant *Germinal.* Supposons pourtant qu'on ait choisi un bon

[1] Cf. Baldensperger, *La littérature,* IIIe partie, chapitre II.

écrivain et une de ses meilleures œuvres, le danger de la déformation est bien loin d'être écarté : le traducteur en est responsable souvent, surtout s'il s'agit d'une œuvre qui présente des difficultés de forme ou de style. On pourrait objecter qu'en ce cas il s'agit tout simplement d'un mauvais traducteur qui n'a pas de style, qui ne sait pas écrire ; mais c'est une explication trop superficielle, car parmi ces traducteurs *mauvais* se trouvent parfois certains des meilleurs écrivains dont dispose ce pays à ce moment (sans oublier, bien entendu, qu'il existe aussi des traducteurs incapables).

Ainsi l'étude de la pénétration d'un écrivain étranger dans une littérature peut présenter une série de documents importants sur le degré du développement de la littérature du pays où l'on traduit, puisque enfin la manière de choisir et de traduire des œuvres étrangères est l'image du milieu social et de l'époque qui le reçoivent, image où se découvrent des qualités de sa propre production littéraire et des conditions dans lesquelles elle se déroule.

Ce qu'il est intéressant surtout d'étudier en ce cas, c'est la fortune des écrivains étrangers admirés par plusieurs générations, souvent tout à fait différentes par les goûts et par les idées ; chercher des motifs pour lesquels chacune de ces générations s'enthousiasmait pour un même écrivain, ou pour résumer : étudier la fortune d'un écrivain étranger dans le progrès du développement intellectuel et social du pays où on le traduit. C'est ce que nous allons tâcher de faire en étudiant la fortune de Victor Hugo en Croatie.

BIBLIOGRAPHIE

TRAVAUX CONSULTÉS [1]

Barac (A.). — *Notes sur les Français dans la littérature de l'Illyrisme. Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1937, nº 2-3.

Barac (A.). — *Note sur Šenoa et les Français. Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1939, nº 10.

Barac (A.). — *La culture littéraire des écrivains croates avant Šenoa. Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1941, nº 16-17.

Batušić (S.). — *Le répertoire français du Théâtre national de Zagreb. Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1942-1943, nº 20-21-22-23.

Lebl (Paulina). — *Victor Hugo u srpskoj književnosti. Srpski Književni Glasnik*, 1912, pp. 527-537, 842-857.

[1] Nous nous sommes bornés à citer des travaux qui ont un rapport direct avec notre sujet ; les travaux dont nous n'avons tiré que certains renseignements particuliers sont cités dans les notes à leur place. Les manuels et les travaux de caractère général ne sont pas cités.

Savković (Miloš). — *L'influence du réalisme français dans le roman serbo-croate.* Paris, 1935.

Skok (Petar). — *Francuska književnost XIX. i. XX. vijeka.* (Appendice bibliographique). Zagreb, 1939.

SOURCES

Correspondance inédite de Gaj (dans la Bibliothèque de l'Université de Zagreb).

Correspondance inédite de Vraz (*ibid.*).

Correspondance inédite de Marija Fabković (au Musée de la Société des instituteurs croates à Zagreb).

IMPRIMÉS

Gradja za povijest hrvatske književnosti. Vol. I, II, III, VI, X.

Rakovac (Dragutin). — *Dnevnik.* Narodna Starina, 1922, fasc. 1-3.

Brlić (I. A.). — *Pisma sinu Andriji Torkvatu* 1836-1855. Zagreb 1942

Tkalac (I.). — *Uspomene iz Hrvatske.* (1749-1823. 1824-1843). Zagreb, 1945.

Prvo progonstvo Eugena Kvaternika (1858-1860). (*Le journal de Kvaternik*) Zagreb, 1907.

Harambašić (A.). — *Životopis Pisma i dokumenti* — publiés par J. Benešić. *Ukupna djela Augusta Harambašića*, vol. X, Zagreb 1943.

Politeo (Dinko). — *Izabrani članci.* Predgovora I. dio (Autobiographie). D. Tuzla s. a.

PÉRIODIQUES

Luna, Agramer Zeitschrift (1826-1840).

Danicza Horvatzka Slavonzka y Dalmatinzka (puis *Danica Ilirska*), 1836-1849, 1853, 1863-1867.

Narodne Novine, 1835-1918.

Almanah srbsko dalmatinski (*Srbsko-Dalmatinski Magazin*), 1836-1860.

Kolo, 1842-1853.

Zora Dalmatinska, 1844-1849.

Iskra, 1844-1845.

La Dalmazia, 1845-1846.

L'Avvenire, 1848.

Dubrovnik, 1849-1852, 1868, 1876.

Jugoslavenske Novine, 1850.

Leptir, 1859-1862.

Pozor (*Zatočnik*, *Novi Pozor*, *Obzor*), 1860-1890. [1]

Glasonoša, 1861-1865.

Naše Gore List, 1861-1866.

Il Nazionale — Narodni list, 1862-1890 [2].

Zviezda, 1863.

Slavonac, 1863-1865.

Slavjanski Jug (Karlovac), 1868.

[1] Pour la période après 1890, nous nous sommes servi d'*Obzor, Spomen Knjiga.* Zagreb 1936.

[2] Pour la période après 1890 nous nous sommes servi de *Jubilarni Broj Narodnog Lista.*

Dragoljub, 1867-1868.
Vienac, 1869-1903.
Hrvat, 1869.
Hrvatska, 1869, 1871.
Velebit, 1874.
Hrvatska Lipa, 1875.
Hrvatski Dom, 1876-1880.
Hrvatski Svjetozor, 1877-1878.
Sloboda (*Hrvatska*), 1878-1896.
Galeb, 1878-1879.
Slovinac, 1878-1884.
Hrvatska, 1880-1881.
Hrvatska Vila, 1882-1885.
Nada (Split), 1883.
Iskra, 1884-1887, 1891-1894.
Vuk, 1885.
Balkan, 1886-1887.
Zvonimir, 1886-1889.
Smotra, 1887.
Dom i Svijet, 1888-1923.
Božićnica Hrvatske, 1889, 1890.
Prosvieta, 1893-1913.
Mlada Hrvatska, 1894-1895.
Nada (Sarajevo), 1895-1903.
Lovor (*Zadar*), 1897.
Nova Nada, 1897-1899.
Hrvatska Misao (Prague), 1897.
Novi Vijek, 1897-1898.
Mladost (Vienne), 1898.
Lovor (Zagreb), 1900.
Život, 1900-1901.
Srdj, 1902-1908.
Glasnik Matice Dalmatinske, 1902-1904.
Sielo (Prague), 1905-1906.
Lovor, 1905.
Kolo, 1905-1946.
Savremenik, 1906-1941.
Hrvatska Smotra, 1906-1910.
Glas Matice Hrvatske, 1906-1909.
Zvono, 1907-1911.
Hrvatski Djak, 1907-1911.
Hrvatska Prosvjeta, 1914-1940.
Vijavica, 1917-1919.
Hrvatska Njiva (puis *Jugoslavenska Njiva*), 1917-1926.
Grič, 1917-1920.
Jug Književni, 1918-1919.
Kitika, 1918-1922, 1928.
Plamen, 1919.
Vijenac, 1923-1928.
Književna republika, 1924-1927.
Književnik, 1924-1925.
Književnik, 1928-1939.

Hrvatska Revija, 1928-1945.
Literatura, 1931-1932.
Književni Horizonti, 1934-1937.
Izraz, 1939-1941.
Republika, 1945.

SUR LES TRADUCTEURS [1]

NEMČIĆ (Antun). — Zagreb 1851. (Biographie de Nemčić par Mirko Bogović) ; *Putositnice*. Zagreb 1942 (La vie et l'œuvre de Nemčić, par V. Dukat).
HALER (Albert). — *Novija dubrovačka književnost* (Ivan August Kaznačić, pp. 35-58, Antun Kazali, pp. 200-233). Zagreb, 1944.
BARAC (Antun). — *P. A. Kazali*. Dubrovnik, 1931.
KEMF (Julije). — *Franjo Ciraki*, Savremenik, 1912.
NEHAJEV (Milutin). — *Mažuranić Vladimir*, Hrvatska Revija, 1928.
UJEVIĆ (Mate). — *Jovan Hranilović*, Zagreb, 1933.
GRLOVIĆ (Milan). — *Moj život*. Zagreb, 1914.
TOMIĆ (J. Eugen). — *Ivan Trnski*, Vienac, 1887.
TRĆTENJAK (Davorin). — *Fabkovisi Skender i Marija*. Zagreb, 1919.
BARAC (A.). — *Harambašić* : Antologija (Préface).
DEŽELIĆ (Velimir). — *Harambasić*, Zagreb, 1911.
PETRAVIĆ (Ante). — *Sabić Marin* (Nove studije i portreti, Osijek, 1910. Treće studije i portreti, Split, 1917).
BARAC (Antun). — *Vladimir Nazor*, Zagreb, 1918.
BARAC (Antun). — *Pastir Loda i Ahasver* (sur Nazor). Hrvatsko Kolo, 1946.
ZANINOVIĆ (Vice). — *August Cesarec*, Republika, 1946, nº 1.

CHAPITRE PREMIER

PENDANT LE MOUVEMENT ILLYRIEN ET LE RÉGIME ABSOLU

I

Les premières traces de Victor Hugo en Croatie apparaissent à l'époque où la bourgeoisie croate, jeune et peu nombreuse, commença à prendre part bien timidement à la vie littéraire. Mais alors les marques de la domination intellectuelle et politique allemande étaient bien loin d'être effacées, en général grâce à la noblesse dénationalisée, jusqu'alors la seule classe cultivée, qui n'a pas offert de résistance à la politique de germanisation menée systématiquement par la cour autrichienne depuis la moitié du XVIIIe siècle. A cette époque il y avait déjà un journal et une revue littéraire en croate, bien modestes certes ; mais le théâtre croate n'était encore

[1] La plupart des traducteurs cités étaient des écrivains ; les traductions du français représentent un élément tout à fait secondaire de leurs œuvres. Aussi n'avons-nous cité que les travaux les plus importants qui d'ailleurs font très peu de place aux traductions de ces écrivains.

qu'un rêve audacieux des plus ardents parmi les Illyriens. Des troupes professionnelles, on ne connaissait que celles qui jouaient en allemand.

C'est une de ces troupes, celle du Dr. Chiolich von Löwensberg qui a introduit V. Hugo en Croatie, en jouant à Zagreb en 1837 une adaptation allemande de *Notre-Dame de Paris*.

Dans la liste de pièces que ce directeur de la troupe a établie pour la censure, il s'en trouvait deux autres de Hugo : *Angelo* et *Marie Tudor*, que sa troupe n'a jamais jouées à Zagreb, mais qui avaient été déjà représentées à Vienne, à Budapest et dans d'autres grandes villes de la monarchie habsbourgeoise [1].

L'adaptation de *Notre-Dame de Paris* par Mme Birch-Pfeiffer, que cette troupe a jouée à Zagreb, portait le titre : *Der Glöckner von Notre-Dame oder das Zigeunermädchen in Paris.* Nous savons peu de choses de la représentation, mais il ne nous semble pas exagéré de supposer que la direction du théâtre s'attendait à un succès plus qu'ordinaire. Premièrement parce que l'acteur Schweizer l'avait choisie pour être jouée à son bénéfice [2], et deuxièmement parce que la pièce était annoncée comme la meilleure œuvre de Mme Charlotte Birch-Pfeiffer, auteur beaucoup joué à cette époque au théâtre allemand de Zagreb. Le musée de la ville de Zagreb garde l'affiche d'une reprise de cette pièce [3] qui est un document bien instructif de ce que peut devenir l'adaptation d'une œuvre littéraire dans les mains d'un directeur de théâtre qui connaît son public. Le plus écœurant, c'est la recherche et l'utilisation des éléments qui représentent plutôt la partie manquée dans l'œuvre d'un grand écrivain, avec le seul but d'attirer le public et d'éveiller sa curiosité, par des moyens bas, propres aux directeurs de cirque.

Il serait faux de penser que le public croate ignorait complètement Hugo à cette époque. En 1837, dans une notice du *Narodne Novine* [4] qui annonçait la publication des *Voix intérieures* en France, on appelait Hugo *célèbre poète français* dont *ces poésies étaient dignes.* Il pouvait d'autant moins être complètement ignoré, que dans la Serbie voisine Teodor Pavlović avait déjà publié dans le *Srbski narodni*

[1] v. Djuro Šurmin, « Kulturne i književne prilike », *Savremenik*, 1913, nº 1.

[2] *Agramer Zeitung*, 17-VI-1837, nº 48, « Theater Nachricht ».

[3] Le texte de ce document a été publié en partie pour la première fois dans le livre de Blanka Breyer, *Das deutsche Theater in Zagreb*, Zagreb, 1938, p. 81. Voici la remarque qui nous intéresse : *Der Gefertigte fühlt sich verpflichtet, die Damen auf den grassen Anblick beim ersten Erscheinen des Glöckners vorzubereiten, und bemerkt hiermit, dass selber nach Birchs Charakteristik ein Scheusal der Natur ist : Krumbein, Höckermann, einäugig u. s. w.* »

[4] *Ilirske Narodne Novine*, nº 61, 1-VIII-1837.

list la traduction de *Claude Gueux*[1]. Mais ces petites indications étaient assez rares. On n'avait pas de rapports directs avec la France.

Tandis que Stanko Vraz, le plus grand poète parmi les Illyriens, se traînait, pour se nourrir, chez ses amis mécènes en province — chez l'abbé Krizmanić, ou chez Vukotinović — tandis qu'il priait Rakovac de lui envoyer une paire de souliers, car il était resté *pieds nus*[2], le *Narodne Novine* publiait dans une note[3] que quinze représentations de *Ruy Blas* avaient rapporté à Victor Hugo 53.674 francs ! La richesse et la gloire des écrivains étrangers, voilà ce qui impressionnait nos lettrés et c'est souvent tout le contenu de ces rares indications.

Évidemment, il ne faudrait pas attribuer une trop grande importance à de tels détails, car tout ce qui se rapportait à l'étranger, littérature ou politique était copié des journaux allemands et français [4]. Comme les informations sur un homme ou sur un problème ne dépendaient que de la source d'où on les avait tirées, elles étaient parfois contradictoires. Le même journal qui a parlé de Hugo comme d'un grand poète, deux ans plus tard le met au nombre de ces industriels de la plume qui n'ont qu'un but : l'argent : *Chateaubriand se tait, Lamennais, Lamartine se taisent, mais Victor Hugo bat son tambour* [5].

II

Mais pour la fortune de Victor Hugo en Croatie c'est l'année 1841 qui est à retenir, l'année de la première traduction d'une de ses œuvres, *Angelo*. Et de nouveau il faut s'adresser aux intermédiaires allemands. Cette fois c'est une autre troupe, celle de Börnstein qui a joué le 19 janvier 1840 *Angelo, Tyran von Padua* avec un sous-titre qui était bien de l'époque : *Das Opfer unglücklicher Liebe*. Tout comme *Der Glöckner von Notre-Dame*, *Angelo* était joué au

[1] *Serbski Narodni list*, n° 47-48, 1838. V. Paulina Lebl, « Victor Hugo u srpskoj književnosti », *Srpski književni Glasnik*, 1912, p. 528.

[2] Correspondance de Rakovac, *Gradja*, v. III, Zagreb 1901, p. 282. Dans une autre lettre à Rakovac (Bistrica 15-VIII-1839) Vraz compare une personne avec Triboulet :... *et Antoine, mon Antoine, il est Tribulett* (*sic*) *de la pièce Le roi s'amuse.*

[3] *Ilirske Narodne Novine*, 1839, n° 4.

[4] Les journaux français que cite souvent l'*Ilirske Narodne Novine* sont : le *Moniteur*, le *Journal de Paris*, le *Messager*, la *Gazette de France*, le *Journal des Débats*, le *Rénovateur*, le *Messager des Chambres*, l'*Indicateur de Bordeaux*, le *Courrier Français*, le *Constitutionnel*, le *National*. Il est évident que les nouvelles de ces journaux français parvenaient en général par la voie de journaux allemands.

[5] *Ilirske Narodne Novine*, n° 74, 14-x-1839.

bénéfice d'un acteur, Schmidt [1]. Mais la situation était bien changée. Depuis 1840, à côté du théâtre allemand, il y avait une troupe professionnelle qui donnait des représentations en croate. Comme il y avait peu de pièces en serbo-croate, il fallait traduire. Ce sont naturellement des pièces du répertoire du théâtre allemand de Zagreb ou de Vienne, qui ont attiré l'attention de nos premiers traducteurs.

Ainsi, un an après la représentation d'*Angelo* au théâtre allemand de Zagreb, Jakov Užarević le traduit en croate [2]. Jakov Užarević fut un des meilleurs traducteurs de son époque, ce qui ne l'a pas sauvé de l'oubli. Promu docteur en médecine à Vienne en 1840, avec une thèse sur l'ictère, il est venu s'installer à Zagreb, où il a travaillé dans la rédaction de l'*Ilirske Narodne Novine*. De 1841 à 1842 il s'est occupé de la publication du choix du théâtre illyrien. Après que Rakovac eut quitté la rédaction de l'*Ilirske Narodne Novine* en 1842 il en devint le rédacteur jusqu'à 1846, quand il fut élu second secrétaire de la *Matica*. Il était étroitement lié avec tous les principaux écrivains illyriens et spécialement avec Aleksa et Dragutin Rakovac, Babukić, Vukotinović, Ivan Mažuranić dont il fut le témoin à son mariage. Les raisons de l'oubli où il est tombé, il faut les chercher avant tout dans le fait qu'à côté de quelques traductions et d'un dictionnaire allemand-croate il n'a laissé aucune œuvre et que depuis 1850, quand il alla habiter à Vienne, il s'était presque complètement écarté de la littérature croate. Šenoa, dans un article, a exprimé le regret qu'Užarević, grand connaisseur du croate, *refusât sa plume à notre littérature* [3]. Cette réputation de connaisseur du croate lui a facilité, sans doute, l'obtention d'un emploi au ministère à Vienne, où il traduisait de l'allemand en croate les lois, les décrets et les documents officiels pour le *Zakonski list* (Journal Officiel) dont il était le rédacteur. En trente ans de service dans l'administration il arriva au grade de « conseiller impérial ».

A côté d'*Angelo* et d'*Hernani* il a traduit encore une adaptation pour le théâtre du *Roman d'un jeune homme pauvre* de Feuillet sous le titre *Osiromašen plemić* [4] et de l'allemand *Corona di Saluzzo* de Raupach et *Grizelda* de Halm. D'après les dires de ses contemporains Užarević était d'un véritable caractère slavonien : flegmatique et gourmand, mais en même temps laborieux et modeste [5].

[1] *Agramer Zeitung*, 18-I-1840.

[2] *Angelo, padovanski okrutnik*. Tragedia od Viktora Huga. Izbor igrokazah ilirskoga kazališta. Sv. IV. Troškom i tiskom k. p. ilir. tiskarne Dra Ljudevita Gaja. 1841. Zagreb.

[3] V. Šenoa, « Naša književnost ». *Glasonoša*, 1865, n° 8, p. 60.

[4] *Glasonoša*, 1864, n°s 24-35.

[5] Nous avons très peu d'informations sur Užarević. La correspondance de Gaj n'a que deux lettres sans grande importance pour sa biographie ; celles de

Sa traduction d'*Angelo* fut jouée pour la première fois le 29 mars 1841 et publiée la même année dans le choix des pièces du théâtre illyrien. Mais même dans la traduction croate, l'intermédiaire allemand a joué un rôle important. La pièce n'était pas traduite du français mais de l'allemand. La comparaison de quelques passages le montrera d'une manière bien nette :

LA TISBE	TISBA	TISBE
Mon nom, Tisbe est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet (*Angelo* I, sc. 1, p. 10. Ed Hetzel, Paris s. a.)	Ime moje Tisba *velikimi slovi* urezano je na doljnjoj strani verškom od noža	Mein Name, Tisbe ist in grosser Schrift am untern Teile mit der Spitze eines Dolchs eingegraben [1].

...Haut-de-chausses rouges... Crvene cipele.. ...rote Schuhe... (I, sc. 1, p. 7)

CATARINA	KATARINA	CATHARINA
C'est donc un rêve ! (II, sc. 6, p. 65).	Bdijem ili sanjam ?	Wache ich oder ist es ein Traum ?
... j'aimerais encore mieux ce que je fais que ce que vous faites (III, sc. 10, p. 109)	Volila bih ipak otrov taj izpiti, nego takovim grĕhom dušu svoju gubiti	So will ich doch lieber dieses Gift nehmen, als eine solche Tat auf mein Gewissen.
Je sens bien que je vais mourir. (III, sc. 10, p. 109).	Osĕćam smèrt po svem tĕlu mome	Ich fühle den Tod in allen meinen Gliedern.

Vraz, de Babukić n'en ont pas une seule, mais son nom y apparaît de temps en temps. Le *Narodne Novine* du 21-VIII-1881, n° 190 a publié une nécrologie assez sommaire que le *Vienac* a copiée dans son n° 35 de 1881. Dans une autre notice à propos de sa mort (*Narodne Novine* du 18-VIII-1881) un anonyme a écrit : « qu'il a publié avec Antun Mažuranić, directeur de lycée en retraite un dictionnaire croate », ce qui est bien étrange, puisque l'auteur incontestable du dictionnaire est Ivan Mažuranić, et qu'il s'agit d'un dictionnaire allemand-croate.

Nous ne savons pas pourquoi on a accepté comme date de sa naissance 1810 (v. *Leksikon Minerva*, et la notice de Dukat dans *Znameniti Hrvati*), car tous les journaux sont d'accord qu'au moment de sa mort il était en sa 73e année, par conséquent il devrait être né en 1809 ou en 1808.

Une autre date qu'on trouve dans les deux dictionnaires cités est assurément fausse. C'est celle où l'on dit qu'il fut rédacteur du *Narodne Novine* jusqu'à 1845. Nous avons une preuve certaine qu'il y était encore en 1846. Vraz, dans une lettre à son ami Hočevar (v. *Dela Stanka Vraza*, p. 384, vol. V, Zagreb, éd. Matica Hrvatska 1877) datée du 5-VII-1846 écrit que par la candidature d'Užarević à la place de secrétaire de la Matica, les ennemis de Gaj voudraient le priver d'un bon rédacteur. On voit également par cette lettre que la candidature d'Užarević était soutenue par un groupe hostile à celui qui avait posé la candidature de Vraz. Mais on trouva un compromis et Vraz fut élu à la place de premier secrétaire et Užarević à celle de second.

Le frère d'Užarević, Luka, un prêtre, fut candidat du parti populaire aux élections de 1871, mais il ne fut pas élu.

[1] *Angelo, Tyrann von Padua.* Trauerspiel. Uebersetzt von Friedrich Seybold (v. Victor Hugo's sämtliche Werke, uebersetzt von Mehreren. Vierter Bd. Stuttgart Verlag von L. F. Rieger et Comp. 1839).

Il est intéressant de noter l'omission de *Le prêtre qui me confesse m'espionne* dans la traduction croate :

... Le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit : je t'aime ! oui, Tisbe, — m'espionne ! (I, sc. 1, p. 15).	Komornik, koji me po služuje, uhoda je, Prijatelj koji me gerli uhoda je ; žena koja mi veli : *Ja te ljubim* uhoda je takodjer i ona !	Der Laquai, der mich bedient ist ein Spion, Der Freund der mich umarmt ist ein Spion, das Weib das mir Liebe schwört ist ein Spion ; der Priester der mich beichten hört ist ein Spion...

Cette omission s'explique par le fait qu'à ce moment à Zagreb le censeur des livres croates était un prêtre, Moyses.

Quoique les constructions allemandes se fassent sentir parfois dans la traduction d'Užarević, il nous semble que sa réputation de bon traducteur ne lui était pas sans fondement attribuée [1]. Évidemment, s'il ne s'agit que de la prose, dont voici un exemple :

Angelo

Oprostite, Tisbo, ja vas više pitati neću. U ostalom znate li vi, da ste Rozamundu sinoć s neopisanom věštinom i ljubkostju predstavili, da je grad ovaj srětan što ste njegova, da vam se sva Italia divi, i da ubogim ovim Padovancem, koje vi toliko žalite, zavidi, što ste njihova ? O ! kako mi je dosadna, koliko mèrzim ja množinu tu, koja vas slavi i hvali. Poginut ću još od ljubomorstva gledajuć, gdě se tolike oči lěpoti vašoj dive. Ah ! Tisbo !... A tko biaše čovek onaj zastèrtim licem, s kojim se vi na pragu tamo razgovaraste ? [2]

Au moment où pour écrire correctement le croate certains écrivains devaient se libérer d'une double influence, de celle de leurs dialectes et de l'allemand, Užarević avait le grand avantage d'être né dans une province où la langue a gardé sa pureté. Aussi sa traduction montre-t-elle de la facilité et un certain naturel, sans ces mots érudits et bizarres qui donnent parfois un caractère tout livresque et artificiel à la langue de certains de ses contemporains.

Au théâtre, *Angelo* a eu un très grand succès. La *Danica* [3] déclare que c'était une des meilleures productions du fondateur génial de l'école romantique. La pièce d'ailleurs n'était pas facile à jouer, écrivait la *Danica*, et il serait injuste d'exiger dès maintenant de nos acteurs qu'ils jouent à la pleine satisfaction du public. Mais chacun avait fait ce qu'il avait pu, et le public a récompensé les acteurs par de vifs applaudissements, surtout Mme Vagi dans le rôle de Catarina.

[1] *Glasonoša*, 1864, nº 24, 12-vi. V. la notice qui accompagne la traduction de Feuillet ; Ćurčin, « *Kocebu na srpskom i hrvatskom*, » *Savremenik* 1909, nº 12, p. 683.

[2] *Angelo, padovanski okrutnik...*, p. 3.

[3] *Danica Ilirska*, 3-iv-1841, nº 14.

C'est évidemment de nouveau le côté « terrible » et mélodramatique qui a frappé les spectateurs. L'actrice Vagi a réussi surtout *dans cette scène terrible* où elle aperçoit derrière le rideau de son lit la hache du bourreau [1]. De la pièce on ne connaissait que le texte. Les idées que Victor Hugo a exprimées dans la préface, la « thèse » de la pièce n'étaient nulle part mentionnées ni discutées, car aucune des éditions croates ou allemandes dont on se servait ne contenait ces préfaces.

On a joué *Angelo* aussi à Karlovac où la même troupe resta deux mois. Une affiche de cette représentation nous a été conservée, et c'est la seule que nous possédions de toutes les représentations de Hugo en Croatie pendant la période illyrienne [2]. Mais à Karlovac ce n'était plus Mme Vagi qui tenait le rôle de Catarina ; elle était remplacée par une débutante, Mlle Vesel, qui eut d'ailleurs du succès [3]. Après le retour de la troupe à Zagreb, on joua *Angelo* encore trois fois [4]. De la dernière de ces trois représentations qui eut lieu le 3 août 1841, la *Croatia* a donné un compte-rendu plein d'enthousiasme. On parlait d'*Angelo* comme d'une *des pièces les plus réussies* qui aient paru au théâtre de Zagreb. Badlaj dans le rôle de Rodolphe et Mlle Vesel ont eu un succès particulier et les *applaudissements bruyants les ont récompensés après plusieurs scènes* [5].

Ce succès d'*Angelo* semble avoir encouragé Užarević à traduire une autre pièce de Hugo, *Hernani*. La traduction fut publiée en 1842 sous le titre de *Smèrtni rog* [6]. La source était cette fois encore une traduction allemande, celle de Ph. Külb [7], comme il est facile de le voir dans les exemples suivants :

[1] *Ibid.*

[2] *Angelo* fut joué à Karlovac le 9 mai 1841. La distribution des rôles était la suivante :

Angelo Malipieri, podesta — G. Isaković ; Katarina Bragadini — Gna Vesel ; Tisba — Gja Štajn ; Rodolfo — G. Marković mladji ; Omodej — G. Tkalac ; Anafesto Galeofa — G. Marković ; Dafna — Gna Georgijević ; Mladi cèrnac — G. Krajačević ; Noćni stražar — G. Gruić ; Vratar G. Petrović ; Starešina od Sv. Antuna u Padovi — G. Kap de Morte. Čin biva u Padovi god. 1549 u vreme dužda mleta-ckog Frančiška Donata. Režiser G. Vanini...

Cette affiche se trouve aux archives du théâtre de Zagreb.

[3] *Danica Ilirska*, 19-VI-1841, nº 25.

[4] Le 20-VII, le 27-VII et le 3-VIII-1841.

[5] *Croatia*, 1841, nº 63.

[6] *Smèrtni rog*, Drama u 5 aktah polag francezkoga. *Izbor igrokazah ilirskoga kazališta*. Sv. IV. U Zagrebu. Troškomtiskom k. p. ilir. nar. tiskarne Dra Ljudevita Caja. 1842.

[7] *Hernani oder kastilianische Ehre*. Drama. Deutsch von Ph. H. Külb. (v. *Victor Hugo's sämtliche Werke*. Erster Bd. Biographie und Charakteristik Victor Hugo's

Suis-je chez doña Sol ? fiancée au vieux duc De Pastraña, son oncle, un bon Seigneur, caduc, vénérable et jaloux, dites ?...
(Acte I, sc. 1, p. 10) V. H. Hernani, éd. Œuvres complètes. Paris, J. Hetzel et A. Quantin s. a.)

Jesam li ja ovde kod Done Sol, kod lěpe nevěste staroga kneza od Pastrane, dobroga onog gospodina, kog ona ujakom imenuje, poštenoga muža — staroga, istina, nu punoga ljubomorja ? Nije li tako ?

Bin ich hier bei Dona So Der Braut des alten Herzogs von Pastrana Des guten Herren den ihren Ohm sie nennt, Des Ehrenmanns, hinfällig zwar, jedoch voll Eifersucht, nicht wahr ?

Hernani

Donna Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse ?
(Acte I, sc. 2, p. 14)

HERNANI

O Dona Sol ! životu moj.
Recite mi barem noću kad se bezazleno, čisto i mirno u naručajih sladkoga sna njihate, kad vam ugodan koi san nježnimi pèrsti oči zaklopi, a ustne otvori, recite mi nepribliži l'vam se tada angjeo koi bi vam na tihom javio, koliko ste dragi, koliko mili nesretniku onom, koga svaki běži, svaki od sebe těra.

HERNANI

O Dona Sol,
Mein Leben, sagt mir doch, ob nicht des Nachts,
Wenn ihr so schuldlos, rein und ruhig euch
In Schlummers Armen wiegt, wenn eure Wimpern
Ein holder Traum mit zartem Finger schliesst
Und eure Lippen öffnet, ob euch nicht
Ein Engel naht und flüsternd Euch verkündet,
Wie theuer und wie süss Ihr seid dem Armen
Den jeder meidet, jeder von sich stöts

von Adrian Der König amüsirt sich. — Hernani. Mit dem Bildnis des Verfassers. Frankfurt am Mein, 1835. Druck und Verlag von Johan David Sauerländer.

Dans la biographie on parle de V. Hugo comme du chef de l'école romantique en France sur laquelle Adrian s'exprime très favorablement. La biographie s'achève sur les mots suivants de V. Hugo : « L'Allemagne est un des pays dont je crois le plus vivement que ma pensée toute entière soit comprise. C'est une nation profonde, c'est une noble race de penseurs, c'est un pays où tout est sérieux et où par conséquent tout est grand. J'aime la France comme ma mère, j'aime l'Allemagne comme mon aïeule. Si je n'étais Français, je voudrais être Allemand. » Est-ce cette déclaration de V. Hugo qui lui a valu un accueil aussi chaleureux par l'auteur de la préface ? Nous ne savons, mais ce qui est certain, c'est que les idées exprimées dans la préface d'Adrian n'ont pas trouvé un grand écho en Croatie.

HERNANI

Le roi ! Le roi ! Mon père
Est mort sur l'échafaud ; condamné par le sien.
(Acte I, sc. 1, p. 17)

HERNANI

Kralj ! Kralj ! O moj otac poginu
na stratištu, *proklet* od njegovoga oca.

HERNANI

Der König !
Der känig ! — O, mein Vater starb,
verdammt
Von seinem Vater, auf dem Blutgerüst.

Mais cette traduction d'Užarević comporte aussi des omissions, souvent considérables. Nous ne citerons qu'un exemple :

Don Carlos (De l'intérieur de l'armoire)
Si vous dites un mot, Duègne, vous êtes morte.
Dona Josefa *seule.*
Qu'est cet homme. Jésus mon Dieu ! Si j'appelais ?
Qui ? Hors madame et moi, tout dort dans le palais.
Bah ! L'autre va venir. La chose le regarde.
Il a sa bonne épée et que le ciel nous garde
De l'enfer ! (*pesant la bourse*)
Après tout, ce n'est pas un voleur.
Entre Dona Sol, en blanc. Dona Josefa cache la bourse. (Acte I, sc. 2, p. 13)
KARLOS (*iz ormara*)
Dueno, umrět ćete, ako samo rěčcu progovorite.
Sol udje u nutra u belo obučena, Josefa sakrije kesu.

Par ces omissions cette traduction est semblable au manuscrit de la traduction d'*Angelo* qu'on trouve aux archives du théâtre de Zagreb, et qui était destiné à l'usage des acteurs. Mais ce qui change complètement *Hernani* dans la traduction croate, c'est qu'elle est en prose. Užarević ne pouvait pas faire autrement : la poésie moderne croate pratiquement n'existait pas encore et Užarević sans talent et sans ambitions poétiques ne songeait même pas à faire un tel effort. Il a versé en croate le contenu d'*Hernani* — l'intrigue, l'action théâtrale, bonne pour faire une représentation, mais dont l'auteur pouvait être n'importe qui. Aussi les spectateurs étaient-ils privés justement de l'élément qui représente la seule ou l'essentielle qualité de cette pièce : sa poésie. Ainsi adapté *Hernani* ne pouvait laisser qu'une idée très imprécise du véritable caractère de l'œuvre dramatique de Victor Hugo.

D'ailleurs, il ne faut pas être trop exigeant. La littérature, le théâtre croates avaient à cette époque une mission plutôt patriotique qu'artistique. Il fallait résister à l'influence allemande, il fallait fournir des pièces au théâtre croate. Évidemment dans de pareilles conditions personne n'a eu l'idée de critiquer Užarević.

D'autre part il semble que ses contemporains [1] n'attachaient pas beaucoup d'importance à ce choix de pièces du théâtre, où étaient publiés *Angelo* et *Hernani*. Rakovac écrivait dans son *Journal* [2] *qu'il n'y avait que Gaj qui tirât profit de ce choix de pièces.* Il ne cachait d'ailleurs pas son idée qu'il serait plus utile d'aider la littérature du pays que de publier *ces produits de la plume étrangère.* Le fait qu'il n'était pas à ce moment en bons termes avec Gaj ne pourrait suffire seul à expliquer cette attitude.

Hernani n'eut pas la chance d'être joué à Zagreb aussi vite après sa publication que l'avait été *Angelo*. La raison en était bien simple : à Zagreb, les acteurs n'ayant plus les moyens de vivre, avaient été obligés de partir pour Belgrade, où ils jouèrent le 20 avril 1842 *Angelo* avec un très grand succès et le 19 juillet *Hernani* dans une autre traduction, celle de J. St. Popović [3].

Ainsi *Hernani* ne fut représenté à Zagreb qu'en 1849 par une troupe d'amateurs dans la traduction d'Užarević.

Toutefois de 1841 à 1849 Hugo a été joué à Zagreb, mais en allemand. L'*Agramer politische Zeitung* [4] de 1843 annonçait une représentation de *Ruy Blas*. La direction du théâtre faisait de son mieux pour attirer le public, pour exposer les qualités de la pièce à laquelle on avait imposé le sous-titre de *Tigre et Lion* (Tiger und Löwe) et dans la notice qui annonçait la représentation on parlait de *scènes impressionnantes et surprenantes pleines d'une vive fantaisie* [5].

La même année où les *Burgraves* ont échoué en France, la gloire de Victor Hugo, auteur dramatique a commencé à peine à se répandre en Croatie !

La première d'*Hernani* eut lieu à Zagreb, le 27-IV-1849 pendant la guerre, par un groupe d'amateurs. Aussi n'est-il pas étonnant que nous ayons très peu de nouvelles de cette représentation. Les journaux se contentent d'annoncer la pièce [6]. Par un exemplaire d'*Hernani* qui se trouve aux archives du théâtre et qui appartenait

[1] Dans des lettres adressées à Gaj, à Vraz, leurs amis les priaient souvent de leur envoyer des livres qui paraissaient à Zagreb et qui les intéressaient. Dans la liste de ces livres commandés, on trouve très rarement le *Choix des pièces du théâtre illyrien*. Une de ces rares lettres où on le mentionne, est celle d'Ignjat A. Brlić à son fils où il écrit « que trois livres du théâtre illyrien ont paru, mais je n'en ai reçu que très peu et je les ai vendus déjà.» (V. Brlić, *Pisma sinu*, nº 26, p. 34, Zagreb, HIBZ, 1942).

[2] Rakovac, « Dnevnik », *Narodna Starina*, 1922, fasc. 1-3.

[3] Paulina Lebl, *op. cit.* (V. Note 2, p. 3) ; *Danica Ilirska* nº 35, 1842.

[4] *Agramer Politische Zeitung*, 25-I-1843, nº 7.

[5] *Ibid.*

[6] *Novine dalmatinsko-hrvatsko-slavonske*, 1849, nº 51, 28-IV-1849.

probablement au souffleur, nous connaissons la distribution des rôles [1]. Le metteur en scène inconnu a coupé une bonne partie du texte de la traduction, qui présentait elle-même des omissions considérables. La guerre terminée, les journaux purent consacrer plus d'attention à la reprise d'*Hernani* qui eut lieu le 1er janvier 1850. Dans tous les comptes rendus [2] on a fait ressortir les difficultés qu'offrait aux amateurs une telle œuvre et leurs progrès. Quoique ces articles aient été pour la plupart élogieux, on trouve dans le *Südslavische Zeitung* [3] quelques remarques critiques, qui étaient probablement très justes, car elles mettaient en relief un défaut qui est bien naturel et commun à tous les groupes d'amateurs : le jeu trop individuel de certains acteurs (avec l'arrière-pensée pour chacun de se faire remarquer) au *dépens de l'harmonie vivante de l'ensemble* [4]. Il ne faudrait pas imaginer, parce que ce compte-rendu était écrit dans un journal allemand, que son auteur voulait diminuer la valeur de cette représentation croate. Le reste de l'article n'était pas moins élogieux que celui du *Narodne Novine*. *Hernani* fut joué encore une fois par les amateurs le 3 mars 1850 [5].

L'établissement du régime absolu paralysa presque toute activité intellectuelle en croate. Il faut bien souligner : en croate, car quant au théâtre, la troupe allemande ne partit qu'après avoir été sifflée et chassée en 1860.

Aussi retrouvons-nous Hugo, comme une vingtaine d'années auparavant sur l'unique scène qui pouvait exister à cette époque à Zagreb, au théâtre allemand.

Hernani, dont le sujet était désormais bien connu à Zagreb grâce à l'opéra du même nom de Verdi, fut représenté (et c'est sans doute le mérite du bénéficiaire Pokorny, chef d'orchestre) dans une atmosphère assez peu sérieuse de fêtes populaires, avec de la musique pendant les entr'actes, et même un feu d'artifice [6]. On avait fait tout cela un peu pour effacer la mauvaise impression qu'auraient pu causer des acteurs qui n'avaient pas eu le temps d'apprendre leur rôle, si bien *que le souffleur était obligé de crier* [7]. Ainsi, si *Hernani*,

[1] Hernani — B. Jellačić ; Don Carlos — Car J. ; don Ruy Gomez de Silva — Popović Šandor ; Dona Sol de Silva — Gospodja Mraović (?) ; Jaquez — Franković ; Don Sankec — Helbling ; Dona Josefa — D. Novak ; pèrvi okletnik — Zečević ; Drugi okletnik — Paul ; Tretji okletnik — Haladi.

[2] *Narodne Novine*, 31-XII-1849, n° 228 et 3-I-1850, n° 2 ; *Slavenski Jug* n° 1, 2-I-1850.

[3] *Südslawische Zeitung*, 4-I-1850.

[4] *Ibid.*

[5] *Narodne Novine*, 23-II-1850, n° 45 ; *Südslawische Zeitung*, 2-III-1850.

[6] *Agramer Zeitung*, 10 et 11-VII-1855, nos 156 et 157.

Luna, 16 juillet 1865, n° 27.

à cause du mauvais jeu des acteurs n'avait pas obtenu de succès, on n'aurait pu le dire de toute la soirée, car l'exécution des morceaux de musique a donné à certains spectateurs *un vif plaisir* [1], sans parler de ceux qui se sont réjouis du feu d'artifice.

A côté du théâtre de Victor Hugo, connaissait-on en Croatie d'autres formes de son activité littéraire ? le romancier, le poète, étaient-ils ignorés ?

Bien que ni l'un ni l'autre n'aient été tout à fait inconnus, grâce aux traductions allemandes, il est incontestable que c'était surtout par son théâtre qu'il était connu. Ce qui ne veut pas dire que les écrivains de l'époque illyrienne ont vu en lui avant tout un auteur dramatique.

Au moment où la production dramatique en Croatie n'existait presque pas, les pièces de Victor Hugo et d'autres traductions suppléaient au manque des pièces croates. Ainsi il faut attribuer ces traductions à une nécessité d'ordre tout à fait pratique. Dans une lettre à la *Danica* sur l'état du théâtre de Belgrade, où jouait la troupe qui venait d'arriver de Zagreb, on se plaint qu'il y a peu de bonnes pièces au répertoire et ce qu'il y a de mieux, ce sont des traductions : *Griselda* (de Halm tr. par Užarević), *Hernani, le Tyran de Padoue* (*Angelo*)... *mais le public désire, et il a raison, des pièces tirées de l'histoire nationale, qui sont trop rares, et ce qui existe ne vaut pas grande chose* [2]

Tout cela est encore bien plus visible dans le domaine de la poésie. Ici on n'avait pas besoin de Victor Hugo, car presque tous ceux qui se mêlaient de littérature faisaient des vers. Que la qualité d'une bonne partie de leurs vers fût médiocre, peu importait : le seul fait qu'ils étaient écrits en croate, leur donnait un avantage auprès du public patriote. Il est clair, que dans une littérature qui commençait à se frayer péniblement un chemin, des traductions poétiques n'auraient pu rendre que peu de service. Aussi les écrivains illyriens se gardaient-ils contre les littératures étrangères et cherchaient à s'inspirer de la poésie populaire ou ragusaine. Medo Pucić a écrit dans la *Danica* [3] *qué notre littérature devait être aussi loin de Virgile, de Milton du Tasse que de V. Scott, de V. Hugo, de Byron.* Enfin, il nous semble que nos écrivains illyriens ont préféré Béranger à Victor Hugo [4]. Au moment où la bourgeoisie croate était obligée de

[1] *Ibid.*
[2] *Danica Ilirska*, n° 35, 1842.
[3] *Danica Ilirska*, n° 2, 1844.
[4] V. Barac, « Notes sur les Français dans la littérature de l'Illyrisme. »*Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1937, p. 79.

lutter pour réaliser son plan politique contre la noblesse germanisée ou magyarisée et contre la politique de la cour autrichienne, hostile à la Croatie, il est tout à fait naturel que toute la production littéraire de cette bourgeoisie ait eu un caractère combattif et utilitaire, plutôt que proprement littéraire. Aussi les idées et la forme de l'auteur des *Chansons* correspondaient-elles plus à ses besoins et à ses idées que celles de l'auteur des *Odes et Ballades.*

De toutes les poésies de Victor Hugo, on n'en a traduit en Croatie qu'une seule : L'*avarice et l'envie* (*Skupost i nenavist*) [1]. Le choix de ce récit en vers qu'a traduit Nemčić, montre à quel point le goût et les idées sur la poésie étaient peu formés. Ces vers écrits en 1816, quand Victor Hugo n'avait que quatorze ans, ne contiennent rien, absolument rien, qui pourrait faire sentir un poète et justifier cette traduction. Ce récit en vers supprimé de la plupart des éditions des *Odes et Ballades* postérieures à 1828, Nemčić l'a trouvé dans une édition allemande, publiée d'après le texte français de 1826 [2]. Nemčić suit fidèlement le traducteur allemand :

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou ;
Chez vous ou chez un autre, ou chez moi-même . En somme
Elles allaient je ne sais où
Comme le héron du bonhomme.

Jednom skupost i nenavist
Podju poljem pa se upute...
Komu ? — to će bi svejedno !
Jao onom kome dodju,
K meni, k tebi il k onome...
Jednom reči upute se,
Ja neznadem uprav kamo —
Kao u bašći čapla čini.

Der Geiz einst mit dem Neide strich
Durch das Gefilde ; — sie begaben sich,
Gleichviel zu wem ! (Doch war's ihm nicht Gewinn)
Zu dir, zu mir, zu Jenem — kurz und gut
Sie gingen, ich weiss nicht wohin,
Wie es der Reiher in der Fabel thut.

L'avarice le dos en voûte,
Examinait ce coffre hasardeux
Pour qui toujours elle redoute

[1] *Danica Ilirska*, 1847, nº 13 et *Pesme Antuna Nemčića* izdao Mirko Bogović. U Zagrebu, 1851, p. 126-128.

Il faudrait mentionner aussi que dans *Luna* de 1841, nº 7, on a publié quelques strophes de Victor Hugo sur le *Retour de l'Empereur* (v. la *Légende des siècles*, XLVIII-1) La publication de ces strophes n'était pas due à la renommée de V. Hugo mais à celle de Napoléon.

[2] *Oden und vermischte Gedichte.* Deutsch von Ferdinand Freiligrath. V. *Victor Hugo's sämtliche Werke.* Neuener Bd. Frankfurt am Mein 1836. Druck und Verlag von Johann David Sauerländer. Cette édition allemande ne contient que les préfaces de 1822, 1824, 1828.

Skupost stupa sva prignuta,
Pa se često obazire,
Na gvozdenu svoju škrinju
Što joj šiju vèrlo tišti,
I rad koje vek se brini.

Der Geiz gebückt,
Sieht nach dem Kasten oft, der seinen Nacken drückt,
Dem eisernen, für den er allzeit zittert.

Une autre en aura plus que moi ! »
Et chacune à ce mot funeste,
D'hésiter sans savoir pourquoi.
Le Désir, Dieu léger et leste,
Les donne au Diable, jure, peste
Et s'indigne de rester coi.

(*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* Paris 1885, Helrel et Quantin).

— kad će druga
To dvostruko zadobiti ! »
U tom gèrmu zeci sede ! —
Nijedna se neodluči,
I koješta misli svaka —
Boginja ih muče kune,
Jer bi rada već odlazit,
Zalud čeka na reč pèrvu.

Ein andrer wied das Doppelte ja haben ! »
Da sitzt der Hacken ! — Beide schwanken,
Und sinnen unentschlossen fort ;
Gern wäre die Begierde wohl vom Ort ;
Sie zürnt, verwünscht sie in Gedanken,
Und harrt vergebens auf das erste Wort.

Ainsi l'idée que les lecteurs de la *Danica* ont pu se faire de Hugo poète d'après cette seule traduction de Nemčić était encore plus inexacte que celle qu'ils avaient de Hugo auteur dramatique.

En Dalmatie, c'est dans un milieu de lettrés ragusains que se trouvaient les premiers traducteurs de V. Hugo : I. A. Kaznačić et P. A. Kazali. Quoiqu'on traduisît en Dalmatie beaucoup plus qu'en Croatie du Nord [1], Hugo n'y avait pas grand succès.

Le choix de Kaznačić, il est vrai, est meilleur que celui de Nemčić, mais on ne pourrait pas en dire autant de sa traduction. Car par l'emploi de l'octosyllabe au lieu de l'alexandrin, la traduction de la XIVe poésie des *Chants du crépuscule* a reçu une forme nouvelle [2]. Ainsi par exemple, les trois premiers alexandrins sont traduits par huit octosyllabes et encore Kaznačić a-t-il fait des omissions :

[1] Ainsi dans une seule année de *Zora Dalmatinska* il y a des traductions de Byron, Lenau, Goethe, Hugo, Lamartine, Manzoni, Dante, Burger et nous n'avons cité que des auteurs connus.

[2] *Zora Dalmatinska* 1844, nº 17, p. 135. Cette traduction a été publiée également dans *Dubrovnik* de 1849. Dans l'*Avvenire* de 1848-1849 se trouvent deux traductions de V. Hugo en italien : *Ad una* dans le nº 19 du 9-XII-1848 (v. *Les Feuilles d'automne*, XXII : *A une femme*) et *Il nome suo* (*Odes et ballades*, V, 13 : *Son nom*) dans le nº 23, 6-I-1849. Ces deux traductions ne sont signées que d'un R. et d'après quelques autres articles signés par la même lettre, on pourrait supposer avec assez de probabilité, qu'il s'agit du Rédacteur (R), Ivan A. Kaznačić.

Oh ! N'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !
Qui sait combien de jours sa faim a combattu !

Ah ! nikada ruxnom rieçi
Nemoj vridjat biednu xenu,
Koja teškoj po nesreçi
Izgubiše ljudsku cienu ;

Er ti neznaš kojom silom
Pridobita jadna e pala,
I koliko prie nemilom
Nevoljom se jest ervala ?

Et quand il voulait traduire avec un nombre égal de vers, il était obligé de couper brutalement l'original :

Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte
Perle avant de tomber, et fange après sa chute !

Ciste vode po srid grane
Kano biser kaplja sjaje,
Al kad s'grane na tli pane
Kaplja gnusna kala ostaje ;

Mais il y a une autre lacune qui est intéressante. Quand Hugo proclame la société et les riches coupables de la chute de ces femmes :

La faute en est à nous, à toi, riche, à ton or !

Kaznačić ne prend que le dernier élément de ce vers :

O prokleto zlato u tebi
Pervi je uzrok te nezgode.

A-t-il fait cela pour n'être pas obligé d'augmenter le nombre des vers dans la traduction, ou pour s'assurer contre la censure ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question, mais ce qui est certain, c'est que les alexandrins amples et oratoires de Hugo n'ont trouvé qu'un traducteur médiocre.

La traduction de Kazali de la pièce XXVII des *Chants du Crépuscule* (*La pauvre fleur disait au papillon céleste*) [1] montre une certaine habileté de rimeur. Kazali suit plus fidèlement le rythme de l'original, il traduit l'alexandrin par un vers de douze syllabes :

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
— Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Ruxica govori nebeskom lepiru :
Ne biexi me !
Naš des je razliçan, stojim u nemiru,
Ti letiš sve.

[1] *Zora Dalmatinska* 1845, nº 22, 2-vi.

Mais ce qui est intéressant surtout, c'est le choix. Le thème de cette poésie rappelle le XVIIIe siècle avec ses vers légers, discrètement érotiques, avec ses *roses* et ses *papillons*. En choisissant cette poésie, le souvenir d'une poésie analogue, qui florissait au XVIIIe siècle à Raguse était sans doute présent à l'esprit de Kazali. Cette traduction ne saurait d'ailleurs s'élever au-dessus du niveau d'une rhétorique un peu scolaire. Rhétorique, il faut le souligner, car des articles (originaux ou non, peu importe) qui circulaient dans certains journaux dalmates de ce temps étaient souvent imprégnés d'un classicisme irréconciliable. La *Dalmazia* a apporté un article curieux de Salvatore Viala, qui proclamait la littérature romantique criminelle, athée et désordonnée. V. Hugo ne l'a pas choqué moins qu'un autre : « E dalla perpetua esagerazione del male si genera necessariamente un altro brutissimo vizio cioè la pubblica male dicenza e non solo il dir male dei morti, che piu dovrebbero esser rispetatti, se non altro, per la ragione che dobbiamo morir tutti ; ma il diffamare questa o quella famiglia, questa o quelle condizione di cittadini, o un'intiera nazione. Se volete accertarvenne, non avete che a leggere per es il carattere di Lucrezia Borgia, di Francesco I, del cardinale Richelieu, o quello di qual sivoglia nobile e sacerdote nei drammi di BVittorio Hugo [1] ».

IV

Si de la poésie de Victor Hugo nous n'avons que peu d'échos, nous avons vu que ses pièces ont eu un grand succès. Ses romans également étaient connus quoique aucun ne fût alors traduit en croate.

D'ailleurs, il ne serait pas inutile de répéter ce que nous avons écrit dans la préface : le nombre des traductions croates, seul, ne peut pas donner une idée juste de la véritable connaissance de la littérature française en Croatie. Tout le monde cultivé lisant l'allemand, c'était grâce aux traductions allemandes, bien supérieures en qualité et en nombre aux croates, qu'on connaissait la littérature française. En 1848, trente-huit ans avant la première traduction d'E. Suë en croate, A. Veber-Tkalčević se lamentait de la mauvaise influence des romans de Suë [2] sur les jeunes filles croates, qui les lisaient beaucoup dans des traductions allemandes.

[1] *La Dalmazia*, nº 23, 2-x-1845. Cette haine de la littérature romantique n'était pas purement littéraire. L'auteur de cet article, un lettré corse, Salvatore Viala fut un ennemi déclaré des Français, tout comme Raffaelo Lambruschini auquel cet article en forme de lettre est adressé.

[2] *Danica*, 1848, nº 14.

Gaj dans sa bibliothèque [1] avait une traduction allemande de *Notre-Dame*. Dans une lettre de Bistrica datée de 1844 à Vraz et à Dragutin Rakovac, Vkĕoslav (Stauduar) priait Rakovac de lui envoyer *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo [2]. Il est facile de deviner les raisons pour lesquelles on n'a publié aucune traduction de ses romans à cette époque. Il n'avait pas d'éditeur qui osât risquer une entreprise si chère et qui promettait peu de succès, à cause des traductions allemandes ou italiennes auxquelles le public était habitué. Quant aux lettrés, ils étaient heureux, s'ils trouvaient un éditeur pour leurs propres œuvres.

Dans les journaux il y a peu d'informations sur les romans de Hugo. La *Danica* a noté la publication du *Dernier Jour d'un Condamné* dans un journal américain, non point à cause de Hugo, mais à cause du format du journal américain [3]. La nouvelle de la nomination de Victor Hugo comme pair de France a offert un nouveau prétexte de montrer *comment les Français estiment la littérature et ses prêtres* [4]. Le rédacteur de cet entrefilet est encore plus frappé de la *manière dont les journaux ont publié cette nouvelle.* Il cite la presse qui approuve et soutient cette nomination du gouvernement. La situation sociale et la richesse de certains écrivains français semblaient un rêve aux écrivains croates qui vivaient dans un pays féodal et sous un des régimes les plus réactionnaires de l'Europe, celui de Metternich et des Habsbourg.

V

Pour trouver des nouvelles plus précises sur Victor Hugo, il faut attendre l'année 1849. Mais les motifs de cet intérêt nouveau ne sont plus littéraires. Ce qui l'a provoqué, c'est l'activité politique de Hugo et sa popularité comme défenseur de la liberté et ennemi de Napoléon III, renommée qui se répandait dans le milieu des Croates libéraux autour du *Slavenski Jug*, puis du *Jugoslavenske Novine*. Il est bien évident que cette réputation nouvelle de Victor Hugo trouvait son écho surtout dans les journaux non officiels. Luttant contre l'oppression autrichienne, ces Croates étaient naturellement amenés à populariser l'attitude progressiste de Victor

[1] V. Gaj, *Knjižnica Gajeva.* Zagreb, 1875, p. 66. V. Hugo, *Sämtliche Werke.* Mit V. H-s Bild in Stahl. Stuttg. 1839, 8. 2v. B. II.

[2] V. la correspondance inédite de Vraz à la Bibliothéque de l'Université de Zagreb. La lettre est datée du 6-II-1844 (?) et l'enveloppe porte le titre : *Gosqod. Stanku Vrazu ali gospod. Dragutinu Rakovcu u Zagrebu.*

[3] *Danica Ilirska*, n° 47, 1841.

[4] *Novine horvatsko-slav.-dalm.*, n° 81, 9-x-1844.

Hugo dont la grande réputation comme écrivain d'autre part ne pouvait que leur être utile dans leur propre lutte politique.

Ainsi dans le *Slavenski Jug* nous voyons Victor Hugo présider au congrès des amis de la paix à Paris en août 1849 [1]. Il est bien certain que les rédacteurs du *Slavenski Jug* n'ont pas seulement considéré ce congrès comme une société philanthropique. Au moment où toute la monarchie habsbourgeoise était en guerre, le même journal annonçait que Cobden va parler *contre les banquiers qui procurent au roi des moyens matériels pour mener des guerres.* Le *Slavenski Jug* suivait le cours de ce congrès [2] et dans un autre numéro [3] il a publié le discours que Victor Hugo a prononcé à l'ouverture du congrès.

C'était dans les salons de Victor Hugo *que se réunissaient tous les survivants du grand mouvement révolutionnaire de* 1848 [4] ; c'était Victor Hugo qui proposait à l'assemblée des lois progressistes [5]. De plus, on avait un intérêt direct à publier ces discours. Un numéro du *Jugoslavenske Novine* [6] accompagne le discours de Victor Hugo sur la liberté de la presse, question brûlante à ce moment en Croatie, des mots suivants : *Victor Hugo a parlé de nouveau pour un des droits les plus sacrés d'un peuple libre, pour la liberté de la presse, ainsi devons-nous publier cet article avec plus de détail.* Ils avaient beau publier les discours sur les droits sacrés et sur la liberté de la presse, Bach s'en préoccupait très peu et le journal fut interdit peu de temps après.

Le *Journal officiel* s'est contenté de fournir quelques informations très brèves sur l'activité de Victor Hugo comme membre de l'opposition, sur son arrestation et sur sa condamnation [7]. Bien entendu, jamais de texte de ses discours, jamais aucun commentaire sur son activité. Ainsi après l'interdiction du *Jugoslavenske Novine* jusqu'à la fondation de la revue *Neven* en 1852, ces quelques notices du *Narodne Novine* représentent tout ce qu'on a écrit sur Victor Hugo dans une période de sa vie pleine d'activité publique.

Le *Neven* [8] a réussi à faire passer quelques informations sur la publication de *Napoléon le Petit,* accompagnées d'un commentaire qu faisait une allusion discrète à l'état de choses en Croatie. Après

[1] *Slavenski Jug*, 1849, n° 125, 28-VIII.
[2] *Slavenski Jug*, 1849, n°s 125,126, 127, 129, 130, 136.
[3] *Ibid*, n° 129, 1849.
[4] *Jugoslavenske Novine* 1850, n° 4, 11-IV.
[5] *Ibid.* 1850, n°s 45-47 et 80.
[6] *Ibid.* 1850, n° 84.
[7] *Narodne Novine* 1850, n° 196 ; 1851, n° 155.
[8] *Neven* 1852, n°s 37 et 44.

avoir annoncé aux lecteurs que le volume était interdit en France, car il critiquait Napoléon et son gouvernement, le rédacteur conclut : *espérons que nous allons assister encore à la solution de ces contradictions et d'autres semblables.* L'année suivante, le successeur du rédacteur Bogović (Bogović avait passé quelques mois en prison pour délit de presse) prenait ses précautions. Ainsi le nom de V. Hugo n'est apparu que dans la traduction d'une nouvelle dans la *Danica* qui n'avait, bien entendu, rien de politique [1]. De ce moment jusqu'au retour du régime constitutionnel, sauf une représentation allemande d'*Hernani*, nous sommes complètement privés de nouvelles sur V. Hugo. La voix du solitaire de Guernesey qui réclamait la liberté pour les peuples opprimés ne pouvait pénétrer dans la caserne sombre et bien gardée où vivaient les Croates.

VI

Au moment de la bataille d'*Hernani* et de la victoire du romantisme en France, en Croatie il n'y avait pas encore de journaux, de revues littéraires, d'écrivains ou d'artistes, d'université, de théâtres ou de musées croates. La majorité de la population se composait de serfs et de paysans complètement illettrés et qui vivaient dans une misère souvent extrême [2]. La noblesse, la seule classe cultivée, s'appauvrissait rapidement. Vers 1840, au moment où le mouvement illyrien prend de l'importance, dans le milieu de la bourgeoisie naissante et où des journaux et des revues croates commencent à paraître et à publier des nouvelles sur la vie intellectuelle et politique française, ces nouvelles étaient copiées des journaux français, où la querelle romantique n'était plus à l'ordre du jour. Ainsi toute cette querelle et le rôle que Victor Hugo y a joué n'ont pu que rester sans écho direct en Croatie. Il n'y avait pas encore de critiques ou même de journalistes qui auraient pu informer le public de la vie littéraire en France. Aussi le théâtre de Victor Hugo était-il considéré sans ses éléments littéraires et polémiques d'un point de vue extérieur et superficiel. La poésie et le roman de Victor Hugo n'ont trouvé non plus un terrain favorable en Croatie, la poésie croate étant dans un état primitif et des conditions pour la publication de ses romans n'existant pas encore. C'est pourquoi le rôle et l'influence de Victor Hugo comme écrivain dans la littérature illy-

[1] *Danica* 1853, nº 42. Dans la nouvelle d'un auteur tchèque J. Tyl, *L'amour d'un poète.*

[2] V. par exemple Imbro Tkalac, *Uspomene iz Hrvatske.* Zagreb, 1945, pp. 53-58.

rienne n'ont été que bien modestes. La physionomie de Victor Hugo et de son œuvre dans la littérature croate de cette époque est le reflet de l'état déplorable dans lequel se trouvaient la vie intellectuelle, économique et politique croate. Quant à l'écrivain, cette physionomie est bien incomplète et quant à son œuvre, elle n'était connue que dans une forme très imparfaite. Au moment où la réputation de Hugo, défenseur de la liberté, commençait à le faire connaître en Croatie, nous avons vu comment, pour des raisons politiques, elle a été étouffée pour reparaître dans des conditions plus favorables après 1860. Mais que Victor Hugo soit devenu populaire dans un milieu de Croates libéraux, comme défenseur de la liberté, c'est un trait qu'il faut souligner. Ce que ces Croates progressistes qui ont vécu sous un régime autocrate cherchaient et admiraient en France, c'étaient des idées de liberté [1].

CHAPITRE II

DE LA FIN DE L'ABSOLUTISME A LA MORT DE VICTOR HUGO (1860-1885)

I

Nous avons vu quelles sympathies Victor Hugo a éveillées dans les milieux libéraux croates, et comment avec l'avènement du régime absolu, son nom a presque disparu des revues littéraires et des journaux croates. Après la chute du régime absolu, Victor Hugo a repris sa place en Croatie. Le programme politique et intellectuel du mouvement illyrien était bien loin d'être réalisé. Dans un pays tout à fait arriéré au point de vue économique, la bourgeoisie qui tâchait de réaliser ce programme était trop faible pour contraindre le gouvernement viennois à lui accorder l'autonomie ; jouant un rôle tout à fait subordonné dans l'empire autrichien, la Croatie fut livrée à la Hongrie après l'accord austro-hongrois de 1867, sans être même consultée. La vie intellectuelle croate après 1860 se déroulait dans les conditions assez tristes d'une province autrichienne éloignée et pauvre. Cette situation s'aggrava encore dès le moment où la Croatie tomba sous la dépendance de la Hongrie.

Quand, dans les maisons croates les livres allemands étaient familiers et que l'intérêt pour la littérature croate commençait à

[1] Cf. la conclusion de M. Barac dans son article « La culture littéraire des écrivains croates avant Šenoa », *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1941, nos 16-17, p. 11.

peine à s'éveiller, le progrès de cette littérature ne pouvait être que bien modeste. Il se manifesta surtout dans la nouvelle encore souvent naïve et douçâtre et dans le roman où dominent les sujets historiques ou pseudo-historiques. La poésie lyrique, le théâtre et la critique étaient bien en retard. La production littéraire croate n'étant pas encore suffisante pour alimenter les revues et les feuilletons des journaux croates, on les remplissait de traductions surtout du français et du russe, qu'on opposait à la littérature allemande, en faisant ressortir en même temps l'infériorité de cette dernière. Dans une situation où les possibilités d'une lutte politique ouverte étaient assez petites, c'était une manière de combattre l'influence allemande. Il suffit de feuilleter quelques journaux ou revues littéraires de cette époque, pour s'apercevoir du peu de traductions de l'allemand et du nombre des traductions du français et du russe [1]. Même Demeter qu'on a considéré comme coupable de mettre trop de pièces allemandes au répertoire du théâtre croate de Zagreb a fait jouer de 1861 à 1868 cinquante-sept pièces françaises [2].

Ainsi l'admiration pour Victor Hugo était due à deux motifs principaux : A la gloire littéraire de Victor Hugo « le plus grand poète français » et à la popularité de son action politique et humanitaire, qui a trouvé très vite son écho dans un pays opprimé.

II

C'est par une pièce de Victor Hugo, *Marie Tudor*, que s'ouvre en 1861 la première saison au théâtre croate qui venait d'être fondé. Mais les intermédiaires allemands restaient encore nécessaires. Le traducteur de *Marie Tudor*, Antun Zoričić [3], ne connaissait pas le français et il se servait d'une méthode qui avait fait déjà ses preuves : il traduisait de l'allemand, ce qui est visible du premier coup d'œil :

[1] Voici ce qu'on a traduit dans une seule année du *Pozor* (1863) : *La petite princesse* (*Mala kneginja*) de Feuillet, Tr. J. Jurković ; *Le nez d'un notaire* (*Notarov nos*) d'About, Tr. Jurković ; du russe : *Rudjin*, *Un nid de gentilshommes* (*Dvorjansko gnijezdo*) et *Premier amour* (*Prva ljubav*) de Turgenjev.

[2] S. Batušić, « Le répertoire français du théatre national de Zagreb ». *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1942-1943.

[3] Antun Zoričić, (26-v-1821-8-i-1892), avocat, député du parti populaire, père de Milovan Zoričić, fondateur du bureau statistique croate et traducteur du français et grand-père de Milovan Zoričić jeune, juriste renommé, délégué yougoslave au tribunal international à la Haye et également traducteur du français. Antun Zoričić avait la culture générale propre aux gens cultivés de son époque en Croatie : il parlait l'allemand et le latin. C'est la seule traduction que nous ayons trouvée de lui.

Nous devons cette information à l'obligeance de M. Milovan Zoričić.

Et quel tyran que ce tyran qui nous gouverne de son lit ! Jamais rien de si dur n'a pesé sur l'Angleterre (*Acte I, sc.* 1)	Sram budi okrutnika, koji nam iz ložnice kraljičine zapovědi děli. Sram bilo nas koi to trpimo. Nigda još nije stara Englezka pod tako sramnim jarmom stenjala.	Pfui über einen Tyrannen, der uns vom Bett der Königin aus regiert ! Pfui über uns, die wir es dulden ! Noch nie hat Altengland ein so schmächliches Joch getragen [1].
Je t'enfoncerai mes ongles dans le cou et je t'assassinerai, misérable ! (*Acte I, sc,* 7).	Ja ću ti s mojim nokti creva razkidati.	Ich will dir mit meinen Nägeln die Eingeweide zerreissen !
Simon Renard et lord Chandos me les payeraient bien. (*Acte I, sc.* 6)	Simon Renard i lord Klinton bi mi ih zlatom izmerili	Simon Renard und Lord Chandos würden sie mir mit Gold aufwägen.

(Dans la traduction de Zoričić, adaptée aux besoins d'une petite troupe on a omis les rôles tout à fait insignifiants de Lord Chandos et de Lord Montagu).

Les seigneurs complotent une surprise pour Fabiani ; moi je complote de mon côté. La reine va se donner peut-être un favori tout neuf. Moi je vais donner une poupée à mon enfant (*Acte I, sc.* 2)	Gospoda plemići nameravaju kraljici novoga ljubimca predočiti a ja mojem detetu novu lutku.	Die Herren von Adel wollen der Königin einen neuen Günstling einlegen lassen, und ich meinem Kind eine neue Puppe.
... une belle enfant de dix-sept ans (*Acte I, sc.* 3)	... tebi je sada šesnajsta godina	... du bist sechzen Jahre alt...

Même sa traduction de l'allemand n'est pas toujours très précise :

... manche de poignard. (*Acte I, sc.* 2)	Dolchgriff...	... Držalo od mača...
... Vous avez séduit cette fille... (*Acte I, sc.* 6)	Ihr habt dieses Mädchen verführt...	Vi ste onu děvojku prevarili...
.... La reine Marie est prude quoi qu'elle ait des amants (*Acte I, sc.* 6)	Die Königin Marie spielt die spröde trotz ihrer vielen Liebhabe...	Kraljica je ponosita usprkos tolikim njezinim milostnicim...

[1] *MariaTudor.* Trauerspiel. Übersetzt von Friedrich Seybold. V. Victor Hugo's Sämtliche Werke übersetzt von Mehreren. Vierter Band. Stuttgart. Verlag von L. F. Rieger et Comp. 1839.

Imprécise, dans un style gauche, avec de grandes omissions, c'est une traduction très médiocre, comme les contemporains de Zoričić l'ont déjà constaté [1].

La représentation de Marie Tudor, qui eut lieu le lendemain du départ du théâtre allemand a attiré le *public* patriote qui *a rempli le théâtre jusqu'à la dernière place* [2].

Dans des comptes-rendus de cette représentation Hugo passe presque inaperçu [3]. Autre chose préoccupait les esprits : la possibilité et la nécessité de l'existence du théâtre croate. Aussi la plus grande partie de ces articles était-elle consacrée à l'éloge des acteurs et du metteur en scène. Šenoa, plus critique, constatait que *tout le jeu des acteurs était bon, sauf quelques dialogues sentimentaux, qui tendaient trop les nerfs, mais que la langue était assez mauvaise* [4]. Le succès de la pièce fut incontestable, et elle resta au répertoire jusqu'à 1878 [5].

Seul le chroniqueur théâtral du *Domobran* accorda plus d'attention à Victor Hugo et à son œuvre dans le compte-rendu d'une reprise de *Marie Tudor* [6] en 1864. Après avoir proclamé *Marie Tudor* un des *meilleurs produits* de l'école romantique, l'auteur de cet article expose et critique les idées littéraires de cette école. Il reproche au théâtre romantique, en le comparant à celui de Shakespeare, le manque de naturel dans la peinture des caractères, le manque de psychologie et surtout ses extravagances. Tandis que ses observations qui mettent en relief le côté manqué du théâtre romantique sont en général justes, l'auteur de cet article montre qu'il a les

[1] Dans le *Vienac* de 1875, nº 8, Šenoa écrivait : Nous avons assez de traductions de drames (de Victor Hugo), nous avons *Hernani*, le *Tyran de Padoue*, *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor*. Les deux dernières ne sont pas encore imprimées mais il n'y a que la traduction de *Lucrèce* faite d'après l'original par F. Ciraki qui a une importance littéraire.

[2] *Narodne Novine*, 4. XI. 1861, nº 253.

[3] *Narodne Novine*, 4. XI. 1861 et 19. XI. 1862 ; *Naše Gore List*, 15. XI. 1861 et 20. XI. 1862 ; *Agramer Zeitung*, 15. XI. 1861.

[4] *Naše Gore List*, 15. XI. 1861, nº 32.

[5] La première représentation de *Marie Tudor* a eu lieu le 3. XI. 1861. On a donné au total sept représentations : le 3.XI.1861, le 18.XI.1862, le 24.III.1863, le 1.IX. 1864, le 25.XI.1875, le 12.I.1876 et le 17.IX.1878. La première distribution des rôles fut la suivante : Marie Tudor — Mlle Adelsheim ; Jane Talbot — Mlle Bajza ; Gilbert — M. Freudenreich ; Fabiani — M. Mandrović ; Simon Renard — M. Andrijević ; Le Juif — M. Mihovilov. Le metteur en scène était J. Freudenreich. A la représentation du 1er novembre 1864 M. Ban a joué Fabiani, Ružić le Juif. Le 21.XI.1875 la distribution des rôles était tout à fait nouvelle. Le metteur en scène était Mandrović, Gilbert Jovanović, Fabiani-M. Ban, Simon Renard-M. Rajković, Lord Klinton- M. Fijan, Joshua Farnaby-M. Ružić, Le Juif-M. Mandrović, la reine-Mlle Peris et Jeane-Mlle Ružička-Strozzi.

[6] *Domobran*, 3.IX.1864, nº 92 et 5.X.1864, nº 93.

mêmes idées que ses prédécesseurs sur les qualités positives de ce théâtre. La seule chose qu'il a trouvée bonne, et qu'il a recommandée aux jeunes auteurs dramatiques, c'était la technique de ces drames. *Si, à côté de cette technique parfaite, ces drames avaient plus de vérité, de psychologie et de poésie, ils n'auraient pas d'égaux*, conclut l'auteur.

De cet article une idée se dégage très nettement, qu'il faut souligner : on ne faisait pas de différence entre le drame romantique et le mélodrame, et le principal mérite de Victor Hugo, auteur dramatique, d'après le *Domobran*, était d'être un parfait technicien du mélodrame. L'idée que les effets dramatiques et la technique théâtrale constituent la partie la plus réussie du théâtre de V. Hugo, dominera les revues et les journaux croates encore une vingtaine d'années. Elle a été souvent exprimée comme une vérité indiscutable.

Ainsi à propos de la reprise d'*Hernani* en 1864, dans la traduction d'Užarević [1] le *Narodne Novine* se contente d'écrire que *Hernani, comme toutes les œuvres du fondateur de l'école romantique est plein d'effets dramatiques, quoiqu'on ne puisse pas le louer d'un point de vue plus élevé* [2]. Quel est ce point de vue plus élevé, l'auteur ne nous l'a pas expliqué. La pièce fut jouée devant un théâtre presque vide et on la retira du répertoire où elle ne reparut jamais. Ainsi la meilleure pièce de Hugo n'a eu en Croatie que trois représentations en 1849 et en 1850 (par les amateurs) et une seule en 1864 !

Hernani, traduit en prose, semble n'avoir été pour le public qu'une action bien fade et peu émouvante à côté de l'adaptation de *Notre-Dame* par Birch-Pfeiffer traduite par Špiro Domitrović qu'on joua en 1866 et qui eut un très grand succès ; elle resta au répertoire jusqu'à 1902 [3]. Quoique les chroniqueurs écrivissent que la pièce était sans aucune qualité élevée [4], ils furent tous d'accord que les acteurs [5] avaient su utiliser toutes les possibilités que la pièce offrait pour plaire au public et qu'ils y avaient réussi. Même Šenoa, qui n'était pas un admirateur de Victor Hugo et encore moins de Mme Birch-Pfeiffer, montra une certaine indulgence pour cette adaptation. Il reconnaît à Mme Birch-Pfeiffer l'habileté tech-

[1] Représenté le 20.II.1864 avec Mlle Bajza dans le rôle de Doña Sol, M. Brani dans celui de Don Carlos et M. Ban comme Hernani, Andrijević comme Don Ruy Gomez.

[2] *Narodne Novine*, 25.II.1864, nº 45.

[3] De 15.XII. 1866 à 23.II.1902 *Zvonar Crkve Notre-Dame* a eu 22 représentations ! (V. S. Batušić, *Le répertoire français...*, p. 37).

[4] *Dragoljub*, 1867, nº 4, p. 61.

[5] Mlle Peris avait un grand succès dans le rôle d'Esmeralda, Mandrović jouait Quasimodo, Mihovilov le roi des mendiants, Mme Popović la mère d'Esmeralda. M. Popović n'eut jamais de succès dans le rôle de Claude Frollo.

nique. Ses pièces, écrivait-il, *peuvent se supporter au théâtre, mais pas trop souvent. Notre-Dame de Paris a été justement une bonne représentation quant au jeu des acteurs et de l'ensemble* [1].

En 1883 encore le *Pozor* écrivait que le *roman horrible de Victor Hugo, adapté habilement par Mme Birch-Pfeiffer agit toujours avec une force irrésistible sur des spectateurs. Il est difficile de trouver à la fois plus de terreur et plus d'effets... et le public nombreux a applaudi et pleuré* [2].

Une autre pièce de V. Hugo qui avait déjà été représentée pendant l'époque illyrienne, *Angelo*, remise au répertoire en 1870 dans la traduction d'Užarević, n'eut pas plus de succès qu'*Hernani*. Une bonne partie de cet insuccès, il faut l'attribuer au jeu d'une débutante sans talent, Mlle Blahovski dans le rôle de Tisbe [3].

De toutes les pièces de Victor Hugo, à côté de *Marie Tudor*, seule *Lucrèce Borgia* obtînt un succès véritable à Zagreb. Le sujet de Lucrèce (qu'on joua en 1871) [4] était déjà bien connu à Zagreb par l'opéra de Donizetti, et son action sanglante et mélodramatique attirait le public. Faite d'après le français par F. Ciraki, cette traduction était bien supérieure à celles d'Užarević et de Zoričić [5].

Cette fois, il n'y a aucun doute, la pièce fut traduite du français. Nous avons trouvé l'exemplaire français de *Lucrèce Borgia* qui a appartenu à Ciraki [6]. Sa traduction n'a rien de commun avec aucune des traductions allemandes. Les contre-sens qu'il a faits prouvent qu'il ne les a même pas consultées car on ne les y trouve pas.

Je suis invité ce soir chez la princesse Negroni, dont je suis fort éperdûment amoureux (*Part. II, sc.* 3)	Ja sam večeras pozvan kneginji Negroni na večeru. U nju sam se malo zagledao.
Il faut l'aimer ou la haïr (*P. II, sc.* 3).	Moraš ju ljubiti ili prezirati.
Sa peau se ride... (*P. II, sc.* 3).	Koža mu se ježi.

[1] Šenoa, *Pozor* 1867, n° 8 du 10 janvier.

[2] *Pozor*, 26.II.1883, n° 46.

[3] Joué pour la seconde et la dernière fois le 10 février 1870 (V. *Narodne Novine* des 10 et 11.II.1870, nos 32-33 et *Agramer Zeitung*, nos 32-33.

[4] Le 9 décembre 1871. *Lucrèce* fut jouée encore le 20.X.1872, le 30.XI.1873, le 7.XII.1873, le 6.III.1876 et pour la dernière fois le 11.II.1885. Elle est remise au répertoire après 50 ans, en 1930, mais sans un grand succès.

[5] Ce que les contemporains ont constaté déjà. V. Note 1, p. 36.

[6] Il s'agit d'une édition française, publiée en Allemagne, des œuvres de Victor Hugo, *Œuvres de Victor Hugo*. Frankfurt-a/M. s. a. H. Bechhold, en dix volumes.

Pourtant dans un cas on peut avoir un doute :

Tu es un brave capitaine d'aventure (*I*, *sc.* 1)	Dobar si vojnik, pustolov si	Du bist ein tapferer Soldat, ein Abenteurer [1].

Mais malgré ces détails la version de Ciraki marque un progrès certain dans la manière de traduire Victor Hugo : Ciraki connaissait le français [2]. Dans des comptes-rendus de la représentation de *Lucrèce Borgia*, on répétait, non sans une certaine monotonie, l'idée que c'était la technique et des effets qui constituaient la qualité la plus remarquable du théâtre de Victor Hugo [3]. Ce qui est le plus curieux, c'est l'unanimité des opinions dans ce point de vue : la *Südslawische korrespondenz* consacre un long article à la représentation de *Lucrèce Borgia* où on ne fait que répéter ces mêmes idées avec plus de détails [4].

A côté de ces traductions qu'on a jouées, il y a encore deux traductions du théâtre de Hugo qui n'ont jamais été représentées : *Angelo*, traduit par Miho Zglav [5], et publié dans le *Slovinac* [6] en 1883 et *Le roi s'amuse*, traduction inédite de Maretić, dont le manuscrit se trouve aux archives du théâtre de Zagreb.

De toutes les traductions des pièces de théâtre de Victor Hugo, celle de Zglav est la plus mauvaise. Il semble que Zglav prêtait assez peu d'attention à l'original : il l'a tellement changé qu'on y trouve Zglav plus que Hugo. On sent de la part du traducteur un

[1] *Lukrecia Borgia*, deutsch von Georg Büchner. V. Hugo *Sämtliche Werke* — Sechster Band. Frankfurt-a/M., 1835. Druck und Verlag von J. D. Sauerländer.

[2] On a écrit assez peu sur Franjo Ciraki. Tout ce que nous connaissons, c'est un article d'information de Julije Kempf dans le *Savremenik* en 1912 et celui de A. Barac dans l'*Encyclopédie Croate*, III. Dans son journal, Rakovac parle de sa famille comme d'unionistes (partisans de l'union avec la Hongrie) ardents. Ciraki, écrivain assez médiocre, fut un traducteur très abondant. Il traduisit du français, de l'anglais et de l'allemand. Voici quelques unes de ses traductions du français : A. Dumas, *Katarina Howard* (Catherine Howard), drame en 5 actes, joué en 1872 ; *Gospodin Margerie*, *Vienac* 1871 n°s 2-5 ; Murger, Ielena (*Scènes de la vie de Bohême*, *Narodne Novine* 1871 n°s 38-75 ; Feuillet, *Orajano*, *Vienac*, 1887 ; Delpil, *Pismo*, *Vienac*, 1896 ; Vogüé, *Vanghelli*, *Vienac*, 1896. Il a fait des cours pour le *Beau sexe*, et il les a publiés sous ce titre dans le *Vienac* de 1871. Le thème était Mme de Staël et George Sand et *Ossian et ses poésies*.

[3] *Narodne Novine* 9 et 12. XII. 1871, n°s 282 et 284 ; *Obzor* 9 et 12. XII. 1871, n°s 109 et 111 ; *Vienac*, 23. XII. 1871, n° 54, 26. X. 1872, n° 43.

[4] *Südslawische korrespondenz*, 9 et 12. XII. 1871.

[5] Miho Zglav fut instituteur à l'école normale primaire d'Arbanasi près de Zadar, collaborateur du *Slovinac*, auteur d'un travail sur Illiricum et Rome, Zadar, 1886, et rédacteur de la revue pédagogique *Zora*, qui paraissait à Zadar.

[6] *Slovinac*, 1883, n°s 11-13.

besoin constant d'ajouter ses propres mots, de renforcer le texte ; on y trouve quelque chose de bavard et de superflu. Mais ce qui est encore pire, c'est que tout cela est donné dans un style populaire et parfois grossier que les exemples suivants illustreront assez clairement :

... souriant quand vous pleurez...	... koja se ljubezno na vas posmjehiva, dok se i vi od plača derete...
Si vous vous en alliez, ma vie s'en irait.	Nipošto neću da iz Padove otidete, jer bi za vama i ja svojim tielom doista otegnuo.
Vous obtintes d'elle des rendez-vous.	Pa udri danas, udri sutra, počeli ste se, borme i sastajati š njome...
C'est bien cela. Mais êtes-vous folle de me parler ainsi et d'avoir l'air d'une coupable qui a peur ! Vous ne niez pas avec assez d'assurance. Allons, Madame, redressez-vous Madame, mettez-vous en colère, si vous l'osez, et faites donc la femme innocente.	Vaše brbljanje i pasje lajanje, Vjera i Bog, sve mi jedno ! Ma vi za mago nijeste u svojoj svijesti, kad mi se tako bezobrazno protivite, dočim po prestrašenom lišcu vidim da ste krivi ? Lažete, grdno lažete, premda ne umijete po zakonu lagati. Ajdte dakle da vidimo ; al samo uprav, ej ! Rasrdite se, ako ste samo kadri, djelom pokažite da vam je čelo vedro !
Elle fait semblant de dormir...	Sama je, pričinja se, lukava lija, kao da spava...
Catarina, je t'écoute avec ravissement	Samo što ti glas čujem, ja sam sasvim drugi čovo...

Cette traduction est parfois même vulgaire :

Et ne reviens pas, c'est inutile ! Je ne te crois pas.	Ne dolazi mi više na oči, Božja vjera, učinit ćes mokro poda se.

D'autre part la traduction de Zglav a des ressemblances frappantes avec une traduction italienne d'*Angelo* [1]. Voici quelques exemples :

Du reste, bals, festins, flambeaux, musiques, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise.	Uz to pak plesovi, bogate večere, rasvjete, *akademije, uvažanje gondolama*, kazalište, pokladi od pet dugih mjeseca	balli, cene, illuminazioni, *accademie*, corse di gondole, teatri, carnevalli di cinque mesi.

[1] Hugo, *Angelo, tiranno di Padova*. Dramma. Prima versione italiana di Gaetano Barbieri. Milano, 1836.

J'essayais de me rappeler *cet air* que vous chantez si bien (*Acte III*, *sc.* 6)	... nego sam se jedino mučila da se spomenem *onih riječi* što ih onako lijepo pjevaš.	... studiava di riccordarmi *quelle parole* chè tu canti cosi bene.
On est toujours inquiet quand on écrit (*III*, *sc.* 6)	... *Pošto pišemo*, ti već to znaš, uvijek se plašimo	*Dopo avere scritto* si rimane sempre con l'animo inquieto.
Ah ! Toute cette foule qui applaudit, m'importune (*I*, *sc.* 1)	*Ah, da vam je samo pomisliti moguće*, kako se ja u sebi grizem, kad vidim, gdje vam svjetina pljeska	*Ah ! se poteste immaginarvi quanto mi* cruccia questa folla che v'applaudisce.
Non, tenez, je suis bonne, voilà l'histoire. (*I*, *sc.* 1)	Hajdte, hajdte, *dobra sam kova*, pa ću vam zato pripovjedati sve od *početka do svršetka*.	Via, via ! *Sono di buona pasta*, e vi contero la storia da *capo a fondo*.

Mais il n'y manque pas non plus de différences avec la traduction italienne :

C'est selon. Le plus court c'est d'aller tout de suite à Montebacco, qui est au pape. Il faut trois heures. Beau chemin.	To stoji sve do puta kojim se udari. Najkraće je preko *Costa-Bella*, pa u papinske zemlje ; za malo ura već ste tamo.	Secondo la strada che si piglia. La piu corta, è andare a dirittura a *Montebacco*, dominio pontificio ; ci si va in tre ore ; bella strada.

Cela nous fait penser qu'il a employé une autre traduction italienne plus récente, mais faite d'après la première traduction. Du reste il semble ne pas rester fidèle à son guide italien, il changeait à sa fantaisie : tantôt il a commis des omissions considérables, et tantôt il a élargi le texte, sans parler de contre-sens qui sont très nombreux.

Au total, c'est une traduction manquée. Mais pour ce qu'elle a de populaire, il serait injuste de ne pas mettre en évidence le fait que le serbo-croate moderne a été créé au milieu du XIX[e] siècle sur un fond de langue paysanne. A un moment où il y avait peu de villes, et qu'on y parlait l'allemand ou l'italien, il n'y avait que les villages où le *vulgaire* se gardait dans toute sa richesse et dans son pittoresque. Aussi est-ce là que les écrivains apprenaient cette langue sans compter que beaucoup venaient directement des villages. Ainsi la langue littéraire a gardé assez longtemps des tournures et des expressions de la langue et de la littérature populaires. Šenoa même traduisait en 1863 *Phèdre* de Racine dans le style de la poésie

populaire [1]. A cause du développement lent de la bourgeoisie, la langue se développait assez lentement dans son vocabulaire et dans son style dans le sens « urbain ».

La traduction de Maretić présente parfois quant au style certaines ressemblances avec celle de Zglav :

Vous soupirez, quelques chagrins secrets. N'est-ce pas ? (*Acte II*, *sc.* 3).	Vas oče kolje nekakva potajna tuga te za to uzdišete.
Le lion a traîné la brebis dans son antre (*III*, *sc.* 3)	Lav drži kozu u svojoj špilji.

Mais de tels exemples sont assez rares. Maretić traduisait du français [2], mais à en juger par la traduction du *Roi s'amuse*, sa connaissance du français n'était pas très approfondie. Il se laissait tromper par la double signification de certains mots français, dont il ne connaissait que la plus habituelle.

Mon nom Saltabadil.	Zovem se Saltabadil
TRIBOULET	Triboulet
Bohême ? (*Acte II*, *sc.* 1)	Ceh ?
Une belle jeune fille vêtue en bohémienne (*IV*, *sc.* 2)	Mlada ljepotica... obučena je na češku
Vivent les gais dimanches Du peuple de Paris ! Quand les femmes sont blanches	Lijepo ti se nedeljom Po Parizu žive ! Tad se žene bijele sve
. . . .	. . . .
TRIBOULET (chantant) Quand les hommes sont gris !	TRIBOULET (pjevajući) Tad se ljudi sive !

Enfin, le pathétique et la richesse verbale des vers de Hugo ont complètement disparu dans la prose de Maretić, où l'original est en outre souvent très abrégé :

Vous François de Valois le soir du même jour
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour

[1] Que le résultat d'un tel procédé ne fût pas brillant on peut s'en persuader par des exemples que nous avons cités dans un travail sur « Šenoa Traducteur des écrivains français », *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1942-1943.

[2] Voici ce qu'il a traduit : Racine, *Britannicus* ; Voltaire, *Tancrède*, Zagreb 1877 (le premier acte de *Britannicus* était déjà publié à *Vienac* 1876, n°s 15-16) ; Molière, Le *Tartuffe*, joué en 1878 ; Leroy, *Čarobnik* (?), joué en 1877 ; *Le tour du monde en* 80 *jours* de Jules Verne, édité par Matica Hrvatska 1876 ; Delavigne, *Smrt Ivane D'Arc*, *Vienac* 1875, n° 37.

Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brezé
(Acte I, sc. 5).

A vi Franjo Valoiški taj isti dan bezstidno i nemilosrdno obeščastite i okaljaste Dianu Poitiersku, groficu de Brezé. Svaka žena koju vaši poljubci oskvrnu, izgubila je poštenje.

Quoi ? Lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane !
Et lui ce roi sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard
Pour quelques jours de plus dont Dieu seul sait le compte
Ton père sous ses pieds te marchandait ta honte
Et cet affreux trêteau, chose horrible à penser !
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,
Avant la fin du jour devait être ô misère
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père

O čista moja Diano, ti pogje u Louvre upravo onda, kada sam ja čekao da me utamniče. Kamo sreće da je došao krvnik i da me bude zadavio, ne bih bar doživio tvoje sramote.

Outre ces traductions, deux articles dans le *Vienac* étaient encore consacrés au théâtre de Victor Hugo. Mais on y traitait plutôt le côté historique de ce théâtre : la bataille d'Hernani [1] et la célébration du soixante-neuvième anniversaire de V. Hugo à la Comédie Française, décrite par Švrljuga qui se trouvait à ce moment à Paris. Que la popularité de V. Hugo fût grande en Croatie, cet article le prouve où Švrljuga dit qu'il ne veut pas écrire de la vie et des œuvres de V. Hugo, car *tout le monde les connaît* [2].

Les drames de Victor Hugo n'ont eu qu'un succès partiel en Croatie. Le choix étant dicté par les capacités assez bornées des traducteurs, il est caractéristique qu'on a traduit toutes ses pièces en prose : *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia* et *Angelo* même deux fois. Les vers d'*Hernani* et de *Ruy Blas* lui restant inconnus, le gros du public ne pouvait voir en Hugo qu'un écrivain de mélodrames aux actions émouvantes et extraordinaires. Évidemment il n'était pas difficile d'en trouver qui puissent être supérieurs par là à Victor Hugo. Et le public les a trouvés en Scribe, Dennery, Bayard-Dumanoir qui dominèrent le théâtre croate après 1860 [3].

La génération littéraire de Šenoa, qui apparaît au moment où

[1] *Vienac* 1875, nº 36.

[2] *Vienac* 1880, nº 23-Parižki listovi.

[3] Ce que nous avons tâché de faire ressortir dans un article sur le répertoire français du théâtre de Zagreb, *Annales de l'Institut français*, 1946.

la victoire de la réaction anti-romantique en Europe était évidente, s'inspirait des idées d'un romantisme « modéré et raisonnable ». Šenoa traduisait Delavigne et non Hugo. Aussi les « extravagances » romantiques du théâtre de Hugo (car elle n'y voyait pas autre chose) lui déplaisaient-elles. Pour Šenoa, représentant typique de la bourgeoisie croate cultivée de son temps, Hugo n'était qu'un auteur dramatique suranné : Augier, Feuillet, étaient ses auteurs de prédilection et il les a fait jouer.

Cette fortune du théâtre de Victor Hugo en Croatie, correspond d'ailleurs au développement de la littérature de ce pays. La littérature croate qui se développait dans des conditions infiniment plus difficiles que celle de la France n'avait pas un mouvement littéraire analogue au romantisme français, un mouvement littéraire capable de s'approprier des idées romantiques sur le théâtre et le théâtre de Hugo.

III

Mais pour la gloire de Victor Hugo en Croatie comme en France, son théâtre ne représente qu'un élément secondaire. A côté de ses romans et de ses poésies qui ont éveillé un intérêt beaucoup plus grand que ses drames, c'était aussi par son action politique et humanitaire, qu'il était connu.

En 1862 le *Pozor*, journal de l'opposition a apporté un article plein d'enthousiasme sur Victor Hugo, *combattant pour la liberté, enchaîné dans les fers de l'exil, depuis le jour où la main impitoyable de Napoléon a enchaîné la France libre dans les chaînes de la servitude. Le poète ne pouvait cacher sa colère* ; *le tyran sa peur et sa haine.* Dans le même article on publiait la lettre de Barbès à Victor Hugo où Barbès le remerciait d'être intervenu autrefois auprès de Louis Philippe en sa faveur, et la réponse de Victor Hugo. Barbès écrivait cette lettre à propos de la publication des *Misérables*, ce qui donne à l'auteur de l'article l'occasion d'écrire quelques mots enthousiastes sur ce roman de Hugo, qui *appartient à toute l'humanité*, et qui a été écrit pendant l'*exil de Victor Hugo à Cayenne* (*sic*) [1].

Le *Narodne Novine* [2] a voulu même publier dans son feuilleton la traduction des *Misérables* qui venaient d'être traduits en tchèque [3]. Mais ce projet ne fut jamais réalisé pour des raisons qu'il n'est pas difficile de deviner. Un roman qui a été même anathématisé l'année

[1] *Pozor* 1862, 2. VII, nº 177.
[2] *Narodne Novine* 1863, nº 8.
[3] *Naše Gore List* 1863, nº 3, p. 23.

suivante par la Congrégation [1] ne pouvait trouver place dans le journal du gouvernement de sa *majesté apostolique.* Ce journal employait d'ailleurs un procédé bien prudent quant à Victor Hugo. C'étaient plutôt ses idées sur l'éducation du peuple, que sur la liberté, qu'il faisait connaître [2]. Mais au fond, l'idée qu'un forçat évadé peut devenir le héros d'un roman ne pouvait sembler à la génération croate après 1860 qu'exagérée et incroyable. Šenoa, qui a connu les *Misérables* dans la traduction serbe de Mita Rakić [3] a conseillé de traduire celui des romans de Victor Hugo qu'il considérait comme le meilleur : *Notre-Dame de Paris* [4].

Tandis que les *Misérables* en Croatie ne faisaient le sujet que de quelques notes [5], en Dalmatie, dans le *Nazionale* de Zadar [6] Marco Lanza y consacrait un assez long article. Il ne faut pas y voir que le résultat des rapports intellectuels étroits qui liaient à cette époque la bourgeoisie dalmate et l'italienne, dont une partie se trouvait également dans l'empire autrichien. Cet article a été écrit à Venise, sous l'influence évidente des idées de la bourgeoisie libérale italienne, à laquelle n'étaient pas étrangères des idées progressistes, surtout à l'époque de la libération et de l'union de l'Italie. La différence entre cet article et tout ce qu'on avait écrit jusqu'alors en Croatie ou en Dalmatie sur Victor Hugo, c'est qu'on y souligne et discute des idées sociales de Victor Hugo. Il fait ressortir à propos des *Misérables* certaines injustices sociales.

Il male si è che per la pessima organisazione del lavoro, questo manca a la massima parte di coloro, che nati sul lastrico non possono che dal lavoro sperare la propria conservazione, e quelli che son tanto fortunati da respirare l'aria mefitica delle officine, soventi non hanno dopo un lavoro, che alle volte si prolunga fino a diciotto ore per giorno, di che nutrire le indigenti famiglie. L'auteur conclut que : *Togliere lo spettacolo degradante della miseria, à la questione fondamentale di salvezza o di morte per la società è il grande problema dell'avvenire, di Hugo è un punto luminoso, che appare lontano fra le tenebre...*

Mais pour que personne ne doute de la légitimité de ses opinions, l'auteur se déclare contre la révolution de quatre-vingt-treize et pour celle de 1789, dans laquelle il voit même la providence de dieu.

[1] *Naše Gore List* 1864, nº 21, p. 164.
[2] *Narodne Novine* 1862, 24. x.
[3] *Les Misérables* (*Jadnici*), tr. par Mita Rakić, Beograd 1872-1886, 20 vol.
[4] *Vienac* 1875, nº 8, 20. II.
[5] Dans *Glasonoša* de 8.III. 1863 ; dans *Naše Gore List* de 1863, nº 26 et dans *Danica* de 186 nº 22.
[6] *Il Nazionale* (Zadar) 1863, nºs 6 et 8.

Nella grande, filosofica civile rivoluzione dell'89 (*da non confondersi con* 93) v'hanno un spirito di predestinazione, uno spirito providenziale, universale...

Il reconnaît la nécessité de la hiérarchie sociale :

Noi non siamo si pazzi da non riconoscere che l'ordine gerarchico fu imposto alla natura ed è alla società umana indispensabile, ma...

Enfin, le socialisme n'est pas si terrible puisqu'on peut le concilier avec toutes formes du gouvernement :

... vi è un lato di socialismo, conciliabile con qualunque forma di governo...

D'après l'auteur de cet article le remède pour guérir les plaies sociales est très simple : la libre concurrence :

Introdurre l'emulzione tra i grandi proprietari i grandi manufatturieri, i grandi capitalisti, quando questi organizzassero la diffusione del lavoro, e premiarli sollevandoli a gradi che appagassero il loro amor proprio...

Il faut aussi des évêques comme celui de Digne et des ouvriers comme Jean Valjean :

dando al cristianesimo vescovi come quello di Digne, dando alla società uomini di cuore come Giovanni Valjean, si avrebbe già la base per una felicità relativa.

La grandeur et le succès des *Misérables*, Lanza les explique par le fait qu'ils étaient l'écho des paroles de Jésus :

... in un libro ch'è appunto frutto di cristiani intendimenti, un eco della parola di Cristo, che attraverso il buoio dei secoli sornuota ai delitti e alle preponderanze della forza, e gli si dice che anch'esso, in misura proporzionala, ha diritto di godere, o almeno di non soffrire esclusivamente. V'ha qui la spiegazime delle accoglienze che l'autore ebbe testè nella capitale dell Belgio ; vi ha qui il secreto dello paccio immenso e favoloso della sua opera che fu un avvenimento tippografico.

Cet article avec ses idées petites bourgeoises, naïves et bornées, parfois, est intéressant, car on y tâche de prendre une attitude déterminée et motivée envers l'œuvre et les idées de Victor Hugo. Mais son importance est diminuée parce qu'il représente les idées qu'on s'est faites de Victor Hugo en Italie, et non en Dalmatie et qu'il est resté tout à fait isolé.

Un autre roman de Victor Hugo, beaucoup moins significatif que les *Misérables*, les *Travailleurs de la mer*, a eu en Croatie beaucoup plus de commentaires. Il a été accueilli par plusieurs articles, dont deux assez détaillés. L'article de *Naše Gore List* [1] était tiré du journal tchèque *Lumir*. On y écrivait de Victor Hugo comme de

[1] *Naše Gore List* 1866, nº 12, pp. 94-95.

l'auteur de romans sensationnels, des romans à succès, qui rapportent à leur auteur de grandes sommes. Après plusieurs phrases sur les succès on s'exprime d'une manière assez bizarre sur les *Travailleurs de la mer* :

L'œuvre la plus récente de Victor Hugo n'est pour un brin meilleure ni pire que ses romans précédents, et pourtant elle a éveillé une aussi grande sensation.

A côté du succès matériel, voici ce qui provoque l'admiration :

Les tableaux les plus audacieux, pleins d'impossibilités sont représentés d'une manière si vivante qu'en lisant on doit oublier que tout cela est impossible et croire à tout.

Une de ces impossibilités est « *Jean Valjean passant par les égouts de Paris, et portant dans ses bras Marie mourante* (*sic*) ».

et pour achever ce tableau :

vous demandez ce qui en est des effets psychologiques ? c'est quelque chose d'admirable, d'indicible. Et il ne faut jamais oublier que c'est écrit par Victor Hugo.

Velimir Gaj qui a écrit dans la *Danica* [1] était lui aussi impressionné avant tout par les gros honoraires que touchait Hugo pour ses romans. Il se laisse emporter par des méditations sur l'argent et sur son rôle dans la société. Puis après avoir décrit Jersey et la vie que Victor Hugo y menait, Gaj passe aux *Travailleurs de la mer* en en utilisant la préface. A travers les détails sans importance sur la vie de Victor Hugo, malgré la confusion de tout l'article on sent une admiration profonde dans des phrases comme celle-ci :

Lisez-le, comme vous le pouvez, en allemand ou en français. Mais nous préférons en français, car nous avouons aimer plus les compatriotes de V. Hugo que ceux du chevalier Schmerling.

Après ces articles jusqu'à la guerre franco-prussienne il n'y a plus en Croatie que très peu de nouvelles sur Victor Hugo. Quelques brèves notes sur lui comme défenseur des Polonais ou des Crétois et sur la publication de traductions de ses œuvres en Serbie, c'est tout [2]. Il ne faut pas oublier qu'après l'accord austro-hongrois de 1867 par lequel la Croatie était livrée à la Hongrie, les persécutions contre les journaux de l'opposition sévissaient. Ainsi le rédacteur d'un article sur le congrès de la paix à Lausanne, dans le *Zatočnik*, journal de l'opposition, après avoir apporté un extrait du discours que Victor Hugo y avait prononcé, croyait nécessaire d'ajouter :

[1] *Danica* 1866, nos 14 et 15.

[2] *Danica* 1867 no 13 ; *Narodne Novine* 1868, 25, VIII et 1869, 15, I ; *Vienac*, no 43.

Si certaines expressions paraissaient trop rudes à la rédaction, je lui fais remarquer pour la calmer que tout cela a déjà été publié dans les journaux viennois ; et ce qu'il est permis d'imprimer dans une partie de la monarchie austro-hongroise, pourra au moins être réimprimé dans une autre partie [1].

Quoique les idées du journaliste sur ce congrès pour la paix soient marquées par le titre de l'article : *Utopie*, sa sympathie pour les républicains est bien visible :

A Lausanne des républicains très ardents discutent sur les moyens d'affermir la paix dans le monde entier et d'assurer aux peuples la liberté et avec elle le bien-être. En même temps les monarchistes les plus ardents mènent une politique « von Eisen und Blut » ; Paris et Berlin ne pensent qu'aux impôts nouveaux, qu'aux nouvelles dettes d'état et qu'aux nouveaux canons.

Puis il reproduit le discours de Victor Hugo sur la liberté et la paix et son adresse au Congrès.

La république proclamée, nous voyons Victor Hugo rentrer en France, devenir membre du Parlement, mais pour peu de temps. Quand on invalide le mandat de Garibaldi, Hugo donne sa démission [2]. Mais cette attitude de plus en plus « radicale » n'a pas trouvé des admirateurs ardents dans le parti populaire et moins encore dans le parti unioniste et gouvernemental. A cet égard un article significatif est celui du *Narodne Novine* [3] sur les élections supplémentaires à Paris où étaient posées deux candidatures : *celle d'un républicain modéré, Vautrain,* et celle du *poète célèbre, Victor Hugo qui est en même temps le plus assidu et le plus dangereux propagateur des idées socialistes. Après les jours terribles de la commune de Paris le grand intérêt pour ces élections était tout à fait justifié. Vautrain fut élu contre son dangereux adversaire avec une grande majorité.*

Quant au parti populaire, composé d'éléments bourgeois et très « modérés », il s'avançait de plus en plus sur la voie des compromis et en 1873 il a cessé d'être un parti d'opposition. Il perdait de plus en plus sa popularité et il se divise en 1880 en deux groupes, dont le plus grand est devenu le soutien du régime tyrannique de Khuen.

Ces digressions dans le domaine politique ne manquent pas d'intérêt, car le parti populaire devenant de plus en plus opportuniste, c'était le parti du Droit, le parti le plus radical à cette époque, qui a pris a place du parti populaire dans la glorification de l'œuvre et des idées de Victor Hugo. Mais *Obzor* n'a jamais pris une attitude ouvertement hostile à Hugo dont il considérait les idées politiques avec une certaine indulgence, comme des caprices, des extravagances et des fantaisies d'un grand écrivain, déjà un peu vieilli.

[1] *Zatočnik* 1869, 29, x, n°s 48-52.
[2] *Narodne Novine,* 1871, 13, III.
[3] *Narodne Novine* 1872, n° 8.

Ainsi, à propos du soixante-dix-huitième anniversaire du poète, l'*Obzor* écrivait qu'il se servait trop dans la politique de sa fantaisie.

Les idées anti-cléricales de Hugo n'ont pu non plus trouver place dans un journal dont le protecteur était l'évêque Strossmayer :

Dans un banquet à Paris Victor Hugo a prononcé un admirable discours, mais il y a trop attaqué l'église et donné des louanges exagérés au libéralisme nouveau [1].

Cette attitude ressortira très nettement au moment de la mort de Victor Hugo.

Dans ces milieux « modérés » Hugo écrivain repousse au second plan Hugo politicien qui y était très populaire avant et immédiatement après le régime absolu.

La guerre franco-prussienne et la commune de Paris ont surexcité l'intérêt pour la France et pour sa littérature. Les traductions du français furent en 1871 assez nombreuses. Dans un moment où les journaux étaient remplis des nouvelles de la commune parisienne et de la situation en France, le *Narodne Novine* commença à publier la traduction du *Dernier jour d'un condamné* [2]. Cette traduction n'est pas signée, mais nous la croyons de Franjo Ciraki. Cette même année, Ciraki a traduit avec une abondance particulière pour le *Narodne Novine* : les *Scènes de la vie de Bohême* de Murger, sous le titre *Jelena*, et *Godolphine* de Bulwer-Lytton [3]. D'autre part, dans la traduction du *Dernier jour d'un condamné*, nous trouvons un procédé particulier à Ciraki : l'emploi des mots français dans le texte croate. Voici quelques exemples :

LUCRÈCE BORGIA	SCÈNES DE LA VIE DE BOHÊME	LE DERNIER JOUR
— Parbleu (I, sc. 1)	*Eh bien* ! reče Jacques. (N° 63)	... bijaše to po mom mnijenju sudbeni *grefier* (II).
Eh bien ! ići ćemo svis kupa... (II, 3)	*Parbleu* — bio sam siguran da su otišli slušati pjevanje (N° 71)	A ja slušam s nekim *stupidnim* zadovoljstvom (II)
A propo — ded nam pripovjedaj (II, 3)	Podjimo bar na *kaj* (pour quai !) (N° 74)	*Eh bien* — pa što je to ? (III) Kuba *à la ogive* (X) nekoliko stihovah iz *obscöne* nekakove pjesmice (XI). Mašismo se kobnoga onoga *kaja* (XLVIII).

[1] *Obzor.*
[2] « Posljedni dan osudjenika », *Narodne Novine*, n°s 76-102.
[3] « *Jelena. Slika iz umjetničkog života. Narodne Novine*, n°s 38-75 ; Godolphin, n°s 231-297.

Enfin, Ciraki, qui connaissait le français et avait dans sa bibliothèque des œuvres presque complètes de Hugo, faisait jouer la même année sa traduction de *Lucrèce Borgia* (9-XII-1871) et publiait en 1873 au *Vienac* la traduction d'une pièce des *Orientales*, *Lazzara*. Ciraki a bien compris le texte et il l'a assez exactement rendu. Le travail n'était d'ailleurs pas difficile, d'autant plus que la nouvelle et le roman croates comptaient déjà à cette époque quelques œuvres qui malgré leur imperfection étaient un grand progrès au point de vue du style et de la langue en comparaison de la littérature illyrienne. Ce progrès était beaucoup plus modeste pour la langue et le style de la poésie, comme nous le verrons. Sans nous attarder aux contre-sens, d'ailleurs fréquents, et causés plutôt par la négligence que par l'incompréhension du texte, occupons-nous des motifs qui ont pu décider Ciraki à traduire le *Dernier jour d'un condamné*. Ciraki était-il entraîné par le côté humanitaire de cette œuvre ? Il semble que non. En publiant ce récit si nettement tendancieux il n'a pas dit mot de la préface ni de la comédie qui précèdent le *Dernier jour d'un condamné* sans lesquels le *Dernier jour...* se réduit à un récit émouvant sans doute, le récit des peines morales d'un condamné à mort, mais qui ne servait à Hugo que pour soutenir la thèse exprimée dans la préface. Ainsi tronqué, le *Dernier jour d'un condamné* a l'air d'un avertissement à ceux qui violent les lois, des souffrances qui les attendent, plutôt que d'un plaidoyer pour l'abolition de la peine de mort. La publication de cet « avertissement » dans le *Narodne Novine*, journal d'un parti qui avait tout intérêt au maintien de l'ordre des choses, à côté des nouvelles sur la terreur des communards, semble tendancieuse, dans un sens tout à fait opposé à celui que Victor Hugo lui avait donné. Même si l'on veut expliquer la publication du *Dernier jour...* par le simple besoin d'un journal d'avoir dans un roman-feuilleton émouvant, le caractère incomplet de cette traduction et le silence du traducteur sur les idées exprimées dans la préface sont assez éloquents, surtout si on la compare avec les paroles enthousiastes dont les jeunes socialistes serbes ont accompagné l'apparition des romans de Victor Hugo en Serbie [1].

Marija Fabković, s'inspirait d'un esprit tout à fait différent de celui de Ciraki en publiant en 1875 sa traduction de *Quatre-vingt-treize* [2]. Tchèque, élevée dans un milieu cultivé et libéral à Prague, elle est venue en 1854, en plein absolutisme, s'installer comme institutrice en Croatie avec son mari également instituteur [3]. Liés

[1] V. Paulina Lebl, *op. cit.*, p. 529.
[2] *Devedeset i tri.* Tisak primorske tiskare. U. Kraljevici, 1875.
[3] V. Davorin Trstenjak, *Fabkovići, Skender i Marija.* Zagreb 1919. Marija

d'amitié avec les chefs de l'opposition radicale Kvaternik et Starčević, anticléricaux et très populaires auprès de leurs élèves, Marija et Skender Fabković menaient une vie pleine de difficultés, de persécutions et d'humiliations de la part des éléments gouvernementaux et des fonctionnaires serviles et bas auxquels leurs idées, d'ailleurs bien modérées, paraissaient dangereuses. Šenoa, informé de l'intention de la *Primorska tiskara* de publier *Quatre-vingt-treize*, désapprouvait le choix de ce roman où apparaît le *génie farouche de Victor Hugo auprès de la guillotine de la première Révolution française* [1]. Dans un autre article il a dit quelles œuvres de Hugo il juge nécessaire de traduire :

> *Et si vous voulez Victor Hugo, prenez son chef-d'œuvre Notre-dame de Paris* (*sic*), *qui vaut comme œuvre d'art plus que les Misérables* (!) *plus que les Travailleurs de la mer et plus que le roman le plus récent,* 93 [2].

Il est allé même plus loin. A l'apparition de la traduction de *Quatre-vingt-treize* il lui a consacré un article dans le *Vienac* [3] où, après avoir répété qu'il valait mieux traduire *Notre-Dame* que *Quatre-vingt-treize*, il a attaqué assez sévèrement cette traduction. Mais il a été trop sévère. Les exemples qu'il cite nous le prouvent : ils se réduisent à l'emploi de quelques mots idiomatiques qui n'appartiennent pas sans doute à la langue littéraire, mais qui sont trop insignifiants pour qu'on puisse diminuer la valeur de toute la traduction. D'ailleurs elle est en général bonne, et le texte est bien compris. Il y a très peu d'exemples qui permettraient de conclure que la traductrice était tchèque, ce qui nous fait penser qu'elle était aidée par son mari. Mais il est certain que c'est surtout le choix *de ce roman* qui a déplu à Šenoa et sa critique de la traduction est dictée par son aversion pour ce roman.

Nous avons d'autant plus de raisons de le croire, que cinq ans après le même *Vienac*, dont Šenoa était toujours rédacteur, exprimait une opinion toute différente sur les capacités de traductrice de Marija Fabković. Il est vrai, cette fois il s'agissait d'une œuvre de Šenoa, *Zlatarevo Zlato* que Marija Fabković venait de traduire en tchèque... *Ce roman est traduit par M*me *Fabković qui connaît aussi bien le croate que le tchèque. La traduction est en réalité excellente,*

Fabković a traduit « Dogodjaji zalogaja hljeba » de Jean Macé, Zagreb 1872 ; « Genij u varošici » de J. Macé, *Vienac* 1869, nº 37 ; « Golf Stream » de J. Macé, 1871, *Vienac* nºs 5-6. D'après quelques lettres de Marija Fabković qui se trouvent dans la correspondance de Trstenjak (à la société des instituteurs croates à Zagreb), elle était en correspondance avec Jean Macé.

[1] *Vienac*, 1874, nº 28.

[2] *Vienac*, 1874, nº 30.

[3] *Vienac*, 1875, nº 8, 20. II.

et la manière de raconter fidèlement imitée et la caractéristique du parler bien réussie [1].

D'ailleurs l'injuste critique de Šenoa n'est pas restée sans réponse. Dans le *Primorac* [2] un anonyme qui signe R-ć exprime son plaisir de voir *que le croate est aussi riche et capable d'exprimer ce que sentent des cœurs humains et ce que l'esprit même conçoit.* Après avoir analysé les observations de Šenoa, R-ć passe à la contre-attaque et fait remarquer les mots idiomatiques qu'emploie Šenoa dans sa nouvelle *Mladi gospodin* qui paraissait à ce même moment dans le *Vienac.* Mais R-ć est allé trop loin dans le purisme de la langue jusqu'à reprocher à Šenoa l'emploi du mot *zdenac* ! Ainsi Šenoa n'avait-il pas de peine à se défendre, ce qu'il a fait assez vivement en ripostant à R-ć, mais en oubliant presque le point de départ de la discussion ; la traduction de M. Fabković, et il a plaidé pro domo suo [3].

La publication d'un roman, même traduit, signifiait à cette époque un grand événement littéraire. Cependant pour *Quatre-vingt-treize* les journaux et les revues littéraires se sont bornés à le recommander aux lecteurs [4]. Le public n'a pas montré grand intérêt pour cette traduction et la *Primorska tiskara* a dû cesser de publier des romans après l'apparition de *Quatre-vingt-treize.* Cela a donné à l'*Obzor* l'occasion d'attaquer le public qui montre si peu d'intérêt pour les livres croates, et les *dames, les demoiselles et la jeunesse qui parlent le jargon de Bismarck* [5].

Des difficultés matérielles ont fait qu'un bon nombre d'œuvres littéraires, surtout des romans étaient publiés en feuilletons dans des journaux ou des revues littéraires qui ont pris une très grande importance pour la vie littéraire croate. Ainsi au *Dernier jour d'un condamné* est venu se joindre la traduction de *Bug Jargal,* parue en 1879 dans le même journal [6]. Cette traduction est signée I. J-ć, c'est-à-dire vraisemblablement par Ivan Jagić [7]. Outre le fait que le nombre des traducteurs du français était assez restreint, et qu'il

[1] *Vienac,* 1880, n° 3.

[2] *Primorac,* 1875, n° 21.

[3] *Vienac,* 1875, n° 15.

[4] *Hrvatska Lipa* 1875, appendice au n° 11 ; *Slovinac* 1880, n° 10 ; *Narodni List* (Zadar), 1875, n° 15, 20. II.

[5] *Obzor* 1876, n° 197.

[6] « Bug Jargal », tr. I. J-ć, *Narodne Novine* n°s 43-99.

[7] Ivan Jagić (3.III. 1840-12. IX. 1900), curé de Markuševac, près de Zagreb, le député du parti populaire, journaliste et auteur de livres sur la viticulture, frère de Vatroslav Jagić. Il a été en France pour y examiner les progrès de la viticulture française. (V. *Narodne Novine* 1900, n° 209). C'est M. M. Ujević qui nous a aidé à déchiffrer des initiales I.J-ć.

n'y en avait pas deux dont les initiales fussent identiques, trois faits encore nous font croire qu'il s'agit de Jagić. Premièrement il collaborait très assidûment à *Narodne Novine* où il était le spécialiste des choses françaises. Il connaissait la langue et traduisait du français.

De fait la traduction montre une bonne connaissance du français, telle que Jagić a pu l'acquérir ou l'approfondir pendant son séjour en France. Le roman a été choisi sans doute à cause de l'exotisme du pays où se passe l'action et à cause de l'intérêt qu'une pareille action a pu éveiller auprès des lecteurs. Sans chercher *des idées* dans *Bug Jargal* ou attribuer au traducteur des motifs particuliers, il faut noter que, dans ce roman, dont les qualités littéraires ne sont que médiocres, les idées *ultras* de Victor Hugo se font sentir. (Voir la fin).

Nous avons eu déjà l'occasion de rencontrer ce phénomène : on traduit dans l'œuvre d'un écrivain la partie la plus caduque et qui est bien loin de donner une idée juste de sa physionomie tant littéraire et artistique qu'idéologique.

La publication du premier chapitre des *Misérables* dans le *Slovinac* [1] n'a en rien amélioré cette situation, d'autant plus qu'on ne pouvait même pas savoir qu'il s'agissait de Victor Hugo : ce petit fragment portait le titre *Le vrai successeur des apôtres* et le nom de V. Hugo n'était mentionné nulle part. Le nom de l'évêque Miryel était changé en Misiel.

Ainsi du vivant de Victor Hugo on n'a traduit de ses romans que deux de sa jeunesse et *Quatre-vingt-treize.* Mais si le choix était insuffisant pour donner une idée de Hugo romancier, ces traductions avaient un avantage : le texte était généralement bien compris et par le style elles ne s'éloignaient pas trop de l'original, ce qui n'était pas le cas pour les traductions poétiques.

IV

La première impression qui s'impose dans l'examen des traductions croates des poésies de Victor Hugo à cette époque, c'est qu'elles ont peu de chose en commun avec l'original. Sans compter qu'il n'était pas toujours bien compris, la version croate fait ressortir la pauvreté extrême des moyens d'expression poétique, caractéristique de la poésie lyrique croate de cette époque. C'était le style d'une poésie où régnait encore un pseudo-romantisme attardé,

[1] *Slovinac* 1879, n° 1, *Pravi nasljednik apostola.* Tr. Vid Vuletić.

mêlé à des éléments de la poésie populaire, d'une poésie dont l'évolution pendant une cinquantaine d'années avait été très modeste, surtout si on la compare au progrès vertigineux de la poésie française de Hugo par Baudelaire à Verlaine et Rimbaud.

Toutes ces traductions ne peuvent aujourd'hui être que des documents, intéressants pour un historien de la littérature. Le fait que parmi les traducteurs on trouve aussi quelques noms connus ou même des célébrités du Parnasse croate de cette époque, ne change rien à cette constatation. Le romantisme attardé explique le choix des poésies. Deux sujets y dominent : l'amour et l'histoire. Le choix n'embrasse, sauf une exception, que la première phase de Victor Hugo : des *Odes et Ballades* jusqu'aux *Chants du crépuscule.*

La traduction de T. Maretić de l'*Autre chanson* [1] (*Chants du crépuscule*) pourrait être considérée comme le produit de n'importe quel lyrique croate de cette époque :

Otvori dveri, zora rudi !
A ti u sanku još si svom.
Rumena već ruža budi,
Probud' se i ti, diko, s njom !
Ej draga, ne sni
Ded čuj me, čuj,
Gdje pjevam pjesni
I plačem tuj.

Maretić a pris de telles libertés, qu'il est assez difficile de retrouver les vers de Hugo dans la strophe suivante :

Je t'adore, ange et t'aime femme.	Poštivat ću te, ljubit vazda,
Dieu, qui par toi m'a complété,	Oj angjeoče, ženo, oj ;
A fait mon amour pour ton âme	Da ljubim tebe, bog me sazda,
Et mon regard pour ta beauté !	Da gledim viek te, gled je moj !

Mais toutes ces libertés sont insignifiantes, si nous les comparons avec celles de S. Račeta [2] qui a traduit le même morceau sept ans plus tard au Slovinac. Račeta était non seulement emporté par un tel élan qu'il a doublé le nombre des vers de l'original — en y ajoutant ses propres vers — mais il a animé sa traduction d'une telle passion :

[1] *La Chanson* (*Popjevka*). Tr. T. Maretić, *Vienac* 1867, n° 5.

[2] *Slovinac* 1882, n° 34. Cette traduction est signée des initiales S. R. Il est certain qu'il s'agit de Savo Račeta, collaborateur assidu du Slovinac, qui a signé S... R... ses poésies ou ses traductions (« *Ne trebam te...* » poésie, *Slovinac* 1879) ou par S. St. Račeta (« Zar i ne znaš » poésie, *Slovinac* 1879, n° 20) par Savo St. Račeta « Proklet bio » poésie, *Slovinac* 1880) par S. Račeta « Sa ladje » de l'italien, *Slovinac* 1882) et par S. St. Račeta (« Prilikom smrti svoje sestre Darinke », *Slovinac* 1882).

Ustaj ! prekipje
Želja mi roj
— Il srca nemaš ?
Oh Bože moj !

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

qu'elle est devenue une poésie nouvelle qu'il faut examiner et comparer avec beaucoup d'attention pour y reconnaître le texte de Victor Hugo.

Tout frappe à ta porte bénie ;
L'aurore dit : Je suis le jour !
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie !
Et mon cœur dit : Je suis l'amour !

Život je zorin radostan — čio,
Haj !... sva čula pl'jeni jutrnji sklad —
Kud pogled vineš milina sipa,
Svud trepti ljubav — zajednički nad
I sve ti šapće zanosom tepa :
Zora se čuje... « njedro mi blista »
Slavujak mali.. « Ja pjesmice car ! »
Slavska mi duša.. « ljubav sam čista ! »

La traduction est si éloignée de l'original, qu'il est impossible de constater jusqu'à quel point le texte était compris.

Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu, qui par toi m'a complété,
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté !
O ma charmante...

— Miomire moj ! —
Zadovoljstva zar većeg trebam ? —
Ni nebo nema dara nalik tom,
Bogo je sveti ino tek jedan
I toga htjede srdašcu mom.
Srećan sam srećom ! Srcu ti vrelu
Presudi nebo ljubavi mi žar,
Pogled moj zbiljski, iskren i veseo,
Za r'jetki milja ljepote ti čar !
Ustaj ! ta gleni —
Suza mi roj —
Pjesma su one
Oh Bože moj !

Transposant en vers de dix syllabes *Lazzara* (*Orientales*, XXI) [1], où se manifeste la richesse des images et des rythmes de Victor Hugo, Ciraki nous a donné une traduction scolaire et pâle, où il n'y a rien de toutes ces qualités poétiques.

Elle est grande, elle est svelte, et quand, d'un pas joyeux,
Sa corbeille de fleurs sur la tête, à nos yeux
Elle apparaît vive et folâtre,
A voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs,
On croirait voir de loin, dans nos temples croulants,
Une amphore aux anses d'albâtre.
Elle est jeune et rieuse, et chante sa chanson.
Et, pieds nus, près du lac, de buisson en buisson,

[1] « Lazara », tr. Fr. Ciraki, *Vienac* 1875, n° 14.

Poursuit les vertes demoiselles.
Elle lève sa robe et passe les ruisseaux.
Elle va, court, s'arrête, et vole, et les oiseaux
pour ses pieds donneraient leurs ailes.

Visoka je, vitkoga je rasta,
Ponosita, hitra kao lasta ;
Košaricu ubrala si cvieća ;
Nada glavu savi biela uda,
Kao drške mramornoga suda,
Krasnog djela grčkoga umieća.

Objestna je mlada, uviek pjeva,
Bosom nogom trči naša dieva,
Pa nad virom leptirove lovi :
A kad gorska put joj rieka krči,
Spregne skute, skokne i pretrči,
Ko na bielih krilih-labudovih.

Traduisant en un mètre plus court, Ciraki a été souvent obligé à des omissions :

Quand, le soir, pour la danse on va se réunir,
A l'heure où l'on entend lentement revenir
Les grelots du troupeau qui bêle,
Sans chercher quels autours à ses traits conviendront,
Elle arrive, et la fleur qu'elle attache à son front
Nous semble toujours la plus belle

A na večer, kad se hvata kolo,
Kad sa gora svuda naokolo
Blejeć kući vraćaju se stada,
Nema kada, da si kosu kiti,
Već pomamna mah u kolo hiti ;
Od svih ipak najljepša je mlada !

Ailleurs il ajoute inutilement :

Il eût donné les Francs, les Juifs et leur rabbin;
Son kiosque rouge et vert, et ses salles de bain
Aux grands pavés de mosaïque

Za nju dat će žida, kaurina,
Sjenicu si šarog musulina
Posle jela trudan gdje počiva

Il a aussi ajouté pour les besoins de la rime, des mots qui n'ont rien à voir avec l'original :

Jusqu'à cette Espagnole, envoi du bey d'Alger,
Qui soulève, en dansant son fandango léger,
Les plis brodés de sa basquine !

Španjolku dat će, *punu hira*
Što ju dobi na dar iz Alžira

Enfin, des strophes entières ont reçu un caractère nouveau :

Ce n'est point un pacha, c'est un klephte à l'œil noir
Qui l'a prise, et qui n'a rien donné pour l'avoir ;
Car la pauvreté l'accompagne ;
Un klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Sve mu zahman, — paše ljubit ne će,
Gorski hajduk bit će bolje sreće,
Mà je ne mož'mamit darovima :
U hajduka niesu bieli dvori,
Vrutak vode svježi zrak u gori
I sloboda, sve mu je što ima.

Il a fait même des contre sens qui ne peuvent être expliqués que par la négligence, car il connaissait le français :

Comme elle court ! voyez : — par les *poudreux* sentiers
Kako bježi, gledj, po *kršnoj* stazi...

Vladimir Mažuranić [1] a fait un bon choix en traduisant la *Fille d'O-taiti* [2] (des *Odes et Ballades*) qui, malgré certaines réminiscences classiques (la voile inconstante, les voiles fugitives) indique déjà un affranchissement des éléments rhétoriques si visibles dans les premières poésies de Hugo. Quoique la traduction de Mažuranić soit, par son rythme, beaucoup plus proche de l'original que celle de Ciraki :

Pourquoi quitter notre île ? En ton île étrangère,
Les cieux sont-ils plus beaux ? a-t-on moins de douleurs ?
Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère ?
Couvriront-ils les os du plane funéraire
Dont on ne cueille pas les fleurs ?

[1] La traduction est signée par V. M. Nous croyons qu'il s'agit de Vladimir Mažuranić, car c'est le seul des collaborateurs de *Vienac* de cette époque qui avait ces initiales. Cette supposition est renforcée par l'article de Nehajev sur Mažuranić (*Hrvatska Revija* 1928, nº L) où il a écrit que Mažuranić *traduisait dans sa jeunesse Hugo et Béranger*. Enfin nous avons été frappé par l'emploi du mot *mani* pour *en vain* dans la traduction de la *Fille d'O-taiti* : *Mani je čekaše stanak lagani* que nous avons retrouvé dans une poésie inédite de Mažuranić publiée par *Hrvatska Revija* 1928, nº 1 :
Ognjenim pogledon man' vidokrug pašeš

[2] *Otaićanka, Vienac* 1873, nº 3, tr. V. M.

« Što mi bježiš otok ? Zar tvoj otok ima
Svod nebesâ ljepših ? Jad li'e manje ljut ?
Hoće l' smrt oplakat tvoji pobratima ?
Pod platanom, s kog se nikad cviet nesnima,
Kosti u zemlje tamni složit skut ?

sa valeur est diminuée par l'emploi des mots douçâtres du vocabulaire poétique alors à la mode :

Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis...
Samo pogled *čarni* nek mi oku sja
Sans doute quelque vierge espère ton retour
Iščekuje dieva tvog povratka *slast*
Pourtant la douce vierge aux paroles plaintives
Dieva *duše slatke* plačna razgovora

Le style reste à un niveau assez médiocre :

Oh ! j'étais belle alors ; mais les pleurs m'ont flétrie.
Reste, ô jeune étranger ! ne me dis pas adieu.
Ici, nous parlerons de ta mère chérie ;
Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie,
Comme aux louanges de ton Dieu.

Vaj, tad liepa bijah ; s plača lišca venu.
Oj tudjinče mladi, nepuštaj me, stoj !
Spominjat ću stobom majku ti milenu,
Ljubim slušat piesni, doma uspomenu
Il pohvalu, kom Bog slovi tvoj.

Enfin, le texte n'est pas toujours exactement traduit :

... Aux monts qui t'ont vu naître,
Sans doute quelque vierge espère ton retour.
Eh bien ! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître...
Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,...
... Po dno gora tamo
Izčekuje dieva tvog povratka slast.
Dostoj, gospodaru, povest me onamo.
Bit ću joj pokorna ; *ljubit ju moramo* !

Malgré tous ces défauts, Mažuranić a observé avec beaucoup plus d'attention l'original que Ciraki et sa traduction est supérieure.

En 1876, au moment où l'empire turc était au centre de l'attention du monde et surtout des Croates, à cause du soulèvement des serfs chrétiens contre l'oppression et l'exploitation impitoyables des féodaux bosniaques et à cause de la guerre turco-russe, Hranilović a traduit pour le *Vienac* [1], *Le voile* (des *Orientales*) où se manifeste le fanatisme et le primitivisme de l'Orient.

[1] *Koprena*, tr. J. Hranilović, *Vienac*, 1876, n° 45.

La concision et la brièveté de ce dialogue qui doit souligner le dramatique de la situation : les frères se préparent à tuer leur sœur — car elle a osé lever le voile pour un instant —, Hranilović ne les a pas rendues. Il a ajouté des expressions banales :

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui ?
Kroz koprenu danas, sele, kazala si grudi biele...

C'est, en même temps, un double contre-sens. Premièrement parce que Hugo parle du visage et non du sein, ensuite, parce que c'est le visage qu'il est prescrit aux Musulmanes de voiler. Cette erreur affaiblit l'expression du fanatisme des frères, car il y a sans doute une différence entre *lever le voile* à cause de la chaleur, et montrer ses seins à travers le voile. En outre Hranilović laisse voir que sa connaissance du français n'était pas très solide. Il traduit : *le poignard* par *mač*, *caftan vert* par *kaftan žuti*. De plus son style est trop familier :

En passant près de la mosquée	Palankinom zakrivena
Dans mon palanquin recouvert,	Pred mošeju ja vam stigoh ;
L'air de midi m'a suffoquée :	Nasta žega — pa *lagacko*
Mon voile un instant s'est ouvert	Koprenu si svoju digoh.

Enfin il ajoute des vers entiers :

Oui !... peut-être... mais son audace	Zaman braćo ! njegve oči
N'a point vu mes traits dévoilés.	Ne vidješe moga lica
Mais vous vous parlez à voix basse,	Al su čudne vaše rieči
A voix basse vous vous parlez.	*Kano pjesma zlokobnica.*

Quant aux poésies à sujets historiques et bibliques, elles ont été ou traduites incomplètement (Trnski), ou elles étaient mal choisies (Maretić) ou encore elles étaient trop difficiles pour le traducteur (Hranilović) et enfin elles n'étaient pas traduites du français mais de l'allemand (Grlović).

Pourtant c'est une surprise agréable de constater, qu'à côté des poésies de la jeunesse de Victor Hugo on a traduit en 1873 une des meilleures pièces des *Châtiments*, l'*Expiation* [1]. Mais on est vite

[1] *Moskva*, t. I. T., *Vienac*, 1873, nº 26. Dans la note de son article sur Victor Hugo (Šrepel, *Pjesnički prvaci u prvoj polovini XIX. v.* Matica Hrvatska, Zagreb, 1891) Adamović a proclamé J. E. Tomić traducteur de ce fragment de l'*Expiation*, ce qui est faux. Dans la même année du *Vienac* il y a une quantité de poésies et de nouvelles signées par I. T. qui appartiennent incontestablement à Trnski. Les poésies et les nouvelles de Tomić dans cette même année sont signées J. E. T. (*Pastir i djevojka* ; *Prijateljice* etc.) Enfin, la bibliographie des travaux de Ivan Trnski parue au *Vienac* (1887, nº 18) mentionne cette traduction.

déçu quand on voit qu'il ne s'agit que d'un fragment, de l'introduction de l'*Expiation* où Hugo décrit les désastres de Napoléon de Moscou à Waterloo et jusqu'à Saint Hélène. Mais tous ces désastres ne sont rien en comparaison de la honte qui lui sera infligée pendant le second empire par *Napoléon le Petit* quand sa gloire sera exploitée par des brigands et des comédiens. Ce qui donne un caractère particulier aux *Châtiments* dans l'œuvre de Victor Hugo, c'est la force d'expression par où s'exprime l'indignation de Victor Hugo tonnant contre Napoléon III et les usurpateurs de la liberté française :

Sire ! on t'a retiré de ton Panthéon bleu !
Sire ! on t'a descendu de la haute colonne !
Regarde. Des brigands dont l'essaim tourbillonne,
D'affreux bohêmiens, des vainqueurs de charnier
Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.
A ton orteil d'airain leur patte infâme touche.
Ils t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche.
Napoléon le Grand, empereur ; tu renais
Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais.
Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache.
Ils traînent, sur Paris qui les voit s'étaler,
Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.
Aux passants attroupés devant leur habitacle,
Ils disent, entends-les : — Empire à grand spectacle !
Le pape est engagé dans la troupe ; c'est bien,
Nous avons mieux ; le czar en est ; mais ce n'est rien.
Le czar n'est qu'un sergent, le pape n'est qu'un bonze ;
Nous avons avec nous le bonhomme de bronze !
Nous sommes les neveux du grand Napoléon ! —

(*L'Expiation*)

Trnski s'est contenté de traduire un fragment où l'on décrit avec beaucoup de puissance de suggestion la retraite de Russie, mais où les sentiments et les idées qui ont inspiré les *Châtiments* ne sont visibles nulle part, d'autant plus que le titre de la poésie est changé en *Moscou* et que ce fragment est tronqué de ses derniers vers :

... Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être et livide, inquiet
Devant ses légions sur la neige semées :
Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? —
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

Pourtant cette traduction montre des qualités supérieures à celles que nous avons examinées jusqu'à présent. Une des raisons est le caractère épique et historique de ce fragment — ce genre de poésie étant à cette époque très développé en Croatie. (*Povjestice* —

poésies à sujet historique). D'autre part, Trnski était un traducteur et un versificateur fécond et habile. Cette traduction n'est pas seulement assez exacte, mais elle approche de l'original par le style et par le rythme beaucoup plus que les précédentes :

On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant le troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leurs postes gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre
Ne poznaš niti vodje niti svoga stiega,
Jučerašnja je velja vojska stado — biega ;
Ne znadeš, gdje li su joj krila, gdje sredina.
Praminja snieg. U palieh konjah utrobinah
U zaklon se od bure ranjeni uvlače ;
Na ulazu u tabor smrzle gle trubače,
Osovce još na sedlu sjede, niemi bieli

Les différences avec l'original, d'ailleurs assez rares, elles sont probablement dictées par la rime :

Boulets, mitrailles, obus, mêlés aux flocons blancs
Pleuvaient, les grenadiers surpris d'être tremblants
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
S lepiricama bielim siplje zrnje *topa*
Granatir čudeći se od *straha gdje propa*
Koraca snužden brk mu od inja se bieli.

Ce n'étaient plus des cœurs vivants des gens de guerre
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère

Ni živa to već niesu srca u *junaka*
Tumarajući san to, prikaze iz *mraka*

La substitution à l'alexandrin du vers croate de douze syllabes, toujours trop court, a obligé Trnski à quelques omissions :

Fuyards, blessés mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières

Bjegunci, ranjenici, kola, konji teku
Na mostovih se dave hćev premostit rieku

Si c'est une surprise de trouver en Croatie en 1873 une traduction des *Châtiments*, ce qui est sans doute plus étrange, c'est que Trnski a connu Victor Hugo grâce à un capitaine autrichien, son supérieur, le baron Geramb. Voici ce que raconte J. E. Tomić [1] :

[1] Sur le baron Geramb v. J. Neustaedter, *Le ban Jellačić et les événements en Croatie depuis l'an* 1848, I, p. 290 ; II, p. 190.

« Le baron Geramb [1] était amateur du français et admirateur de Victor Hugo. Il professait le libéralisme sincère et l'honnêteté par quoi il a enthousiasmé non seulement Trnski, mais aussi cinq ou six autres jeunes officiers... »

C'était pendant le séjour de Trnski à Glina où il est venu en 1842.

Avec sa traduction de *Louis XVII* [1] Maretić a moins bien réussi que Trnski. Le choix est mauvais, et la traduction est médiocre. En réalité il est assez étonnant de traduire en 1875 *Louis XVII*, écrit en 1822, et qui n'est qu'un exercice en rhétorique. Par l'emploi de mots bizarres qui devraient donner à la traduction un prétendu caractère poétique :

Son regard du malheur portait le signe austère
A gled mu veli, jad da na srcu mu leži
Il baissa son regard par les larmes terni
On očma poniče, od plača slab mu *jas*
Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
Avait entouré ton berceau
Do zibke sviet ti stajo, sad pun nade svete
Sad u srdcu si krijuć *hin*

Maretić n'a fait qu'augmenter le caractère artificiel de cette ode. Avec des contre-sens comme :

Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;
Ses bourreaux, ô mon Dieu ! m'ont abreuvé de fiel ;

Umoriše mi otca, da j'rugavet bila ;
Napajahu me žučju, kad me trla žedj

et avec un style bien différent de celui de Hugo :

Suis nous ; sur ton beau front nous mettrons une étoile.
Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils ;
Tu viendras avec nous *bercer* l'enfant qui pleure

Na čelo ć'mo ti zviezdu stavit nek treperi
Okrilatit ćeš kao sjajni keruvim
Uljuljat s nami ić'ćeš na sviet mlada *ranka*

Louis XVII n'est qu'une assez mauvaise traduction d'une poésie médiocre.

Le sujet biblique de la destruction de Sodome et de Gommorhe, *Feu du ciel* (*Orientales*, I) [2] a attiré l'attention de Hranilović, alors jeune théologien. La traduction nous apprend que

Božja pravda dobro griešne *gadja* glave
(Dieu sait atteindre qui le brave)

[1] *Ljudevit XVII*. Tr. T. Maretić, *Vienac*, 1875, nº 4. Ces défauts s'expliquent en partie par la jeunesse de Maretić au moment où il a fait cette traduction.
[2] *Oganj s neba*. Tr. Jovan Hranilović, *Vienac*, 1878, nº 33.

mais elle est tellement pleine de surprises, de contre-sens, d'omissions, d'ajoutages, qu'elle ne donne pas une idée très sûre de la poésie de Hugo. Nous ne citerons que quelques exemples caractéristiques. Hranilović a accordé assez peu d'attention aux qualités rythmiques de l'original et de ce point de vue sa traduction est pleine d'inconséquences. Ainsi la première partie, où alternent les alexandrins et les octosyllabes a été rendue par des décasyllabes et des septénaires :

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir ?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile ?
Vidje li oblak sjajnoga boka,
Blied je i crven, plamena oka,
Pust je ko ljeto pusto ?

Dans la deuxième partie, les mêmes mètres deviennent des vers de quatorze et de six syllabes :

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encore,
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.
Ici les flots, là-bas les ondes ;

More ! more ! svuda more ! svuda val do vala !
Zalud krila biedna ptica naprezati stala ;
Vali svud i more ;

Les septénaires de la troisième partie s'allongent de dodécasyllabes :

Un golfe aux vertes collines
Se mirant dans le flot clair ! —
Des buffles, des javelines,
Et des chants joyeux dans l'air ! —
Zeleni brežuljci do zaljeva eno,
U talasih s jajno ogledaju si lice ;
Čujder rog gdje ori, s jajno koplje gdjeno
Uz pjesme se kriesi i vesele žice.

Pour la quatrième partie, le même vers (de douze syllabes) transcrit le septénaire aussi bien que l'alexandrin :

L'Égypte ! Elle étalait toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,
Plaines que des plaines prolongent ;

Krasan li je Misir, plavi se od klasa,
Kano bogat sag mu polje se talasa,
Doline u dugim dolinam se gube

Ces inconséquences ont eu le résultat qu'on pouvait attendre : omissions d'une part, et images ainsi appauvries ou transformées.

On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.
Il' je to vjetar, noću što ori,
Požar i lomor grada što gori,
Noseć, nad tobom susto ?

A ces défauts il faut ajouter les contre-sens, parfois très ridicules comme par exemple :

La voix grêle des cymbales,
Qui fait hennir les cavales,
Cu li cvilit njine vesele cimbale
Devam istim noge igrati su stale ;

De même il traduit :

L'Égypte ! Elle étalait toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis

Krasan li je Misir *plavi* se od klasa...

Au nuage il donne un *œil* :

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir ?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile ?

Vidje li oblak s jajnoga boka,
Blied je i crven, *plamena oka*,
Pust je ko ljeto pusto

Il ajoute des vers entiers :

D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Drugarice njene, vesele djevojke,
Mirnim svojim devam pohvatale dojke;
Za čas bielo mlieko crne prste proli,
Djevojčice mlade, vesele ste toli !

Pourtant, surtout dans les vers plus courts, Hranilović a montré son habileté de versificateur :

La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de souffre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs !

Oblak sinu,
Crven plamen
Bokove mu sieče ;
Ždrielom sieva,
Sumpor valom
Palača mi teče ;
Ruši trese,
Krvav plamen sieva,
Čelo im polieva,

Quoique cela soit gâté par des vers comme :

Et l'idole infâme
croulant dans la flamme
tord ses bras d'airain

besramni idoli
padaju u vatru
i *ruke si satru*

ou

Sve u crnom *svrdlu* zamiče i gine :
Dvorovi i ljudi, gradje i *biline*.

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !

Cependant il n'a pas réussi à évoquer les images, pleines de couleur et en même temps précises, que le génie de Hugo a versées avec abondance :

On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville

Le choix était bon mais il dépassait les capacités poétiques et les aptitudes de traducteur de Hranilović. Nous ne sommes pas les premiers à le constater. M. Ujević est parvenu à la même conclusion, après une courte analyse de cette traduction [1].

Cinquante ans après les *Orientales* le romantisme croate n'a pas encore produit ses véritables et grands représentants capables de les traduire.

La traduction de *Napoléon II* [2] (*Chants du crépuscule*, V) par Grlović parue dans le *Vienac* en 1882 montre de très grands défauts dont le moindre est encore d'avoir été traduite de l'allemand [3]. Grlović suit fidèlement le texte de la traduction allemande et on ne sent nulle part qu'il ait connu l'original :

[1] Mate Ujević, *Jovan Hranilović*, Zagreb 1933, pp. 72-74.

[2] *Napoléon II*, tr. M. Grlović, *Vienac* 1882, nº 15.

[3] *Dämmerungsgesänge.* Deutsch von Ferdinand Freiligrath. [Victor Hugo's Sämtliche Werke. Elfter Band. Herbstblätter-Dämmerungsgesänge. Frankfurt am Main, 1836. Druck und Verlag von Johann David Sauerländer].

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone.

Da, « sutra », pojmit da nam to je
Od šta će « sutra » smjesa bit ?
Vlast vječna zori klasje tvoje
A nam je danas sijat it.
Taj « sutra » vabi plod iz klice,
Bez vela kaže tajno lice,
Tumači sanje čarobnice
I Pariz jest i Babilon.
I više smrtni top za sipom
Jest silni tries za tvojim kipom

Ja, Morgen ! Könnten wir's begreifen !
Aus was wird Morgen denn bestehn ?
Die Hand des Ew'gen lässt es reifen,
Wir aber müssen heute sä'n.
Es lockt die Frucht aus ihrem Keime,
Es zeigt entschleiert das Geheime
Es ist die Deutung unsrer Träume,
Es ist Paris nach Babylon,
Es ist die zerschmetternde
Balliste,
Es ist der Schlag nach deiner Büste...

Pleine de remplissage, de contre-sens, imprécise et parfois tout à fait familière, toute cette traduction est très peu réussie.

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinai !

Oj čase kobni, oj — osamnaest-sto jedanaest ! —
U prahu puci kad *ležahu sve u dvanaest*
I šiju sviše dol' ;
Izgledjut jednu rieč s oblaka te u strahu
Najdrevnje zemlje sve o tebi Louvre mnjahu
Da Sinaj ti si hol !
Tausend achthundert elf ! — O Stunde, wo mit Zagen
Zahllos im Staube rings die Nationen lagen,
Und beugeten das Knie,
Aufblickten um ein Ja zur Wolke, zittern fühlten
Der Staaten älteste, und dich, o Louvre, hielten
Für einen Sinai !

Elle est parfois à peu près incompréhensible :

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;

O Wechsel ! O Gericht ! — Als dieses Mannes Erbe
Die Krone Rom's — so nimmt des Bettlers Kind die Scherbe !
Empfangen hatte, nun ein Spielwerk ihm zu sein ;

Oj mieno ! Sudbo oj ! — Kad uze diete diva —
— prosjačko tako criep uzima, baca, riva,
Ko igračku si zlatnu krune rimske tvor ;

Il a voulu même être original, mais toujours au dépens de la clarté :

Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Ruhm, Glück des Krieges, Liebe, Frieden,
Der Kön'ge kron' und Prunkgemach,
Der Sieg mit rother Flammenschwinge,
Des Feldherrn blutbespritzte Klinge —
Sie sind für uns so flücht'ge Dinge,
Als nur der Vogel auf dem Dach.

Čast, sreća, ljubav, ma raj budi
Kraljeva kruna i njoj sjaj
I pobjeda od rujna plama,
I vodje krvav mač, koj lama
Za nas su ko na vatri slama
U magli ginuć koji kraj

V

Quoique les traductions poétiques soient assez peu nombreuses et peu réussies, leur importance s'accroît, grandit si on les compare avec ce qu'on a écrit de lui à cette époque, qui se résume à quelques courts articles d'information ou à des entrefilets qui ont accompagné l'apparition de ses œuvres en France ou certains événements de sa vie.

En 1876 *Vienac* publia un fragment de la lettre de Victor Hugo pour la Serbie [1] parue dans les journaux français. La même revue annonçait en 1878 la publication du *Pape* [2] et en 1881 celle des *Quatre vents de l'esprit* [3]. Le *Slovinac* en 1880 a commémoré brièvement le soixante-dix-neuvième anniversaire du poète [4]. L'*Iskra* donnait des informations plus importantes provenant d'Italie et en partie de France. Ainsi en 1884 on citait des paroles admiratives de Cardueci pour Hugo [5]. L'année suivante elle annonçait la publication du livre

[1] Dans le même numéro, *Vienac* (1876, nº 37) donnait la photographie de Victor Hugo avec une courte biographie.
[2] *Vienac*, 1878, nº 21.
[3] *Vienac*, 1871, nº 37.
[4] *Slovinac*, 1880, nº 6.
[5] *Iskra*, 1884, nº 2.

de Barrili et Panzacchi : *Vittor Hugo, saggi critici* qui contient 63 poèmes de Victor Hugo[1]. L'*Iskra* a également noté l'apparition du livre de Lesclide sur Victor Hugo et celui de E. Biré : *Victor Hugo avant* 1830. L'*Iskra* accompagnait l'annonce du livre de Biré des mots suivants :

Tout le monde sait que le poète français quoique génie est pourtant si vaniteux qu'il n'a pas hésité à écrire de lui-même quelques inexactitudes, dans un seul but d'être encore plus loué par le public [2].

Hugo n'a pas été mieux traité dans le *Précis de l'histoire de la littérature française* de Orešković [3]. Après une courte biographie de Victor Hugo qui s'arrête à 1830, c'est-à-dire quand Hugo avait 28 ans, laissant ainsi de côté la partie la plus importante et la plus intéressante de la vie du poète, Orešković cite les recueils poétiques de Victor Hugo. Classer la *Légende des siècles* parmi les satires politiques, c'est sans doute faux ; mais écrire que les *drames de Victor Hugo sont plus importants que ses poésies lyriques*, cela témoigne d'une incompréhension profonde. Le roman le plus parfait, est pour Orešković *Notre-Dame de Paris*. Pour les *Misérables*, il se contente d'écrire qu'ils sont pleins de tendances politiques et sociales. Moins intéressants que les *Misérables*, mais supérieurs par la composition sont, à ses yeux les *Travailleurs de la mer* et l'*Homme qui rit*.

Tandis que, inspirée par des idées libérales, Marija Fabković a traduit en 1875 *Quatre-vingt-treize*, tandis que le jeune socialiste et républicain serbe Pera Todorović écrivait en 1878 que la *pensée fondamentale du roman* (*Quatre-vingt-treize*) *était une vérité incontestable* : *La révolution était un feu épurant qui brûlait l'ancienne société et trempait la nouvelle* [4]. Orešković estimait que ce roman n'est que la description des épisodes de la lutte de la Vendée et de la Bretagne fidèles au roi contre la Révolution de 1789.

Le profit que les lecteurs ont pu tirer de ce livre a dû être bien mince.

Mieux que ce professeur de français, *Vienac* a su [5] écrire sur Hugo à

[1] *Iskra*, 1885, n° 22.

[2] *Iskra*, 1884, n° 6.

[3] *Kratka Poviest francezke književnosti*. Priredio Alfred Orešković, učitelj na kr. velikoj realci osječkoj. 1884. Tisak i naklada Dragutina Laubnera u Osieku. Comme sources de son travail Orešković cite : Brachet, *Grammaire historique de la langue française* ; Grangier, *Histoire de la littérature française* ; Kreussig, *Geschichte der französischen Nationalliteratur* et les notes qu'il a prises aux cours de son professeur à Vienne, Ferdo Lotheissen.

[4] Miloch Savkovitch, *L'Influence du réalisme français dans le roman serbo-croate*. Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1935, p. 92.

[5] *Vienac*, 1885, n° 8.

propos de la publication de l'édition nationale de ses *Œuvres complètes*. Le jugement, il est vrai, est trop général et parfois trop absolu, mais il constate que dans ses drames et dans ses romans il y avait peu de vérité et peu de naturel et qu'il était grand seulement comme poète lyrique.

Pourtant dans le domaine de la poésie lyrique, commencent à paraître les noms des Parnassiens. Personne ne songe contester à Hugo la place dominante dans la poésie française. Pourtant des poètes et des romanciers nouveaux éveillent un intérêt plus vif dans les milieux lettrés. Le *Hrvatski Svjetozor* a apporté en 1877 (n°s 17-18) un article sur les poètes modernes français où l'on mentionne Hugo avec une admiration et un respect profonds, mais la curiosité de l'auteur de cet article est attirée bien davantage vers les poètes moins connus mais plus nouveaux : Leconte de Lisle, Baudelaire, Gautier, Coppée, Prudhomme, Mendès, Bouchor.

Dans tout ce qu'on a écrit à cette époque sur Victor Hugo, il n'y a pas un article critique. Il ne faut pas s'en étonner. Les écrivains croates n'ont pas obtenu davantage, la véritable critique n'existant pas encore en Croatie.

Mieux encore, les prétextes des informations consacrées au grand poète sont souvent très peu littéraires. Ce n'est souvent que l'écho du bruit fait par une œuvre ou un discours de Victor Hugo dans la presse mondiale.

A ce groupe appartiennent aussi les nouvelles de la maladie, de la mort et des funérailles de Victor Hugo qui remplissaient pendant un certain temps les journaux de toute l'Europe et par suite ceux de la Croatie. Le *Narodne Novine*[1] et le *Pozor*[2] accompagnaient le cours de sa maladie et informaient sur le débat au Parlement à propos de l'inhumation de Hugo au Panthéon et de ses funérailles grandioses. Ils parlaient aussi des communards qui voulaient *créer des désordres*, et prendre part au cortège funéraire portant le drapeau rouge avec l'inscription : *Les vainqueurs à leur défenseur*. Mais les funérailles eurent lieu, bien entendu sans incidents.

Mais ce qui peut nous intéresser dans ces nombreuses nouvelles liées aux événements autour de la mort de Victor Hugo, c'est l'attitude prise par les journaux principaux envers Victor Hugo. Elle n'était pas toujours exprimée d'une manière très détaillée mais mal gré tout elle est assez claire. Elle se réduit à reconnaître à Victor Hugo des qualités littéraires, tandis qu'on parle très peu de son action humanitaire et politique ou même on porte sur elle un jugement

[1] *Narodne Novine*, 1885, n°s 115, 117, 118, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 130.
[2] *Pozor*, 1885, n°s 113, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 129, 1, 134, 157.

négatif. On tâche de séparer l'écrivain de sa vie, et on donne ainsi une idée fausse de l'écrivain lui-même.

Le *Narodne Novine* et le *Pozor* ont apporté de courtes biographies littéraires de Victor Hugo puisées très probablement à la même source. La seule différence entre eux c'est que le journal du gouvernement a écrit de Victor Hugo qu'il a *adhéré en* 1848 *à la majorité monarchique* [1], et qu'il a *envoyé à la reine d'Angleterre une lettre discourtoise, à cause d'un criminel condamné à être pendu*, tandis que le *Pozor* parle de la *majorité monarchique et réactionnaire* et de la *lettre ennemie* que Hugo a adressée à la reine d'Angleterre [2].

Mais tout en reconnaissant du génie à Victor Hugo, le *Pozor* et le *Narodne Novine* sont d'accord pour condamner son attitude politique. *Pozor* considère que le changement de ses opinions politiques était un caprice de poète, et qu'il s'*occupait de la politique sous chaque gouvernement d'après sa conception poétique* [3]. Il énumère toutes les phases du développement des opinions politiques de Hugo sans les expliquer, avec l'arrière-pensée de le montrer comme inconstant et peu sérieux. Cette attitude du *Pozor* est résumée dans la phrase : « Même si Victor Hugo était un modèle du poète, comme politicien il n'a montré que des qualités négatives » [4].

Ainsi le *Pozor*, qui, après l'absolutisme, était le principal propagateur des idées de Victor Hugo, a fini vingt ans après par le condamner, une fois devenu l'organe d'un parti conservateur.

Le *Narodne Novine* a employé une méthode plus prudente. Il a réimprimé un article du *Journal des Débats* où, au moment de l'enthousiasme général pour le premier poète du XIXe siècle, on tâche de juger le génie poétique de Victor Hugo d'un autre point de vue. Dans cet article J. J. Weiss critiquant les louanges exagérées prodiguées à Victor Hugo lui refuse dans la littérature française la place qu'a Shakespeare dans la littérature anglaise, Goethe dans la littérature allemande et J.-J. Rousseau dans la littérature française. Sans discuter à quel point ces idées sont justes, il est significatif qu'on n'a traduit qu'une critique de l'œuvre de Hugo qui diminue son importance et que cette critique est accompagnée des mots suivants : « Le *Journal des Débats* est connu par ses opinions sérieuses et pondérées » [5].

Mais le plus intéressant, c'est l'article du *Narodne Novine* intitulé

[1] *Narodne Novine*, 1885, n° 117.
[2] *Pozor*, 1885, n° 118.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] *Nardone Novine*, 1885, n° 128.

Victor Hugo et Ante Starčević [1], en réponse à l'article de Starčević dans l'organe du parti du Droit, qui approuve la décision du gouvernement français de priver le Panthéon de son caractère religieux à l'occasion de la mort de Victor Hugo. L'auteur de l'article fait ressortir avant tout que Hugo a *refusé avant sa mort les consolations, les prières et l'intervention de l'Église.* Qu'on ait privé du caractère religieux le Panthéon, l'auteur appelle ce geste *injure et impiété.* Puis il combat l'affirmation de Starčević que Hugo a *fait plus de bonnes actions que tous les théologiens du genre de l'archevêque Guibert.* Ces sympathies, exprimées par l'organe du parti du Droit, pour Hugo *anticlérical* sont utilisées dans la suite de l'article pour une attaque contre A. Starčević et les prêtres partisans du parti du Droit. A quoi devait servir la mort de Victor Hugo !

En Dalmatie non plus Victor Hugo n'a pas été mieux traité. En 1878 Nikša Gradi a écrit dans le *Slovinac* [2] : « Voyez Victor Hugo. Depuis qu'il a trahi la vérité par peur des ânes et déshonoré les talents de la muse, les muses se sont vengées de lui... »

Pis encore on a accusé Hugo d'être coupable de la mort d'un officier, qui se serait brûlé la cervelle après avoir lu le *Dernier jour d'un condamné* [3], parce que cette lecture l'avait *tellement impressionné qu'il a pensé ne pouvoir survivre* ! Ces opinions, à cause de leur ridicule et de leur peu d'importance ne mériteraient pas d'être citées, mais nous l'avons fait pour montrer à quel point est fausse la constatation de Savković [4] que la *Dalmatie fut particulièrement affligée* de la mort de Victor Hugo. Cette constatation est basée sur les paroles enthousiastes de Marko Car dans le *Vuk*, une revue éphémère et sans grande importance.

«... Le titan intellectuel qui a synthétisé le mieux des luttes morales et l'âpre soupçon du XIXe siècle. Ses livres peuvent être appelés de glorieuses batailles pour la libération de l'humanité souffrante. Ils ont éveillé la conscience universelle, des sentiments humains. Ils ont relevé de la misère et encouragé avec la force surhumaine de l'amour, les pauvres, les opprimés et les méprisés » [5].

Il faut y voir le résultat de la culture littéraire de Car, et de ses relations avec la France et avec la Serbie, où Hugo fut très populaire. Mais elles ne représentent pas l'opinion générale.

Le *Narodni List* et *Narod*, les journaux politiques les plus impor-

[1] *Nardone Novine*, 1885, nº 126.
[2] *Slovinac*, 1878, nº 5.
[3] *Slovinac*, 1879, nº 18.
[4] Savković, *op. cit.*, p. 93.
[5] *Vuk* 1885, nº 10. (C'est le dernier numéro du *Vuk* qui n'a paru qu'une seule année).

tants à cette époque en Dalmatie n'ont fait qu'enregistrer sommairement la mort et les funérailles de Victor Hugo [1].

Immédiatement après la mort de Victor Hugo, que les débats parlementaires et ses funérailles ont rendu encore plus populaire, le *Vienac* a enregistré la publication du livre d'Asseline [2], sur Victor Hugo et des articles de Houssaye, Renan et Bourget [3].

Mais pour juger de la fortune véritable et du rôle de Victor Hugo en Croatie après 1860, il faut d'abord examiner sa place parmi les partisans et dans des revues du parti du Droit. C'est ce que nous allons tâcher de faire.

VI

De tous les partis politiques croates qui se sont formés après 1860, le parti du Droit était le plus radical dans la lutte contre l'oppression austro-hongroise. Aussi pourrait-on espérer que Hugo aurait trouvé place dans les organes de ce parti, sinon comme écrivain, au moins comme combattant pour la liberté des peuples opprimés, d'autant plus que le *Pozor*, journal « modéré » écrivait avec sympathie sur son action politique. Mais il n'en fut pas ainsi. Ce n'est qu'avec un assez grand retard que Hugo a été adopté par le parti du Droit. Dans la première phase de l'activité de ce parti jusqu'au soulèvement de Rakovica en 1871, on ne parle guère de lui. Vers 1880, quand il renaît avec éclat et force, ses organes littéraires (*Hrvatska Vila*) et politiques (*Sloboda*) sont remplis d'expressions d'admiration et de respect pour son génie : ils suivent en cela le *Jugoslavenske Novine* et le *Pozor*, tant que ce dernier resta dans l'opposition.

Pourquoi le nom de Hugo ne se lit-il pas dans le *Hrvat* et la *Hrvatska*, les organes éphémères du parti du Droit avant Rakovica ? Pourquoi E. Kvaternik, homme politique très actif, et un des chefs de ce parti, ne parle-t-il pas de Hugo ? Ses combinaisons politiques allaient dans un sens tout à fait opposé. Cherchant à l'étranger un appui pour obtenir l'indépendance de la Croatie, il espérait l'obtenir de Napoléon III. Aussi alla-t-il deux fois à Paris où il entra en rapport avec le prince Napoléon auquel il offrit la couronne croate. Les articles sur la France dans le *Hrvat* et la *Hrvatska* étaient inspirés de cette politique : ils sont la glorification de la dynastie des *Napoléonides* (c'est l'expression dont se sert Kvaternik). Ainsi était créée une situation intéressante : le *Pozor*, libéral et modéré, écrivait

[1] *Narodni List*, n° 42 ; *Narod*, n°s 40, 41, 43.
[2] *Vienac*, 1885, n° 27.
[3] *Vienac*, 1885, n° 28.

contre Napoléon III, « usurpateur de la liberté », d'accord avec la politique officielle viennoise.

Si la guerre qui apparaît avec sa face sanglante, éclate vraiment, elle privera des armes les plus puissantes les principaux ennemis de la liberté constitutionnelle européenne de notre temps : Napoléon et Bismarck [1].

En même temps la *Hrvatska* de Kvaternik écrivait de Napoléon comme du libérateur des peuples : Kvaternik avait toujours en vue l'aide que Napoléon III avait prêtée à l'Italie contre l'Autriche.

... ayant rompu les traités de Vienne, Napoléon III a libéré plusieurs peuples, assuré la liberté aux peuples libres et libérés et prêté secours aux peuples captifs pour se libérer [2].

Cet espoir en Napoléon III a fait qu'il s'est tu sur Hugo, soit parce qu'il était ennemi de Napoléon soit parce que Kvaternik ne pouvait espérer de lui l'aide matérielle indispensable pour une action politique, le parti du Droit et ses chefs étant sans ressources matérielles.

Cette attitude de Kvaternik envers Hugo, A. Cesarec l'a résumée ainsi :

... Kvaternik cherchant une aide pour la Croatie contre l'Autriche et les Hongrois a préféré faire antichambre chez Napoléon III qui ne l'aida en rien au lieu d'aller vers Hugo quand il en eut l'occasion, surtout à propos de la politique hongroise en 1867 : Hugo informé, comme la tribune européenne aurait pu l'aider au moins moralement ! [3]

D'autre part Hugo, écrivain ne pouvait pas trouver place dans les organes du parti du Droit de cette époque, car ils avaient un caractère exclusivement politique : la génération des écrivains croates, membres du parti du Droit, n'a fait son entrée dans la vie littéraire que quelques années plus tard.

Pourtant le nom de Hugo paraît une fois dans la *Hrvatska* de Kvaternik, mais après la chute de Napoléon III, en 1871 [4].

Dans le parlement français, à la séance où l'on a discuté les préliminaires, Victor Hugo annonce aux Allemands la campagne et la vengeance des Français : Les Allemands ont libéré les Français de l'Empereur ; les Français viendront les libérer de leur maître. On doit apaiser les peuples dans la fraternité universelle et dans la liberté générale européenne.

[1] *Pozor*, 12. VII. 1870, nº 15.
[2] *Hrvatska* 1869, p. 18.
[3] *Književnik*, 1930, nº 10, p. 437.
[4] *Hrvatska*, 1871, nº 11.

Que de telles idées de Hugo puissent trouver écho dans la *Hrvatska* après la chute de Napoléon III, il ne faut pas s'en étonner. Mais le soulèvement échoué de Rakovica l'a rendu impossible, car l'activité du parti du Droit a été paralysée pendant plusieurs années.

Un autre organe de ce parti, la *Sloboda* qui commence à paraître en 1878 et la revue littéraire la *Hrvatska Vila* deviendront la source principale des informations sur Hugo, écrites avec admiration et enthousiasme. Il n'est pas nécessaire de souligner que ces sentiments étaient dûs en grande partie à l'activité politique de Hugo. Son nom est presque inséparable des épithètes : *républicain de pied en cap, défenseur de la liberté.* La *Sloboda*, écrivant sur Victor Hugo à propos de son soixante-dix-huitième anniversaire l'appelle *le radical le plus énergique, patriote ardent, poète spirituel.*

> Et dans la vie publique Victor Hugo se distingue toujours, surtout quand il s'agit de la civilisation et de la liberté, il ne manque jamais de prononcer des paroles substantielles... Ainsi il a défendu en ces jours la liberté d'un homme qui a été soupçonné sans preuves [1]...

Dans les milieux de la jeunesse du parti du Droit on parlait aussi de lui avec admiration. Virgil Devčić, étudiant en droit, fait un compte-rendu de l'*Âne* à la Société des étudiants membres du parti du Droit, *Hrvatska*, à Graz. Devčić compare Hugo à Socrate, Voltaire et, parmi les Croates, à Ante Starčević qui fut l'idole de ces jeunes gens. Après avoir analysé le contenu de l'*Âne*, Devčić attaque les critiques allemands qui s'exprimaient défavorablement sur cette œuvre.

> Nous autres Croates qui ne regardons pas par les lunettes de la sagesse boche, nous partagerons sur l'œuvre la plus récente de Hugo l'opinion de ses compatriotes qui saluèrent aussi ce fruit le plus récent de sa muse avec enthousiasme. Les cris des nains ne nuirent pas au Nestor des poètes français, des nains qui par malveillance et par haine et par leur barbarie en frac saisissent aussi dans cette occasion la torche d'Hérostrate. Et moi, je pense que, si la littérature française n'avait aucun grand écrivain sauf Hugo, lui seul vaudrait que la jeunesse croate commençât de bonne heure à s'occuper de la littérature française, qui seule peut nous aider à élever l'édifice magnifique de la culture croate dans les Balkans [2].

Pourtant tous ces articles de la *Sloboda* ont un caractère occasionnel : ils sont écrits en général à propos des anniversaires de Hugo : ils annoncent que ce noble vieillard est encore en vie et que, malgré son âge, il écrit toujours et prend part à la vie politique.

[1] *Sloboda*, 1880, nº 28. Il s'agit de l'affaire Hartmann : Hartmann était un nihiliste russe dont l'extradition était demandée par le gouvernement russe.

[2] *Sloboda*, 1880, nº 133.

La fondation de la revue littéraire *Hrvatska Vila* donna l'occasion de parler de lui comme écrivain avec plus de détail. Mais tous les rédacteurs n'étaient pas unanimes. L'admiration était incontestable chez Harambašić, tandis que E. Kumičić jugeait Hugo du point de vue du naturalisme, dont il était le propagateur ardent ; il considérait Hugo comme un auteur romantique d'une puissante imagination, mais qui, au fond, était déjà suranné.

Les *Châtiments* avaient un air d'actualité : la lutte contre la tyrannie impériale pour la liberté du peuple, n'était-ce pas le mot d'ordre du parti du Droit ? Dans les bas serviteurs et les flatteurs de Napoléon III que Victor Hugo attaquait avec tant de violence, les membres de ce parti toujours dans l'opposition et toujours persécutés, ne pouvaient-ils retrouver leurs compatriotes qui se mettaient au service de l'Autriche ou de la Hongrie ? Aussi Harambašić recommande-t-il à ses lecteurs de lire ce volume :

... Étudiez surtout les *Châtiments*, et vous verrez s'ils ont de la beauté quoiqu'ils chantent l'horreur et le sang et quoiqu'ils soient si vigoureux qu'il est peu probable qu'une revue littéraire croate voulût en publier en traduction, grâce à notre progrès et à notre liberté [1].

Pendant qu'Harambašić dirigeait la *Hrvatska Vila* deux articles sur Victor Hugo y furent publiés dans un délai très court, la même année 1882. Dans le premier (dans le même numéro on donnait une photographie de Victor Hugo) on écrit que Hugo est incontestablement le plus grand poète du monde. L'auteur était inspiré plutôt par l'enthousiasme que par le sentiment critique, comme le prouvent les phrases suivantes :

Dans le roman il est un maître parfait. Sa fantaisie est énorme, son talent pour la composition extraordinaire et la capacité de manier des grandes foules et un matériel énorme, est indicible...

Dans le drame il a acquis peut-être la plus grande gloire [2].

Mais la valeur de la poésie de Hugo et l'emploi qu'il fait de l'antithèse y sont bien mis en évidence. La sympathie pour Hugo éclate dans des phrases comme celle-ci :

Hugo est un homme qui aime la liberté avant tout. Quand Napoléon III, le 2 décembre 1851 éleva son trône sur le tombeau de la République, V. Hugo fut parmi les premiers exilés. Il est parti pour l'Angleterre, à Jersey et là, dans un pays libre il maudissait les tyrans, comme il le disait. Là il a écrit ses incomparables poésies : la *Légende des Siècles*, les *Châtiments*, les *Contemplations*, les *Chansons des Rues et des Bois* et ses romans : les *Misérables*, les *Travailleurs de la*

[1] *Hrvatska Vila*, 1882 année 2, vol. 5, p. 94.
[2] *Hrvatska Vila*, 1882, vol. 8, p. 171.

Mer, l'Homme qui rit. Là il a sans cesse ridiculisé Napoléon et il a contribué beaucoup à sa chute.

L'article finit par une phrase pathétique : « Inclinons-nous devant son génie. »

Tandis que cet article est une revue des œuvres et de la vie de Hugo, écrit sans grandes prétentions, l'auteur de l'article suivant connaissait non seulement les œuvres de Hugo, mais aussi Hugo en personne. Malheureusement il ne s'agit pas d'un Croate, et on s'est contenté de traduire un chapitre du livre de De Amicis : *Ricordi di Parigi.* Dans l'introduction, de Amicis passe en revue les œuvres de Hugo, puis il décrit la visite qu'il lui a faite. Quoique le respect de De Amicis pour Hugo soit incontestable, l'article n'est pas dicté par une admiration sans réserves comme le précédent. Mais on y sent une réaction nette contre le naturalisme.

> Mais il va rester glorieux et fier, une hauteur isolée, et à mesure que la littérature de son pays et de toute l'Europe sombrera dans le scepticisme, dans la sensualité et dans la corruption d'autant plus son image lointaine paraîtra plus grande et plus noble [1].

Or, cette même revue, quand elle sera dirigée par Kumičić, deviendra le bastion du naturalisme en Croatie !

Avec ces deux articles on a épuisé tout ce que la *Hrvatska Vila* a écrit sur Hugo, si l'on néglige de petites et insignifiantes informations sur la publication de ses livres et sur ses anniversaires.

Quant à ses œuvres, on les traduit assez peu. La *Sloboda* a publié sous le titre : *Jean Valjean* un fragment des *Misérables* [2] où l'on décrit la rencontre du Jean Valjean avec l'évêque Myriel. La traduction est en général exacte quoique le traducteur n'ait pas une connaissance très approfondie du français :

— J'ai de l'argent	— Ja imam novacah.
— En ce cas on est à vous, dit l'hôte. *Ire) partie, livre II, Chap. I).*	— Nu to vaša briga, gostioničar će.
— Vous avez de l'argent...	— Vi imate novacah...
— Oui, dit l'homme.	— Imam dà, odgovori putnik.
— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre. *(Ire partie. livre II, Chap. I)*	— Imam i ja, gostioničar će, ali ne imam sobe.

Tout à l'heure est traduit *Za jedan sat.*

Il n'a pas senti la valeur démonstrative de l'article défini dans la phrase suivante :

Est-ce que vous seriez l'*homme*... Jeste li vi čovjek...

[1] *Hrvatska Vila*, 1882, vol. 9-10, pp. 180-185, 201-206.
[2] *Sloboda*, 1881, nos 74-85.

au lieu de : Jeste li vi *onaj čovjek*

(1re part., livre II, chap. I)

(Jean Valjean chassé de l'auberge cherche un lit chez un paysan ; il frappe à sa porte et le paysan lui demande s'il est cet homme dont toute la petite ville parle avec inquiétude).

Mais tous ces détails sont insignifiants en comparaison de l'étendue des omissions. Le traducteur a coupé impitoyablement le texte. Il a omis non seulement des phrases et des passages mais aussi des pages et des chapitres entiers (par exemple Chapitre IV). Il semble qu'il ait voulu omettre tout ce par quoi Hugo a cherché à localiser l'action de son roman : événements et personnages historiques, tout ce qui pourrait exiger un effort du lecteur qui veut lire tranquillement son roman feuilleton. Il n'a pas hésité à sauter aussi des passages importants pour connaître le sort de Jean Valjean ; par exemple le morceau où est décrit le sort de la sœur de Jean Valjean quand il était au bagne (I, 2, VI). Il est inutile de faire le relevé des phrases où il a omis les mots qu'il n'a pu traduire, car cela est insignifiant en comparaison de la suppression de pages entières. Bref, cette traduction n'est qu'un débris d'un fragment des *Misérables*. Peut-être cependant a-t-elle pu servir de stimulant aux lecteurs pour lire les *Misérables* en français ou dans une traduction allemande.

Un sort meilleur est échu à *Stella* (les *Châtiments*, livre VI, XV) que Harambašić a traduite et publiée dans la *Hrvatska Vila*[1]. Harambašić a-t-il choisi cette poésie, où l'on ne sent pas la force brutale des *Châtiments*, pour ne pas choquer ses lecteurs ? Il était lui-même sans doute attiré par une certaine douceur, caractéristique de cette poésie, et dont il a parfois abusé dans sa production poétique. Ce penchant pour le douceâtre est sensible dans la traduction de *Stella* et elle en constitue le plus grand défaut. Le texte est en général bien compris et le rythme de l'original est saisi :

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.

Ja bijah zaspao kroz noć kraj morskog tla,
Svjež vjetar prenu me, iz svog se trgoh sna.
Prekrasna zviezda se prikaza oku mom
Gdje *tiho, milo sja* na svodu nebeskom
Uz neizreciv čar i ljubko nježan siev.

[1] *Hrvatska Vila*, 1882, vol. 6, p. 116.

Il ne suffit pas à Harambašić que l'étoile du matin *apaise* l'écueil, il veut qu'elle l'*attendrisse* :

Elle apaisait l'écueil où la vague déferle :
I nježila je klis o koj se trgo val.

La poésie n'est pas le *caillou* que Dieu jette au front noir de la nuit, mais l'*ornement* de la nuit

Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.

Ko žarki alem kam od boga svietu tom,
On sa mnom naresi tu mrku crnu noć

Les rimes : *val-mal, žal-mal* (pour n'en pas citer d'autres) semblent un peu scolaires. Rendre

Debout, vous qui dormez !

par :

I gor' *pospanci* vi,...

n'est pas très heureux. Enfin, dans le dernier vers il y a une interprétation plutôt qu'une traduction :

Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière.

Jer koj me poslao od vieka iskona :
Jes andjel Sloboda, jest titan Prosvjeta !

Mais Harambašić était plus qu'un simple traducteur de Hugo. Dans certaines de ses poésies on sent l'imitation directe de Hugo. C'est surtout visible dans les *Slobodarke* (Poésies de la Liberté). Que pouvait chercher Harambašić chez l'auteur des *Châtiments*, le recueil de Hugo que Harašmbaić a le mieux connu et dont il a tiré la plupart des épigraphes pour ses *Slobodarke* [1] ? L'expression de

[1] En voici la provenance : A la tête du recueil : *Joyeuse vie*, les *Châtiments*, livre III, 9 ; *Žrtvam*, p. 17 : *Le Dévouement, Odes et Ballades*, Livre IV, 4 ; *Narodu*, p. 20 : *Au peuple*, les *Châtiments*, Livre II, 2 ; *Prije boja*, p. 75 : les *Châtiments*, Livre VI, 6 ; *Parabola*, p. 77 : *A ceux qui dorment* (*ibid.*) XXXIV, p. 86 : *Chanson*, les *Châtiments*, livre I, 10 ; *Sa Balkana*, p. 114 : L'*Obéissance passive*, les *Châtiments*, Livre II, 7 ; *Pir*, p. 129 : *Napoléon II*, *Chants du Crépuscule*, 5 ;

Les traductions de ces épigraphes données en prose à la fin des *Slobodarke* ne sont pas toujours exactes, par exemple : Le penseur amer et serein (*Sa Balkana*), *Misaon čovjek, stalan i miran*, et Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte (*Pir*) : *Slavo, mladosti, ponosu, Dobri ste, da vas prekrije grob* !

l'amour de la liberté et de la haine des tyrans ? La situation en Croatie était telle qu'il n'avait pas besoin d'aller pour cela chercher son inspiration en France. Mais ce qui lui était nécessaire c'était d'enrichir ses moyens d'expression poétique, d'abandonner son style de débutant, douceâtre et pauvre et de le rendre plus énergique. A quel point a-t-il été aidé en cela par les *Châtiments* ? seulement en partie, nous semble-t-il. L'inspiration des *Slobodarke* est très inégale. On en pourrait tirer toute une anthologie de vers banals et plats comme par exemple :

I ja ljubim, Hrvatice,
Moj uzoru bajni !
Crno oko, bielo lice,
Vrat ko mramor sjajni. (*Hrvatici*-Slobodarke, p. 60).

Ailleurs on sent un sentiment plus profond et l'expression se fait plus forte, comme par exemple dans la pièce *Narodu* inspirée en partie par la poésie de Hugo, *Au peuple* (les *Châtiments*, livre II, 2) d'où il a tiré son épigraphe. Citons les premières strophes des deux poésies :

Partout pleurs, sanglots, cris funèbres
Pourquoi dors-tu dans les ténèbres ?
Je ne veux pas que tu sois mort.
Pourquoi dors-tu dans les ténèbres ?
Ce n'est pas l'instant où l'on dort.
La pâle Liberté gît sanglante à ta porte.
Tu le sais, toi mort, elle est morte.
Voici le chacal sur ton seuil,
Voici les rats et les belettes,
Pourquoi t'es-tu laissé lier de bandelettes ?
Ils te mordent dans ton cercueil !
De tous les peuples on prépare
Le convoi...
Lazare ! Lazare ! Lazare !
Lève-toi !

Na odru vidim jadan već i tebe,
Pod silu su na njega Te polegli,
Voštanice su oko njeg užegli,
A Ti još živ, al ne znaš već za sebe !
Oh, gdje je druga tvojih boljih dana,
Sloboda sladka, zaručnica Tvoja,
Junakinja sred mira i sred boja —
Odavno već je mrtva, pokopana !

Pa zar i Ti već poginuti kaniš,
A s teške boli, stid me je izreći :
S kukavštine zar kaniš u grob leći,
Ni od nje zar ne znaš već da se braniš ?

Sotonski smieh zar ne čuju ti uši
I poruge i doskočice smjele ?
Da, uprav tako vrazi se vesele
Kukavno paloj, izgubljenoj duši !

De même (*Slobodarke* XXIV) : *Gostite se, velikani* est inspirée sans doute par la *Chanson* de Hugo (Les *Châtiments*, livre I, 10) d'où il a tiré également l'épigraphe :

Courtisans ! attablés dans la splendide orgie,
La bouche par le rire et la soif élargie,
Vous célébrez César, très-bon, très-grand, très-pur ;
Vous buvez, apostats à tout ce qu'on révère,
Le chypre à pleine coupe, et la honte à plein verre...
Mangez, moi je préfère,
Vérité, ton pain dur.

Boursier qui tonds le peuple, usurier qui le triches,
Gais soupeurs de Chevet, ventrus coquins et riches,
Amis de Fould le juif et de Maupas le grec,
Laissez le pauvre en pleurs sous la porte cochère ;
Mangez, moi je préfère,
Probité, ton pain sec.

Gostite se, velikani,
Izjelice svoga puka !
A ja, sužanj izjadani,
Ginem posred težkih muka !
Ginem kroz svoj život cieli,
Gdje moj narod toli strada,
Al prezirem kruh vam bieli,
Volim radje mriet od glada !

Uživajte kano paše
U nagonu svom živinskom,
Ja prezirem slasti vaše,
Skrite suzom sirotinjskom !
Gonite me bez smiljenja,
Ko demoni kakvi grdi,
Al ja volim kruh poštenja,
Kruh slobode crn i tvrdi !

Mais les traces de Hugo ne sont pas visibles seulement dans les *Slobodarke*. La VIe pièce du recueil de poèmes d'amour, *Nevenke* est inspirée par la poésie *A une femme* des *Feuilles d'automne* que Harambašić a traduite, mais qu'il n'a pas imprimée. Elle a été publiée par J. Benešić [1]. Harambašić a jugé sans doute inutile d'imprimer cette traduction à côté de sa propre poésie, qui a eu

[1] Cf. Harambašić, *Ukupna djela*, II, p. 380, Zagreb, 1943.

deux versions [1]. Nous allons citer la poésie VI de *Nevenke*, l'original de Hugo et la traduction de Harambašić.

Da sam bogat, biserjem i zlatom
Od milošte prekrio bi tebe,
Pa bi za to samo jedan pogled
Kao prosjak molio za sebe ;
Da sam vladar svieta vasiona,
Sve bi zemlje darovo ti svoje
Priestol svoj i krunu bi ti dao
I tad bi bio rob ljepote tvoje ;
Da sam Bog, svu svoju moć nebesku
Pustio bi kojem višem Bogu,
Pa bi opet smrtan čovjek posto
Samo za to, da te ljubit mogu.

(*Nevenke*, VI)

A une Femme

Enfant, si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous !
Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi !

(*Feuilles d'automne*, XXII)

Dragoj

O čedo ! da sam kralj, dao bih kraljevstvo svoje
I moje žezlo i pokoreni narod moj,
I zlatnu krunu i porfirne kupke moje,
I brodovlje, kom i more pretiesno je,
Za jedan pogled tvoj !
A da sam Bog, sva zemna dao bih čudesa,
I andjele i djavle, što štuju zakon moj,
I dubok kaos plodonostih smjesa,
I vječnost i svemir i svijet i nebesa
Za jedan cjelov tvoj !

La traduction de Harambašić est bonne sauf l'avant-dernier vers qui n'est pas compris.

Il est évident que ce genre de poésie lui était très proche, comme à ses prédécesseurs : Kaznačić a traduit la même poésie en italien, Maretić et Račeta une poésie semblable (*Autre chanson*) en croate.

[1] « *Da sam bogat* », *Hrvatska Vila*, 1883 année 2, vol. VII, p. 122 ; « *Budi mi sretna* », (*Zadnje cvijeće*) *Dom i Svijet* 1881 ; Cf. *Ukupna djela,ibid.*

Mais cette forme de poésies d'amour est tout à fait insignifiante dans l'œuvre poétique de Hugo. On les traduisait, on les imitait pourtant car elles répondaient à un goût littéraire assez médiocre sans doute mais caractéristique du lyrisme croate de cette époque.

Mais enfin, quelle est la mesure de l'influence de Hugo sur Harambašić ? Si par « influence » il faut entendre une transformation du caractère de l'œuvre d'un écrivain qui s'opère grâce à l'action d'un autre écrivain, donc une action profonde et durable, Harambašić n'a guère subi l'influence de Hugo. Harambašić ne lui a emprunté que quelques thèmes ou quelques strophes comme il l'a fait d'ailleurs assez souvent avec d'autres poètes.

Hugo, dans le mouvement du parti du Droit, signifie un grand nom, une réputation morale, politique et littéraire, plutôt qu'un modèle littéraire. Il est immortel, mais il n'est pas très bien connu. Son nom est partout et chacun pense le connaître même sans l'avoir lu. Il n'est plus un écrivain, il est un symbole.

Pasarić, qui sera un des ennemis acharnés du naturalisme, faisant la critique du précis de l'*Histoire de la littérature française* d'Orešković s'indigne que l'auteur de ce livre ait donné si peu de place au grand Hugo [1].

Mais ce grand Hugo occupe de moins en moins de place comme écrivain dans les organes du parti du Droit. La discussion du naturalisme était la principale question littéraire de ces années et les traductions de Daudet, Zola et Maupassant remplissaient le feuilleton de la *Sloboda* et de la *Hrvatska.* L'œuvre de Hugo sert surtout aux naturalistes à faire ressortir les défauts du romantisme. Miletić a appelé Hugo le soleil couchant du romantisme [2]. Dans son article sur le roman, Kumičić écrit :

> Victor Hugo avec son Esmeralda, George Sand avec son Mauprat frappèrent leurs contempsrains. Mais est-ce qu'un homme sent comme ces personnages ? [3]

Les sentiments de respect profond et d'admiration se manifestèrent surtout au moment de la mort de Hugo. La *Sloboda* informait en détail ses lecteurs de la maladie, de la mort et des funérailles du poète. Starčević envoya au nom du club du parti du Droit un télégramme à la rédaction du *Rappel* pour exprimer ses condoléances [4].

[1] *Hrvatska Vila,* 1884 nº 5, p. 79.

[2] *Hrvatska Vila,* 1885 nº 16, p. 254.

[3] *Hrvatska Vila,* 1883 vol. 8, p. 145.

[4] Voici le texte de ce télégramme tel qu'il a été publié en français dans la *Sloboda* :
Le club du parti du Droit croate, en participant de la douleur que la mort du grand Victor Hugo cause à l'humanité, trouve la consolation seulement dans la

La société des étudiants croates à Vienne, *Zvonimir*, fit de même [1].

Dans la nécrologie assez détaillée donnée par la *Sloboda* [2] domine l'idée de la grandeur morale et patriotique de Hugo.

Combattant enthousiaste pour la liberté, il détestait de toute son âme l'esclavage, l'esclavage de l'esprit et l'esclavage physique ; il méprisait toute hypocrisie et tout mensonge. Il se levait contre toute attaque aux droits les plus saints de son peuple, de l'humanité et de chaque individu — l'indépendance et la liberté. Dans cette lutte il a vécu plus d'un demi-siècle inflexible et invincible. Exilé de sa patrie aimée, qu'il ne pouvait pas voir aux mains d'un maître absolu, il lançait des flèches contre les tyrans et élevait contre ses ennemis et ceux de son peuple une voix que le monde entier a entendue.

Starčević relate le conflit entre le gouvernement et le clergé à propos de l'enterrement de Hugo au Panthéon [3]. Il était d'avis que la meilleure solution serait un compromis : laisser au Panthéon son caractère religieux, mais que le gouvernement décide à qui on accordera l'honneur d'y être enterré. Les responsables des mesures que le gouvernement a prises ce sont les fanatiques du clergé, auxquels il n'appartient pas de décider dans cette question.

Qui a décidé le gouvernement à chasser le pouvoir spirituel de cet édifice ? Des fanatiques dont nous parlâmes. Car ils crient que le corps de Victor Hugo ne mérite pas un tombeau dans cet édifice. Pourquoi ? Parce que le défunt n'a pas fait sa confession et parce qu'il ne croyait pas à tout ce qu'ils professent.

Starčević considère comme mesquines toutes ces attaques contre un aussi grand homme que Hugo car :

la conduite et les œuvres de Victor Hugo sont connues de toute la France. Elles sont plus nombreuses et plus grandes que celles de tous les théologiens de cette espèce, depuis qu'ils existent et tant qu'il y en aura.

Cet article provoqua une vive réponse dans les *Narodne Novine*,

conviction profonde, que dans la grande nation française, si féconde en génies, cette immense lacune ne restera pas longtemps béante.

Signé : A. Starčević

Sloboda, 1885 nº 122.

[2] Le télégramme de *Zvonimir* a été aussi publié en français :

Hugo est mort ! Il est retourné au sein de la divinité, le génie qui versa sur le monde des torrents de lumière. La France porte le deuil de son illustre poète : nous participons aussi à cet hommage rendu à l'homme dont le nom rappelle à la fois tout ce que le génie a de plus vaste, la liberté de plus actif, la vertu de plus auguste.

Zvonimir, société croate à l'Université de Vienne

Sloboda, 1885, nº 123.

[3] *Sloboda*, 1885, nº 118.

[4] *Sloboda*, 1885, nº 125.

accusant Starčević et son parti d'impiété, évidemment à faux, car Starčević n'attaquait pas la religion, mais le fanatisme religieux.

Presque un mois après la mort de Hugo la *Sloboda* publia la traduction d'une nécrologie écrite par Renan et parue dans le *Figaro* [1] ainsi que le texte du discours que Hugo avait prononcé au Parlement le 17 juillet 1851 [2].

La *Hrvatska Vila* n'apporta que quelques informations sur la mort et les funérailles de Hugo et sa photographie, en se contentant de renvoyer ses lecteurs à l'article de De Amicis [3].

VII

Pendant la vie de Hugo, on n'a traduit en Croatie presque aucune de ses œuvres significatives : au théâtre le choix est dicté par les capacités bornées des traducteurs ; les poésies sont peu nombreuses et en général mal choisies ou mal traduites ; les romans traduits représentent plutôt la partie faible de son œuvre de romancier. Ce qu'on a écrit de lui est aussi en général assez insignifiant et souvent occasionnel.

Il n'est pas possible de parler de son influence : nous avons vu qu'il n'a fait que prêter quelques thèmes ou quelques expressions. Ce qui a contribué beaucoup à sa réputation en Croatie, c'est son activité politique et humanitaire ; elle repoussait parfois l'écrivain au second plan. Cela ne doit pas nous étonner. Il est bien compréhensible que l'action de Hugo pour la liberté des peuples opprimés ait vite trouvé un écho dans un pays qui gémissait sous le joug étranger. Ces éléments de son activité ont eu un intérêt particulier surtout pour ceux qui ont pris une part active à la vie politique ou intellectuelle croate.

Pour le grand public il était avant tout l'auteur de drames terribles et sanglants, de romans émouvants, une sorte de Dumas père ou d'Eugène Suë. H. Hinković, se souvenant des auteurs préférés de sa jeunesse écrivait :

> Alors d'innombrables romans de Dumas père, d'Eugène Suë et de Victor Hugo échauffaient notre imagination [4].

Mais même parmi ceux qui ont vu en Hugo plus qu'un simple auteur de romans à grande fantaisie, les sympathies pour Hugo

[1] *Sloboda*, 1885, nº 130.
[2] *Sloboda*, 1885, nº 129.
[3] *Hrvatska Vila*, 1885, nºs 21, 22, 23, 24, 25.
[4] *Narodne Novine*, 1897, nº 223 (*Dva derana*).

étaient soumises à certains changements. Il était glorifié par certains libéraux tant que leur parti se trouvait dans l'opposition. Quand ils arrivent à un compromis avec le gouvernement, Hugo, le « radical » trouve beaucoup moins de place dans la presse de leur parti. Peu de temps après entre dans la vie politique et intellectuelle croate une nouvelle génération, composée en grande partie de la jeunesse estudiantine pauvre ou provinciale, qui arrivant pour faire ses études à Zagreb, y a trouvé une bourgeoisie opportuniste, installée dans certaines positions matérielles et occupant une place dominante dans la société. Indignée de cette situation, cette jeunesse se lève énergiquement contre cette bourgeoisie peu patriote. A. Starčević, qui tranchait sur ce milieu par l'intransigeance de ses convictions, devient son idole. En Hugo elle voyait une grande force morale, un apôtre de la liberté, elle le comparait même à Starčević.

La pénétration des écrivains réalistes et naturalistes français dans la littérature croate a repoussé Hugo, tout comme les autres romantiques, au second plan. Mais tous les écrivains du parti du Droit ne sont pas du même avis. Pour les uns (Harambašić, Pasarić) Hugo est le plus grand poète, tandis que pour les autres, propagateurs et admirateurs du naturalisme français (Kumičić) Hugo n'est qu'un romancier romantique suranné. Cette différence d'opinions aura de l'importance pour la fortune posthume de Hugo en Croatie. Mais ce procès se développera dans une nouvelle situation littéraire et sociale et hors du cadre étroit du parti du Droit.

CHAPITRE III

DE LA MORT DE HUGO A LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

I

Hugo est mort deux ans après l'apparition du naturalisme dans la littérature croate. Du naturalisme, qui n'a pas réussi à repousser au second plan le pseudo-romantique, surtout en poésie. Nous avons vu que même au sein du parti du Droit l'accord ne se fit pas. Cela ne doit pas nous étonner. Le parti était composé d'éléments très hétérogènes qui n'étaient liés que par la haine du régime austro-hongrois. Aussi n'est-il pas étonnant que sous les coups d'un ennemi perfide et habile comme l'était le ban Khuen Hedervary le « radicalisme » du parti diminuât et qu'une scission se produisît : un groupe se rapprocha des cléricaux, l'autre devint de plus en plus

l'instrument de la politique autrichienne anti-slave. Avec cet affaiblissement du « radicalisme » du parti du Droit et sa décomposition, le nom de Hugo s'éclipse peu à peu.

Les difficultés économiques et politiques qui se sont accrues vers la fin du siècle (décomposition de la petite propriété agraire ; paupérisation des paysans obligés d'aller gagner leur pain à l'étranger, la Croatie étant sans industrie capable de les absorber ; régime corrupteur de Khuen) ont provoqué une certaine agitation dans la vie politique et intellectuelle. Cette activité intellectuelle et politique fut causée en partie par le fait qu'un certain nombre d'étudiants durent quitter l'université de Zagreb après les démonstrations anti-hongroises et continuer leurs études à l'étranger (Prague, Vienne). Cette jeunesse estudiantine après avoir été à l'étranger en contact avec les idées et les mouvements littéraires les plus modernes une fois rentrée dans le pays a engagé des polémiques avec les traditionalistes, car elle a procédé à une révision du passé et du présent littéraires croates. Mais nous y chercherions en vain les traces de Hugo. Le premier de ces groupes (celui de Vienne) s'inspirait de l'impressionnisme, du « naturalisme psychologique » de H. Bahr, et l'autre (celui de Prague) du positivisme de Masaryk.

Les traces de Hugo il faut les chercher dans une direction tout à fait opposée, dans la « réaction » littéraire contre ces mouvements « modernes ». Cette réaction littéraire, qui s'organisa en partie sous la protection de l'église, prit bien vite une part active à la vie intellectuelle. Dans ses revues elle a prêché entre autres choses la faillite de la science (dans un pays où le nombre des illettrés était très élevé et qui n'avait point d'instituts scientifiques), la renaissance de l'idéalisme qui se manifestait en littérature comme la continuation du lyrisme sentimental et banal. Brunetière fut naturellement un des principaux maîtres de cette réaction catholique qui fut soutenue dans la littérature par plusieurs prêtres cultivés. Ces néo-romantiques étaient inspirés au fond non par le néo-romantisme catholique décadent et raffiné tel qu'il se manifestait en France vers la fin du siècle, mais plutôt par le romantisme de l'école de 1830, celui de Hugo et de Manzoni. Par suite il était amené à s'occuper de Hugo et à le traduire.

II

Dans la période qui va de la mort de Hugo jusqu'à 1900, on ne traduisit en Croatie que ses poésies. Comme auteur dramatique il était tout à fait oublié et comme romancier il avait cédé la place aux réalistes, surtout à Daudet et à Maupassant. Dans les traductions de ces poésies il est facile de voir deux phases. La première immédia-

tement après sa mort et la seconde vers la fin du siècle au moment où apparaît la réaction néo-romantique. Ces deux phases n'ont pas seulement une signification chronologique ; elles sont caractérisées aussi par une différence marquée dans la qualité des traductions, pour des raisons que nous tâcherons d'expliquer.

Le bruit fait par les somptueuses pompes funéraires de Hugo n'était pas encore calmé quand la traduction de *Fiat Voluntas* [1] (*Les Rayons et les Ombres*) parut dans le *Vienac.* C'était en même temps les adieux de *Vienac* à Victor Hugo. C'est la dernière traduction de Hugo qu'il ait publiée.

Le traducteur anonyme n'a pas fait un très grand effort. Non seulement la traduction n'est pas rimée, mais parfois il est difficile de reconnaître les vers de Hugo où se manifeste un de ses traits caractéristiques, la tendresse et l'amour pour les enfants.

Folle ! morte ! pourquoi ? mon Dieu ! pour peu de chose
Pour un fragile enfant dont la paupière est close,
Pour un doux nouveau-né, tête aux fraîches couleurs,...

Poludjela ? i mrtva ? — zašto, Bože ?
Stvorenje griešno svemu joj je krivo,
To biedno diete, netom rodjeno,...

Dans les vers suivants le traducteur n'a fait que de la prose, garnie de remplissages et de contre-sens :

On avait beau lui dire, elle n'entendait pas.
L'œil fixe, elle voyait toujours devant ses pas
S'ouvrir les bras charmants de l'enfant qui l'appelle.
Elle avait des hochets fait une humble chapelle.

Zaludu muka, zalud napor vas,
Kad ona gluha ne sluša vam rieči ;
S tjeskobe samo nerazumno zuri
I zove diete, da joj poda ruke.
Od karata je sastavila majka
Malenu crkvu u ludosti toj...

L'*Iskra* de Zadar, qui a accompagné assidûment, au moins par de brèves informations, la vie littéraire en France et les symptômes de la réaction anti-naturaliste (la pénétration du roman russe, etc.), a donné beaucoup plus de place à Hugo que le *Vienac* et les autres revues de la Croatie du Nord. En deux ans Vladimir Trsatski y a traduit six poésies de Hugo dont certaines sont parmi les plus belles de son œuvre (*Oceano nox*). Tout en regrettant qu'il ait manqué de talent poétique, il serait injuste de ne pas mettre en évidence les

[1] *Vienac*, 1886, n° 3, p. 37.

efforts qu'il a faits. Bien que non rimées et dans un mètre uniforme, le décasyllabe, ses traductions s'efforcent de se rapprocher de l'original au moins pour le rythme et le style :

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays,
Ni l'ombre du palmier, ni le jaune maïs,
Ni le repos, ni l'abondance,
Ni de voir à ta voix battre le jeune sein
de nos sœurs, dont les soirs le tournoyant essaim
Couronne un coteau de sa danse
les *Adieux de l'hôtesse arabe* (*Orientales* XXIV) [1]

Kad te ništa neće da ustavi
U predielu ovom preblaženom
Ni hlad pôme, ni kukuruz žuti
Ni obilje, ni mir niti grudih
Sestara mi burno talasanje,
Kada glas tvoj zvučno se razliega
Sestarâ mi kojih brzo kolo
Vijuganjem brežak ovjenčaje...

Mais ces efforts ont eu des résultats inégaux. Dans la même poésie on trouve les vers suivants où l'on sent trop un ton prosaïque :

... oh ! que n'es-tu de ceux
Qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux
Leur toit de branches ou de toiles !
Qui, rêveurs, sans en faire, écoutent les récits
Et souhaitent, le soir, devant leur porte assis,
De s'en aller dans les étoiles !

Joj zašto li niesi od onijeh
Koji viek se krova drže svoga
Drvenoga jali platnenoga ;
I, rodjeni tlapavci, slušaju
Željno priče kad im se namjeri,
A oni ti pričati nemare,
Već sjedeći u večer pod kućom
Da polete na zviezde žude !

Pour les *Pauvres Gens* (la *Légende des siècles* LII) et *Oceano Nox* (Les *Rayons et les Ombres*, XLII) un des motifs principaux du choix était sans doute le sujet, inspiré de la vie des marins et des pêcheurs, l'*Iskra* étant lue dans une région maritime et comptant parmi ses lecteurs bon nombre de marins.

Les *Pauvres Gens* ont été traduits en prose [2]. Si les qualités poétiques de l'original étaient ainsi perdues, il y avait au moins cet

[1] Pozdrav Arapkinji. *Iskra*, 1886, nº 21, p. 167.
[2] Uboga čeljad. *Iskra*, 1886, nº 6.

avantage, que la traduction était intégrale et exacte. Mais pas toujours. *Vaguement étincelle* devient *dražesno sjaji* où l'on sent une confusion avec l'italien *vagamente.* Ailleurs Hugo écrit *pas de pain de froment* et V. Trsatski transcrit *Nemaju kukuruznog hljeba,* ce qui est sans doute intentionnel, car le pain de froment était presque inconnu aux pauvres pêcheurs dalmates.

Oceano Nox[1] est traduit en décasyllabes et assez mal. La concision du vers de Hugo s'est perdue dans des descriptions et dans des épithètes inutiles. Ainsi la première strophe de six vers en a onze dans la traduction :

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis.
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond par une nuit sans lune ;
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Joj koliko snažnijeh mornara
Joj koliko hrabrih kapetana,
Što veselo sa rodnoga žala
U daleke zemlje odploviše,
S obzorja mrkog izčezoše.
Rano moja, kako ih nestade !
U dubinu toga sinjeg mora
U dubinu grdnog okeana
Preko cigle noći bez mjeseca
Utrnuše, u jaz upadoše,
Mili Bože, kako pogiboše.

Ces élargissements de l'original sont encore plus grands dans la troisième strophe, qui a dans la traduction quatorze vers !

Ce manque de concision, cet amour de la description se retrouvent dans la traduction de la *Grand-mère* (*Odes et Ballades*) [2] :

« Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir ?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

Čemu siedu sklonula si glavu
Kad to nikad običajna niesi ?
Što smo jadni krivi te da nećeš
Da cjelivaš, nećeš da miluješ ?
Gle, svjetiljka sve to većma bliedi
Na ognjištu plâm tinjajući dimi ;

[1] *Iskra,* 1887, n°s 13-16, pp. 94, 95.
[2] Baba. *Iskra,* 1887, n° 6, p. 43.

Ako li nam ne prozboriš babo.
Da bi ciglu besjedicu, kuku
Lele ! vatra, svieća i nas dvoje,
Svi ćemo ti redom umrieti.

Les répétitions s'expliquent par l'influence de la poésie populaire.

Pa tad, babo, de zapjevaj nama
Divnu pjesmu o tužnom guslaru,
O junacim poviedaj nam davnim,
O junacim vila miljenicim...
Jal'ako ti'e drаže
Ti nam kaži, babo, Sveto Pismo,
Ono liepo Sveto pismo tvoje
U kojemu krasne slike sjaju...

De la même origine est l'emploi fréquent des exclamations quand il n'y en a pas dans l'original, et la tendance à forcer l'expression :

Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

Ako li nam ne prozboriš babo,
Da bi ciglu besjedicu, *kuku*
Lele vatra svieća i nas dvoje,
Svi ćemo ti redom umrieti.

Tombeau sombre —	Oj ti crna rako (La *tombe dit à la rose*)
Oh, que n'es-tu de ceux —	*joj*, zašto niesi od onijeh (*Les adieux de l'hôtesse arabe*)
Oh, combien de marins, combien de capitaines —	*Oj, mornari, žalosna vam majka* ! (*Oceano nox*)

Dans la *Grand-mère* un vers entier est omis, probablement à cause de la difficulté de le traduire :

Et dont le cri de guerre était un nom d'amour

V. Trsatski a traduit également, pour *Iskra*, *Ave dea moriturus te salutat* [1].

La meilleure est la traduction de la plus faible de toutes ces poésies, *La tombe dit à la rose* [2], tirée des *Voix intérieures*. Le traducteur s'est plu à faire une sorte d'exercice de versification et dans ce genre il est parvenu à une bonne réussite :

[1] *Iskra*, 1886, n° 23, p. 183.
[2] Jednom raka procvaloj će ruži. *Iskra*, 1887, n° 6, p. 45.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?

Jednom raka procvaloj će ruži
— Suzam, kîm te zora zalijeva,
Što ti praviš, cvijetiću ljubavi ?
A ruža će susijednoj raci :
— Što ti radiš s tizijem što pada
U tvoje svedj rastvoreno zjalo ?

Après cela il n'y a plus rien jusqu'à l'éclosion, vers 1894, du mouvement catholique de réaction littéraire dont la *Prosvjeta* était l'organe. En lisant les traductions qui y ont paru, on a l'impression qu'il s'agit de la poésie croate — pauvre et banale — telle qu'elle était vers 1880. Il semble que les traducteurs ont rivalisé à qui trouverait les pièces les plus insignifiantes dans l'immense œuvre poétique de Hugo et à qui les rendrait plus médiocres et banales.

Ce retour vers la poésie de 1880 est dans un cas tout à fait réel : Sabić publie une seconde fois dans *Prosvjeta* en 1894 [1] la traduction de la *Chanson* (*Contemplations* II, 4) déjà parue une fois en 1883 dans le *Narodni List* [2]. L'abondance d'épithètes usées, qui ne sont point dans l'original, rend toute la traduction banale et la prive de la simplicité qui en fait tout le charme.

Si vous n'avez rien à me dire, Pourquoi venir auprès de moi Pourquoi me faire ce sourire Qui tournerait la tête au roi ? Si vous n'avez rien à me dire, Pourquoi venir auprès de moi ?	Kada mi nisi ništa reći htjela Zašto si k meni došla *toli mila* ? S posmjehom me *bajnim omamila* S kog bi i cara glava zaboljela ? Kada mi nisi ništa reći htjela Zašto si k meni došla *toli mila*
Si vous n'avez rien à m'apprendre, Pourquoi me pressez-vous la main ? Sur le rêve angélique et tendre, Auquel vous songez en chemin...	Kada mi nisi ništa podat htjela Zašto si mi *nježno* ruku stisla O divnom sanku komu neznam smisla Za kom si se putujuć *zaniela*
Lorsque je vous vois, je tressaille, C'est ma joie et c'est mon souci.	Ja gledeć na te, drhćem *tielom cielim* *Od slasti pjevam, od muke se znojim.*

Par suite Sabić a dû prolonger en en decasyllabes les octosyllabes de l'original.

Les mêmes défauts se retrouvent dans la traduction de *Mes vers*

[1] *Prosvjeta*, 1894, p. 90.
[2] *Narodni list*, 1883, nº 75.

fuiraient doux et frêles (Les *Contemplations* II, 2) [1]. Presque à chaque substantif de l'original Sabić a accolé une épithète tirée de son vocabulaire poétique :

Si mes vers avaient des ailes, Des ailes comme l'oiseau.	Da su mi pjesme krilate Krilate kako ptica *lakokrila*
... Vers votre foyer qui rit, Si mes vers avaient des ailes, Des ailes comme l'esprit.	... Vesele k tvojoj *sievajućoj* peći, Da su mi pjesme krilate Krilate kao *bistar* duh *leteći*
Près de vous, purs et fidèles, Ils accourraient nuit et jour, Si mes vers avaient des ailes, Des ailes comme l'amour.	Danju i noću vjerne bi Doletile ti, mila, u stan *ubav* Da su mi pjesme krilate, Krilate kao *slobodnica* ljubav.

Sabić a mieux réussi dans la traduction de la *Source tombait du rocher* (Les *Contemplations* V, 4) [2]. Pourtant il y a omis des vers entiers et en a ajouté de nouveaux.

La source tombait du rocher Goutte à goutte à la mer affreuse. L'Océan, fatal au nocher, Lui dit : — Que me veux-tu, pleureuse? — Je te donne, sans bruit ni gloire, Ce qui te manque, ô vaste mer ! Une goutte d'eau qu'on peut boire.	U hridi žubor-voda izvirala i u more kap po kap uvirala, a more sinje vodi mrmljuć veli : « Rad čega svegdjer ova kaplja cv'jeli ? *Ti moga neznaš čednog c'jenit dara* ; Što nemaš, to ti davat neprestajem : Kap pitke vode ja ti, more dajem. »

Les poésies que Sabić a choisies sont bien loin de donner une idée de la poésie de Hugo. Mais elles ont au moins cette qualité que leur expression lyrique est simple. Dans la traduction de Sabić cette impression de simplicité a tout à fait disparu.

Cette maladie d'ajouter à chaque substantif les adjectifs les plus usés afin de rendre la traduction plus « poétique » fut presque générale. Elle éclate particulièrement chez R. Katalinić-Jeretov. Sa traduction de *Hier au soir* (Les *Contemplations* II, 5) [3] nous en offre des exemples nombreux.

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse
Večernji je vjetar juče, te s uzdahom *nježnim* lječe

La nuit tombait ; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse
Spuštala se *nojca tiha*, počivale ptice sneće

[1] *Prosvjeta*, 1894, p. 90.

[2] *Nada*, 1895, nº 1, p. 14. Dans la préface de son recueil *Trenutci*, Sabić a apporté une partie de la préface des *Contemplations* : Est-ce la vie d'un homme ?

[3] *Juče naveče. Prosvjeta*, 1896, p. 638.

Les astres rayonnaient, moins que votre regard.
Svjetlile su zviezde manje nego tvoje *tamno oko*

Voyant la nuit si pure et vous voyant si belle,
J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !

I gledeć noć tol čistu, tebe *čedo tako bajno*,
Rekoh zviezdam : posipajte na nju, zlatne, nebo *sjajno*
Tvojem oku rekoh *čarnom* : sipaj na me ljubav njenu.

Cette conception de la poésie évidemment n'est pas nouvelle et nous avons déjà eu l'occasion de la rencontrer. Il semble que ces traducteurs trouvant le texte de Hugo trop peu lyrique, s'efforçaient de le rendre tel en l'assaisonnant à leur goût, et changeaient ainsi parfois le caractère de ce qu'ils traduisaient.

En même temps on cherchait à trouver les poésies qui pourraient répondre à leur idée du lyrisme. Vers 1880 on traduisait des chansons et des aubades. R. Katalinić-Jeretov est allé encore plus loin. Il a traduit une chanson de *Ruy Blas* [1], parfaitement insignifiante, mais qui pourra au moins nous être un document de son goût lyrique :

A quoi bon entendre Les oiseaux des bois ? L'oiseau le plus tendre Chante dans ta voix.	Čemu pjev mi ptica U svom cielom krasu, Najljepša je ptica U tvojemu glasu
Que Dieu montre ou voile Les astres des cieux ! La plus pure étoile Brille dans tes yeux.	Ili sjale zviezde Il 'ne sa visoči Najljepše su zviezde Tvoje sjajne oči !
Qu'avril renouvelle Le jardin en fleur ! La fleur la plus belle Fleurit dans ton cœur	Nek povraća svibanj Proljeće i cvieće, Tvoje srce krije Cvietak moje sreće.
Cet oiseau de flamme Cet astre du jour, Cette fleur de l'âme S'appellent l'amour !	A ta ptica plamna I te zviezde nove I to milo cvieće Sve se ljubav zove.

Ce serait pure perte de temps de nous attarder sur les exercices qu'ont fait Katalinić et Petravić sur la pièce, traduite par Trsatski : *La tombe dit à la rose.* De la traduction de Katalinić [2] un seul exemple suffira :

[1] Čemu... *Prosvjeta*, 1902, p. 155.
[2] Raka i ruža. *Prosvjeta*, 1894, p. 41.

La tombe dit : — Fleur plaintive,	Sbori raka : ružin cviete,
De chaque âme qui m'arrive	Ja pretvaram ljudsko diete
Je fais un ange du ciel !	U andjela a za raj.

La traduction de Petravić [1] est non seulement manquée comme poésie, mais elle est parfois très maladroite :

La tombe dit à la rose :	Rujnoj ruži grob prozbori
— Des pleurs dont l'aube t'arrose	Što kapljama te o zori
Que fais-tu, fleur des amours ?	Natope te, što li praviš,
La rose dit à la tombe :	O cvijete o ljubavi ?
— Que fais-tu de ce qui tombe	Ruža hladni grob upita :
Dans ton gouffre ouvert toujours ?	A ti kamo one hitaš,
	Te u zjals padnu tvoje ;
	Otvoreno uviek što je ?

Un autre genre répondait aux besoins de cette revue catholique : Les *Odes* de Hugo, produits de sa jeunesse, où l'on sent encore beaucoup de rhétorique, mais qui sont inspirées de l'esprit ultra-royaliste et catholique, qui ne caractérise d'ailleurs que la période de son apprentissage poétique. Ce fut un autre prêtre (le premier était Petravić), V. Bakotić qui traduisit en 1898 deux de ces odes, *Louis XVII* [2] et *La Vendée* [3]. Malgré les efforts de Bakotić, la versification reste scolaire et assez plate, et n'est au fond que de la prose rimée :

J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
J'avais commis dans mon berceau.

Proglase me, i ako diete, mali dečko ja sam bio,
A da ne znam kakav zločin u zibci sam počinio !

Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils
Natakni si plava krila plamenitih kerubina.

(Louis XVII).

Grand Dieu ! — Si toutefois, après ces jours d'ivresse
Blessant le cœur aigri du héros oublié

Veliki Bože ! a da bi, nakon tih dana opojnosti,
Parajuć srce ogorčen zaudobljenog delije

(La Vendée)

Le texte est parfois compris d'une manière étrange :

Déplorable Vendée, a-t-on séché tes larmes ?
Marches-tu, ceinte des armes,
Au premier rang de nos guerriers ?

[1] Ruža i grob. *Prosvjeta*, 1907, p. 67.
[2] Ljudevit XVII. *Prosvjeta*, 1908, p. 284.
[3] Vandeja. *Prosvjeta*, 1908, pp. 310, 311.

O tužna Vendejo, dali suza davnih
Vrelo je presahnulo... dal te jošte ciene
U prvome redu našin četa slavnih ?

Sur un point, Bakotić est allé plus loin que Hugo : dans les expressions de haine contre les ennemis de la Vendée, contre les républicains :

De l'arbre de la tyrannie
Aura brisé les rejetons...

Potomke bagre tiranske bude naviek skršila

Au milieu d'eux marchait leur patrie exilée
Car ils ne laissaient plus qu'une terre peuplée
De cadavres et de bourreaux.

Uza nje se krala zavičajna sjena,
A za njima užas spaljenih krovova
A za njima pustoš, a u pustoši sama
Krvničad se bani medju lješinama.

Ainsi nous voyons qu'il est impossible de constater un progrès dans la manière de traduire la poésie. Pour le choix, V. Trsatski a montré le plus de variété et de bon goût. Malheureusement il n'avait aucun des dons d'un poète. Les traductions publiées à la *Prosvjeta* ne représentent aucun apport sérieux à la diffusion de l'œuvre poétique de Hugo en Croatie.

III

Tandis que les poésies de Hugo étaient publiées dans des revues littéraires (*Iskra*, *Nada*, *Prosvjeta*), des fragments de ses romans étaient réservés aux feuilletons d'un journal de province (*Hrvatska Sloga*, *Riečki Novi List*) et à un magazine (*Dom i svijet*). Le besoin de ces publications de donner à leur clientèle une lecture facile et amusante détermine la nature et la qualité de ces traductions, car les traducteurs n'ont pas hésité à obéir très docilement à ce besoin. Aussi ces traductions n'ont-elles guère d'importance littéraire.

La parution en 1899 d'un fragment des *Misérables* (*Le Juste* L. I.) portrait de l'évêque idéal, dans la *Hrvatska Sloga* de Sušak [1], coïncidait avec l'activité élargie des milieux cléricaux en Croatie. La traduction comporte de tels changements qu'on doit penser qu'elle a passé par la censure ecclésiastique :

[1] *Hrvatska Sloga*, 1899, nº 150. « Pravednik ». Tr. K. S.

Comme on voit, il avait une manière étrange et à lui de juger les choses. Je soupçonne qu'il avait pris cela dans l'évangile. (Ch. I).

Kako se iz svega ovoga razabire, prosudjivao je stvari načinom osobitim i neobičnim, *a to će biti jamačno crpio iz Evangjelja.*

En outre elle s'éloigne constamment de l'original du fait de la tendance du traducteur à moraliser :

Charles Myriel, nonobstant ce mariage, avait, disait-on, beaucoup fait parler de lui. (Ch. I)
Tvrdilo se pače i to, da je Karlo Myriel, ako i oženjen, bio dao povoda, te se o njemu pronosile glasine, *koje mu nimalo nisu služile na čast*

Il était bien fait de sa personne, quoique d'assez petite taille, élégant, gracieux, spirituel ; toute la première partie de sa vie avait été donnée au monde et aux galanteries. (Ch. I)
Stasa bijaše krasna, ako ponješto i nizka. Bio je nježan, neobično ugladjen i duhovit. U svojih mladjih godinah pokazao se dosta *razkošnim, a težio je samo za vanjskim sjajem i bučnim zabavimi.*

Comme tous les vieillards et comme la plupart des penseurs, il dormait peu. Ce court sommeil était profond. (Ch. V).

Monsignor Benvenuto poput svih staraca, a s veće čėsti i mudraca spavao je neobično malo, ali njegov san bio je tvrd, *kao što mu je bila tvrda i čvrsta vjera u Boga.*

Monseigneur Bienvenu était simplement un homme qui constatait du dehors les questions mystérieuses sans les scruter, sans les agiter, et sans en troubler son propre esprit, et qui avait dans l'âme le grave respect de l'ombre (Ch. XIV).

Monsieur Benvenuto poput *najprostodušnijeg* čovjeka zadovoljavao se *neoborivimi dokazi postojećih otajstvenih zadataka,* a da ih se nije *usudio iztraživati,* o njih razglabati, a niti radi njih uznemirivati se *uzaludnim* duševnim naprezanjem : on je bio zadahnut osjećaji neograničena počitanja napram nepoznatu.

Il semble que la traduction soit faite d'après l'italien car *Charles-François Bienvenu Myriel* est devenu *Karlo Franjo Benvenuto Myriel* et on trouve dans les textes même des mots italiens comme par exemple *mogan* (il *mogano*) pour *acajou* (ch. IX). Enfin, ce fragment est bien loin (surtout par la déformation du caractère de Mgr. Myriel) de donner une idée de la portée du roman dont la tendance est très nette :

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un

point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre l'ignorance et la misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

(Les *Misérables*)

Le même journal a donné la même année la traduction de quelques fragments des *Travailleurs de la Mer*[1]. Le choix répondait sans doute au goût du public de la *Hrvatska Sloga* composé en bonne partie de marins ou de gens qui vivaient près de la mer. Cette traduction montre certains traits communs avec celle du fragment des *Misérables*. Le traducteur est le même. Sa source est sans doute aussi une traduction italienne :

C'était ce qu'on appelle dans la langue locale des deniquoiseaux (L. V. ch. v).
Sva trojica bili su u domaćem narječju poznata pod imenom *disniquaugelli*.

On y trouve aussi une tendance à l'élargissement du texte :

Gilliat habitait la paroisse de Saint-Sampson. Il n'y était pas aimé. Il y avait des raisons pour cela. D'abord il avait pour logis une maison « visionnée ».

(L. I, ch. II).

Gilliat bio je župljanin župe u Saint-Sampsonu. Medju otočani ne bijaše ni malo obljubljen, a bilo je tomu više dostatnih razloga. Glavni razlog je bio taj, što se hotomice i kao navlaš bijaše nastanio u kući, u kojoj se po mnijenju otočana sastajali noću nečisti dusi. Tu su kuću zvali običnim imenom « kuća noćnih utvara ».

Le traducteur montre parfois les scrupules d'un zélé catholique plutôt que ceux d'un traducteur fidèle. Voici comme il a censuré le texte de Hugo :

Les anciens du pays racontent, mais ces faits-là appartiennent au passé, que la population catholique de l'archipel normand a été autrefois, bien malgré elle, plus en communication encore avec le démon que la population huguenote. Pourquoi ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que cette minorité fut jadis fort ennuyée par le diable. Il avait pris les catholiques en affection, et cherchait à les fréquenter, ce qui donnerait à croire que le diable est plutôt catholique que protestant. Une de ses plus insupportables familiarités, c'était de faire des visites nocturnes aux lits conjugaux catholiques au moment où le mari était endormi tout à fait et la femme à moitié, de là des méprises. Patouillet pensait que Voltaire était né de cette façon. Cela n'a rien d'invraisemblable. Ce cas du reste est parfaitement connu et décrit dans les formulaires d'exorcismes, sous la rubrique : De erroribus nocturnus et de semine diabolorum. Il a particulièrement sévi à Saint-Hélier vers la fin du siècle dernier, probablement en punition des crimes de la Révolution ? Les conséquences des excès révolutionnaires sont incalculables. (L. I, ch. II).

Stanovnici Normanskih otoka propovjedaju još i danas da su sljedbenici stanovite vjeroispovjesti obćili s vragom radje i češće, nego li sljedbenici svih

[1] « Devil Boat ». *Hrvatska Sloga*, 1899, nº 198. Tr. K. S.

ostalih vjeroizpovjesti. Zašto ? Na to pitanje bilo bi težko odgovoriti. Uzme li se predmet proučavati s kojeg mu drago gledišta, jedna ostaje svakako nepobitna i neoboriva činjenica, da je vrag do pred njekoliko stoljeća sliedbenikom stanovite vjeroizpoviezti mnogo i često dosadjivao, a moguće da od slučaja do slučaja dosadjuje još i danas. Ljubio ih je njekom osobitom postojanošću, pa bi se odatle dalo zaključiti, da vrag nije nikada bio krivovjerac, pače se znade, da je njekoč bio čak i angjelom.

Les contre-sens — parfois gros — ne sont pas rares :

C'était une masure isolée, coupe-gorge au besoin (L. III, ch. III).
Bila je sasvim osamljena te je prema potrebi služila i mjesto *klaonice.*
L'homme en blouse avait l'air ahuri et fin (L. V, ch. VII).
Čovjek sa ogrtačem izgledao je glup, a podjedno i lukav.

Défaites-vous de ça (du revolver) Ça ne vaut rien pour vous autres, une arme comme ça. Ça fait remarquer un homme.
En effet, dit Parisien, c'est un peu voyant. C'est meilleur pour un bourgeois. (L. V, ch. VII).

Oružje poput ovoga nije za vas.
Doista ima pravo, odvrati Parižanin, predmet je skupocien. Vama sbilja više dolikuje nego meni.

Mais à un point de vue cette traduction diffère sensiblement de la précédente. Elle coupe radicalement les passages descriptifs, fréquents dans les *Travailleurs de la mer.* Ainsi on a omis des chapitres entiers, par exemple la description du Bateau-Diable (L. II. ch. III).

Il semble que ce sujet a eu un attrait particulier, puisque le même journal qui a continué à paraître à Rijeka sous le titre de *Riječki Novi List* et sous la direction de Supilo a publié treize ans après une autre traduction des *Travailleurs de la Mer* [1]. Cette fois la traduction a été faite d'après une édition anglaise, mais abrégée. Elle omet des chapitres entiers, ne suivant que la trame de l'action principale et des événements les plus importants. Ainsi manquent par exemple les chapitres 3-13 du Livre III, 2-5 du Livre IV, 4, 5, 9 du Livre V. Même dans les chapitres traduits il y a des coupures considérables. Toutefois elle a une qualité : ce qui est traduit est en général bien compris et en cela elle est bien supérieure à la traduction précédente.

Mais ces traductions publiées dans la *Hrvatska Sloga* et le *Riječki Novi List* sont de véritables chefs-d'œuvre en comparaison de la traduction de *Notre-Dame,* parue dans le *Dom i Svijet* en 1903 [2] et ensuite tirée à part.

[1] « Rabotnici Mora ». Napisao V. Hugo. Prema skraćenom englezkom izdanju pr. M. A. M. *Riečki Novi List.* Br. 75-122, 1912.
[2] « Zvonar majke Božje Pariške ». Preveo I. K. *Dom i Svijet* n°s 1-17, 1903 ; Zagreb 1903. Hrvatska Biblioteka, vol. 345-350.

Cette traduction ne peut donner une idée même approximative du roman de Hugo, avant tout parce que l'original a été mutilé d'une manière cruelle. Le traducteur ne s'est pas contenté d'omettre des mots, des phrases, des passages et des chapitres de l'original, mais il a éliminé des livres entiers du roman ! (L. III, L. V). Le volume même de la traduction représente bien cet abrègement. Il a 268 pages petit-in octave, ce qui est à peu près la moitié de l'original. Mais ce n'est pas tout. Le traducteur a changé et déformé le texte avec un zèle d'inquisiteur quand il s'agissait du clergé. L'archidiacre Frollo est devenu ainsi *Upravitelj kraljevskih dobara* (Intendant de biens royaux), le moine bourru *Neobičan crnac* (VII, 7), le pape des fous *Vrhovna glava ludjaka,* le prêtre — *čovjek.*

Le prêtre que les jeunes filles avaient remarqué au haut de la tour septentrionale, penché sur la place et si attentif à la danse de la bohémienne, c'était en effet l'archidiacre Claude Frolo. (L. VII, II).
Čovjek, koji je s tornja ozbiljno i pažljivo promatrao ciganskin ples, bio je u istinu upravitelj Klaudij Frollo.

Son sang vierge de prêtre est devenu *Njegovu još neistrošenu krv (L. IX, 5.)*

A tous ces exemples faut-il ajouter, pour achever le tableau de cette traduction vraiment unique, une quantité de contre-sens comme :

je me charge d'apaiser monsieur le *bailli,* qui apaisera monsieur le cardinal. (L. I, ch. II).
Ja preuzimljem odgovornost kod *pazikuće,* a pazikuća kod kardinala.

Leur compagne était attifée à peu près de la même manière, mais il y avait dans sa mise et dans sa tournure ce je ne sais quoi qui sent la femme de notaire de province. (L. V, 3).
... a treća je morala biti sa sela.

Cette traduction mutilée, cette tentative de falsification de *Notre-Dame* est d'autant plus à blâmer, qu'elle est faite d'une manière barbare et sans aucun respect pour l'œuvre d'un grand écrivain.

IV

D'un certain point de vue cette époque a apporté un certain progrès à la connaissance de Hugo en Croatie. Il a paru quelques articles sur lui avec des informations plus solides qu'auparavant. La plupart ont été écrites à propos du centenaire de Hugo. En outre, de temps en temps on notait des anecdotes et de minuscules informa-

tions à propos de la publication de ses œuvres posthumes ou des travaux le concernant. Le recueil rédigé par Šrepel [1] sur les plus grands poètes de la première moitié du XIXe siècle, où à côté d'études sur Byron, Mickiewicz, Puškin, Kollar, Leopardi et Heine, se trouve aussi l'étude d'Adamović sur Hugo — a rompu avec la monotonie de ces petites nouvelles.

Le travail d'Adamović comme tout le livre du reste n'est qu'une compilation et parfois une simple traduction des sources françaises [2]. La biographie de Hugo tient sans doute trop de place et ses œuvres sont jugées trop brièvement, mais ce travail a au moins cet avantage d'être bien informé et d'avoir utilisé des sources françaises. Quoique ce livre sur les poètes de la première moitié du XIXe siècle, publié en 1891 soit arrivé avec un grand retard, son importance d'après Marjanović fut très grande. « Il est hors de doute que de tels travaux systématiques seraient efficaces, si nous nous rappelons l'influence qu'ils ont eu sur la génération de 1890. La nouvelle poésie n'a été comprise qu'après le premier volume » (c'est-à-dire après le livre de Šrepel-Adamović) [3].

Parmi les informations qui ont accompagné l'apparition des œuvres posthumes de Hugo ou d'études sur lui, les plus importantes sont celles du *Narodne Novine* sur la correspondance de Hugo et sur le livre de Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo.* Dans la première, J. P. (J. Pasarić ?) parle de la tendresse et de l'amour de V. Hugo pour les enfants. La seconde est la traduction de l'article de Vrchlicky où il rapproche les conversations avec Eckermann des *Propos de table*, et rapporte en même temps les jugements de Gœthe sur Hugo [4].

La *Prosvjeta* où ont paru les traductions des poésies de Hugo s'occupait assez peu de lui. Son nom y figure surtout grâce à Leconte de Lisle, dont on a reproduit le passage de son discours de réception à l'Académie où il parle de Hugo [5]. Une autre revue qui propageait le néo-idéalisme, le *Novi Viek*, a traduit l'article de Castelar écrit à propos de l'exil de Hugo. Mais cet article est avant tout un document de l'art verbal de Castelar [6]. Le *Novi Viek* notait aussi la publication

[1] *Slike iz svjetske književnosti.* Svezak prvi (Pjesnički prvaci u prvoj polovini, XIX. vieka. Zagreb 1891. Izdanje « Matice Hrvatske ».

[2] Comme sources on cite : Barbou (*Victor Hugo et son temps.* Paris 1881), Dupuy (*Victor Hugo l'homme et le poète.* Paris, 1890) et Pergameni (*Histoire de la littérature française.* Paris, 1889).

[3] Marjanović, *Iza Šenoe.*, Zadar s. a. p. 69.

[4] *Narodne Novine*, 28. VI-1897, n° 144 ; *ibid.* 7-I, 1898, nos 4, 5.

[5] *Prosvjeta*, 1896, p. 75.

[6] *Novi Viek*, 1898, n° 11.

des œuvres posthumes de Hugo [1] tout comme le *Glasnik Matice Dalmatinske* [2] qui avait à ce moment à Paris un correspondant infatigable en V. Jelavić.

Comme on le voit, la réputation littéraire de Hugo était encore toute vivante, il restait toujours une sorte de contemporain. En 1900, le *Narodne Novine* apporta le résultat d'une enquête sur le plus grand poète français au XIXe siècle, organisée par un périodique français, les *Annales*. Hugo a obtenu le plus grand nombre de suffrages [3].

En 1902, Tresić-Pavičić écrivait à propos du prix Nobel décerné à Sully Prudhomme : Si Victor Hugo était vivant, c'est à lui que je donnerais ce prix [4].

Mais c'est à la date du centenaire de la naissance de Hugo, en 1902, qu'on trouve sur lui les articles les plus importants. Ce qui les caractérise, c'est que les organes du parti du Droit (de l'une et de l'autre fraction) autrefois (vers 1880) pleins d'enthousiasme pour Hugo n'ont qu'enregistré par de courtes notes la célébration de Paris [5]. Signe caractéristique du changement qui s'est opéré dans le parti, les fêtes du 25e anniversaire du pontificat de Léon XIII remplissant pendant plusieurs jours les colonnes de *Hrvatska* ; on y consacre des éditoriaux, tandis que le centenaire de Hugo est passé presque sous silence. Les revues catholiques ne dépassèrent pas l'insignifiance des notes publiées à propos de ce centenaire dans les organes du parti du Droit [6]. Il est vrai qu'un de leurs principaux collaborateurs, Dinko Politeo était occupé ailleurs. Il publia son article sur Hugo dans *Vienac* [7].

Cet article est intéressant quand Politeo parle de son admiration pour Hugo dans sa jeunesse, admiration que le temps a diminuée :

> Il est vrai que la parole de Hugo n'est plus ce qu'elle était autrefois. Elle n'est plus une règle comme elle l'était pour la génération de ses admirateurs, elle n'est plus le code de la révolution. Ses œuvres, malheureusement, on ne les lit plus comme autrefois. Il n'y a que vingt ans, pendant ma jeunesse, nous les avons tous lus avidement. Il était impossible d'imaginer un homme cultivé qui n'ait pas lu Victor Hugo : ses poésies, ses romans, ses drames. Avec piété nous nous sommes approchés de ce nouveau monde poétique où il y avait des charmes et des êtres féminins et tendres, mais où prédominaient des héros terribles. C'est le monde où presque tout est gigantesque, extraordinaire, surhumain, titanique.

1 *Novi Viek*, 1898, p. 508.
2 *Glasnik Matice Dalmatinske*, sv. I, 1902.
3 *Narodne Novine*, 1900, nº 273.
4 *Prosvjeta*, 1902, p. 60.
5 *Hrvatska*, 1902, nos 50, 51, 145 ; *Hrvatsko Pravo*, 1902, nº 1891.
6 *Prosvjeta*, 1902, nº 5, p. 166 ; *Dom i Svijet*, 1902, nº 6, p. 101.
7 *Vienac*, 1902, nº 11.

Dans cet article se manifeste parfois une connaissance assez superficielle de l'œuvre de Hugo. Les *Châtiments* ne sont pour Politeo que de la rhétorique et parmi les romans il cite *Marion Delorme* ! Il semble qu'il ait connu l'étude de Brunetière.

Les thèmes lyriques que d'autres avaient constitués, la fonction propre de Hugo, — déterminée à la fois par les exigences du temps, celles du genre, et par la nature enfin de son imagination, — a été de les orchestrer [1].

Njegove su riječi orkestar, kadkad bučan, ali uvijek pun harmonije.

Somme toute on est déçu, surtout en se rappelant que Politeo a eu la réputation d'un admirateur fervent de Hugo [2].

La *Nada*, dont *la Revue* (Paris) était une des sources principales pour la littérature française, consacre son article sur le centenaire à Hugo philosophe, prenant le parti de ceux qui trouvent en Hugo un penseur profond. L'idée centrale, c'est que le fond du caractère de Hugo est un tempérament de conquérant au service de l'imagination [3].

Ce qui est intéressant, c'est que les articles des quotidiens, l'*Obzor* et surtout le *Narodne Novine*, dépassent en qualité et en ampleur les articles de certaines revues littéraires. L'*Obzor* (qui a donné en 1896 quelques lettres de Hugo [5] après une introduction très élogieuse et après avoir mentionné les articles qui avaient paru en France, analyse sommairement les principales œuvres de Hugo [5]. Lə *Narodne Novine* consacra à ce centenaire un article plus détaillé [6]. On y trouve l'écho des critiques français peu favorables à Hugo :

Bien entendu, les critiques les plus modernes du Parnasse français ont aujourd'hui de Hugo et de sa poésie une opinion beaucoup plus modeste. Camille Mauclair dans son article d'avant-hier analyse d'une manière tout à fait impitoyable le personnage rhétorique de Hugo. D'après ces critiques, Hugo était au point de vue des idées une médiocrité qui a su en cacher la banalité de petit bourgeois sous une forme éclatante...

L'auteur de cet article ne semble d'ailleurs pas enthousiaste de l'œuvre de Hugo, car il proclame oubliés non seulement ses drames, mais aussi ses romans. Il ne sait pas qu'on a joué en Croatie *Angelo* et *Lucrèce Borgia* (il ne cite qu'*Hernani*, *Marie Tudor* et *Le sonneur de Notre-Dame* dans l'adaptation de Mme Birch-Pfeiffer), mais il nous apporte un détail nouveau :

[1] Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique*. « La première manière de V. Hugo. »

[2] A. Barac, *Hrvatska književna kritika*. Zagreb, 1938, p.

[3] *Nada*, 1902, nº 5, pp. 71-72.

[4] *Obzor*, 28-x-30. x. 1896, nºs 248-250. Hugo. Nekoliko pisama.

[5] *Obzor*, 1902, nº 47.

[6] *Narodne Novine*, 1902, nº 46.

On connaît bien dans notre public populaire Esmeralda et le sonneur bossu de Notre-Dame, car les troupes d'acteurs ambulants se sont chargées de répandre sur eux des histoires fabuleuses.

Le travail le plus sérieux et le plus intéressant à propos de ce centenaire fut publié dans une revue ragusaine, *Srdj*[1]. C'est une traduction intitulée *Les romans sociaux de V. Hugo* et dont l'auteur est H. Mérimée. Malheureusement son importance est diminuée par le fait qu'il était publié dans une revue provinciale et peu répandue.

Après 1902, il n'y avait de nouveau que de courtes informations de temps en temps, jusqu'au centenaire du romantisme. Pourtant ce ne fut pas à l'occasion d'un jubilé, mais pendant l'atroce et sanglante première guerre mondiale, que, en 1917, la *Hrvatska Njiva* publia un article sur *Les idéaux politiques de Victor Hugo*[2]. On y parle de l'action de Hugo contre la guerre et de ses idées humanitaires. Hugo n'était qu'un prétexte pour s'élever contre l'absurdité de la guerre qu'on menait. (Nous avons vu que ces idées de Hugo avaient déjà servi pendant la guerre de 1848-9). Ce fut une sorte de plaidoyer pour l'armistice, vivement souhaité dans cette Croatie dont les fils mouraient en masse sur le champ de bataille pour des intérêts qui ne furent jamais les leurs.

V

Ainsi nous nous éloignons de plus en plus de l'époque où vivait Hugo, et en Croatie il n'y a pas encore de bonnes traductions de ses œuvres. Celles de certains de ses romans sont tout à fait manquées. Le choix des poésies est très médiocre et la manière de les traduire encore pire. Bien plus, ces traductions ne peuvent donner une idée juste du progrès de la poésie croate qui s'est opéré pendant une vingtaine d'années, depuis 1880, car vers 1900 il y avait en Croatie des poètes de talent. Mais le niveau général de la production lyrique était assez bas. Des versificateurs médiocres étaient non seulement tolérés par le public, mais considérés comme de véritables poètes. Certains des traducteurs de Hugo (Sabić, Katalinić) sont parmi ces derniers. Ainsi ces traductions reflètent la moyenne de la production lyrique croate de cette époque et elles montrent avec quelle lenteur s'est développé le goût littéraire du public.

[1] « Društveni romani V. Hugoa ». *Srdj*, 1902, p. 631.
[2] « Politički ideali Victora Hugoa ». *Hrvatska Njiva* nº 36, pp. 639-641, 1916. Dip (I. Politeo).

CHAPITRE IV

ENTRE DEUX GUERRES

I

Après la première guerre mondiale une nouvelle génération littéraire entre en scène et prend bien vite une place prédominante. La guerre a laissé des traces profondes dans les œuvres de ces écrivains nouveaux, qui, en bon nombre, y ont pris part. Une idée surtout se fait sentir dans leurs œuvres : l'absurdité et la bestialité de la guerre. Les plus conséquents d'entre eux ne se contentent pas de cette constatation. Ils vont plus loin cherchant les causes de la guerre, et par là ils viennent en contact étroit avec le mouvement progressiste qui, quoique jeune encore, a fait dans les années après la guerre de rapides progrès. Appuyés sur une idéologie révolutionnaire, ces écrivains créent une littérature qui est une critique sévère de la société bourgeoise, de l'exploitation capitaliste, de la dépravation morale d'un monde en décomposition et de toutes ces plaies sociales qui n'ont pas tardé à se manifester dans l'état nouvellement formé.

Ces écrivains, parmi lesquels se trouvent quelques-uns des plus grands représentants de la littérature croate moderne introduisent dans la littérature les problèmes sociaux d'une manière nouvelle et hardie. La littérature elle-même commence à être étudiée comme une des expressions de la société. Quoique l'intérêt du public se développât assez lentement, à cause des difficultés économiques et culturelles, quoique les conditions de l'activité littéraire fussent parfois très dures, c'est pourtant l'époque où l'on commence à s'occuper des écrivains français d'une manière plus détaillée. Le progrès de la langue littéraire, surtout des moyens d'expression lyrique, rendent possibles de meilleures traductions. C'est l'époque la plus favorable à la gloire de Hugo. On a traduit son plus grand roman, on a traduit également ses poésies, on a joué même un de ses drames. Sa physionomie littéraire a été mieux étudiée et d'un point de vue nouveau.

II

Évidemment il serait faux d'affirmer que Hugo a éveillé un intérêt particulier et nouveau, car presque tout ce qu'on a écrit sur lui l'a été à propos du centenaire du romantisme. Mais ce qu'on a

écrit en cette occasion dépasse largement par ses qualités tout ce qui avait précédé.

On a commencé à le traduire immédiatement après la fin de la guerre. *Bug Jargal* était publié à Koprivnica dès 1920 dans la traduction de M. Drvodelić [1]. Le choix n'est pas excellent, sans doute, mais la traduction est exacte, excepté quelques endroits comme par exemple :

éplucher une botte d'oignon — načupati vagan luka
le dénouement de l'Odyssée — razvoj Odisejade

(Ch. I).

L'importance de cette traduction fut bien modeste, vu la qualité de l'œuvre elle-même.

Ce qui représente le plus grand, l'énorme apport à la popularisation de Hugo en Croatie à cette époque, c'est la traduction des *Misérables* [2] qui parut par petits fascicules du mois de décembre 1929 jusqu'au mois d'août 1930. Cette traduction fut un véritable événement littéraire. Ce fut aussi un effort louable de rendre possible, grâce à un prix modique, la large diffusion d'une grande œuvre. La traduction est bonne, exacte, intégrale. Elle a un caractère littéraire, ce qu'on ne pourrait pas dire des traductions précédentes. Cette bonne impression n'est gâtée que par quelques contresens qui sont probablement le résultat d'une certaine négligence, mais qu'il est étonnant de trouver dans un texte qui est ailleurs si bien compris. En voici quelques exemples :

Bahorel s'élança sur le premier garde municipal et le tua à bout portant d'un coup de carabine ; *le second tua Bahorel* d'un coup de bayonette.

(IVe partie, L. 14, ch. III).

Bahorel jurnu na prvog gradskog gardistu, koji je nastupao i ubi ga jednim hicem iz karabine ; *drugoga ubi Bahorel* udarcem bajuneta.

Le réverbère *oscilla* violemment et s'éteignit (P. IV, L. XV, ch. IV).
Lampa *sinu jače* i ugasi se.

L'omission suivante s'explique par la censure, qui fut en ces années-là particulièrement dure. (1929, c'est l'année du coup d'état d'Alexandre Karadjordjević).

[1] Hugo, *Bug Jargal*. Tr. M. Drvodelić. Koprivnica, 1920, « Svjetska biblioteka », nos 34-36.

[2] *Žan Valžan* (*Jadnici*). Tr. Ljubo Wiesner, dans *Širom svijeta*. Zabavni list. Zagreb 1er décembre 1929-août 1930. Cette traduction a été réimprimée avec des illustrations de V. Becic sans indication d'année (1937 ?). La bibliothèque de l'Université de Zagreb n'en possède que onze fascicules. Ce roman a été réédité pour la troisième fois dans l'édition de Hibz en 1944. Dans les deux premières éditions les noms français étaient transcrits phonétiquement dans l'orthographe serbo-croate. Dans la dernière, on leur a restitué leur forme française.

Ce tyran-là (l'ignorance) a engendré la royauté, qui est l'autorité prise dans le faux, tandis que la science est l'autorité prise dans le vrai (P. I, L. I, X).

Le traducteur ne s'est pas arrêté devant certaines difficultés comme l'argot. Il a traduit autant qu'il a pu l'argot de l'original par l'argot serbo-croate. Voici un dialogue où l'on verra le procédé et la réussite :

— C'est icicaille, dit l'un d'eux.
— Y a-t-il un cab (chien) dans le jardin ? demanda un autre.
— Je ne sais pas. En tout cas j'ai levé (apporté) une boulette que nous lui ferons morfiler (manger).
— As-tu du mastic pour frangir la vauterne ? (casser un carreau au moyen d'emplâtre de mastic, qui, appuyé sur la vitre retient les morceaux de verre et empêche le bruit).
— Oui.
— La grille est vieille, reprit un cinquième qui avait une voix de ventriloque.

— Tant mieux, dit le second qui avait parlé. Elle ne criblera (criera) pas sous la bastringue (la scie) et ne sera pas si dure à faucher (couper) (IV[e] partie, L. VIII, ch. IV).

— To je tu, — reče jedan od njih.
— Ima li kakav čikanac (pas) u vrtu ? — zapita sada drugi.
— Ne znam. Za svaki slučaj gepio (ukrao) sam jedan kolačić koji ćemo mu dati da snjupa (pojede).
— Imaš li kita za razbaštravanje ždrakavca (za razbijanje okna) ? (Razbiti prozor s pomoću obljepljivanja lijepkom, koji, namazan po staklu, zadržava staklovinu i sprječava šum).
— Imam.
— Ograda je stara, — prihvati peti, koji kao da je govorio glasom iz trbuha.
— To je bolje, reče drugi, koji je već govorio. Ne će pištati pod strugarkom (pilom) i neće je biti teško premisiriti (prepiliti).

Le traducteur n'a toujours pu trouver les mots nécessaires en argot serbo-croate, beaucoup moins connu et étudié que l'argot français, aussi a-t-il employé parfois des expressions vulgaires ou locales comme dans l'exemple suivant :

— Cinque francs ! du luisant ! un monarque ! dans cette piolle ! c'est chenâtre ! Vous êtes un bon mion. Je vous fonce mon palpitant. Bravo les fanandels deux jours de pivois ! et de la viandemuche ! et du fricotmar ! ou pitaucer chenument ! et de la bonne mouise ! (III[e] partie, L. VIII, ch. IV).

Petofranka ! ploča ! kraljevka ! fini penez ! bogata posla ! Vi ste « feš dečko », živila žderancija ! Dva dana žderancije ! i hljeburine ! i mesurine ! i gutanje ! i lokanje !

Ailleurs il a recouru à des expressions pittoresques qui traduisent bien l'original :

— Les cognes sont venus. Ils ont manqué me pincer au demi-cercle. L'autre répondait : — je les ai vus. J'ai cavalé, cavalé, cavalé.

(III[e] partie, L. VIII, ch. II).

Došli su durbići (stražari). Skoro su me ukebali. Druga je odgovarala :
— Vidjela sam ih. Joj, što sam mikljala.

Cette traduction et le centenaire du romantisme poussèrent A. Cesarec à écrire très chaleureusement sur V. Hugo et ses *Misérables* [1]. Quoiqu'il ne dépasse pas les dimensions d'un article de revue, c'est sans doute le travail le plus complet et le plus intéressant sur Hugo qu'un Croate ait écrit.

Dans une biographie concise (source : Hugo, *Actes et paroles*) Cesarec nous montre le développement de Hugo, chef de l'école romantique à Hugo exilé, et soulignant la grandeur de sa figure morale, humanitaire et progressiste :

Ce qui est à admirer chez cet homme, ce qui l'élève au-dessus de tous ses confrères du mouvement romantique, ce qui attire envers lui toutes les sympathies quand on le compare avec les autres écrivains et artistes militants de son époque, c'est une extraordinaire ligne d'ascension...

Cesarec ne doute pas que l'idéologie de la seconde phase de Hugo, celle de l'exil, ait gardé quelque chose de trop irrésolu, contradictoire et incomplet, mais

Ce petit-fils d'un charpentier était un homme de transition entre deux époques, il vivait dans l'une et il regardait dans l'autre non comme un ennemi, mais comme un ami, comme un ami compatissant de tous ceux qui sont injustement misérables, malheureux et humiliés. Nous en avons le meilleur document dans ses *Misérables*.

Passant à l'analyse des *Misérables*, Cesarec trouve leur grandeur, à côté de la richesse des motifs, des caractères, du lyrisme, dans l'idée de prendre pour héros du roman et d'en faire un colosse, un prolétaire condamné à perpétuité pour avoir volé un morceau de pain et qui fait des miracles de bonté et de probité. La grandeur des *Misérables* est d'après Cesarec dans leur mission sociale et humanitaire.

Une partie de cet article servit de préface à la traduction de *Claude Gueux* dans la « Bibliothèque de poche » en 1933 [2]. Cette traduction se réduit au récit du sort de *Claude Gueux*, laissant de côté le com-

[1] August Cesarec, « Victor Hugo i njegovi jadnici ». *Književnik*, octobre 1930, n° 10.

[2] Victor Hugo, *Claude Gueux*. *Književnik*, 1931, n° 6, pp. 247-253 ; Hugo *Claude Gueux*. Zagreb, 1933. « Džepna biblioteka » Kolo II, n° 9. Le *Književnik* n'a publié que la moitié de la nouvelle, la continuation promise n'a jamais paru.

mentaire de Hugo, sans doute à cause de sa naïveté. D'ailleurs la nouvelle ne perd rien ainsi, car sa tendance est bien visible même sans ce commentaire.

M. Iveković a complété l'article de Cesarec en étudiant dans la même revue l'action politique de Hugo en exil et son rôle en 1871 [1].

Ce côté humanitaire de l'œuvre et de la vie de Hugo lui a valu de grandes sympathies dans les milieux et les revues progressistes. Aussi la place que ces revues lui ont consacrée dépasse-t-elle largement celle de toutes les autres revues littéraires. La *Literatura* [2], dirigée dans le même sens que le *Književnik*, donna la traduction de l'article d'Upton Sinclair sur Hugo, où domine une idée semblable à celle exprimée par A. Cesarec :

> Dans ce roman (Les *Misérables*) Hugo a exprimé tout son attachement passionné aux idées de la Liberté, d'Égalité et de Fraternité et toute sa haine violente de la cruauté et de la tyrannie. La figure de Jean Valjean est une des plus belles créations de l'imagination humaine et l'histoire de sa vie est le trésor précieux du mouvement progressiste de tous les pays modernes.

Cet aspect de la physionomie de Hugo fut complété après la traduction des *Misérables* et de *Claude Gueux* par celle du *Dernier jour d'un condamné à mort* [3].

III

Tandis que ces deux revues soulignaient la mission sociale de l'œuvre de Hugo et s'occupaient surtout des *Misérables*, les articles parus dans les autres revues et dans les journaux sont consacrés en général à la représentation de *Lucrèce Borgia*, avec laquelle le Théâtre de Zagreb a commémoré le centenaire du romantisme. La traduction de S. Batušić est celle d'un connaisseur du français. Mais la pièce dont il fut aussi le metteur en scène, s'il faut en juger par les critiques, n'a pas eu de succès [4].

Une des principales raisons de cet insuccès d'après le critique de la *Hrvatska Revija* fut le peu de préparation des acteurs et le peu de moyens mis à la disposition du metteur en scène.

Dans tous les journaux le compte rendu de cette représentation est précédé d'articles tout à fait conventionnels sur la bataille

[1] Mladen Iveković, « Victor Hugo izvan romantike ». *Književnik*, 1930, n° 12. Osvrti.

[2] *Literatura*, 1931, n°s 4-5, p. 109.

[3] Hugo, *Posljednji dan na smrt osudjenog*. Zagreb, « 1000 najljepših novela ».

[4] *Književnik* 1930, n° 4 ; *Hrvatska Revija*, 1930, n° 4.

d'*Hernani* et la victoire du romantisme au théâtre [1]. Ils sont parfois un document assez triste de la manière d'écrire de certains journalistes. Ainsi le chroniqueur du *Jutarnji List* [2] compare les drames de Hugo à certains bons films des Américains, encore jeunes d'esprit, et aux rares bons livres pour les enfants.

Le chroniqueur de l'*Obzor*[3] considère qu'il fallait prendrep our célébrer le centenaire du romantisme une pièce de Musset, car le brio nécessaire pour jouer *Lucrèce* manque à nos acteurs. Il n'a sans doute pas pensé que Musset n'est pas moins difficile à jouer que Hugo. D'une opinion tout à fait contraire est le chroniqueur du *Novosti* [4]. Il fait ressortir le goût et le sentiment de l'harmonie du metteur en scène et l'excellente collaboration du peintre Babić et des acteurs. Mais malgré cet éloge, la pièce fut retirée l'année suivante du répertoire pour n'y plus reparaître [5].

IV

A côté des romans et de ce drame on traduisait aussi des poésies. Dans ces traductions nouvelles se reflète le grand progrès qui s'est opéré en une trentaine d'années dans la poésie croate. Celles qu'a faites un des plus grands poètes croates de notre temps, V.Nazor, sont au fond les premières qui soient véritablement poétiques. Elles sont réunies dans l'*Anthologie de la poésie lyrique française*, publiée à Zagreb en 1939 [6]. Le choix aurait pu être meilleur, quoique dans une œuvre aussi vaste que celle de V. Hugo, la chose ne va pas sans grandes difficultés. Mais pourquoi sur six poésies traduites ne trouve-t-on rien qui provienne des recueils d'avant l'exil ? Pourtant ces recueils (Les *Orientales*, les *Rayons* et les *Ombres*) contiennent

[1] *Jutarnji List* 22 février 1930, « 100 godišnjica franc. romantike II. Premijeria « Hernania » — *ep.* — 26 février, « Lukrezia Borgia » *Obzor* 25. II, 1930, « Stogodišnjica francuskog romantizma. Hernani ili pobjeda romantizma (1830) » — 29. II. 1930) *Novosti*, 26. II. 1930 « Stota godišnjica romantike. Victor Hugo *Hernani i Lucrezia Borgia* ».

[2] *Jutarnji List*, 1er mars 1930, « Lukrezia Borgia ».

[3] *Obzor*, 28 février 1930 « Hrv. narod. kazalište. Victor Hugo : Lukrezia Borgia. Na novo uvježbano ».

[4] *Novosti*, 1er mars 1930.

[5] La distribution des rôles fut la suivante : Lucrèce Borgia, Mme Kernic. Don Alphonse d'Este, M. Grković. Gennaro, M. Jovanović. Gubetta, M. Tepavac.

[6] *Francuska Lirika*. Uredio i predgovor napisao Slavko Ježić. « Zabavna biblioteka ». Zagreb, 1941, pp. 94-102, Victor Hugo : *Pjesnik poljem ide. Savjest. Bez spåva. Jan Hus. Sijač. Trublje misli.* Tr. Vladimir Nazor. *Booz endormi*, publié déjà dans *Hrvatska Revija* dans l'article : Tragom Rute Moapke (1933, no 11).

quelques-unes des plus belles pièces de Hugo, supérieures à certaines qu'a retenues cette anthologie. Hugo, tel qu'il y est représenté a un caractère trop uniforme, trop épique. Sur six poésies, trois sont de sujet biblique (la *Conscience*, *Booz endormi*, *Sonnez, sonnez toujours clairons de la pensée*), la quatrième est tirée de l'histoire du moyen âge (*Jean Huss*). Des *Contemplations* on pourrait vraiment trouver mieux que le *Poète s'en va dans les champs*, et *Sonnez, sonnez toujours clairons de la pensée* des *Châtiments* ne donne aucune idée de ce recueil.

Mais ces réserves faites, il faut reconnaître de belles réussites comme dans *Booz endormi* :

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
— laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc :
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Bôz bješe trudan, lego — Čitavi on je dan,
Radeći s ljudma svojim, bio na gumnu svome ;
Pa napravio ležaj na mjestu običnome,
Pa pokraj puna štaglja pao je u tvrd san.

Njemu su bujno rasli usjevi uv'jek veći.
A pravednost je bila gavana tog vrlina.
I ne bijaše blata u vodi njegva mlina,
I ne bijaše pakla u vatri njegve peći.

Ko potočić aprilski od srebra bješe brada
U starca. Klas je njegov, kod pabirčenja, čeko
Na žene u nevolji ; i Boz bi mobi reko :
« Pustite nek vam navlaš iz ruku klasje pada ! »

Zaogrnut poštenjem i plaštem platna bjela
Koračao je ravno putem kud ići treba ;
Njegova žita vreće — za ljude gladne hljeba —
Bijahu kao česme na cesti pokraj sela.

ou dans la *Saison des Semailles, Le Soir*

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Sjedim na pragu, ispod luka,
I gledam, suton dok već pada,
Kraj dana što još obasjava
Posljednje čase ljudskog rada.

. . . .

Il marche dans la plaine immense,
Va vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,

On ide amo i tamo, i baca
Sjeme po uv'jek širој njivi ;
Otvara šaku i opet sije...
A gledeć u nj, ja, svjedok sivi,

Pendant que déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Još razmišljam, dok krila sjene
— što uz šum neki, svedj je jača
Produžuju do samih zvijezda
Svečanu gestu tog sijača.

Le texte est généralement traduit avec exactitude sauf quelques vers où l'on ne sait pas s'il s'agit de la liberté du traducteur ou d'une erreur. Par exemple :

Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
Des petits airs penchés ou de grands airs coquets,
(*Le poète s'en va dans les champs*, Contemplations I, II).
Cvjetići od zlata i modri cv'jeci mali
Dočekuju njega lica *misaona*
Il koketna, i vratom dok su njihat stali...

Les exigences de la rime et du mètre que Nazor observe rigoureusement l'ont obligé quelquefois à sacrifier certains mots de l'original. Ainsi dans *Jean Huss* Hugo a caractérisé le bourreau par une suite d'adjectifs que Nazor n'a pu rendre complètement :

Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
La face monstrueuse, épouvantable et vile,
L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort

Jan Hus je gledô gdje mu prilazi krvnik : lica
Nakazna sa znacima podlosti ; rob taj gadni
Okrutan i pun snage...

Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
On prilažaše zločest, sav zgrčen, sur kô panj,

Dans la même poésie un vers semble mal compris :

Maître de l'œuvre obscure de la mort
gospodar smrti jadnih

et un vers entier est omis :

Il était là, tordant sa bouche sous l'affront ;

La traduction de *Sonnez, sonnez toujours clairons de la pensée* comporte un vers arbitrairement traduit :

Aveugles et boîteux vinrent, et leurs huées
Raillaient le noir clairon sonnant sous les nuées ;

Na zid slijepac svaki i svak bogalj dodje,
Pa buka nasta kao da riče divlja stoka.

Malgré ces quelques imperfections Nazor qui « fut à côté de Kranjčević le représentant le plus remarquable de notre lyrisme romantique »[1] était le mieux désigné pour traduire Hugo. Certains critiques ont même voulu trouver dans sa poésie l'influence de Hugo[2], ce que Nazor lui-même a confirmé[3]. Tresić-Pavičić est allé jusqu'à appeler une pièce de Nazor : *Ruta Moabka* une caricature de Hugo[4]. Aussi sera-t-il intéressant d'examiner ce point.

Cependant il faut dire tout de suite, que cette influence nous paraît assez mince, car Nazor avait déjà achevé sa formation de poète (et dans cette formation les écrivains étrangers qui ont une place prédominante sont les poètes italiens). Mais notre appréciation sera plus précise si nous comparons cette *Ruta Moabka* où l'on a vu l'influence de Hugo avec *Booz endormi*. Et l'on apercevra la profonde différence entre ces deux poètes qui ont traité le même sujet, l'un au début de sa carrière poétique, et l'autre au sommet. Ce qui nous aidera aussi, c'est que Nazor a décrit avec détail les circonstances où il l'a écrite en 1897 à Graz.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la Bible, source principale des deux poètes. Le livre de *Ruth* a quatre chapitres : Dans le premier on raconte l'arrivée au pays de Moab d'Elimelec, de Noémi et de leurs deux fils qui avaient quitté leur pays à cause de la famine qui y régnait. Leurs fils y épousèrent deux Moabites, Ruth et Horpa. Mais au bout de dix ans leurs maris moururent. Ruth voulut suivre sa belle-mère Noémi à Bethléem. Le deuxième chapitre nous montre Ruth glanant dans le champ de Booz, un proche parent d'Elimelec, qui conseille à ses garçons de laisser tomber des épis exprès, afin que Ruth puisse les ramasser. Au troisième chapitre, Noémi conseille à Ruth de prendre ses beaux vêtements, de se par-

[1] Krleža, *Eseji*, vol. 1, p. 8. Zagreb, 1932.
[2] *Savremenik*, 1923, p. 468, D. Bublić, « V. Nazor ».
[3] *Conversation avec Nazor*. L. Žimbrek. *Književnik horizonti*, 1936, n°s 10-12, p. 216.
[4] Cf. *Hrvatska Revija*, 1933-11 (Tragom Rute Moabke).

fumer et d'aller se coucher aux pieds de Booz qui dort aux champs. Booz s'éveille au milieu de la nuit et découvre Ruth à ses pieds. Il lui promet de l'épouser si celui qui, suivant la coutume, aurait le droit de le faire, ne veut pas d'elle. Dans le quatrième chapitre apparaît ce proche parent. Il veut bien acheter la terre d'Elimelec, mais il refuse d'épouser Ruth. Il accepte de la céder à Booz, qui l'épouse. Elle enfanta un fils, Obed, grand-père de David.

Qu'a fait Hugo de cette légende ? Dans son *Booz endormi* Ruth n'a qu'une place tout à fait secondaire. Ce qui l'a attiré et dont il a fait la figure principale, c'est Booz, ce vieillard vénérable, grand et noble, ce patriarche à la *barbe d'argent comme un ruisseau d'avril.* Il le décrit dans les six premières strophes et sa vision occupe les sept strophes suivantes. Cette figure de vieillard encore puissant et respectable a été particulièrement chère à Hugo — (cf. le marquis de Lantenac, Jean Valjean, Barberousse). Ruth n'apparaît que dans la dernière partie. Hugo y décrit l'atmosphère de la nuit où Ruth est venue se coucher auprès de Booz et les sentiments de Ruth.

Voyons maintenant la *Ruta Moabka.* Voici ce que Nazor nous a dit de son origine [1] : Arrivé en 1897, à vingt ans, à Graz, il trouve dans une librairie la traduction de la Bible par Karadžić-Daničić, qu'il souhaitait avoir depuis longtemps. Il l'ouvre au hasard et trouve l'histoire de Ruth. Les questions suivantes s'imposèrent à lui après sa lecture. Comment Booz a-t-il vécu chez lui avant l'arrivée de Ruth à Bethléem ? Ruth avait-elle été aimée de quelqu'un dans le pays de Moab ? A quoi songeait Booz sur son aire, le soir à minuit, tandis que Ruth était couchée à ses pieds ? Voyons maintenant ce qu'il en a fait. Avant tout chez Nazor Ruth a une place beaucoup plus importante que chez Hugo. Sa beauté et sa jeunesse et l'élément érotique sont particulièrement soulignés.

> Ruto, usne su tvoje ko pehar najsladjeg vina,
> Ko grozd jezerski, kao šipak elealskih polja.
> Saronska ružo, te negdje niknu kraj nemirnih voda,
> Vlasi su tvoje ko vuna jagnjeća, dojke ko mramor.

La poésie de Nazor est surchargée de noms pittoresques de personnes et de lieux, dont le caractère trop recherché et artificiel est visible.

> Ljubi je srčani Dizom, pupak iz Ogovog hreka.
> On je napustio polja Moapskog rodne pašnjake.
> Lov sred Hermonske šume i lake Arnonske ladje,
> Ponosan i lijep je Lizom, naličan Bazanskom hrastu.
> Vrati se k Luitskom brdu i bistroj Dibomskoj vodi.
> Čeka te majčica moja, izvore s Libanskog brda,
> Damaški Almaze sjajni !

[1] *Ibid.*

Le *Booz* de Hugo au contraire n'a rien d'artificiel. Le vers est chez lui beaucoup plus simple, calme, naturel et suggestif ou, en un mot, il a un lyrisme sincère et intérieur. Comme on voit, *Ruta Moabka* de Nazor, quoique traitant le même sujet que *Booz endormi* de Hugo, n'a de commun avec lui que ce que fournit leur source commune. Pourtant on pourrait trouver des réminiscences de Hugo comme dans l'exemple suivant :

> Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
> Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.
>
> Oko je Dizoma vatra, te širne poljane hara,
> Tvoje su oči ko žišci, što sam ih vidjela na dnu
> Jezera u Hezebonu.

Mais réminiscence ne signifie pas absolument *influence.* Ainsi pouvons-nous accepter l'idée que Nazor exprime ainsi :

> Les champs de Booz devant Bethléem sont si larges que chacun peut y labourer sans crainte de s'accrocher à quelque chose d'autrui, serait-ce l'énorme charrue d'or de Hugo [1].

Dans le cycle des légendes bibliques de Nazor on trouve encor une autre poésie dont le sujet, le crime de Caïn, est celui de « La Conscience » dans la *Légende des Siècles*, c'est la pièce intitulée *Prva žrtva.* Mais on n'y trouve rien de commun avec la poésie de Hugo, tout comme dans les autres poésies des légendes bibliques.

La seule chose que Hugo ait inspirée peut-être à Nazor, c'est l'idée de traiter des légendes bibliques. Les poésies elles-mêmes montrent d'autres dispositions poétiques et d'autres influences. Peut-être le souvenir de Hugo est-il plus sensible dans des recueils postérieurs de Nazor. Mais il serait faux d'attribuer à une influence le fait que Nazor a traité des problèmes universels. C'est une étape de son développement à laquelle il est arrivé par ses propres efforts poétiques, par ses propres luttes intérieures.

V

Eppur si muove — pourrait-on dire à la fin de ce dernier chapitre. En réalité il a fallu attendre bien longtemps de bonnes traductions de Hugo, de ses poésies comme des *Misérables* et des articles qui soient plus qu'une simple énumération de ses œuvres ou le récit d'épisodes de sa vie.

[1] *Ibid.*

Bien entendu, il y a encore beaucoup à faire. Le nombre de ses poésies bien traduites est trop petit pour pouvoir donner une idée de Hugo poète aux lecteurs qui ne lisent pas le français. A côté de cela un travail serait nécessaire qui embrasserait son œuvre littéraire, analyserait ses qualités littéraires et ferait voir la place qui lui appartient dans la littérature.

CONCLUSION

En finissant nous pouvons constater que l'étude de la fortune de Hugo en Croatie a apporté une série de documents utiles et intéressants. Cette fortune ne fut pas un jeu du hasard. Elle fut étroitement liée à l'évolution de la vie intellectuelle et politique croate de ces derniers cent ans.

Sa physionomie littéraire fut longtemps incomplète et déformée. Au début, on le connaissait à peine et surtout grâce aux traductions allemandes. Quand on a commencé à traduire ses poésies, le choix et les traductions étaient en général assez médiocres,. On cherchait des aubades, des sérénades, des chansons dans les premiers recueils de Hugo comme répondant le mieux au besoin du lyrisme croate dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il fallut attendre longtemps, pour que le romantisme croate donnât un poète véritable et capable de traduire les vers de Hugo.

Les amateurs illyriens se contentèrent de son théâtre, ils l'ont joué. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, il fut presque tout à fait oublié comme auteur dramatique. Au moment où l'on a formé le théâtre croate, en 1860, Hugo était déjà depuis longtemps un auteur dramatique dépassé. Si dans la littérature croate dominait encore un romantisme attardé et modifié, le répertoire du théâtre fut dirigé dans un sens plus moderne.

Comme romancier il n'eut pas plus de chance. On a traduit d'abord ses romans les moins significatifs. Les *Misérables* n'ont été traduits que très tard.

Les articles plus détaillés sur Hugo se faisaient attendre longtemps. Au début, ce n'étaient que de courtes nouvelles de journal, puis des articles biographiques. Point de travaux critiques. Mais la véritable fortune de Victor Hugo en Croatie n'est pas littéraire mais politique et sociale : il était l'idéal de tous les mouvements progressistes et combattifs. Cet élément politique explique pourquoi l'intérêt pour lui dura beaucoup plus longtemps que pour tous les autres écrivains romantiques français.

Vers 1850 déjà la bourgeoisie libérale — groupée autour du

Jugoslavenske Novine commença à faire connaître des extraits de ses discours. L'absolutisme de Bach interrompit cette action, et ce fut le parti populaire qui la reprit après 1860. Quand ce parti passa de l'opposition au camp gouvernemental, ce fut le tour du parti du Droit, alors le parti le plus « radical », de s'occuper de Hugo. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Quand ce radicalisme se fut bien atténué, quand commença la décomposition de ce parti, on y parla de moins en moins de Hugo. Puis un nouvel arrêt. Peu s'en fallut que Hugo ne passât au camp de la réaction. Après la première guerre mondiale, ce fut au tour du mouvement socialiste, d'exprimer ses sympathies pour Hugo, dont le courage et l'action pour la défense de tous les misérables et les humiliés ne tardèrent pas à être admirés.

Le défenseur du droit de l'individu, le défenseur du droit des peuples opprimés, le défenseur de ceux que la société a rejetés, ce sont trois faces du portrait de V. Hugo qui s'est formé en Croatie, et qui reflètent en même temps l'évolution intellectuelle et sociale pendant une centaine d'années dans ce pays.

BRANKO DŽAKULA.

MÉLANGES

Le projet de l'édition illyrienne du Télégraphe. — Nous donnerons ci-après les textes (prospectus et avis de l'éditeur ou du directeur), publiés par l'édition française du *Télégraphe Officiel des Provinces Illyriennes*, qui se rapportent à la publication de sa version en « illyrien » (croate ou serbe). Les citations seront de préférence *in extenso*, car c'est, en même temps, la meilleure méthode pour faire connaître les intentions dont était animée l'administration française dans sa décision de porter ses actes politiques et fiscaux à la connaissance de toutes les couches de la population, sans distinction de langue. Car, il n'y a point de doute, telle était bien leur intention, et c'est en obéissant à des mobiles purement pratiques que le projet, si non son application, prévoyait également une version illyrienne du journal officiel. Cette politique était, en somme, celle qui avait déjà fait ses preuves en Dalmatie où le journal officiel était également croate et italien, le *Regio Dalmata-Kraglski Dalmatin* (du 12 juillet 1806 au 1er avril 1810). La formule fut partiellement modifiée par l'introduction du français dont le rôle était plus considérable dans l'administration des Provinces Illyriennes, tenues directement en contact avec Paris, qu'en Dalmatie, rattachée au Royaume d'Italie, et d'autre part, par l'introduction de l'allemand, parlé par certaines parties de la population des provinces de Carinthie et de Carniole nouvellement acquises.

Le texte légal qui se trouve à la base du lancement de ce journal est l'arrêté signé par le gouverneur général maréchal Marmont, le 30 juin 1810, qui d'ailleurs ne fait qu'appliquer à l'Illyrie le décret impérial du 5 février 1810, sur l'établissement de la censure.

L'article 3 de cet arrêté prévoit la création du futur *Télégraphe* en quatre langues : « La Censure générale fera rédiger une feuille périodique, ou Gazette officielle quant aux actes du Gouvernement, avec les nouvelles politiques et autres. Cette feuille paraîtra deux

fois la semaine, en deux livraisons à la fois, l'une en français et allemand, l'autre en italien et illyrique [1]. »

D'autre part, dans les instructions sur l'application de cet arrêté, nous lisons, à l'article III, § 9 : « En conséquence de l'article III du Décret de création d'une Censure Générale, le Censeur général chargé de cette nouvelle Gazette rédigera son texte original en français, contenant les actes officiels du Gouvernement, et ensuite ce qu'il y aura de mieux à compiler d'après les gazettes du dehors et autres sources, ainsi que les nouvelles intéressantes des provinces d'Illyrie. — § 10. Il aura sous lui des traducteurs pour les trois langues, italienne, allemande et illyrique, dont chacun sera en même temps correcteur de son texte respectif imprimé. »

On voit que cette première formule envisageait deux « livraisons », une italo-illyrienne (qui ferait, en somme, suite au *Kraglski Dalmatin*), et une franco-allemande à l'usage du personnel français et des provinces septentrionales. Dans la suite, cette formule fut abandonnée en faveur de quatre livraisons séparées, projet qui ne fut jamais réalisé.

Le premier prospectus, publié le 28 juillet et daté du 25, annonce la publication du premier numéro du *Télégraphe* pour le mois d'août. En voici l'essentiel :

On prévient le Public que le *Foglio Periodico Triestino* qu'on publiait à Trieste à l'Imprimerie Impériale du Gouvernement, finit avec le nº 15, mais qu'il va reparoître sous une forme bien plus intéressante, le mois d'août prochain à Laybach, et portera le titre de *Télégraphe Officiel des Provinces Illyriennes*... Les nouvelles politiques étrangères auront le mérite extraordinaire de précéder de quatre jours au moins l'arrivée du Courrier ordinaire, par l'heureuse circonstance que cet Établissement nouveau, jouissant des auspices favorables de S. E. *Monseigneur le Maréchal Duc de Raguse*, Gouverneur général des Provinces Illyriennes, recevra directement de son illustre Mécène les nouvelles qui lui parviennent de France tous les jours par l'estafette : et c'est précisément cette rapidité qui autorise l'Éditeur à donner à cette feuille le titre de *Télégraphe*... Pour en faciliter également la lecture à tous les habitans d'un État où l'on parle quatre langues, on donnera quatre textes à la fois de la même Gazette en différentes livraisons séparées, savoir : en *français* qui est la langue du Gouvernement et de l'Armée, en *italien*, en *allemand* et *illyrien* ; chaque abonné choisira son texte... » Signé Joseph Sardi, Typographe du Gouvernement des Provinces illyriennes, Éditeur du Télégraphe annoncé.

Des difficultés techniques que l'on devine ayant empêché le journal de paraître à la date annoncée, un autre *Avis* fut publié le 1er septembre, en quatre langues simultanément. Nous en donnons *in*

[1] Le texte de cet Arrêté est publié par J. Tavzes, dans l'Introduction à la *Statistique Illyrienne*, recueil des articles de Ch. Nodier dans le *Télégraphe* (Ljubljana, 1933).

extenso le texte français, ainsi que la traduction illyrienne curieuse, autant par son style que par l'orthographe dans laquelle elle est rédigée.

Avis

On renouvelle l'annonce faite au Public, à Laybach le 28 juillet dernier du *Télégraphe Officiel des Provinces Illyriennes* en quatre feuilles séparées, chacune dans une des quatre langues, qu'on réunit ici. — On y trouvera les Actes publics de l'Empire Français, et ceux du Gouvernement illyrien, *textuellement* ou *traduits*, ainsi que les autres qui pourront influer sur l'esprit du lecteur et sur les intérêts du commerce. — On répète au Public que les nouvelles de France rapportées dans ce Télégraphe auront le mérite extraordinaire de précéder de plusieurs jours l'arrivée du courrier ordinaire, par l'heureuse circonstance, que cet Établissement nouveau, jouissant des auspices favorables de S. E. Monseigneur le Maréchal de l'Empire, Duc de Raguse, Gouverneur Général des Provinces Illyriennes, recevra directement de son illustre Mécène les nouvelles, qui lui parviennent de France tous les jours par une estafette, à huit jours de date de Paris : et c'est précisément cette rapidité qui autorise l'Éditeur à nommer cette feuille un *Télégraphe.* — On y joindra un Supplément qui contiendra exclusivement, les Actes civils ou Publications légales des Tribunaux judiciaires des Provinces, ainsi que les Annonces locales et particulières usitées, que l'on souhaitera y faire insérer. — Vu la quantité et la qualité des obstacles à surmonter pour assurer l'exécution complète de cette entreprise, on est forcé de différer la publication du premier numéro du Télégraphe à mercredi 3 octobre prochain, commencement du dernier trimestre de l'année. — Il paroîtra exactement ensuite dans cette ville les Mercredi et Samedi à midi. — Le prix d'abonnement est de 20 vingt francs par an, et proportionnellement pour les autres termes, dont le plus court sera celui du trimestre. — A celui qui s'abonnera pendant un trimestre, on le lui comptera comme trimestre entier, en lui fournissant tous les numéros de ce même trimestre. — Chaque abonné aura soin de marquer la langue qu'il choisit parmi les quatre dans lesquelles on offre le Télégraphe au Public. — On l'enverra franc de port dans toutes les Provinces Illyriennes jusqu'aux frontières. — On pourra s'abonner ou directement au Bureau de l'Éditeur, Typographe du Gouvernement, à Laybach, en envoyant le nom et l'argent d'avance, franc de port, à son adresse ; ou de même aux Bureaux de poste.

Laybach, ce 1er septembre 1810.
Joseph Sardi,
Typographe du Gouvernement
des Provinces Illyriennes,
Éditeur du Télégraphe annoncé.

Kraine Illiricke

Navjesctegne

ponavgliase navjesctegne rasglaseno is Gliubianne na 28 sarpgna najposledgnega od,

Telegrafa naredienoga.

Po krainam illrickiem

u cetiri lista rasdiegliena svaki jedan od cetiri jesika ovdi sadruscena.

On chie usdarsciat opichiena pismotvoria Cesarstva Franceskoga, i vladagna Ilirickoga zielovito po glavnomu pismu prikasana olli isgnega prinesena. Usdarsciachje takogdier ona pismotvorja, koja mogu pokriepit, i usmnoscit pamet Sctiozu, olli bit od koristi poslima targavackiem.

Prigliavgliase svakomu, da glasi is France u ovemu Telegrafu prikasani mochie bit isvan nacina proziegneni, erbochie dolasit gnekoliko dana prie negoli obiciajni Teklic alliti Curier, biuscibose dogagia po velikoi srechi da ovo sadascgne ustanovitienje uscivajuchi blago krilo Gospodina Marscialla od cessarstva, i herzoga od dubrovnika vlladaoza opichienoga krainaa illirickieh ; ovi listi primatchie ured od slavnoga gnihova pomochnika glase, koichiemu barsiem tarkom dolasiti is France ; a nechiese vechie iscekivat od osam do osam danaa is Parigia, i ovo pospiescegne dava nam oblast da presovemo ove liste Telegraf.

Priloscichiese listima jedan nadometak, koichie usdarsciat ne drugo nego pismotvarja dvorgna alliti proglasegna sakonita od pristogliaa sudgnich od Darsciavaa, i navjestegna ossobitaa od kakva miesta kojachie bit dobro uniet u ove kgnighe.

Zjech mnosctva i varste od prieprjekaa kojese imaju pridobiti sa biti pousdani od dovarscenoga isvarscegne ovega posla, tribaje odmadnuti proglasegne od parvoga broja ovega Telegrafa do sriede 3. listopada s'koga basc pocignu najposledgnaa tri mjeseza od godiscta.

Islasichie pomgnivo isa toga svake sriede, i subote u podne.

Plata sa pridruscenie bitchie dvadesti franaka nagodiscte, i koliko dopada po mieri sa svakoga diela od godista, koi nejma bit magni od trimieseza.

Kadgodse kogod pridrusci platitchie sa ziela tri mieseza, u vrieme od koieh budese pridruscio, a primitchie svekolike liste od ona tri mieseza.

Kogodse pridrusci imatchie pomgnu napomenut jesik koga odabire meghiu ona cetiri, u koiemse Telegraf pridava puku.

Listichiese slat ismiegneni of troscenja sa ponos to jes franchi di porto po sviem Illirickiem mjestijma do gnihovieh krajna.

Mochiese svak pridruscit olli ured prid Prtisctaozom od Vladagna u Gliubianni sciagliuchimu naprieda ime, i dinare bes upartitga u troscegne od ponosa to jes franchi di porto, olli na isti način prid gliudima od poste.

U Gliubianni parvi dan Sarpgna mjeseza 1810.

Isef Sardi
Pritisctaoz od Vladagna
Krainaa Ilirickieh
Isnositegl od naviesctena Telegrafa.

Cette fois-ci, la date fixée pour la publication fut tenue ; cependant la belle promesse des quatre « livraisons » ne fut réalisée qu'à moitié : le *Télégraphe* débuta par deux versions seulement, la française et l'italienne. Le programme du journal, dont la rédaction était tout d'abord confiée à l'ancien rédacteur du *Regio Dalmata-Kraglski Dalmatin* Benincasa [1], expose les buts de cette entreprise dans un langage qui a quelques prétentions au style soutenu, car il y est question, entre autres choses, des « intérêts mêmes de l'humanité ». D'autre part, il est plutôt réticent quant à la « multiplicité des éditions en plusieurs langues ». Voici son texte :

[1] V. Šime Urlić « Je li Télégraphe... izlazio na srpsko-hrvatskom » (*Prilozi*, I, 1921, Belgrade) ; Milko Kos, « Télégraphe Officiel in njegove izdaje (*Glasnik Muzejskega Društva za Slovenijo*), VII-VIII, 1-4, Ljubljana (1926-1927) ; Janko Tavzes : *Slovenski preporod pod Francozi* (thèse), Ljubljana, 1929, pp. 20-28.

Aux Abonnés (nº 1, Mercredi 3 octobre 1810).

Les deux Manifestes 28 juillet et 1er septembre qui ont annoncé au Public cette feuille, en ont indiqué le plan, et marqué le mérite de circonstance qui va la distinguer. — On déclare franchement d'avance, qu'on ne se propose pas d'y faire pompe de réflexions politiques ou philosophiques, encore moins d'y donner place à des discussions ou tracasseries littéraires. — Pour se conformer aux intentions et remplir les ordres de S. E. le Maréchal d'Empire, Duc de Raguse, Gouverneur Général des Provinces Illyriennes, notre premier objet et devoir est de communiquer officiellement aux habitans de ces Provinces les Décrets Souverains, et les Arrêtés du Gouvernement provincial, dont la prompte connoissance authentique doit surtout les intéresser. — On trouve ensuite rédigées avec toute la précision les nouvelles les plus importantes, tirées des correspondances, et des feuilles italiennes et allemandes, dont la position de cette ville nous met également à la portée. — Mais quant aux nouvelles de France en particulier, cet Article seul vaudra au Télégraphe la préférence sur toutes les autres feuilles des Provinces Illyriennes et des pais voisins, par la promptitude avec laquelle on y apprendra les nouvelles de Paris et de l'Empire Français, en devançant de quatre ou cinq, jusqu'à huit ou dix jours toute autre feuille et correspondance : en voici la source. Il arrive tous les jours à Mons. le Maréchal, Gouverneur Général, une estafette de Paris à huit jours de date, avec les feuilles et nouvelles qu'il a la bonté de nous communiquer. — Quant à l'esprit du Télégraphe illyrien, les bornes dans lesquelles il est forcé de se renfermer, par la multiplicité des éditions que l'on en fait en plusieurs langues (*sic*), ne lui permettent pas de se livrer entièrement à tout celui qui l'anime, et qu'il désireroit de propager avec énergie parmi les peuples nouvellement soumis au plus puissant des Souverains. — Mais les opérations d'un Gouvernement bienfaisant et paternel, dont on rendra compte, parleront d'elles-mêmes et les différens peuples, qui forment les Provinces Illyriennes, sentiront aisément combien les intérêts de leurs patries respectives sont liés à l'intérêt général du vaste Empire de l'Occident. — Des principes incontestables, qui tiennent également à la sagesse, au bon ordre, et à ces mêmes intérêts respectifs, doivent l'emporter sur cet esprit d'affection, qui ne seroit blâmable, qu'autant qu'il seroit exclusif ; car il est juste de convenir d'ailleurs, que la simple affection ne sauroit ne pas exister, étant l'effet nécessaire d'une habitude enracinée depuis plusieurs siècles. — Il est cependant bien sûr, que la génération qui croît et s'avance, trouvera aisément son compte dans les grands événements qui sont arrivés, et qu'il n'y aura plus pour elle d'obstacle qui l'empêche de reconnoître et de sentir combien les innovations étaient demandées et commandées par les intérêts mêmes de l'humanité. — Le grand œuvre n'étoit pas encore accompli, et ne le sera même qu'autant qu'on pourra le concilier avec les passions et les habitudes. On aura toujours infiniment gagné, si en réglant mieux les unes on aura changé et amélioré les autres, moyennant l'éducation, les connaissances, les établissemens, et les lois soutenues d'un grand pouvoir.

Nous avons vu qu'outre la version italienne le *Télégraphe* à ses débuts était encore loin de son programme « polyglotte ». Mais celui-ci ne fut pas encore abandonné au moment où, en décembre 1810, Beaumes succéda à Benincasa comme rédacteur en chef. Les versions allemande et illyrienne sont toujours à l'état de projet, tandis que l'expérience avec l'italienne ayant mal tourné, on est en train de la liquider à partir du nouvel an. Par ailleurs, les motifs que l'on

invoque pour cette suppression ne manquent pas d'intérêt : observateurs impartiaux, les Français, en effet, n'ont pas pu ne pas s'apercevoir que la langue italienne n'est connue que sur le littoral, alors que l' « illyrique » se parle « presque généralement sur toute l'étendue de la côte » et dans « l'intérieur des terres ». Telles sont les idées exposées dans l'Avis publié le 8 décembre 1810, au nº 20 du *Télégraphe*, dont voici le texte :

Avis.

On prévient Messieurs les Abonnés qu'au premier Janvier la Gazette de Laybach sera réunie au *Télégraphe* qui à la même époque sera imprimé en françois, en illyrique et en allemand. Le Télégraphe donnera les nouvelles de France d'après les journaux de Paris apportés à son Excellence le Gouverneur Général par l'estafette, ce qui lui fournira les moyens de devancer à cet égard les journaux de France apportés par le courrier ordinaire. Les nouvelles de l'Allemagne seront extraites des gazettes de Vienne, Ofen, Presbourg, Hambourg, Francfort, Augsbourg et Ulm. M. Peesenegger, rédacteur de la Gazette de Laybach et l'un des collaborateurs actuels du Télégraphe, est chargé dès ce moment-ci du dépouillement de ces gazettes et de la rédaction de tout ce qui a rapport à l'Allemagne présentant beaucoup d'intérêt aux habitants des Provinces Illyriennes, tant sous le rapport du commerce, que sous celui de leurs habitudes ; M. Peesenegger ne négligera rien pour les satisfaire sur ce point. Il s'attachera surtout à donner exactement tous les avis, tous les règlements et ordonnances émanés de la Cour de Vienne, qui pourront intéresser le commerce. Le dépouillement des gazettes d'Italie sera fait part M. Vitali collaborateur du Télégraphe et rédacteur actuel du texte italien de cette feuille.

Le prix du Télégraphe sera 20 francs comme par le passé. On s'abonnera à volonté, et au même prix, pour l'un ou l'autre des trois textes français, allemand et illyrique. Les lettres et le prix de l'abonnement devront être adressés franc de port à M. Baumes, Directeur du *Télégraphe*, Nº 8 à Laybach.

On s'est déterminé à la suppression du texte italien du *Télégraphe*, à partir du premier janvier, sur l'observation que la langue italienne ne se parle que sur le littoral, depuis Fiume jusques à Cattaro ; que l'Illyrique au contraire se parle presque généralement sur toute cette étendue de côtes, et qu'il se parle en outre dans l'intérieur des terres, en Croatie, en Dalmatie, dans les provinces de Raguse et de Cattaro, où il est la seule et unique langue de plusieurs des Curés ; enfin que les habitants des villes littorales où l'on est peu familiarisé avec l'illyrique lisent le français ou l'allemand.

Jusqu'au premier janvier à dater de ce jour, la feuille de Laybach, rédigée par les collaborateurs du *Télégraphe*, donnera l'extrait de cette feuille, attendu que la petitesse de son format ne permet pas d'y insérer la totalité des articles du Télégraphe. On répète que le Télégraphe, donnant exactement tous les arrêtés du Gouvernement et tous les avis et décisions d'un intérêt général qui en émanent, devient indispensable à tous les Agents ou employés du Gouvernement, à tous les Baillis ou autres Administrateurs de seigneuries, aux Bourguemetres chefs Bourgs ou Communautés et enfin à tous ceux qui ont quelque intérêt à être régulièrement instruits des opérations du Gouvernement.

Au nº 26 de 1810 la Rédaction avertit encore les abonnés des changements qui devaient marquer le début de la deuxième année du Télégraphe :

« Les abonnés ont déjà été prévenus, par la feuille du 8 décembre courant, de l'extension que le Télégraphe officiel doit recevoir au 1er janvier 1811. A partir de ce jour, la Gazette allemande de Laybach sera supprimée, et remplacée par le texte allemand du Télégraphe. Le texte italien sera également supprimé. Les personnes qui se trouveroient encore abonnées pour un ou deux trimestres à ce texte, pourront opter entre les trois textes conservés, le François, l'Allemand et l'Illyrique, et recevront le texte françois jusqu'à ce qu'elles aient fait connoître leur choix. A dater du même jour, 1er janvier, on joindra à l'édition de chacun de différens textes du Télégraphe une feuille de supplément, destinée à contenir les annonces et avis divers qu'on désirera faire insérer dans ce journal.

...Le prix de l'insertion dans trois feuilles successives, sera de trois francs pour une langue, de cinq francs pour deux, de six francs pour les trois langues. »

Ce supplément fut en effet publié en 1811, mais la promesse de la version « illyrique » dut encore rester lettre morte, alors que l'allemande fut introduite. Cependant, à ce moment-là, l'intention de publier aussi le *Télégraphe* en croate, n'était pas abandonnée, ainsi que le prouve un rapport de Marmont, daté du 9 février 1811 [1]. L'italien, supprimé dans le texte rédactionnel, continuait d'être admis pour les annonces. Une note de la Direction du *Télégraphe* répète, dans le nº 38 de 1811, les conditions d'insertion d'annonces en trois langues. Cette même année, au nº 61 (31 juillet) le *Télégraphe* publie la poésie bien connue de Valentin Vodnik, *Iliria Oshivlena* (« L'Illyrie ressuscitée »), texte slovène en regard d'une traduction latine.

Cependant le projet de publier une édition illyrienne est désormais abandonné. Le secrétaire général de l'Intendance de la Carniole Paris qui, en juillet 1811, succéda à Beaumes dans la Direction du journal, publie le 2 octobre 1811 (nº 79) l'appel suivant aux abonnés :

« Un plus grand nombre d'abonnés permettra de l'amélioration dans la partie typographique, et des moyens plus prompts et plus faciles pour la remise du journal au domicile de MM. les abonnés... Le Télégraphe continuera de paraître les mercredi et samedi de chaque semaine dans les deux textes, français et allemand. MM. les abonnés voudront bien désigner exactement dans quelle langue ils désirent de le recevoir... »

En décembre (aux nos 98, 99 et 100) paraît un Avis annonçant la reprise de la version italienne :

« Les personnes qui désireroient avoir le Télégraphe officiel au texte italien sont invitées à faire connoître de suite leur intention au directeur qui d'après les demandes qui lui seront adressées, pourra se convaincre si les nouveaux frais qui seront le résultat de ce surcroît de dépense seront couverts. »

Les résultats de cet appel ne furent cependant pas suffisants, ainsi qu'on le voit d'après une nouvelle note à ce sujet, publiée au

[1] Kos, *op. cit.*, p. 10.

nº 27 (1er avril 1812) : « Le Directeur du *Télégraphe Officiel* avait engagé par un avis inséré aux numéros deux et suivants, les personnes qui désireroient d'avoir le journal au texte italien de vouloir bien lui faire connoître leur intention. MM. les Intendants et subdélégués, fonctionnaires, chefs et employés des administrations, propriétaires et négocians, lui ayant manifesté un vœu unanime, le Directeur s'est empressé de l'exprimer à S. E. le Gouverneur Général des Provinces Illyriennes, qui a daigné décider que le *Télégraphe Officiel* paraîtroit en langue italienne, en outre des deux textes françois et allemand. » En conséquence, les souscripteurs furent invités à verser le prix de l'abonnement, invitation dont le succès sans doute ne fut pas foudroyant, puisque, le 22 avril (nº 33) on trouve l'avis suivant :

« Le nombre des abonnés n'étant pas assez considérable dans ce moment pour couvrir les frais nécessaires, le *Télégraphe* ne pourra paroître au texte italien que le premier juin, à moins que les abonnements parvenus au directeur ne lui permettent de devancer ce terme. »

Cet Avis fut répété au nº 34.

Néanmoins, la date du 1er juin ne fut non plus tenue. L'Avis publié au nº 58, la remet au 1er juillet. Et en effet, ce jour-là la version italienne paraît, mais pour peu de temps, puisqu'au nº 80 (4 octobre 1812) :

« Le Directeur du *Télégraphe Officiel* annonce qu'il a fait paroître le journal en texte italien pendant ce trimestre dans l'espoir que les abonnements nouveaux en couvriront les frais. Mais peu d'abonnés s'étant fait inscrire, la direction a été obligée de suspendre l'impression, mais au 1er janvier 1813 elle le reprendra s'il se présente assez de souscripteurs. »

Cette condition n'étant pas réalisée, le Directeur avertit le public par l'Avis inséré au nº 98, 1812, que « le *Télégraphe* paraîtra exactement le dimanche et jeudi chaque semaine dans les deux langues française et allemande. »

En 1813, sous la direction de Charles Nodier, qui fut sous tous les rapports heureuse pour ce journal [1], nous trouvons un seul Avis nº 47, du 13 juin. Et s'il ne leur promet plus des livraisons en italien et en illyrien, son intérêt n'en est pas moins important, ne fût-ce

[1] A. Dimitz, *Geschichte Krains*, III, Ljubljana 1875, p. 314, v. P. Pisani « Les journaux français dans les provinces Illyriennes pendant la période impériale », *Bulletin critique*, 1887, et du même auteur, *la Dalmatie de* 1797 *à* 1815, Paris, 1893, p. 344-45 ; R. Maixner « Ch. Nodier i Ilirija (*Rad* 229) et « Ch. Nodier en Illyrie » (*Rev. des Études Slaves*, 1924, 252-263) ; Tavzes, *op. cit.*, ainsi que l'annotation de F. Dobrovoljc à la *Statistique Illyrienne*.

que parce qu'il est signé Charles Nodier. Nous publions donc son texte en entier, d'autant plus qu'il ne figure pas dans le recueil *Statistique Illyrienne*, rédigé par France Dobrovoljc [1].

« Avis important. Les soins que l'administration du Télégraphe Officiel s'est donné pour qu'il présentât les nouvelles politiques dans le plus court espace possible et pour en rendre la distribution exacte et prompte, en ont augmenté les frais sans préjudice pour les souscripteurs, les conditions de l'abonnement restant les mêmes que par le passé. Elle espère du moins que les foibles droits que ses efforts ont pu acquérir à leur bienveillance, ne seront pas allégués inutilement à l'époque du renouvellement des souscriptions dont les besoins de l'entreprise rendent l'encaissement très urgent.

« Je prie donc MM. les Abonnés qui n'ont point encore satisfait au payement du 1er semestre de vouloir bien m'en faire tenir le montant à la réception du présent avis, et ceux qui sont dans l'intention de continuer leur abonnement pendant le cours du semestre prochain de m'en adresser le prix avec leur adresse et leur demande.

« Les intérêts du journal exigeant que l'envoi en soit discontinué à toutes les personnes qui n'auront pas soldé leur abonnement d'ici au 15 juillet prochain, j'ai l'honneur de prévenir MM. les Souscripteurs actuels du *Télégraphe* qu'il ne sera adressé à compter de ce terme qu'à ceux qui auront fait donner avis par le Directeur des postes de leur arrondissement de l'encaissement de leur souscription de semestre.

« Les sommes rendues sur l'exercice de 1812 doivent être adressées à M. Paris, chargé de la comptabilité arriérée du Télégraphe à Trieste. Le Directeur du Télégraphe Officiel, Charles Nodier [2]. »

Bien que cet Avis fût répété jusqu'au numéro 54 du *Télégraphe*, le prestige, même renforcé de la signature de Nodier, qu'il pouvait désormais exercer sur les souscripteurs illyriens ne pouvait plus que diminuer : l'évacuation des Provinces Illyriennes par l'armée et les autorités françaises obligea le journal à partir du nº 69, de passer (26 août 1813) à Trieste où il cessa de paraître, avec le nº 76 (26 septembre).

*
* *

Nous avons donc vu, à la lumière des textes mêmes du *Télégraphe*, quelles étaient les transformations successives de ce journal et notamment, quelles difficultés devait rencontrer l'intention d'en publier une version croate, suite de la tradition du *Kraglski Dalmatin.* Ces difficultés sont encore plus manifestes si nous les examinons dans la correspondance du censeur général Benincasa, premier Directeur du *Télégraphe*, lequel avait engagé un traducteur pour la

[1] La version italienne sera cependant encore reprise aux nos 69-76, avant la fin du *Télégraphe*, en 1813.

[2] Ch. Nodier, *Statistique Illyrienne*, Ljubljana, 1933.

langue « illyrienne », dans la personne du Ragusain Anton Bertolini. Cependant, cette question ayant été élucidée par Š. Urlić et J. Tavzes, nous ne nous y attarderons pas.

Nous en retiendrons toutefois l'indication que la tâche de Bertolini ne devait pas se borner à la traduction du journal, mais qu'il devait traduire aussi, outre les livres de classe, d'autres textes officiels. Cela nous semble important pour pouvoir juger quel était le rôle attribué par l'administration française à l'illyrien dans la vie publique, — question qui dépasse celle de savoir si une version croate du *Télégraphe* a jamais existé. Et si la réponse à cette dernière question doit être négative, il n'en reste pas moins que l' « illyrien » était une des langues employées par l'administration française au moins dans certains secteurs de la vie publique, par exemple dans les écoles primaires et, partiellement, dans les secondaires [1]. Par ailleurs, des circonstances déterminées ont bien pu nécessiter l'emploi du croate pour porter à la connaissance des habitants certains textes officiels, avertissements, etc. L'existence de cette pratique nous est confirmée par un rapport de l'adjudant-commandant baron de Mériage au ministre des Affaires étrangères à Paris, le 1er janvier 1811 [2]. Divers textes de décrets ou arrêtés publiés par le *Télégraphe* prévoient également un tel usage pratique de l'« illyrien ». Ainsi, au n° 12 de 1810 nous lisons, dans l'Arrêté du Gouverneur général Marmont sur le retrait de pièces de monnaie autrichienne, à l'article 5 : « L'Intendant général des Finances est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera publié, imprimé et affiché dans les quatre langues, française, allemande, italienne et illyrique. » Au n° 16 nous trouvons un arrêté de Marmont interdisant l'introduction des Bancozettels autrichiens, dont l'article 13 stipule : « Le présent arrêté sera imprimé dans les quatre langues, française, allemande, italienne et illyrique, publié et affiché partout où besoin sera, et en cas de doute sur le sens de quelque article de la traduction, le texte français sera reconnu comme texte original. »

Dans une autre occasion, où la vulgarisation fut reconnue d'intérêt politique, l'administration française s'est servie aussi du slovène : la condamnation à mort prononcée le 30 janvier 1811 contre cinq paysans convaincus du meurtre du capitaine Boissac et du secré-

[1] L'arrêté relatif à l'Organisation de l'Instruction publique, du 4 juillet 1810, signé par Marmont, stipule à l'article 23 : « Dans les Écoles primaires on enseignera à lire et à écrire dans la langue du pays... » ; et à l'article 24 : « On enseignera dans les gymnases en langue du pays les éléments des langues française, italienne et latine, l'arithmétique et le système des poids et mesures, ainsi que le catéchisme. » (*Tél. Off.*, n° 3, 1810).

[2] Gavrilović, *Op. cit.*

taire et interprète de Marmont Vernazza[1] fut publiée en 600 exemplaires, en français, allemand et slovène [2].

Toutefois, plus tard, à une époque qui coïncide avec le départ de Marmont, l'usage de l' « illyrique » pour les textes officiels se relâche. Ainsi l'important Décret impérial sur l'organisation de l'Illyrie, publié dans les Nos 42 et 43 de l'année 1811 (25 et 29 mai), et aussi, sur l'ordre du gouverneur général Bertrand, comme tirage à part à 1.000 exemplaires, ne fut traduit qu'en italien et allemand. En 1812, l'*Avis au public*, sur le système et les règles des jeux de la *Loterie impériale d'Illyrie*, publié en supplément au *Télégraphe* (no 10 du 1er février) ne fut vulgarisé qu'en allemand, sous le titre « Nachricht an das Publikum über den Plan und die Vorschriften der Spiele bey der Kaiserlichen Illyrischen Loterie ». Les Bulletins de la Grande Armée en 1812 auxquels, naturellement, le *Télégraphe* donnait une large publicité, ne furent pas non plus portés à la connaissance du public en traduction « illyrique » — constatation qui très probablement ne se rapporte qu'au *Télégraphe* même et non à l'affichage ordinaire des « bonnes nouvelles » par lesquelles le Quartier général de l'Empereur essayait de masquer aux yeux de ses sujets, anciens et nouveaux, la catastrophique campagne de Russie.

R. MAIXNER.

Le répertoire français du théâtre de Zagreb. — L'inventaire du répertoire français du théâtre de Zagreb, classé d'après l'ordre alphabétique par M. Batušić fait bien ressortir le succès que certains auteurs français ont obtenu à la scène croate. Le même inventaire classé chronologiquement a pour but de montrer quel fut le succès des pièces françaises à diverses époques ou, d'une manière générale, quelle fut l'évolution de la connaissance du théâtre français et du goût du public.

C'est de l'époque illyrienne [3] que datent les premières représentations de pièces françaises. Les traducteurs croates étaient obligés de prendre ce qui était à leur portée : les traductions allemandes des pièces françaises jouées sur le théâtre allemand de Zagreb [4]. Aussi serait-il exagéré de chercher dans le choix de ces pièces un goût ou une orientation littéraires. Parmi les sept pièces françaises représentées de 1841 à 1850, nous voyons à côté d'Hugo [5] et de Scribe,

[1] Sur ce dernier, v. *A. I. F. Z.*, 1941, p. 174-75, note 3.
[2] Dimitz, *op. cit.*, p. 316.
[3] Dès avant cette époque les théâtres allemands ont joué des pièces françaises à Zagreb.
[4] Par exemple « 777 » de Lebrun ; *Angelo* de V. Hugo ; *Yelva* de Scribe.
[5] *Angelo*, en 1841, par des acteurs professionnels ; *Hernani* a été joué en 1849

Lebrun, Désaugiers et Arago. Faut-il dire que ces derniers avaient plus de succès que les premiers ? Le public était composé d'une bourgeoisie peu nombreuse et encore très jeune. La noblesse, plus cultivée, regarde avec indifférence ces essais où le patriotisme a apporté beaucoup d'indulgence au point de vue critique : les acteurs étaient soit des professionnels peu expérimentés soit des amateurs.

Or, à cette première période d'enthousiasme succède une période d'abattement : le régime absolu de Bach, époque de germanisation cynique, de réaction politique. Le théâtre allemand reprend sa position dominante. Les anciens groupes d'amateurs se dispersent car chaque réunion est considérée par la police comme dangereuse. Quoique ce soit une époque de grande stagnation de toutes les activités, parmi les quelques pièces qu'on a jouées en croate on en trouve quatre de Scribe, une de Dumas père et une d'auteur inconnu. En 1860 c'est le retour du régime constitutionnel, la fondation du théâtre croate, comme institution d'État. Et encore une date à noter : le 24 novembre 1860 les acteurs allemands furent sifflés et chassés de la scène croate, et cette fois très radicalement [1]. Demeter, dont les mérites sont grands pour les débuts du théâtre croate et qui l'a dirigé après 1860, a gardé son ancienne sympathie pour le répertoire allemand et surtout pour des comédies d'auteurs viennois, d'une qualité assez basse. Il semble qu'en cela il était d'accord avec le public. Mais pendant le régime absolu une nouvelle génération s'est formée, hostile à tout ce qui est allemand, dont le porte-parole fut A. Šenoa, qui a exigé dans la vie intellectuelle croate une orientation française. Šenoa a rendu service au théâtre croate en faisant la guerre à Nestroy, Raupach, Schikaneder. Mais dans sa violence juvénile n'était-il pas injuste envers Demeter ? Malgré son penchant pour le répertoire allemand, Demeter a fait jouer de 1861 à 1868 cinquante-sept pièces françaises ! Ce qu'on peut lui reprocher c'est le goût médiocre dont témoignent ses choix. A côté de Scribe qui est le maître du répertoire français à Zagreb à ce moment [2], ce sont Mélesville, Bayard et Dennery qui dominent. Il faut noter aussi une première d'une traduction de Molière : *Le Malade imaginaire* en 1861. Bien loin derrière Scribe et Bayard, par le nombre des représentations, viennent Sardou et Feuillet que Šenoa a réclamés.

L'objet des critiques de Šenoa n'était pas le seul Demeter, mais aussi Špiro Dimitrović, officier en retraite et traducteur officiel du théâtre. De 1861 à 1868 une trentaine de ses traductions du français

par un groupe d'amateurs avec Janko Car, auteur du livret du premier opéra croate, à leur tête.

[1] Jusqu'en 1928 !

[2] De 1845 à 1868 on a joué treize pièces de Scribe.

ont été représentées. Il traduit tout : Sardou et Siraudin, Molière et Hugo (mais d'après l'adaptation de M[me] Birch-Pfeifer). C'était un traducteur bien médiocre et qui, il traduisait de l'allemand.

Malgré les critiques de Šenoa contre la direction du théâtre, on fait jouer quelques traductions de lui, et surtout Bayard-Dumanoir, Labiche, Scribe, G. Sand, et M[me] de Girardin. Devenu directeur du théâtre en 1868, Šenoa y met ses idées en application et son influence se prolonge même après son départ en 1873, jusqu'à sa mort prématurée. Scribe a cédé sa place à Sardou. Le répertoire tel que Šenoa le proposait autrefois est réalisé en partie : de 1868 à 1883 [1] on a joué au total 137 nouvelles pièces françaises, dont 13 appartiennent à Sardou, 8 à Scribe, 7 à Dumas fils, 4 à Augier et Feuillet ; mais aussi Anicet-Bourgeois, Dumanoir et Hennequin y sont en bonne place. Il faut aussi remercier Šenoa pour quelques pièces classiques (l'*Avare* en 1869 ; le *Médecin malgré lui* en 1870 et *Tartufe* en 1878). Racine n'a eu la chance d'être joué qu'une seule fois (*Phèdre*, en 1871, dans une traduction bien médiocre de Šenoa) et enfin Voltaire dont *Tancrède* est donné en 1879. Mais bien entendu ce n'est pas parmi les classiques qu'il faut chercher les plus grands succès : Jules Verne l'emporte, avec son *Tour du monde*, joué cent sept fois de 1878 à 1913, de toutes les pièces françaises celle qui a eu le plus grand nombre de représentations au théâtre de Zagreb.

Pour l'abondance des traductions Dimitrović est remplacé par Tomić, qui tout en étant un traducteur fécond n'a pas su dépasser Dimitrović. Tomić, successeur de Šenoa à la direction du théâtre, avait aussi l'habitude de se servir des traductions allemandes [2]. A côté de lui il y a une foule de traducteurs dont l'activité servit utilement la littérature ou lu théâtre croate, comme par exemple Maretić, Ciraki, Švrljuga, Galac, Ro rauer, Ibler, Jurković, Vojnović, les acteurs Mandrović et Brani, sans parler de Demeter et de Šenoa. A Šenoa et à Tomić succède à la direction du drame un acteur, Adam Mandrović, lui aussi traducteur abondant des pièces françaises [3]. Le répertoire français devait toujours lutter contre des farces viennoises. Nestroy, Blumenthal, Benedix et même Kotzebue attiraient toujours le public. D'ailleurs il faut bien songer au succès matériel, les bureaucrates, dont dépend le budget du théâtre, coupant et diminuant sans cesse des subventions. C'est le répertoire classique qui est en recul : de 1883 à 1894 une seule nouvelle comédie de Molière, *Les Fourberies de Scapin*,

[1] En 1883 on a joué pour la première fois à Zagreb une pièce de Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*. Daudet marque l'entrée du réalisme français dans la littérature croate.

[2] V. sa traduction *Gringoire* de T. Banville.

[3] Il en a traduit une vingtaine.

en 1888, et c'est tout pour les classiques français. C'est Dumas fils qui prend la place de Sardou, suivi par Pailleron, Ohnet, Feuillet, Augier, Meilhac. Le plus grand succès est pour Ohnet avec son *Maître de forges* qui en une seule saison (1885) fut joué six fois, et de 1885 à 1907 quarante-sept fois, succès énorme à cette époque. Ohnet est proclamé le maître du répertoire mondial[1] ! La même année paraissent deux traductions du roman le *Maître de forges*, une croate[2] et une serbe[3]. Zola est connu grâce à la polémique sur le naturalisme qui se déroulait à ce moment en Croatie. Mais son *Assommoir* n'avait qu'un succès médiocre : de 1886 à 1905 dix représentations. Maupassant avec *Mussotte* et Musset avec *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* n'ont pas été plus heureux. L'intérêt pour Sardou semble diminuer : de 1883 à 1894 on ne joue que deux nouvelles pièces de lui, et le critique de *Vienac* conseille à la direction de jouer Augier et Ibsen car « leurs drames sont d'une qualité bien supérieure à celle de Sardou ; Augier et Ibsen sont certainement les meilleurs auteurs dramatiques dans les littératures occidentales de notre temps[4] ». I. K. Švrljuga, qui est devenu en 1883 lecteur de français à l'Université de Zagreb, est le traducteur le plus abondant de cette époque[5]. Parmi les autres il faut citer le défenseur du naturalisme français, critique et journaliste, Janko Ibler, qui traduit Zola, Augier, Pailleron et Meilhac. Andrić, alors jeune étudiant, traduit les *Fourberies de Scapin.*

En 1894, Miletić prend la direction du théâtre. Jeune et cultivé, cet amateur passionné du théâtre était avant tout un bon organisateur. Personne avant lui n'a apporté à sa tâche autant d'énergie, personne n'a pu le faire n'en ayant pas les moyens matériels. Miletić, riche, n'a pas reculé devant la dépense pour acheter les décors, les costumes, pour trouver des acteurs. Dans le choix des pièces françaises il n'est pas très original : ce qu'il nous apporte de Paris ce sont des comédies de Molière avec des notes de mise en scène qu'on lui a données à la Comédie Française. Il semble presque ignorer les efforts considérables qu'on a fait à ce moment à Paris pour réformer le théâtre français. C'est à peine s'il fait jouer trois comédies de Molière[6] et

[1] « Ohnet a toutes les qualités grâce auxquelles il règnera pendant plusieurs dizaines d'années sur le répertoire du monde entier. » (*Hrvatska Vila*, N° 10, 1885).

[2] G. Ohnet ; *Vlasnik ljevaonica* (changé ensuite en *Vlasnik talionica*). Traduit par I. K. Švrljuga, *Hrvatska Vila*, N[os] 10 à 26, 1885.

[3] G. Ohnet, *Jogunica* (Maître de forges). Traduit par Branko Mušicki, Novi Sad 1885. Ed. de l'imprimerie A. Pajević.

[4] *Vienac*, N° 42, 1886.

[5] De 1883 à 1894 il a donné seize traductions.

[6] *Les Précieuses ridicules* en 1894 ; *Les Femmes savantes* en 1896 ; *Le Dépit amoureux* en 1897.

une tragédie de Corneille [1], qui n'eut que deux représentations en 1898. C'est Sardou qui reste l'auteur français le plus goûté pendant la direction de Miletić ; *Mme Sans-Gêne* a obtenu un grand succès. Mais c'est surtout *M. le Directeur* de Bisson et Carré qui était comme la pièce de résistance [2]. Rostand et Hervieux parviennent à être joués deux fois, ce qui est très peu même à Zagreb [3]. Donnay et Curel [4] ont le même sort que Corneille : une seule représentation. Dans ses efforts réformateurs Miletić était secondé par N. Andrić qui lui aussi avait passé quelque temps à Paris et qui sera pendant une vingtaine d'années le traducteur le plus assidu des pièces françaises. C'est également Andrić qui dirigera le choix du répertoire dramatique après le départ de Miletić, dont la direction représente une des plus significatives époques dans le développement du théâtre croate.

Un ancien chanteur d'Opéra, puis deux acteurs succédèrent à Miletić. C'est probablement grâce à Andrić que le niveau du répertoire dramatique n'a pas sensiblement baissé. Molière, il est vrai, n'a la chance que d'une seule représentation nouvelle, en 1903 ; mais Rostand, Maeterlinck, Daudet, France, Bourget et Henri Becque apparaissent sur la scène croate. De tous ces auteurs seuls Maeterlinck (*Monna Vanna*) et Rostand (*Cyrano*) ont obtenu un certain succès. Les autres pièces des auteurs que nous venons de citer n'ont pu dépasser deux ou trois représentations. Andrić a favorisé surtout Courteline ; de 1904 à 1907 il a traduit quatre de ses pièces, mais elles n'ont pas eu de succès, tout comme deux pièces de Donnay qu'il a traduites aussi. L'activité d'Andrić dépasse à cette époque largement celle de tous les autres traducteurs : de 1894 à 1898 il a traduit du français neuf pièces, et vingt-six de 1898 à 1914 ! Parmi les autres traducteurs notons deux écrivains de renom : I. Vojnović et Srgjan Tucić.

Le triomphateur de l'époque c'est Bisson avec *Le Contrôleur des wagons-lits* [5] et *Les Surprises du divorce* [6]. Il reste un des auteurs les plus joués entre 1899 et 1908. De Bisson approchent Gavault et Charvay avec *Mademoiselle Josette, ma femme* [7] et Stern avec *Les noces d'un réserviste* [8] qui cependant étaient tous dépassés par l'An-

[1] *Le Cid.* C'est la seule pièce de Corneille qui ait jusqu'aujourd'hui paru sur la scène croate.

[2] V. Miletić, *Hrvatsko Glumište*, t. II, p. 123.

[3] *Les Romanesques, La Loi de l'Homme* en 1897.

[4] La pièce de Curel *La Figurante* est considérée par Miletić comme « *moral insanity* » (*Hrvatsko Glumište*, t. II, p. 126).

[5] 1899-1909, 14 représentations.

[6] 1890-1928, 26 représentations.

[7] 1907-1911, 11 représentations.

[8] Comédie avec le chant, 1903-1904, 9 représentations.

glais Conan Doyle dont le *Sherlock Holmes* eut dix-sept représentations en 1907.

Vladimir Treščec, ami de Miletić qui l'estimait beaucoup, devenu directeur en 1909, a tâché de continuer sa tradition mais sans grande originalité. Molière reprend sa place avec 4 pièces entre 1910 et 1912. Marivaux [1] en 1913 et Musset [2] n'ont pas de succès. *L'Oiseau Bleu* de Maeterlinck au contraire atteint huit représentations en 1913. Treščec comme Miletić avait eu l'occasion de passer quelque temps à Paris et dans son œuvre littéraire l'influence française n'est que trop visible.

Pendant la guerre mondiale le nombre des pièces françaises au répertoire du théâtre de Zagreb a sensiblement diminué. En 1914 3 pièces nouvelles et en 1915 aucune. Après la guerre toutes les conditions sont réunies pour des relations directes avec les théâtres français. Les gens qui étudient en France ne sont plus rares. On ne peut dire qu'on a profité pleinement d'une telle situation. C'est plutôt la *Petite Illustration* qui devient un médiateur important. Nous n'étudierons pas ici les causes de cet état de choses. Mais notons qu'une époque peu stable au point de vue économique et politique a eu ses reflets au théâtre : difficultés budgétaires, changements constants dans la direction. La « crise » générale du théâtre, où la production dramatique a sensiblement baissé en qualité, n'y était pour rien. De 1918 à 1924 le nombre des premières françaises s'élève : 14 en 1924. Mais si la montée était grande, la descente n'est que plus visible. En 1928 il y a encore dix premières, en 1935, cinq, en 1936 et 1937 une seule, et en 1939 pas une. Mais le plus triste, c'est que des pièces d'une médiocrité frappante sont encore celles qui atteignent un grand succès. Verneuil est l'auteur le plus joué et une pièce de Vautel, *Notre Curé chez les pauvres* a une réussite incroyable : de 1930 à 1932 cinquante-six représentations ! Ajoutons à cela encore *Mayerling*, une pièce bien médiocre de Claude Anet qui a eu de 1931 à 1932 trente représentations, et *La Petite Catherine* de Savoir a été jouée dix-neuf fois en 1933. Ce n'est pas évidemment la direction du théâtre qui est responsable de cette situation. Si elle n'a fait jouer que deux nouvelles pièces classiques [3], elle a tâché au moins de faire connaître les œuvres qui étaient en vogue à Paris. Lenormand, Jules Romains, Raynal, Bernstein sont joués et même plus d'une fois, mais avec un succès plutôt médiocre.

C'est depuis la fondation du théâtre croate en 1860 qu'on y joue avec un succès inégal des pièces françaises. Mais si les directeurs de

[1] *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* n'a eu que trois représentations.

[2] *Il ne faut jurer de rien* n'a été joué qu'une seule fois en 1910.

[3] *Amphytrion*, en 1924 ; *Britannicus*, en 1940.

notre théâtre, souvent admirateurs du théâtre français, s'efforçaient de donner au répertoire français une place importante, le public a toujours montré sa préférence pour des pièces médiocres. Andrić l'a exprimé en d'autres termes : «... les idées littéraires de l'écrivain et le goût du public, qui doit fournir les moyens matériels pour l'entretien du théâtre, n'ont jamais été d'accord malheureusement à Zagreb [1]. » Quelles sont les raisons d'une pareille situation ? La réponse sera plus facile si nous jetons un coup d'œil sur les éléments sociaux qui composaient ce public. La Croatie est au XIXe siècle un pays semi-féodal, arriéré, sans grandes villes, et elle n'a pu fournir un public cultivé assez nombreux pour suivre des pièces étrangères créées dans des conditions d'une vie matérielle et culturelle bien supérieures. La noblesse qui, possédant des grands moyens matériels, est à cette époque une classe cultivée, ne montre que très peu d'intérêt pour le théâtre croate, issu non d'une longue tradition, mais des essais amateurs de la bourgeoisie zagrébienne au milieu du XIXe siècle. Il va sans dire que ce théâtre a dû être bien inférieur à celui de Vienne. La bourgeoisie qui ne devient plus forte que vers la fin du siècle, était encore à ce moment peu nombreuse et surtout peu homogène.

Au moment où on avait à peine réussi à remplacer au théâtre la langue allemande par la croate, où notre production dramatique n'existait presque pas encore, Šenoa a introduit des auteurs dramatiques français qui reflétaient un état de choses beaucoup plus avancé : la domination de la bourgeoisie dans la vie sociale française. Mais donnons la parole aux contemporains. Avec quelle sincérité et quelle clarté un professeur, Pavić, a exprimé tout cela, dans un article sur *Notre théâtre* [2]... « Cette intrigue et cette nouvelle comédie françaises ont pour sujet des caractères et des situations qui ne se présentent que dans des grandes villes et surtout à Paris ; aussi cela ne servira-t-il point au développement de la comédie croate ; nous ne pourrons pas tous comprendre et rire de ces situations. » Puis pour montrer que lui n'appartient pas au groupe « de ceux qui ne comprennent pas » il ajoute : « Il est vrai que dans l'état présent des communications, chacun de nous qui avons des places au parterre et dans les loges, a pu jeter un coup d'œil dans une grande ville et même y a vécu quelque temps ; si nous n'étions pas à Paris chacun de nous avait au moins lu (de Paris) ; la vie qu'on nous montre dans ces comédies et surtout dans des comédies nouvelles, est si particulière que nous la comprenons peut-être du dehors ; mais pour la comprendre dans toute sa totalité et dans sa substance il faut avoir plus qu'une

[1] V. *Spomen-knjiga*, p. 49.
[2] *Vienac*, 1869, N° 6.

connaissance superficielle de cette vie : telle comédie n'aura pour nous de l'effet qu'à moitié. » Il est clair que ni Miletić ni Treščec, comme chacun de ceux qui ont dirigé le théâtre après la guerre, n'ont pu changer cette situation.

Il est clair donc, que les raisons de ce « désaccord » comme l'a dit Andrić,ne se trouvent pas dans l'incapacité des directeurs ou des acteurs. Il est le résultat du triste état économique et culturel où se trouvait la Croatie, état qui n'a permis la formation d'un public et le développement de la littérature dramatique croate qu'avec un très grand retard, au moment où la production dramatique à l'Occident était déjà en décadence.

Miletić nous a dit tout cela d'une manière très nette : « Soyons donc sincères et avouons qu'enfin c'est notre *pauvreté* (souligné par Miletić) débordant de tous côtés, qui est la raison principale de notre misérable situation artistique [1]. » Même si les œuvres françaises n'étaient souvent comprises « qu'à moitié » comme dirait A. Pavić, le nombre de pièces françaises est une preuve suffisante de l'estime qu'ont porté vers la littérature française non pas seulement des lettrés qui dirigeaient le théâtre, mais aussi le public. De plus, l'importance du répertoire français est augmentée par le rôle qu'il a joué dans la résistance des écrivains croates, comme par exemple Šenoa, contre la germanisation et l'influence allemande. Ainsi le répertoire français du théâtre de Zagreb représente une de ses traditions qui ne s'est interrompue que pendant des jours sinistres dans l'histoire du peuple croate où la domination allemande s'est imposée avec toute sa brutalité, comme entre 1850 et 1860 ou pendant le régime fasciste de 1941 à 1945.

BRANKO DŽAKULA.

I [2]

1841

3-II. LEBRUN (Jean-Antoine). 777 (nº 777). Dragutin Rakovac (307).
29-III. HUGO (Victor). *Angelo okrutnik Padovanski* (Angelo tyran de Padoue). J.Užarević (288).
15-IX. DESAUGIER. *Ludost i ludorija.* Tr. inconnu (173).

1845

31-VIII. SCRIBE (E.), VILLENEUVE et DESVERGES. *Jelva ili ruska sirota* (Yelva, ou l'orpheline russe). Tr. inconnu ; 1862 : A. Šenoa (504).

[1] *Hrvatsko Glumište*, t. II, p. 128.
[2] Les chiffres entre parenthèses qui, suit le nom du traducteur renvoie au répertoire de M. Batušić, A. I. F. Z. 1942-1943.

1849

29-IV. HUGO (Victor). *Hernani ili smèrtni rog* (Hernani). J. Užarević (289).

1850

18-I. ARAGO (J.) et VERMOND (P.). *Djavolove bilješke* (Les mémoires du diable). M. Vidulović ; 1871 : Vladislav Vežić ; 1886 : J. K. (14).
21-III. SCRIBE (Eugène). *Čaša vode* (Le verre d'eau ou les effets et les causes). Vladislav Vežić ; 1936 : Tomislav Tanhofer (486).

1851

14-II. DUMAS. *Gospodjice od Saint-Cyra* (Les demoiselles de Saint-Cyr). Vladislav Vežić ; 1892 : I. C. (191).

1852

— SCRIBE (Eugène). *Pst* (Chut). Vladislav Vežić (492).

1854

6-XI. SCRIBE (E.), VANDERBURCH. *Clermont* (Clermont ou une femme d'artiste). Milan Vidulović (503).

1855

10-I. SCRIBE (E.) et LEGOUVÉ. *Borba gospodja* (Bataille des Dames). Milan Vidulović ; 1878 : Bogomir Brleković (505).
24-III. SCRIBE (Eugène). *Sva su sredstva dopuštena.* J. Freudenreich ; 1869 : Milan Vidulović (493).
— INCONNU. *Glupak ili grad karadek.* Ferketić (549).

1861

21-VIII. COLIN D'HARLEVILLE. *Svadljiva braća* (La querelle des deux frères). S. Domitrović Kotoranin (134).
3-XI. HUGO (Victor). *Marija Tudor ili tri dana iz života jedne kraljice* (Marie Tudor). Antun Zoričić (291).
16-XII. MOLIÈRE. *Umišljeni bolesnik* (Le malade imaginaire). Vl. Vežić ; 1884 : Ivan Širola (374).

1862

6-IV. SAND (George). *Cvrčak* (La petite Fadette). Aug. Šenoa (449).
30-XI. FEUILLET. *Neutješivi* (Les portraits de la marquise). Špiro Domitrović-Kotoranin (224).
17-II. MELESVILLE dit DUVEYRIER (A. H. J.). *Lijepa mlinarica* (La belle meunière) J. Freudenreich (347).
— BATTU (Léon) et DESVIGNES (M.). *Kućno poštenje* (L'honneur de la maison). Milan Vidulović (48).
— BATTU (Léon). *Čast kuće.* Vladislav Vežić (47).

1863

1-I. DUMAS (Fils). *Gospoda s kamelijama* (La dame aux camélias). Špiro Domitrović-Kotoranin (201).
2-II. DUCANGE (Victor). *Trideset godina iz kartaševa života* (Trente ans ou la vie d'un jour). Špiro Domitrović-Kotoranin (183).
22-II. DENNERY (Adolphe) et MALLIAN. *Marijana, žena iz naroda* (Marie-Jeanne) Špiro Domitrović-Kotoranin (172).
8-III. BAYARD et DUMANOIR. *Vicomte de Létorières*. Špiro Domitrović-Kotoranin (55).
19-IV. MELESVILLE dit DUVEYRIER. *Michel Perrin, uhoda protiv volji* (Michel Perrin). Špiro Domitrović-Kotoranin (349).
15-X. XAVIER et VARIN (Ch. V.). *Politički kuhar* (Le cuisinier politique). Špiro Domitrović-Kotoranin (544).
22-X. DUMANOIR et DENNERY. *Ćuške sa svih strana* (La nuit aux soufflets). Tr. inconnu (184).
29-X. MELESVILLE dit DUVEYRIER et LABICHE. *Kradisrce* (?). Špiro Domitrović-Kotoranin (353).
17-XII. SCRIBE (E.) et DUPORT. *Samoubojica*. Špiro Domitrović-Kotoranin (501).

1864

1-I. DUMAS (Alexandre). *Athos, Porthos i d'Artagnan ili Kraljičini mušketiri* (Les trois mousquetaires). Špiro Domitrović-Kotoranin (190).
9-I. DUMAS. *Grof Monte Cristo* (Le comte de Monte-Cristo). Ivan Žagrović (192).
10-I. SCRIBE (E.) et DUPORT. *Kveker i plesačica* (Le Queker et la danseuse). Špiro Domitrović-Kotoranin (500).
15-X. SCRIBE et LEGOUVÉ. *Vilinske ruke* (Les doigts de fée). Špiro Domitrović-Kotoranin (507).
6-XI. BOUCHARDY (Joseph). *Zvonar sv. Pavla u Londonu* (Le sonneur de Saint-Paul). Špiro Domitrović-Kotoranin (110).
12-XI. SCRIBE et LEMOINE. *Put kroz prozor* (Une femme qui se jette par la fenêtre). Špiro Domitrović-Kotoranin (508).
15-XII. BAYARD et DUMANOIR. *Prvi mejdan mladog Richelieua* (Les premières armes de Richelieu). August Šenoa (54).

1865

6-I. DENNERY (Adolphe) et LEMOINE. *Majčin blagoslov* (La grâce de Dieu). Š. Domitrović-Kotoranin ; 1902 : Nikola Andrić (171).
23-II. INCONNU. *Liječnik, ili zdravi bolesnici*. L. Popović (550).
— XI. GRAND-JEAN (A. M.). *Visoki C* (?). Špiro Domitrović-Kotoranin (268).
9-XI. SIRAUDIN (Paul) et LAMBERT (Thiboust). *Kad žene plaču* (Les femmes qui pleurent). Špiro Domitrović-Kotoranin (514).
— GOZLAN (Léon). *Crna knjiga* (Le livre noir). Špiro Domitrović-Kotoranin (265).

1866

— I. GRAND-JEAN (M. A.). *Tri četvrt na jedanaest* (?). Š. Domitrović-Kotoranin (267).
18-I. MEILHAC (Henri). *Attaché* (Attaché de l'ambassade). Š. Domitrović-Kotoranin (339).

1-III. SCRIBE (Eugène). *Zvijezda moje sreće* (Mon étoile). Adam Mandrović (495).
7-IV. BAYARD et VANDERBURCH. *Mali pariski potepuh* (Le gamin de Paris). Milan Vidulović et Špiro Domitrović-Kotoranin (53).
12-IV. BAYARD (A.) et THEAULON (M.). *Otac debitantice ili ipak je uspio* (Le père de la débutante). Adam Mandrović (52).
3-X. GIRARDIN (Delphine de). *Urarov šešir* (Le chapeau de l'horloger). August Šenoa (255).
6-X. GRAVEN (Ch.). *Ostrandski zakupnik* (?). Š. Domitrović-Kotoranin (269).
10-XI. FEUILLET (O.). *Mont-joye.* Špiro Domitrović-Kotoranin (223).
19-XI. REMY (Honoré Charles de). *Žigica medju iskrama* (Une allumette entre deux feux). E. Z. Asanger (286).
15-XII. HUGO (Victor). *Zvonar crkve Notre-Dame* (Notre-Dame de Paris). Š. Domitrović-Kotoranin (293).
27-XII. FOURNIER (Edouard). *Partija piketa* (?) E. Z. Assanger (235).
— DUMANOIR et KERANION. *Jedna plače, druga se smije* (Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit). Š. Domitrović-Kotoranin (187).

1867

10-I. MELESVILLE dit DUVEYRIER. *Oberstar od* 18 *godina* (Mémoires d'un colonel de hussards). Laza Telečki (350).
19-I. SCRIBE et LEGOUVÉ (E.). *Adriena Lecouvreur* (Adrienne Lecouvreur). Adam Mandrović ; 1893 : Marija Ružička Strozzi (502).
26-I. DENNERY (A.) et FOURNIER (E.). *Lakrdijaš i njegova obitelj* (Bajazzo). Miloš Zec (170).
2-II. SAINT-GEORGES et BAYARD (A.). *Marija kći pukovnije.* Špiro Domitrović-Kotoranin (447).
2-III. SARDOU (Victorien). *Posljednje ljubavno pismo* (Les pattes de mouches). Š. Domitrović-Kotoranin (471).
29-III. DUMANOIR et LAFARGUE. *Siromašni markez* (Le gentilhomme pauvre). Dim. Demeter (189).
17-X. SARDOU (Victorien). *Dobri prijatelji* (Nos intimes). Špiro Domitrović Kotoranin (456).
19-X. LABICHE. *Sljeparija* (La poudre aux yeux). August Šenoa (298).
5-XI. MELESVILLE dit DUVEYRIER (A. H.). *Poludila je* (Elle est folle). E. Z. Asanger (351).
16-XI. PAILLERON (Edouard). *Neka ostane medju nama.* Dragutin Riedl (418).
17-XII. BAYARD (Alfred) et LEMOINE. *Guščica iz Bukova* (La nièce de Saint-Flour). Špiro Domitrović-Kotoranin (51).

1868

11-I. FEUILLET. *Roman siromašna mladića* (Le roman d'un jeune homme pauvre). Adam Mandrović (221).
16-I. BRISEBARRE et MARC-MICHEL. *Bijeli Otelo* (?). Špiro Domitrović-Kotoranin (118).
8-II. SCRIBE et LEGOUVÉ. *Priča kraljice Navarske* (Contes de la reine de Navarre). August Šenoa (506).
22-II. DUMAS (Alexandre) et GAILLARDET (Frédéric). *Nesleski toranj ili Margareta Burgundska* (La Tour de Nesle). Ivan Žagrović (240).
5-III. DECOURCELLE (A.) et THIBOUST. *Ja objedujem sa svojom majkom* (Je dîne chez ma mère). E. Z. Asanger (159).

7-XI. SARDOU (Victorien). *Stari mladići* (Les vieux garçons). Dimitrije Demeter (475).
10-XI. LABICHE et MARC (Michel). *Pozvat ću k sebi majora* (J'invite le colonel). E. Z. Asanger (304).
12-XI. GIRARDIN (Delphine De). *Strah od radosti* (La joie fait peur). E. Z. Asanger; 1900 : Nikola Andrić (258).
17-XI. ROZIER (Joseph B.). *Brutuse, pust Cezara* (Brutus, lâche César). Josip Vranicani (442).
5-XII. BARRIÈRE (Th.) et LORIN (G.). *Na glasoviru* (Le piano de Berthe). Špiro Domitrović-Kotoranin (43).

1869

14-X. MOLIÈRE. *Skrtac* (L'avare). Vl. Vežić ; 1890 : Ivan Širola (371).
6-XI. SCRIBE (E.) et MELESVILLE (J.). *Valerija* (Valérie). Aug. Šenoa (510).
17-XI. MELESVILLE dit DUVEYRIER. *Mentor u škripcu* (Le précepteur dans l'embarras). August Šenoa (348).
25-XI. SCRIBE (Eugène). *Okovi* (Une chaîne). Špiro Domitrović-Kotoranin (489).

1870

12-II. MOLIÈRE. *Liječnik protiv volje* (Le médecin malgré lui). Š. Domitrović-Kotoranin (367).
28-II. BANVILLE (Théodore). *Gringoire*. J. E. Tomić (37).
13-III. SARDOU (Victorien). *Dobričine seljaci* (Nos bons villageois). Aug. Šenoa (457).
21-V. GIRARDIN (Delphine de). *Krivnja žene* (Le supplice d'une femme). Dimitrije Demeter (256).
4-VI. DUVERT (F. A.) et LAUSANNE. *Vragoljica ili ljubav u kući na uglu* (La dame du coin). Lj. Vukotinović (211).
3-X. LEROY (Louis) et REGNIER. *Okret* (Le chemin retrouvé). Ljudevit Vukotinović (316).
19-X. PREMARY (Jules). *Doktor Robin* (Le docteur Robin). Dimitrije Demeter (423).
10-XII. SARDOU (Victorien). *Bogomoljci* (Séraphine). J. E. Tomić (454).

1871

11-I. AUGIER (Emile). *Giboyerov sin* (Le fils de Giboyer). E. Z. Asanger ; 1886 : Janko Ibler (28).
21-I. ANICET-BOUGEROIS (Auguste). *Gospodja od Saint-Tropeza* (La dame de Saint-Tropez.) Adam Mandrović (8).
1-X. DUMAS (Fils). *Dva oca* (Le filleul de Pompignac). Ljudevit Vukotinović (198).
17-X. DUMAS (Fils). *Ideje gospodje Aubray* (Les idées de Mme Aubray). Ivan Žagrović (202).
22-X. FOURNIER (E.) et BAUDON. *Njezin prvi suprug* (?). Tr. inconnu (236).
30-XI. RACINE. *Fedra* (Phèdre). Aug. Šenoa ; 1942 : Tomislav Prpić (428).
7-XII. HUGO (Charles). *Ja vas ljubim* (Je vous aime). Ivan Zahar (287).
9-XII. HUGO (Victor). *Lucrezia Borgia*. Franjo Ciraki; 1930 : Slavko Batušić (290).
17-XII. ARNOULT (Artur) et FOURNIER (E.). *Željezna krinka* (Le masque de fer). Dim. Demeter (18).

1872

28-I. DUMANOIR et DENNERY. *Stari kapral* (Le vieux caporal). La musique Ivan Zajc (186).
2-II. DUMAS (Alexandre). *Katarina Howard* (Catherine Howard). Franjo Ciraki (193).
3-III. DUMANOIR et LAFARGUE (F.). *Invalidi u braku* (Les invalides du mariage). Laza Telečki (188).
3-X. — *Supruzi.* J. E. Tomić (553).
15-X. MEURICE (Paul). *Sirotinjski odvjetnik* (L'avocat des pauvres). Milutin Stojanović (355).
10-XI. SAND (George). *Marquis Villemer* (Le marquis de Villemer). Petar Brani (450).
18-XII. SARDOU (Victorien). *Prevrtljivost* (La papillonne). Petar Brani (472).

1873

16-I. FOURNIER et MEYER. *Da se mijenjamo* (?). Jovan Gjorgjević (237).
20-I. BARRIÈRE (Th.) et CAPENDU (E.). *Nazovi poštenjaci* (Les faux bonshommes). Petar Brani (40).
28-I. SAND (George). *Nježnost i prostota.* Ferdo Strozzi (451).
1-III. BRISEBARRE et NUS (Eugène). *Pariska sirotinja* (Les pauvres de Paris). Milutin Stojanović (119).
5-IV. STAPLEAUX (Léopold). *Muž u stupici* (Le piège au mari). Tr. inconnu (516).
23-IV. BAYARD et SAUVAGE. *Rukavica i lepeza* (Le gant et l'évantail). Filip Oberknežević (56).
1-V. SOUVESTRE (Emile). *Tvorničar* (Henri Hamelin). I. St. Vilovski (515).
2-X. VARIN (Charles V.) et DELAPORTE(M.). *Zlo čuvane djevojke* (Les filles mal gardées). Hermina Tomić (527).
29-X. DUMAS (Fils). *Diana de Lys* (Diane de Lys). Stjepan Kranjčić (197).
12-XI. AUGIER et SANDEAU. *Zet gospodina Poiriera* (Le gendre de M. Poirier). Milovan Zoričić (33).
16-XI. SARDOU (Victorien) et BARRIÈRE (Th.). *Nervozni* (Les gens nerveux). Adam Mandrović (479).
12-XII. BELOT et VILLETARD, *Oporuka Cezara Girodota* (Le testament de César Girodot). Milovan Zoričić (63).
27-XII. ERCKMANN-CHATRIAN. *Moć savjesti* Poljski židov (Le juif polonais). Petar Brani (212).

1874

17-I. SCRIBE (Eugène). *Cromwellov sin* (Le fils de Cromwell). Kosta N. Hristić (484).
14-II. ANICET-BOURGEOIS et DUMANOIR (Ph.). *Crni liječnik* (Le docteur noir). N. A. (10).
4-III. SCRIBE (Eugène). *Prva ljubav* (Les premières amours ou les souvenirs d'enfance). Gjuro Peleš (491).
4-III. BARRIÈRE (Th.). *Vatra u djevojačkoj školi* (Le feu au couvent). Ljudevit Klekovski (39).
21-III. DUMAS (Alexandre). *Kean.* K. Hristić (194).
22-IV. SARDOU (Victorien). *Rabagas.* Milovan Zoričić (473).
5-V. — *Mali vragoljan* (Le petit gaillard). Adapt. A. Bahn. Tr. Petar Brani (551).

9-v. LABICHE et DELACOUR. *Milijun* (Le point de mise). Sava Rajković (300).
24-v. DELAVIGNE (Casimir). *Ljudevit XI* (Louis XI). Adam Mandrović (163).
1-x. DENNERY (A.) et DUGUE (F.). *Marija Mančini* (Marie Mancini). Milka Grgurova (169).
11-x. DUMAS (Fils). *Gospodin Alfons* (Monsieur Alphonse). Milovan Zoričić (200).
15-xi. AUGIER (Emile) et SANDEAU. *Jean de Thommeray.* Tr. inconnu (29).
22-xi. LABICHE et MARTIN (Edouard). *Putovanje gospodina Perrichona* (Le voyage de M. Perrichon). ALEKSANDAR Tomić (302).
29-xi. VERNE (Jules). *Nećak Amerikanac* (Un neveu d'Amérique). J. E. Tomić (536).
21-xii. — *Ćuška u kazalištu.* D. Šk. (548).
30-xii. MOINAUX (Jules). *On je gluh* (Les deux sourds). Savo Rajković (360).

1875

3-i. SEDAINE (Michel). *Lukava oklada* (La gageure imprévue). Tr. inconnu (511).
6-i. DUMAS et DURANTIN (A.). *Héloïse Parauquet* (Histoire d'Heloïse Parauquet). Ivan Žagrović (209).
3-iii. ARAGO (E.), VARIN et DESVERGES. *Casanova* (Casanova au fort Saint-André). Sava Rajković (13).
4-iv. CELLIÈRES (Paul). *Kapetanovi dušmani* (Les bêtes noires du capitaine). Milovan Zoričić (128).
30-v. GOZLAN (Léon). *Ružno vrijeme ili iza kiše sunce* (La pluie et le beau temps). D. JOKSIĆ (266).
4-vi. DECOURCELLE (A.) et JAIME (Fils). *Traži se odgojitelj* (On demande un gouverneur). Manojlo Hrvaćanin (158).
9-ix. HENRION (Paul). *Lijek za nervozne gospodje.* Milka Grgurova (282).
10-x. FOURNIER et MEYER. *Stari klobučar* (Le vieux chapelier). Inconnu (238).
24-x. SAND (George). *Gospodjica Seiglierska* (Mlle de la Seiglière). Aug. Šenoa (452).
31-x. SARDOU (Victorien). *Fernanda.* Ladislav Smodek (461).
27-xi. MOREAU (E.), SIRAUDIN (P.) et DELACOUR (A.). *Lionski vlak* (Le courrier de Lyon). Milutin Stojanović (377).
2-xii. MOREAU (E.) et DELACOUR (A.). *Plemenita žena.* Ljudevit Vukotinović (376).
15-xii. ANICET-BOURGEOIS et BARRIÈRE (Th.). *Život jedne glumice* (La vie d'une comédienne). M. L. Ljubibratić (9).

1876

5-i. SCRIBE (E.) et DELAVIGNE (G.). *Diplomat* (Le diplomate). Ladislav Smodek (498).
24-ii. SARDOU (Victorien). *Domovina* (La patrie). Sava Rajković (458).
9-iii. FEUILLET. *Očarana kneginja* (?), Adam Mandrović (225).
3-iv. DENNERY (A.) et CORMON (E.). *Dvije sirote* (Les deux orphelines). Ladislav Smodek (168).
26-iv. FEUILLET. Dalila. Vl. *Crnadak* (218).
31-v. LABICHE et DURU (A.). *Gospodja je suviše krasna* (Madame est trop belle). Hugo Badalić (301).
17-viii. BAYARD (A.) et LAFONT (P.). *Caričini sužnji.* Ferdinand Strozzi (50).
30-xi. SARDOU (Victorien). *Fereol* (Ferréol). J. E. Tomić (462).
20-xii. SARDOU (Victorien). *Andréa.* J. E. Tomić (453).

1877

18-II. LEROY (Louis). *Čarobnjak* (?) Tomo Maretić (317).
2-IV. DELAVIGNE (Casimir). *Marino Faliero.* August Šenoa (164).
15-IV. GONDINET (Edmond). *Gospodin prefekt* (Le panache). Hugo Badalić (259).
27-IV. FEUILLET. *Gospodski brak* (Un mariage dans le monde). Andrija Longhino (219).
3-V. MEILHAC et HALEVY. *Frou Frou.* Adam Mandrović (345).
27-V. SARDOU (Victorien). *Dora.* J. E. Tomić (459).
16-IX. SCRIBE (Eugène). *Neodvisni* (Les indépendants). L. M. Zavaljčanin(Luka Marjanović) (488).
27-X. AUVRAY. *Siročad* (George et Thérèse). Inconnu (34).

1878

12-II. MOINAUX (Jules) et BISSON (Alex.). *Skrbnik* (Un conseil judiciaire). I. Švrljuga (361).
20-II. VERNE (Jules) et DENNERY (A.). *Put oko zemlje za* 80 *dana* (Le tour du monde en 80 jours). Hugo Badalić et F. Ž. Miler (538).
26-II. SCRIBE (Eugène). *Štićenica* (La protégée sans le savoir). S. Marik (494).
28-II. DUPATY (Emanuel). *Ženska lukavost* (?). Slavoj Marik (210).
24-IV. GARAUD (Charles). *Poštenjaci* (Les chevaliers de l'honneur). Inconnu (245).
13-X. MOLIÈRE. *Tartuffe.* Tomislav Maretić ; 1914 : Gjorgjević ; 1937 : Slavko Ježić (372).
5-XII. AUGIER. *Fourchambaultovi* (Les Fourchambault). Milovan Zoričić (27).

1879

2-I. FEUILLET (Octave). *Sfinga* (Le Sphinx). Milan Grlović (226).
1-V. SARDOU (Victorien). *Moderni malogradani* (Les bourgeois de Pont-Arcy). Adam Mandrović (468).
17-VIII. SCRIBE, CORMON et GRANGE. *Muž bježikuća* (Un mari qui se dérange). Adam Mandrović (496).
25-IX. LABICHE et DELACOUR (A.). *Hausse i baisse* (Les petits oiseaux). Adam Mandrović ; 1891 : Aleksandar Herzog (Ptičice) (299).
28-IX. VOLTAIRE. *Tankred* (Tancred). Tomislav Maretić (543).
1-X. DUMAS (Fils). *Tudjinka* (L'étrangère). Slavoj Marik (206).
28-X. ABOUT (Edmond). *Ubojica* (L'assassin). Slavoj Marik (1).
17-XI. MALLEFILLE (Félicien). *Dvoumnici* (Les sceptiques). Inconnu (327).
20-XI. — *Stari pobratim.* Josip Freudenreich (552).
26-XI. DELACOUR (A.) et HENNEQUIN (A.). *Tri ružičasta domina* (Les dominos roses). Gjuro Galac (161).

1880

11-IV. HENNEQUIN et MILLAUD (A.). *Niniche.* J. E. Tomić (279).
3-XI. PERRON (Paul). *Iskrenia lža.* Hugo Badalić (417).

1881

29-III. SEJOUR (Victor). *Uskočki vodja* (Les noces vénitiennes). Ivo Vojnović (512).
7-IV. SARDOU (Victorien). *Margerita* (Les ganaches). Lacko Mrazović (467).

20-IV. HENNEQUIN (Alfred). *Na stramputicama* (Les terreurs de Monsieur Duplessis). J. E. Tomić (276).
25-V. SARDOU (V.) et NAJAC (Emil.). *Razjidžimo se* (Divorçons). Duro Galac (480).
21-X. GONDINET (E.) et BISSON (A.). *Put u Italiju* (Un voyage d'agrément). Josip Tomić (262).
31-X. SARDOU (Victorien). *Daniel Rochat.* Ivan Žigrović (455).
23-XI. BERTON (Pierre). *Didier.* J. E. Tomić (83).
7-XII. DUMANOIR et DENNERY. *Don Cezar od Bazana* (Don César du Bazan). Nikola Kokotović (185).

1882

29-I. CLAIRVILLE (L.) et SORDIN. *S neba u rebra* (?). Ivan Žigović (130).
8-II. AUGIER et SANDEAU. *U vatri se zlato kuša* (La pierre de touche). Ivan Švrljuga (32).
17-II. FERRIER (Paul). *Zastupnički praznici* (?). Hugo Badalić (216).
7-III. MELESVILLE dit DUVEYRIER. *Sullivan.* Ivan Žigrović (352).
19-IX. GIRARDIN (Delphine de). *Lady Taruffe.* Slavoj Marik (257).
11-X. STAPLEAUX (Léopold). *Suparnici* (Les rivaux). Bogomir Brleković (517).
5-XI. HENNEQUIN (Alfred). *Tri šešira* (Les trois chapeaux). Adam Mandrović (277).
14-XII. VACQUERIE (Auguste). *Jean Baudry.* Gjuro Galac (522).

1883

4-III. ERCKMANN-CHATRIAN. *Rantzavi* (Les Rantzau). J. Miškatović (214).
14-III. BISSON (A.) *Rue Pigale br.* 115 (115 Rue Pigalle). J. Rorauer (94).
12-IV. SARDOU (Victorien). *Odetta* (Odette). Janko Jurković (470).
7-XI. DUMAS (Fils). *Bagdadska kraljevna* (La princesse de Bagdad). I. Stipac (195).
20-XII. DAUDET (A.) et BELOT (Adolphe). *Fromont junior i Risler senior* (Fromont le jeune et Risler aîné). Bogomir Brleković (155).

1884

24-IV. FEUILLET. *Jedan pariški roman* [*Roman siromašna mladića*] (Le roman d'un jeune homme pauvre). Ivan Trnski (220).

1885

7-I. PAILLERON. *U svijetu dosada* (Le monde où l'on s'ennuie). Janko Ibler (416).
25-II. OHNET (Georges). *Vlasnik talionica* (Le maître de forges). Ivan Švrljuga (408).
13-III. MEILHAC (H.). *Vojvodkinja Martin* (La duchesse Martin). Janko Ibler (343).
9-IV. BARRIÈRE (Th.) et LAMBERT-THIBOUST. *Srca od kamena* (Les filles de marbre). Adam Mandrović (42).
16-IV. FEUILLET *Ladanje* (Le village). Janko Jurković (222).
13-V. OHNET (Georges). *Knez Sergij* (Serge Panine). Gjuro Galac (407).
5-XI. DUMAS (Fils). *Denisa* (Denise). Pero Gavranović (196).
18-XI. MURGER (Henri). *Iz komične opere* (?). Nikola Kokotović (379).
25-XI. AUGIER. *Siromašna lavica* (Les lionnes pauvres). I. Švrljuga (31).

1886

21-I. Belot (Adolphe). *Članak* 47 (L'article 47). J. E. Tomić (62).
16-III. Théaulon (Marie) et d'Artois (Arman). *Nanon, krčmarica k Zlatnom Janjetu* (Ninon, Nanon et Maintenon). I. Trnski (520).
28-III. Molière. *Scapinove vragolije* (Les fourberies de Scapin). Vladislav Vežić ; 1897 : N. Andrić (370).
-IV. Zola (Emile). *Toljaga* (L'assommoir). Janko Ibler (547).
26-V. Scribe (Eugène). *Kleveta* (La calomnie). Ivan Švrljuga (487).
19-X. Barrière (Th.) et Gondinet. *Mala smušenica* (Une tête de linotte). Tr. O. T. K. (41).
29-XII. *Gondinet* (Edmond). *Parižanin* (Paris chez lui). Ivan Švrljuga (260).

1887

20-I. Pailleron (Edouard). *Iskra koja upaljuje* (L'étincelle). Inconnu (411).
5-III. Dumas (Fils). *Francillon.* Ivan Švrljuga (199).
20-IV. Gondinet (Edmond). *Žrtve novca* (Les victimes de l'argent). Ivan Svrljuga (261).
15-V. Ohnet (Georges). *Grofica Sara* (La comtesse Sarah). Ivan Švrljuga (406)
16-V. Musset (A. de). *Treba da su vrata otvorena ili zatvorena* (Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée). A. Hercog (384).
24-V. Feuillet (Octave). *Chamillac.* Ivan Švrljuga (217).
1-X. Sardou (Victorien). *Georgeta* (Georgette). Ivan Švrljuga (463).

1888

29-I. Valabregue et Ordenneau (Maurice). *Durand i Durand* (Durand et Durand). J. E. Tomić (525).
11-III. Banville (Th.). *Sokrat i njegova žena* (Socrate et sa femme). Ivan Švrljuga (38).
4-IV. Meilhac (H.). *Gotte.* I. Švrljuga (342).
9-V. Labiche (Eugène). *Iz zahvalnosti* (Embrassons-nous Folleville). Milovan Glišić (297).

1889

23-I. Halévy, Cremieux (H.) et Decourcelle (P.) *Abbé Constantin.* Vladimir Prebeg (275).
12-II. Pailleron. *Miš* (La souris). Ivan Švrljuga (414).
9-III. Meilhac (H.). *Dekoriran* (Décoré). Ivan Švrljuga (341).
16-V. Sardou (Victorien). *Fedora.* Josip Miškatović (460).
15-X. Augier. *Bestidnici* (Les effrontés). Nikola Kokotović (26).

1890

19-III. Desvallières (Maurice). *Posudi mi svoju ženu* (Prête-moi ta femme). Ivan Švrljuga (174).
29-III. Verne (Jules). *Carev glasnik* (Michel Strogov). Adam Mandrović (535).
12-X. Bisson et Mars (Antoine). *Posljedice raspita* (Les surprises du divorce). [« *Uh, ta punica* »]. Ivan Švrljuga (101).

1891

4-II. DUMAS. *Žena Klaudijeva* (La femme de Claude). Mladen pl. Tucić (207).
8-IV. GRENET-DANCOURT. *Kako da ga dočekam* (La scène à faire). Marija Ružička-Strozzi (270).
1-X. CLARETIE (Jules). *Gospodin ministar* (Monsieur le ministre). I. Trnski (131).
3-XI. BISSON (A.). *Pokojni Toupinel* (Feu Toupinel). Pear Brani (92).

1892

19-I. ANCELOT (Jacques) et COMBEROUSSE. *Prijatelj Grandet* (L'ami Grandet). M. R. Popović (6).
16-II. CORMON (E.) et GRANGE (Eugène). *Otac Martin* (Les crochets du Père Martin). Julio Rorauer (140).
16-II. MAUPASSANT (Guy) et NORMAND (Jacques). *Musette.* Šandor Musulin (335).
23-III. DUMAS (Fils) et DARTOIS (Armand). *Afera Clémanceau* (L'affaire Clémenceau). Milka Pogačić (208).
1-IX. SIRAUDIN (P.) et DELACOUR (A.). *U zoru* (?). Gjuro Galac (513).
1-X. DUMAS (Fils). *Rasipan otac* (Le père prodigue). Franjo Šuler (205).
16-X. BOCAGE (Henri) et CRISAFULLI. *Biser* (Une perle). Gj. Galac (107).

1893

7-XI. DUMAS (Fils). *Polusvijet* (Le demi-monde). Aleksandar Herceg (203).

1894

24-IV. DOVICOURT (G.) et BERTAL (G.). *Krotilica zvjeradi* (La dompteuse). Kamilo Zajčić (182).
4-IX. AUGIER (Emile). *Olimpijin brak* (Le mariage d'Olimpe). Evgenij Kumičić (30).
4-IX. MOLIÈRE. *Kaćiperke* (Les précieuses ridicules). N. Andrić (366).
18-IX. MENDÈS (Catulle).*Tabarinova žena* (La femme de Tabarin). N. Andrić (354).
23-X. ADENIS (Eugène). *Delikatan nalog* (Une mission délicate). Milko Zec (5).
28-X. SARDOU (V.) et MOREAU (Emile). *Madame Sans-Gêne.* Nikola Andrić (465).
22-XI. PAILLERON (Edouard). *Komedijaši* (Cabotins). Nikola Andrić (413).

1895

20-IV. COPPÉE (Fr.). *Za krunu* (Pour la couronne). N. Andrić (139).
13-V. GRENET-DANCOURT (Ernest). *Tri žene* (Trois femmes pour un mari). Milovan Zoričić (271).
18-XI. MEILHAC et HALEVY. *Grijalica* (La boule). Milovan Glišić (346).
25-XI. SARDOU (Victorien). *Thermidor.* Jovan Veličković (477).
3-XII. SARDOU (Victorien). *Guismonda* (La duchesse d'Athènes). Marija Ružička-Strozzi (464).
11-XII. COPPÉE (François). *Kremonski guslač* (Le luthier de Crémone). N.Andrić (136).

1896

11-I. DUMAS (Fils). *Prijatelj žena* (L'ami des femmes). Petar Kreković (204).
5-V. VAN LOO (Albert), LETERRIER (E.) et MORTIER. *Palčić* (Le petit Poucet). Adam Mandrović (526).
2-IX. MOLIÈRE. *Učene žene* (Les femmes savantes). N. Andrić ; 1936 : Dragoljub Ilić (373).
19-IX. MEILHAC (H.) et HALÉVY (L.) *Bablje ljeto* (L'été de la Saint-Martin). N. Andrić (344).
27-IX. BLAU (Edouard) et TOCHÉ. *Mme Mongodin*. A. Mandrović (105).
16-X. CUREL (François de). *Lutka* (La figurante). Jovan Veličković (152).
29-X. BISSON (A.). *Zastupnik Bombignaca* (Le député de Bombignac). N. Andrić (97).
8-XII. MUSSET (A. de). *Listopadska noć* (La nuit d'octobre). August Harambašić (381).
13-XII. BISSON et CARRÉ. *Gospodin ravnatelj* (M. le directeur). Adam Mandrović (100).

1897

11-IV. COURCY (Charles de). *Preokret* (Une conversion). Gj. Škarić (142).
11-IV. ROSTAND (Edmond). *Romantični ljudi* (Les romanesques). August Harambašić (445).
14-V. ERCKMANN-CHATRIAN. *Prijan Fric* (L'ami Fritz). Aug. Harambašić (213).
8-IX. HERVIEU (Paul). *Muški zakoni* (La loi de l'homme). Ivan Krnic (285).
18-IX. MEILHAC (Henri). *Autograf* (L'autographe). Ladislav Polić (340).
2-X. MOLIÈRE. *Ljubavni spor* (Le dépit amoureux). Jakša Sedmak (368).
6-X. PAILLERON (Edouard). *Katkad milom- katkad silom* (Mieux vaut douceur et violence). Ivan Krnic (412).
16-X. SARDOU (Victorien). MARCELA (Marcelle). Adam Mandrović (466).
5-XI. VERCONSIN (Eugène). *Naš Ivan* (Les erreurs de Jean). Vaclav Anton (534).

1898

17-I. CORNEILLE (Pierre de). *Cid* (Le Cid). Štefa Iskra (141).
3-IV. ROSTAND (Edmond). *Samaritanka* (La Samaritaine). Štefa Iskra (446).
11-V. BERTAL (Georges) et FOUQUIER. *Model*. Petar Kreković (82).
21-V. DONNAY (Maurice). *Ljubavnici* (Amants). Ivo Pilar (181).
21-IX. BUSNACH, DUVAL et HENNEQUIN. *Zamjenik* (Le remplaçant). Srdjan Tucić. (121).
21-IX. SCRIBE (E.) et MELESVILLE (J.). *Tajnik i kuhač* (Le secrétaire et le cuisinier) Vaclav Anton (509).
3-X. LEMAITRE (Jules). Najstarija kći (L'aînée). Nikola Andrić (311).
27-X. DESVALLIÈRES (M.) et MARS (A.). Vratarova mudrolija (Le truc de Séraphine). Petar Kreković (175).
24-XI. BRUEYS (David) et PALAPRAT (Jean). *Maître Patelin* (L'avocat Patelin). N. Andrić (120).
12-XII. DANCE (Charles). *Jutarnji posjet* (?). Petar Kreković (153).
19-XII. BLUM et TOCHÉ (Raoul). *Nervozne žene* (Les femmes nerveuses). Stanka Glišićeva (106).
29-XII. ROSTAND (Edmond). *Cyrano de Bergerac*. Štefa Iskra ; 1933 : Rista Odavić (443).

1899

22-II. BISSON (A.). *Kontrolor spavaćih vagona* (Le contrôleur des wagons-lits). Petar Kreković (91).
9-III. SARDOU (Victorien). *Teodora* (Théodora). Petar Kreković (476).
18-IV. BRIEUX (E.). *Kolijevka* (Le berceau). Petar Kreković (116).
24-IV. PAILLERON. *Sitna kiša* (Petite pluie). Nina Vavra (415).
16-IX. BEAUMARCHAIS. *Figarov pir ili ludi dan* (Le mariage de Figaro ou la folle journée). Milutin Cihlar Nehajev ; 1932 : Slavko Batušić (57).
25-X. VALABRÈGUE et HENNEQUIN (Maurice). *Dajte ženskim l judska prava* (Place aux femmes). Adam Mandrović (524).
7-XI. SARDOU (Victorien). *Spiritizam* (Spiritisme). August Harambašić (474).
23-XI. BERTON (Pierre) et SIMON (Charles). *Zaza*. Artur Schneider (85).

1900

20-IX. DEVORE (Gaston). *Savjest u djeteta* (La conscience de l'enfant). Ivan Švrljuga (178).
27-XI. GANDILLOT (Léon). *Kornjača* (La tortue). Inconnu (242).

1901

7-III. VALABRÈGUE (Albin) et HENNEQUIN (M.). *Coralie et compagnie*. Inconnu (523).
7-V. HENNEQUIN (Maurice). *Radosti svoga doma* (Les joyeux du foyer). Aug. Harambasić (280).
12-IX. BECQUE (Henri). *Parižanka* (La Parisienne). Nina Vavra (60).
28-XI. FEYDEAU (Georges). *Gospodjica iz Maximove gostione* (La dame de chez Maxim). Adam Mandrović (227).
2-XII. BRIEUX (Eugène).*Crveni talar* (La robe rouge). A. Mandrović (115).

1902

22-II. MAETERLINCK. *Provalnik* (L'intruse). Adela Milčinović (323).
8-V. VARNEY (Louis). *La folette*. Ferdo Ž. Miler (528).
2-XII. HENNEQUIN (Maurice) et DUVAL (Georges). *Domišljati Anatol* (Le coup de fouet). Petar Brani (281).
31-XII. COURTELINE (G.). *Tihi dom* (La paix chez nous). N. Andrić (149).

1903

15-I. DAUDET (Alphonse). *Arležanka* (L'Arlésienne). Vanda Iblerova (154).
7-II. BERNAC (Jean). *Mačak i kerubin* (Le chat et le chérubin). Ivan Švrljuga (69).
7-II. CLÉMENCEAU (Georges). Sreća pod koprenom (Le voile du bonheur). Petar Kreković (133).
14-II. COURTELINE (G.). *Stalan gost* (Un client sérieux). N. ANDRIĆ (147).
14-II. VEBER (Pierre). *Dvije ljubavi* (Main gauche). Milan Ogrizović (531).
1-III. BISSON (A.) et BERR de TURIQUE. *Historijski dvorac* (Château historique). Milovan Zoričić (98).
2-IV. BISSON (A.). *Vrli sudija* (Le bon juge). N. Andrić (96).
7-IV. MAETERLINCK (Maurice). *Monna Vanna*. N. Andrić (322).

19-IX. CAPUS (Alfred). *Puštenica* (La Chatelaine). N. Andrić (126).
30-IX. STERN (Jules). *Pričuvnikova ženidba* (Les noces d'un réserviste). Arnošt Grund (518).
3-X. MOLIÈRE. *Mizantrop* (Le misanthrope). Nikola Andrić (369).

1904

16-I. GUIRAUD (Edouard). *Ana Karenjina* (Anna Karénine). N. Andrić (272).
23-I. BATAILLE (Henri). *Uskrsnuće* (Résurrection). Vanda Iblerova (46).
13-II. LAVEDAN (Henri). *Dvoboj* (Le duel). Ivan Šrvljuga (305).
21-II. MIRBEAU (Octave). *Tat* (Le voleur). N. Andrić (359).
7-V. FRANCE (Anatole). *Crainquebille.* Nikola Andrić (239).
18-IX. BILHAUD et HENNEQUIN. *Nelly Rozier.* N. Andrić (87).
8-XI. FLERS (Robert de) et CAILLAVET (G. A.). *Logika ženskog srca* (Le cœur a ses raisons). Nikola Andrić (231).

1905

4-V. MURGER (H.) et BARRIÈRE (Théodore). *Ciganski život* (Vie de bohême). Nikola Andrić (380).
9-IX. DONNAY (Maurice). *Druga opasnost* (L'autre danger). Nikola Andrić (179).
14-IX. GAVAULT (P.) et BERR de TURIQUE (J.). *Mme flirt.* Ljerka Šram (247).
25-X. BERTON (Pierre). *Lijepa Marseljka* (La belle Marseillaise). N. Andrić (84).
52-XI. VEBER (Pierre). *Luta* (Loute). Milan Šenoa (532).

1906

23-I. COPPÉE (François). *Oče naš* (Le Pater). Julije Benešić (137).
15-II. MAUREY (Max). *Preporuka* (La recommandation). N. Andrić (336).
15-II. COURTELINE (Georges). *Boubouroche.* N. Andrić (143).
15-II. MIRBEAU (Octave). *Portefeuille.* Milan Šenoa (357).
24-III. RICHEPIN (Jean). *Don Kihot* (Don Quichotte). N. Andrić (435).
7-IV. HENNEQUIN (A.) et BILHAUD (P.). *U lavljoj špilji* (La gueule du loup). Ljerka Šram (278).
26-IV. SARDOU (Victorien). *Vještica* (La sorcière). Bogoboj Rucović (478).
3-X. MIRBEAU (Octave). *Posao je posao* (Les affaires sont les affaires). Emil Demetrović (358).
5-XI. BILHAUD (P.) et HENNEQUIN (A.). *Japanska vaza* (L'amour). Ljerka Šram (86).
24-XI. CAPUS (A.) et ARÈNE (E.). *Protivnik* (L'adversaire). Emil Demetrović (127).

1907

26-I. FLERS et CAILLAVET. *Muževa sreća* (La chance du mari). N. Andrić (232).
26-II. DONNAY (Maurice). *Ljubavna ljuljaška* (La bascule). N. Andrić (180).
12-III. COURTELINE (G.). *Njegov novčani list* (Une lettre chargée). N. Andrić (146).
16-X. BERNSTEIN (Henri). *Kradljivac* (Le voleur). N. Andrić (74).
5-XII. GAVAULT (P.) et CHARVAY (R.). *Gospodica Josette, moja supruga* (Mlle Josette, ma femme). Milan Bogdanović (248).

1908

21-v. ARTUS (Louis). *Vrabac* (Cœur de moineau). K. Premužić (19).
5-IX. BISSON et BERR de TURIQUE. *Paunovo perje* (Les plumes de paon). Irena Jakopovićeva (99).
1-X. SARDOU (Victorien). *Obitelj Benoiton* (La famille Benoiton). Slavoj Marik (469).
8-X. COPPÉE (François). *Prolaznik* (Le passant). Nikola Marinović (138).
14-XI. BERNSTEIN (Henry). *Samson.* Milan Bogdanović (76).
5-XII. LAVEDAN (Henri). *Nova škola* (?). Milica Mihičić (306).

1909

12-I. NORMAND (Jacques). *Ne zaboravljam se* (?). Emil Demetrović (388).
22-II. FEYDEAU (Georges). *Hotel garni* (L'hôtel du libre échange). Gjuro Prejac (229).
29-IV. BOURGET (Paul) et CURYE (André). *Rastava* (Un divorce). Milan Bogdanović (114).
10-IX. HERVÉ (Florimond). *Lilli* (?). Gjuro Prejac (283).
27-X. BENIÈRE (Louis). *Ribice* (Les goujons). Dinka Vojnović (64).
18-XI . CAILLAVET (G. A.) et FLERS (R. de). *Ljubav bdi* (L'amour veille). Milica Mihičić (122).
22-XI. BORDEAUX (Henri). *Ljubavna pisma* (Les billets doux). Ivo Vojnović (109).
11-XII. BERNSTEIN (Henri). *Israel.* Nina Vavra (73).

1910

3-II. BISSON (A.). *Provalnici* (Les apaches). Vaclav Anton (93).
19-IV. FLERS (R. de) et CAILLAVET (G. A.). *Buridanov magarac* (L'âne de Buridan). Stanka Kopač (230).
24-IV. BISSON (A.). *Strana žena* (La femme X). A. Harambašić (95).
25-IV. NION (François) et BUYSIEULX (Georges). *Uoči sreće* (La veille du bonheur). Ivo Vojnović (386).
15-X. GAVAULT (Paul). *Mala čokoladarica* (La petite chocolatière). Milan Bogdanović (246).
20-X. FÉRAUDY (Maurice de). *Cabinet particulier.* Ivo Vojnović (215).
12-XII. MUSSET (A. de). *Ne kuni se* ! (Il ne faut jurer de rien). Ivo Vojnović (382).

1911

20-I. BATAILLE (Henri). *Gola žena* (La femme nue). Milan BEGOVIĆ (45).
1-II. MOLIÈRE. *Gradjanin plemić* (Le bourgeois gentilhomme). Simo Matavulj (365).
17-II. BERR (G.) et GUILLEMAUD (M.). *Milijuni* (La grimpette). Ivo Vojnović (79).

1912

26-I. MOLIÈRE. *Georges Dandin.* Jovan Jovanović (363).
26-I. MOLIÈRE. *Ženidba na silu* (Le Mariage forcé). Gjoka M. Stanojević (375).

24-II. Copeau (Jacques) et Croué (Jean). *Braća Karamazovi* (Les frères Karamazoff). Dr. Milan Bogdanović (135).
11-V. Veber (Pierre) et Gorsse (Henri de). *Derište* (La gamine). Ivan Švrljuga (533).
21-V. Prévost (Marcel). *Poludjevice* (Les demi-vierges). N. Andrić (424).
7-X. Michel (Robert). *Kapetan Poletajev* (?). Srdjan Tucić (356).
15-X. Rey (Etienne). *U novoj koži* (Peau neuve). Vladimir Treščec (434).
24-X. Loyson (Hyacinte-Paul). *Protivne duše* (Les âmes ennemies). I. Švrljuga (320).

1913

10-I. Molière. *Gospodin de Pourceaugnac* (M. de Pourceaugnac). I. Švrljuga (364).
22-II. Marivaux (Pierre). *Igra ljubavi i slučaja* (Le jeu de l'amour et du hasard), Milan Bogdanović (329).
17-III. Kistemaeckers (Henry). *Plam ljubavi* (La flambée). Branko Gavella (296).
11-V. Maeterlinck (Maurice). *Modra ptica* (L'oiseau bleu). Srgjan Tucić (321).
29-V. Mouezy-Eon (André) et Nancey. *Put u Mexiko* (?). Nina Vavra (378).
23-IX. Guitry (Sacha). *Zauzeće tvrdjave* (La prise de Berg op Zoom). Dr. Branko Gavella (273).
16-X. Renard (Jules). *Ridjokosi* (Poil de Carotte). Branko Gavella (432).
21-XI. Maeterlinck. *Tintagilesova smrt* (La mort de Tintagiles). Irena Jakopovićeva (325).
23-XI. Courteline (G.). *Sudačko mjerilo* (Les balances). N. Andrić (148).
28-XI. Courteline (G.). *Glumačke pobjede* (Les mentons bleus). N. Andrić (145).

1914

13-I. Bernard (Tristan). *Blizanci* (Les jumeaux de Brighton). Franjo Crnčie (70).
29-V. Flers et Croisset. *Zeleni frak* (L'habit vert). Branko Gavella (234).
18-IX. Bernard et Athis. *Dvije patke* (Les deux canards). Milan Bogdanović (71).

1916

7-I. Capus (Alfred). *Dvije škole* (Les deux écoles). N. Andrić (125).
10-I. Caillavet (A. G.), Flers (R. de) et Rey (E.). *Lijepa pustolovina* (La belle aventure). Milica Mihičić (123).
4-XI. Caillavet, Flers et Rey. *Nebeska kruglja* (Les travaux d'Hercule). M. Bogdanović (124).
5-XII. Savoir (A.) et Nozière (F.). *Vječni muž* (L'éternel mari) (482).

1917

3-III. Rolland (Romain). *Vuci* (Les loups). Nina Vavra (438).
12-XI. Musset (A. de). *Svijećnjak* (Le chandelier). Branko Gavella (383).

1919

18-I. Balzac (Honoré de). *Mercadet* (Mercadet ou les faiseurs). Dr. Branko Gavella (35).

6-II. BERNSTEIN (Henry). *Tajna* (Le secret). Branko Gavella (77).
1-V. BERNSTEIN (Henry). *Vihor* (La rafale). Nina Vavra (78).
5-VI. BRIEUX (E.). *Stradaoci* (Les avariés). Iso Velikanović (117).

1920

31-III. BATAILLE (Henri). *Dijete ljubavi* (L'enfant de l'amour). Stanko Kopač (44).

1921

8-X. BERNARD et GODFRENAUX (A.). *Šeprtlja* (Triple patte). Jakša Sedmak (72).
15-XII. REYNAL (Paul). *Gospodar svoga srca* (Le maître de son cœur). Mihovil Kombol (429).

1922

14-III. CLAUDEL (Paul). *Blagovijest* (L'annonce faite à Marie). Ivo Vojnović (132).

1923

14-III. LABICHE et MARC (Michel). *Firentinski šešir* (Un chapeau de paille d'Italie). Branko Gavella (303).
17-VI. ROSTAND (E.). *Dva Pierota* (Les deux Pierrots). Jakša Sedmak (444).
26-IX. LENORMAND. *Promašeni život* (Les ratés). Branko Gavella (315).

1924

6-I. VERNEUIL (Louis). *Bračni ugovor* (Le traité d'Auteuil). Jozo Ivakić (539).
2-II. LOUYS (P.) et FRONDAIE (P.). *Žena i njena igračka* (La femme et le pantin). Stanka Kopačeva (319).
13-II. CROMMELYNK (Fernand). *Veličajni rogonja* (Le cocu magnifique). Artur Schneider (151).
11-IV. JAGER-SCHMIDT (André et Valentine). *Charly*. Julije Benešić (294).
17-V. FLERS et CROISSET (F. de). *Vinograd gospodnji* (Les vignes du Seigneur). Iso Velikanović (233).
11-VI. MOLIÈRE. *Amfitrion* (Amphitryon). Iso Velikanović (362).
4-VII. MARCHES (Léo). *Literatura* (Littérature). Vladeta Dragutinović (328).
4-VII. MAURAY (Max). *Staklence* (La fiole). Vl. Dragutinović (337).
5-VII. COURTELINE (G.). *Boulingrinovi* (Les Boulingrins). Vl. Dragutinović (144).
5-VII. FEYDEAU (Georges). *Gospodjina pokojna majka* (Feu la mère de Madame). Vladeta Dragutinović (228).
5-VII. GIRARD (Maxime). *Marcelle* (?). Vladeta Dragutinović (254).
4-VIII. BIRABEAU et NANCEY. *Koža* (La peau). Vladeta Dragutinović (89).
20-X. CROISSET (Francis de). *Prava Parižanka* (Je ne sais quoi). R. Maixner (150).
14-XII. ARMONT (Paul) et CERBIDON (Marcel). *Skola za kokote* (L'école de cocottes). Rudolf Maixner (17).

1925

10-X. LENORMAND. *Covjek koji se hrani snovima* (Le mangeur de rêves). A. Šimić (313).
14-X. ROMAINS (Jules). *Blistava* (La scintillante(. Ivo Šrepel (439).

1926

30-I. GHÉON (Henri). *Siromah pod stepenicama* (Le pauvre sous l'escalier). Artur Schneider (253).
11-IV. ROMAINS (Jules). *Knok ili triumf medicine* (Knock ou le triomphe de la médecine). Ivo Šrepel (441).
3-XI. GÉRALDY (Paul). *Ljubav* (Aimer). Josip Kulundžić (250).
16-XI. NATANSON (Jacques). *Zaljubljeni čudaci* (Les amants saugrenus). Josip Kulundžić (385).

1927

23-III. NOZIER (F.) et SAVOIR (A.). *Kreutzerova sonata* (La sonate à Kreutzer). Inconnu (390).
28-V. VERNEUIL (Louis). *Kuzina iz Varšave* (La cousine de Varsovie). Vladeta Dragutinović (541).
8-X. ROLLAND (Romain). *U revoluciji* (Les jeux de l'amour et de la mort). Slavko Batušić (437).

1928

21-II. GANTILLON (Simon). *Maja* (Maya). Ivo Šeprel (244).
24-II. BENJAMIN (René). *Brbljava švraka* (La pie borgne). Ivo Šrepel (65).
24-II. LORDE (André) et BAUCHE (Henri). *Dvorac spore smrti* (Le château de la mort lente). Slavko Batušić (318).
1-III. GERALDY (P.) et SPITZER (R.). *Samo da hoću* (Si je voulais). Ivo Šrepel (252).
21-IV. PORTO-RICHE (G. de). *Zaljubljena* (L'amoureuse). V. Dragutinović (422).
1-VII. BERGE (Georges) et VERNEUIL (Louis). *Advokat Bolbec i njegov* (*sic*) *suprug* (Maître Bolbec et son mari). V. Lunaček (80).
7-IX. VAUTEL (Clément). *Naš župnik kod bogatih* (Mon curé chez les riches). Milan Predić (529).
7-IX. NIVOIX (Paul) *Gola Eva* (Ève toute nue). Slavko Batušić (387).
1-X. ROMAINS (Jules). *Diktator* (Le dictateur). Tito Strozzi (440).
20-XII. ARMONT (P.) et GERBIDON (M.). *Kradljivka* (La souris d'hôtel). Milan Begović (15).

1929

19-(?) PAGNOL (Marcel). *Topaz.* Iso Velikanović (410).
3-XII. ARMONT (Paul) et GERBIDON (Marcel). *Ljubavne pustolovine* (L'amoureuse aventure). Ivo Šrepel (16).

1930

1-IV. VERNEUIL (Louis). *Ja te varam, ja te ljubim.* Alexandar Binički (540).
17-XII. BOURDET (E.). *Slabi spol* (Le Sexe faible). Vl. Dragutinović (112).

1931

20-I. ANTOINE (André Paul). *Neprijateljica* (L'ennemie). Dr. M. Kombol (12).
20-II. ANET (Claude). *Mayerling.* Mihovil Kombol (30).
24-IV. BERR (G.) et VERNEUIL (L.). *Moja sestra i ja* (?). A. Binički (81).
6-VI. LENORMAND *Mješavina.* (Mixture). Ivo Šrepel (314).

27-VI. GANDERA (Félix). *Ništa bez muške glave* (Il manquait un homme). Branko Gavella (241).
12-X. REY (Etienne). *Micheline*. Slavko Ježić (433).
22-X. PAGNOL (Marcel). *Marius*. B. Gavella (409).
25-X. BISSON (Alexandre). *Jerihonska ruža* (La rose de Jericho). Ivan Mirjev (90).

1932

8-X. REYNAL (Paul). *Grob neznanog junaka* (Le tombeau sous l'arc de triomphe). Rade Pregarc (430).
5-XI. VAUTEL (Clément). *Naš župnik kod sirotinje* (Mon curé chez les pauvres). Branko Gavella (530).
18-XI. ZOLA (Emile). *Grijeh* (La faute de l'abbé Mouret). A. Štimac (545).
19-XI. DELANGE (Georges). *Tempo* (Bluff). Tito Strozzi (162).
13-XII. MAETERLINCK. *Sestra Beatrice* (Sœur Beatrice). Tomislav Prpić (324).

1933

5-I. ZOLA (Émile). *Tereza Raquinova* (Thérèse Raquin). M. Kombol (546).
17-I. SAVOIR (Alfred). *Mala Katarina* (La petite Catherine). M. Kombol (481).
8-IV. GÉRALDY (P.) et SPITZER (R.). *Osvajač žena* (L'homme de joie). Ivo Šrepel (251).
8-V. DEVAL (Jacques). *Mademoiselle*. Vladeta Dragutinović (176).
4-IX. LENORMAND. *Azija* (L'Asie). Mihovil Kombol (312).

1934

5-II. DEVAL (Jacques). *Tovarišč* (Tovarich). Ka Mesarić (177).
21-XI. BATY (Gaston). *Zločin i kazna* (Crime et châtiment). Vera Škurla Ilić (49).

1935

13-II. BOURDET (E.). *Teška vremena* (Les temps difficiles). Radivoj Karadžić (113).
22-VI. NOZIER (F.) et HAMIH (Anton.). *David Golder*. Tomislav Tanhofer (389).
11-XII. BERNSTEIN (Henri). *Nada* (L'espoir). Slavko Batušić (75).

1936

27-V. REYNAL (Paul). *Marna* (La Francerie). Vladimir Habunek (431).

1937

6-III. BIRABEAU (André). *Moj sin gospodin ministar*. Vladeta Dragutinović (88).

1938

5-I. ANOUILH (Jean). *Putnik bez prtljage* (Le voyageur sans bagage). Božena Begović (11).
5-III. BOURDET (Edouard). *Fric-frac*. J. Atias (111).
3-X. JOSSET (André). *Elizabeta* (Elisabeth, femme sans homme). Vladimir Habunek (295).

21-x. VERNEUIL (L.) et BERR (Georges). *Put u Veneciju* (Le train pour Venise). Slavko Batušić (542).
29-xii. PEYRET-CHAPPUIS (Charles de). *Pomana* (Frénésie). Božena Begović (419).

II

1863

8-xi. OFFENBACH (Jacques). *Zaruke uz svjetiljke* (Le mariage aux lanternes). Josip Freudenreich ; Juraj Dević (405).

1864

5-iii. OFFENBACH (Jacques). *Suprug pred vratima* (Un mari à la porte). Josip Freudenreich (403).
19-xi. OFFENBACH (Jacques). *Čarobne gusle* (Le violoneux). S. Udbinski (393).
17-xii. OFFENBACH (Jacques). *Djeva iz Elizonda* (?) S. Udbinski (395).

1865

6-iv. ADAM (Adolphe). *Pierotte i Violetta ili živi automat* (Pantins de Violette ?). S. Udbinski (4).
14-xii. OFFENBACH (Jacques). *Meštar Fortunio i njegova ljuvena pjesma* (La chanson de Fortunio). S. Udbinski (399).

1867

30-xii. OFFENBACH (Jacques). *Blebetuša Saragoška* (Babillarde de Saragosse). Dimitrije-Demeter (392).

1868

31-iii. OFFENBACH (Jacques). *Daphnis i Chloe* (Daphnis et Chloé). Josip Freudenreich (394).

1869

10-x. OFFENBACH (Jacques). *Savojardi* (?). S. Udbinski (402).

1873

19-iii. GOUNOD (Charles). *Faust.* August Šenoa ; 1925 : Petar Konjović (263).

1874

3-iii. AUBER. *Crni domino* (Le domino noir). J. E. Tomić (22).

1877

27-ii. AUBER (D. F.). *Nijema iz Porticia* (La muette de Portici). J. E. Tomić (21).

1881

5-XI. LECOCQ (Charles). *Angot* (La fille de M^{le} Angot). Ivan Orešković (308).

1882

10-I. PLANQUETTE (Robert). *Korneviljska zvona* (Les cloches de Corneville). J. E. Tomić (421).

1884

19-I. MAILLART (Aimé). *Pustinjakovo zvono* (Les dragons de Villars). J. E. Tomić (326).

1885

3-X. DELIBES (Léo). *Kralj je rekao* (Le roi l'a dit). Ivan Trnski (166).

1887

15-X. AUBER (Daniel François). *Fra Diavolo.* A. M. Bišćan ; 1909 : Ferdo Ž. Miler (20).

1888

5-V. HALÉVY (Fromental). *Židovka* (La Juive). Ivan Orešković (274).

1889

2-IV. LECOCQ (Charles). *Mali vojvoda* (Le petit duc). J. E. Tomić (310).

1891

14-XI. HERVÉ (Florimond). *Mamzelle Nitouche.* Ivan Švrljuga et Aug. Harambašić (284).

1893

18-VI. BIZET (G.). *Carmen.* August Harambašić ; 1917 : Milutin Cihlar Nehajev (103).

1894

5-V. GOUNOD (Charles). *Romeo i Julija* (Roméo et Juliette). Milka Pogačić (264).
20-V. THOMAS (Ambroise). *Mignon.* Milka Pogačić (521).

1895

1-V. DELIBES (Léo). *Kopelija* (Coppélia ou la fille aux yeux d'émail). Ballet (165).

1897

21-I. ADAM (Adolphe). *Gisela* (Giselle ou les Wilis). Ballet. Tr. Inconnu (2).
23-I. MASSENET (Jules). *Manon.* Petar Brani ; 1920 : Krešimir Baranović (331).

14-II. OFFENBACH (Jacques). *Lijepa Jelena* (La belle Hélène). Petar Brani ; Aleksandar Binički (397).
19-IV. OFFENBACH (Jacques). *Orfej u podzemlju* (Orphée aux enfers). Petar Brani ; 1929 : Aleksandar Binički (401).
9-XII. AUDRAN (Edmond). *La Mascotte.* Srećko Albini ; 1930 : Petar Konjović (24).

1898

16-V. MASSENET (Jules). *Portrait de Manon.* Ferdo Ž. Miler (333).

1899

8-IV. MEHUL (Etienne Nicolas). *Josip i njegova braća* (Joseph). Aug. Harambašić (338).
23-IV. LECOCQ (Charles). *Giroflé Giroifla.* Artur Schneider (309).
17-IX. ADAM (Adolphe). *Postiljon od Longjumeau* (Le postillon de Longjumeau). Milka Pogačić (3).

1900

7-I. BOILDIEU (François Adrien). *Bijela gospodja* (La dame blanche). Viktor Badalić (108).
24-III. BIZET (Georges). *Biserari* (Les pêcheurs de perles). Viktor Badalić (102).
3-X. MASSENET (Jules). *Lahorski kralj* (Le roi de Lahore). F. Ž. Miler (330).
23-X. AUDRAN (Edmond). *Lutka* (La poupée). Ferdo Ž. Miler (25).

1901

1-I. AUDRAN (Edmond). *Gilette de Narbonne.* Ferdo Ž. Miler (23).
29-IX. OFFENBACH (Jacques). *Lijepa Luretta* (La belle Lurette). F. Ž. Miler (398).
15-X. PLANCHE (J. R.). *Oberon.* Artur Schneider (420).
29-X. MASSENET (Jules). *Werther.* Viktor Badalić ; M. Bogdanović (334).

1902

5-I. BANNES (A.). *Tata-toto* (?) Ferdo Ž. Miler (36).
19-IV. OFFENBACH (Jacques). *Hoffmannove priče* (Les contes d'Hoffmann). Ferdo Ž. Miler ; 1911 : Gjuro Prejac (396).
13-V. BIZET (G.). *Djamileh.* Milutin Cihlar Nehajev (104).

1904

30-I. DELACOUR (Alfred). J. Strauss. *Princ Metuzalem* (?). Ferdo Ž. Miler (160).
5-X. OFFENBACH (Jacques). *Modrc brad* (Barbe-Bleue). Ferdo Ž. Miler (400).

1906

18-X. BERENYI (Henri). *La main.* P ntomine (66).

1907

6-I. OFFENBACH (Jacques). *Trapezuntska kneginja* (La princesse de Trébizonde). Gjuro Prejac (404).
10-X. TERASSE (Claude). *Seviljski kongres* (Monsieur de la Palisse). Ferdo Ž. Miler (519).

1909

14-IV. BEISSIER (Ferdinand). *Pierrot* (Histoire d'un Pierrot). Inconnu (61).

1912

20-III. DELIBES (Léo). *Lakmé.* Antonija Kassowitz-Cvijić (167).
21-XII. MASSENET (Jules). *Pelivan svete Gospe* (Le jongleur de Notre-Dame). Antonija Kassowitz-Cvijić (332).

1914

20-II. SAINT-SAENS (Camille). *Samson i Dalila.* Juraj Dević (448).

1917

26-VI. BEAUMARCHAIS (Pierre Augustin). *Figarov pir.* (Le mariage de Figaro). Antonija Kassowitz-Cvijić (58).

1919

21-IV. CHARPENTIER (Gustave). *Louise.* Milivoj Ibler (129).

1923

12-XII. DEBUSSY (Claude). *Peleas i Melisanda* (Pelleas et Mélisande). Petar Konjović (157).

1926

24-III. GANNE (Louis). *Cocorico.* Tito Strozzi et Josip Kulundžić (243).

1927

28-IV. DEBUSSY (Claude). *Kiutja igračaka* (La boîte à joujoux). Ballet (156).

1929

23-III. RABAUD (Henri). *Maruf kairski papučar* (Marouf savetier du Caire). Slavko Batušić (426).

1930

15-XII. BERLIOZ (Hector). *Prokletstvo Fausta* (La damnation de Faust) (68).

1931

3-II. BERLIOZ (Hector). *Grande messe des morts* (67).

1932

7-I. RIVOLLET (Georges), GLUCK (Ch. W.). *Alkestis.* Risto Odavić (436).

III

1873

9-XII. VERDI-HUGO (Victor). *Rigoletto* (Le roi s'amuse). Mijo Bišćan ; 1910 : Gjuro Dević (292).

1874

2-XII. ROISSNI-BEAUMARCHAIS. *Seviljski brijač* (Le barbier de Séville). Mijo Bišćan ; Gjuro Prejac (59).

1875

4-XII. DONIZETTI-SCRIBE (E.). *Favorita* (La favorite). Ivan Trnski (485).

1876

29-IV. MEYERBEER-SCRIBE (E.) et DELAVIGNE (G.). *Roberto Djavo* (Robert le Diable). Ivan Trnski (499).

1878

4-V. MEYERBEER-SCRIBE (E.) et DECHAMPS (E.). *Hugenoti* (Les Huguenots). Hugo Badalić (497).

1879

8-XI. MEYERBEER-SCRIBE (Eugène). *Afričanka* (L'Africaine). J. E. Tomić ; 1895 : Antonija Kassowitz-Cvijić (39).

1897

20-III. MEYERBEER-SCRIBE (Eugène). *Prorok* (Le prophète). Ferdo Ž. Miler (490).

Un fonctionnaire des Provinces illyriennes : Domenico-Saldassare Cottani. — Étant entré en possession de papiers provenant des archives de la famille Cattani, il nous a paru intéressant d'en extraire ce qui pouvait former une contribution même modeste à l'histoire de la Dalmatie française et des Provinces illyriennes.

Domenico Baldassare Cattani, originaire d'Imola [1] semble être venu en Dalmatie parmi des Italiens qui accompagnèrent ou suivirent Dandolo nommé provéditeur.

Il est impossible de préciser la date de son arrivée, ni les premières fonctions qu'il occupa. Le document le plus ancien que nous avons sous les yeux est une lettre écrite le 17 février 1808, au nom de Marmont à Garagnin, délégué du gouvernement à Spalato, auprès de qui Cattani semble avoir été employé jusqu'à cette date [2].

« S. E. le Gouverneur en Chef n'a point oublié l'intérêt que vous portez à Catani, et il s'est occupé de lui faire donner la destination que vous aviez indiquée. M. Catani va être chargé de remplir les fonctions provisoires de Délégué dans l'arrondissement de Sebenico et probablement cela le mettra en situation d'être placé définitivement en cette qualité. Le Gouverneur en chef a pensé que malgré le désir que vous avez de le conserver près de vous, vous préféreriez sans doute le voir occuper un emploi qui favorise son intérêt particulier. »

Le 4 juillet 1806, Bartolomeo Benincasa, depuis le 10 juin 1806, chef de division de l'Instruction publique auprès du Provéditeur à Zadar, lui écrivait pour lui signaler les jugements sévères portés sur le gymnase de Šibenik. Et Benincasa, plaisantin d'habitude et flatteur, le dénommait « suo carissimo amico » et le couvrait de compliments :

« Visiani... mi dice cosa che m'arriva nuova e mi spiace, della quale però amo de dubitare, e che giudico molto esagerata. Egli mi dice un male infinito di codesto Ginnasio : e quanto alla Grammatica particolarmente, *non metodo, non ordine, non assiduità, non zelo, non cognizioni.* Bagatelle ! Come mai tuttocciò, voi vivo costi ? Se c'è del vero riflessibile, o rimediate al male colla vostra illuminata autorità, o esponete e proponete. Non devo tacervi, che Visiani finisce col fare la devotissima menzione di voi. Ne ho goduto, come più volte mi si è offerta occasion simile di godere a proposito di un amico che pregio ed amo, come voi. Vi saluto colla più ingenua cordialità unita a distinta stima ».

Un acte de vente du 27 décembre 1811 indique que par un contrat privé datant du 18 juin 1809 Cattani avait acquis « lo scoglio di St Steffano nella valle di Zlosella dirimpetto alla villa di Betina con tutto il fabricato sovraposto » et il les revendit deux ans plus tard à un certain Francesco Giacommeli de Venise, résidant à Šibenik.

[1] Où il était *segretario presso la Municipalità* en 1802 d'après l'adresse d'une lettre.

[2] De 1806 à 1809 le délégué du gouvernement à Šibenik était le Dr Pinell; « homme de bien qui avait servi fidèlement l'Autriche et était le grand promoteur de la vaccine en Dalmatie ». Pisani, *La Dalmatie de* 1797 *à* 1815, Paris, 1893, p. 205. C'est sans doute à lui que succédait Cattani.

Entre temps, il y avait eu la guerre et l'occupation par les troupes autrichiennes de la plus grande partie de la Dalmatie. Le 21 juillet 1809 les Autrichiens étaient entrés à Šibenik et à Split le 2 août, au mépris des conventions de l'armistice conclu entre Maureillan et Knežević.

« Sous le règne de Napoléon Le Grand, Empereur des Français, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse etc.

Cette première pierre du Musée de façade à la mer du Jardin Public de la Cité de Spalato, ordonné par la munificence d'Auguste Marmont maréchal d'Empire, duc de Raguse, Gouverneur général des Provinces Illiriques etc, fut placée par Dominique Balthazar Catany, délégué du Gouvernement à Spalato, en présence des autorités locales.

Le 16 avril 1810 à 8 heures du matin. »

Quelle fut l'attitude de Cattani [1] ? Nous ne le savons pas. Mais sans doute honorable, car nous le trouvons en 1810 délégué du gouvernement à Split. C'est avec ce titre qu'il figure dans une inscription commémorative.

Le Maréchal Marmont affirmait poliment avoir apprécié le zèle de Cattani :

« Monsieur le Délégué, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5 février. Je vous remercie des sentiments que vous me témoignez. J'ai su apprécier votre zèle pendant mon séjour en Dalmatie ; votre conduite et les preuves de dévouement que vous avez données en dernier lieu ont parfaitement justifié la confiance

[1] La présence dans ses papiers du document dont nous donnons copie ci-dessous indiquerait-elle que Cattani aurait eu une part dans les négociations relatives à la reddition de la garde nationale de Split le 23 juillet 1809 ?

« Copia

Il Capo Battaglione Comandante la Guardia Civica, à la Piazza di Spalato, dietro a quanto venne annunciato dal Sig. Mattio Loncocovich coperto dal certificato dal Sig^r. Maggior Starabovaz segnato in nome di S. E. libero barone de Knexivich Comandante l'Armata della Dalmazia di S. M. Francesco II Imperatore e Re dichiara, che non avendo nè forze, nè commissioni di opponer a una truppa regolare, e di forza imponente, egli non sarà per resistere ogni qual volta si presenti al Ponte di Salona un Corpo di Milizia regolata che sia riconosciuta nelle forme di pratica purchè siano pienamente assicurate le vite, le proprietà, ed i diritti degl'abitanti di Spalato, e suo territorio, e sia pure considerata la Guardia Civica come una forza interna destinata a garantire soltanto il buon ordine e l'interna tranquillità, da non calcolarsi mai sotto la cattegoria delle truppe beligeranti, che impugnaro l'armi contro l'Insegne dei Governi, come lo è in pari modo la forza Provinciale destinata a sorvegliare la pubblica tranquillità, e l'interna sicurezza del servitorio.

Spalato, li 23. Luglio, 1809.

Il Capo Battaglione Comand^te della Guardia Nazionale, e della Piazza di Spalato

Pio Benedetti.

Consigliato, es assentito dalle autorità civili. »

et l'estime que vous m'avez inspirées, et je me plairai toujours à vous en renouveler les témoignages.

Recevez, monsieur le Délégué, l'assurance de ma considération distinguée.

Trieste, le 3 mars 1810 Le Gouverneur général,
Mal duc de Raguse.

D'autre part pour compenser les pertes qu'il faisait valoir le Gouverneur général lui accordait un bastion des anciennes fortifications de Split [1]. A cette occasion le duc de Raguse écrivait de Ljubljana à Monsieur de la Bergerie, intendant de la Dalmatie :

« Monsieur l'Intendant, M. Cattani Sous-Intendant à Spalato est un des fonctionnaires publics qui a éprouvé le plus de pertes, et de vexations par suite de l'invasion des Autrichiens en Dalmatie ; il demande à titre d'indemnités auxquelles il a droit de prétendre conformément aux arrêtés que j'ai pris pour celles à accorder aux Dalmates fidèles la concession d'un bastion situé près de la porte Luças à Spalato, et qui est indiqué dans le dessin ci-joint. Je vous autorise à lui faire cette concession en remplissant les formalités d'usage. »

Il ajoutait un peu plus tard la concession d'un morceau de terrain adjacent.

En juillet il annonçait sa nomination comme délégué à Dandolo, rentré dans sa retraite de Varese, qui lui répondait en ces termes, le 27 août 1810 :

« ...Ho sentito con piacere che il Sig. Maresciallo v'abbia fatto giustizia nomii nandovi sotto Intendente di costi.

Potete credere che dal conto mio non ho lasciato ne lascierei di trattare la causa degli Italiani impiegati in Dalmazia... »

Le 17 septembre le commissaire général de police félicitait le nouveau sous-intendant de son zèle :

« ...Le interessanti è dettagliate informazioni ch'Ella, Signor Ve Intendente si è affrettato di porgermi, confermano l'idea che aveva del suo zlo, dè suoi lumi, e dell'attività usata nel servizio.

[1] Le bastion Contarini. Lettre de l'Intendant de la Bergerie datée de Zara 12 août 1810 : « Sua Eccellenza il Signor Maresciallo Duca di Ragusa Governator Generale avute in benigno riflesso le perdite, e vessazioni da lei sofferte all'ultima guerra ha dietro le di lei istanze deliberato di concederle in investitura il bastione situato presso la parta Lusaz a Spalato.

Concession du terrain, lettre du même du 9 novembre 1810. Ce bastion ne représentait pas une riche dotation, à en croire ce que dit Cattani dans sa réponse du 17 août : « ...debbo assicurarla che il fortificatorio non prende ingerenza sui vecchi bastione di Spalato i quali sono liberamente concessi in investita del Governo o demoliti. Quello che S. E. Maresciallo Duca di Ragusa G. G. mi concede non seve a nulla, le mura ne sono tremate dalle parti, e superiormente molte pietre ne sono state aspostate, senza opposizione o ingerenza alcuna del fortificatorio... »

Ella è per me una compiacenza il ritrovare nell'esercizio delle mie funzioni di simili appoggi.

Non so dispensarmene dè ringraziamenti che le devo, ed alletato dall'utilità dell'opera ma, mi fo a sollecitarla a fornirmi in proggresso più di sovvente che sia possibile di sua siffattamente importanti nozioni... »

Mais ni les politesses de Marmont ni les assurances d'amitié de Dandolo ne lui suffisaient sans doute, puisqu'il porte ses plaintes et ses réclamations auprès du nouveau gouverneur, le général Bertrand, dont la réponse est comme celle de son prédécesseur, courtoise simplement :

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite et je vous remercie de ce qu'elle contient d'obligeant pour moi.

Il ne m'a été rendu que de bons témoignages sur la manière dont vous avez servi l'Empereur. Je sais que vous avez essuyé des pertes ; aussi suis-je disposé à faire ce qui dépendra de moi pour que vous puissiez conserver la place que vous occupez, et que vous paraissez très bien remplir.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée. »

Enfin en novembre le gouverneur confirme la concession du terrain adjacent au bastion et le 28 décembre l'intendant de la Bergerie lui transmettait « l'atto d'investitura » y relatif.

Tout cela cependant ne le satisfaisait guère, et il faisait ses lamentations à Dandolo, qui lui répondait le 28 novembre :

« ...Provo, caro Cattani, il maggior dispiacere non sentendovi contento appunto perchè conosco cosa avete operato. Godo però che l'egregio nuovo governatore v'abbia bene accolto.

Dal canto mio cercherò che il vostro nome venga conosciuto come conviene. Non vi dico di più... »

Enfin il quittait Split pour la sub-délégation Lošinj en mars 1812 et faisait part de ce changement à divers fonctionnaires qui lui répondaient aimablement. Le commandant d'armes de Split lui écrivait (22 mars 1812) :

« Vous me faites l'honneur de m'annoncer par votre lettre du 8 courant n° 696 que le gouvernement vous a destiné à de nouvelles fonctions, que vous quittez la subdélégation de Spalato pour aller prendre celle de Lussin.

Les droits que vous avez acquis à la bienveillance du Souverain, vous assuraient d'avance la continuation de sa confiance, mais il est fâcheux pour moi, pour Spalato, que ses intérêts vous appellent ailleurs.

Je me complais à mon tour, Monsieur le Subdélégué, de vous offrir le tribut de mes regrets ; et de vous exprimer combien il m'en coûte d'avoir à cesser des rapports qui m'ont toujours été agréables, par la bonne volonté et le discernement qui les dictaient ».

Le Receveur payeur n'était pas moins flatteur dans l'expression de ses regrets :

« Je n'ai pu pour raison de santé, répondre plus tôt à votre obligeante lettre du 8 courant, par laquelle vous avez la bonté de me communiquer votre permutation.

Je n'ai jamais douté d'un instant que le Gouverneur qui sait apprécier le mérite de ceux qui le servent, ne vous maintînt dans vos fonctions : il est fâcheux pour moi, que ses intérêts n'aient pu s'allier à nos affections.

Les témoignages flatteurs que vous me donnez avec tant de libéralité, sont plutôt l'effet de votre bienveillance que celui du mérite ; l'amitié excuse tout ce qu'il y a d'exagéré. Je serai plus fondé dans ceux que je vous adresse à mon tour pour rendre hommage à la sagesse éclairée de tous les actes de votre administration, et à votre constante sollicitude à seconder les efforts de tous ceux qui sont appelés aux diverses fonctions administratives.

Ces grandes considérations seroient bien capables d'exciter seules mes regrets si le sentimens à l'amitié ne venoit les rendre encore plus amers... »

En avril 1812 Cattani s'installait dans sa résidence où le maire lui avait réservé une maison, dont il signait le contrat de location le 5 octobre 1812 :

« ...Li signori Domenico Baldassare Cattani sudelegato né Lossini, ed Antonio Tarabocchia Simina del fu Simon ambi domiciliati in questa Comune di Lossin piccolo il primo nella contrada San Giuseppe nº 633- ed il secondo nella contrada Sant'Antonio nº pienamente a noi Notajo, e testimonj sottoscritti cogniti, li quali ci hanno pregato di scrivere il seguente contratto d'Affitanza.

1º Il proprietario Tarabocchia sudetto dà in affitto al Signor Cattani Sudelegato tutto il piano dimzzo della casa, che possiede al nº 633 nella contrada San Giuseppe sopraespressa con i mobili infissi al muro, uno specchio, un tavolino, un armadio, un comodo, e con tutti li suoi diritti pel pozzo, coneva, terazza, ed altri qualunque.

2º Il signor Cattani pagherà anticipatamente ogni trimestre l'affito in franchi 200. duecento al trimestre, e siccome la casa è stata impegnata per lui dal signor Maire fino dalli primi d'Aprile, ed il Tarabocchia poteà ad altri affitarla- cosi s'intenderà decorrere il primo trimestre dal primo 1e aprile decorso, e terminerà coll'Anno corrente... »

Ses débuts dans l'administration de Lošinj étaient favorablement jugés par l'Intendant de la Croatie civile, M. de Contade :

« Monsieur le Subdélégué. J'ai reçu le rapport que vous m'avez adressé sur les différentes parties de votre service en 1812. Je vous en remercie. Je ne puis qu'applaudir au zèle que vous avez montré et aux efforts que vous avez faits pendant l'exercice qui vient de s'écouler. Je suis convaincu que le rapport que vous m'adressez à la fin du présent exercice me mettra à même de prouver au gouvernement que l'organisation de votre district est entièrement terminée. Préalablement, je me suis fait un devoir de faire valoir vos efforts et les nouveaux droits qu'ils vous ont acquis à la bienveillance du gouvernement... »

Cependant Cattani avait étudié le code rural projeté pour la

Dalmatie et avait fait part de ses observations à toutes les autorités possibles, dont il recevait des remerciements et des compliments.

Le Ministère de l'Intérieur lui écrivait de Paris, le 3 octobre 1812 :

« ...J'ai reçu, Monsieur, avec votre lettre du 18 du mois dernier, les observations que vous m'avez adressées sur le projet du code rural relativement à la Dalmatie. Vous pensez qu'il serait besoin de maintenir dans l'Illyrie plusieurs lois ou usages ruraux qui sont particuliers à cette partie de l'Empire ; je ne puis que prendre en considération les motifs qui vous ont dirigé dans votre travail et je vous promets qu'il sera l'objet d'une sérieuse méditation... »

L'intendant général Chahol, écrivait de Ljubljana le 20 octobre 1812 :

« J'ai reçu, Monsieur le subdélégué, dans son temps, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sous la date du 18 août.Je n'y ai pas répondu plus tôt parce que j'ai voulu me réserver le temps de lire avec attention les observations qui y étaient jointes sur le projet de code rural rédigé par les soins de S. Ex. le Ministre de l'Intérieur. Les divers développements dans lesquels vous êtes entré sur les relations réciproques des colons et des propriétaires en Dalmatie m'ont paru jeter beaucoup de jour sur une question extrêmement importante et sur laquelle l'opinion ne paraît pas encore bien fixée. Lorsqu'il s'agira de prononcer définitivement sur cet objet, je me ferai un plaisir, Monsieur, de vous demander les développements qui pourraient contribuer à l'éclaircir et je ne doute pas que vos lumières et votre expérience ne puissent m'être d'une grande utilité... »

Le 3 décembre 1812 c'était au tour du général Bertrand Gouverneur Général :

« ...j'ai lu les observations que vous m'avez adressées sur le code rural de la Dalmatie ; les quatre premiers chapitres discutent le projet qui a été présenté ; comme je ne connois pas parfaitement le système de la Dalmatie je n'ai bien compris ni le projet de la commission, ni la réponse de Mr Garagnin, ni vos observations à ce sujet.

Vous supposez toujours qu'on connaît le système du pays, c'est ce qui n'est connu que des Dalmates, il faudroit commencer par le bien expliquer et faire comprendre le système agraire de la Dalmatie, les variations qu'il éprouve dans les diverses localités, les inconvénients qu'il présente et les moyens d'y remédier.

Votre chapitre 5 et 6 sur le contrat agraire le plus fréquent m'a beaucoup plus intéressé que les autres ; vous connoissez bien la Dalmatie, je crois quevous pourriez faire un mémoire fort intéressant à ce sujet et je vous prierai de me l'adresser... »

Encouragé, il produisait un mémoire additionnel dont l'Intendant général lui accusait réception le 13 janvier 1813 :

« ...Je vous remercie de cet envoi ; j'ai lu ce mémoire avec beaucoup d'intérêt, et j'ai fait usage des utiles renseignements qu'il contient, dans le rapport que j'ai présenté à Son Excellence relativement aux difficultés qui se sont élevées entre

les colons et les propriétaires, sur le mode de payement de la Digme, dans le Vecchio acquitto... »

Sauf une obscure correspondance relative à des avances, des remboursements des escomptes, sur le traitement — qui semble avoir été payé avec assez d'irrégularité — il n'y a plus dans le dossier qu'un seul document personnel. C'est une lettre du 28 octobre 1813 adressée par le Procureur impérial près du Tribunal de première instance à Split, à Cattani qui est qualifié d' « avvocato e Professore onorario di Giurisprudenza » :

« ...Nell'atto di trasmetterle la lettera del sig : Presidente d'Appello con cui mi communica ch'ella dal sip ; Barone di Roise Commandte la Dalmazia, e la Piazza di Zara in istato di assedio fu autorizzato interinalmente ed in riserva di ottenere dal Governo superiore la rellativa conferma all'esercizio dell'avvocatura nella Provincia della Dalmazia, la rendo intesa di aver ciô communicato al Tribunale e Giudice di Pace, ond'ella sia riconosciuta in da qualità... »

Après la chute du régime français Cattani passera au service autrichien et sera de longues années *Segretario di governo a Zara.*

MATE UJEVIC.

Deux extraits des livres de la paroisse de Pribic sur les événements en Croatie sous Napoléon. — Comme une petite contribution à l'étude des rapports franco-croates de 1806 à 1813, surtout pour les rapports entre le clergé et le régime français [1], nous donnons ici quelques extraits des livres de la paroisse de Pribić relatifs aux événements de Croatie pendant les années troublées de la première moitié du XIXe siècle.

Le village de Pribić, éloigné de 24 km. de Karlovac, se trouve au pied des montagnes de Žumberak. Le premier de ces extraits a été écrit, peu après le départ des Francais, par le curé Joseph Fabry (mort en 1832). Le nouveau curé de Pribić, Étienne Štivalić, nommé en 1832, a commencé à écrire les annales de la paroisse. Le deuxième de ces extraits provient de ces annales. D'après ce qu'ils ont écrit, on ne peut considérer ces deux curés comme des amis du régime français. C'est, donc, l'inverse à ce qu'atteste Lo-

[1] Les rapports entre l'église catholique en Croatie et le régime français pendant les années 1806-1813 n'ont pas encore été étudiés à fond. La plus grande partie du matériel reste encore enfouie dans les archives. L'étude la plus récente sur ces rapports est celle de Étienne Antoljak, Katoličke župe u francuskoj Hrvatskoj, *Croatia sacra*, VIII (1939), pp. 17 et suiv., mais elle n'a pas pu me servir pour le commentaire de ces extraits.

pašić en disant que « le clergé croate vivait en bons termes avec le régime français »[1].

I

a) *Liber baptisandorum ab anno* 1760.

Lector obtime !

Si cupis scire unde et quare tantae correctiones[2] ac excisiones in hoc libro factae sint, respondeo has factas esse sub gubernio gallico anno 1811-0, 1812-0 et 1813-0 quo tempore[3] parochi libros baptismales, mortuorum et copulatorum mairatibus et intendentiae carolostadiensi jussu superioritatis ecclesiasticae et civilis tradere debuerunt, ibidem tot et tanti errores tantaeve correctiones et excisiones factae sunt.

b) *Lector obtime* !

Si scire cupis unde et quare tantae correctiones ac excisiones in hoc libro factae sint, respondeo has factas esse sub gubernio gallico anno 1811-0, 1812-0 et 1813-0 quo tempore parochi libros baptismales, mortuorum et copulatorum protocolla mairatibus et intendentiae carolostadiensi jussu superioritatis ecclesiasticae et civilis tradere debuerunt, ibidem tot et tantos errores, correctiones et excisiones factas esse.

Comme on le voit, les textes *a* et *b* concordent presqu'à la lettre. Tous les deux se trouvent dans un in-folio de papier intitulé *I. Svezak*, contenant les registres des décès, des baptêmes et des mariages. Les pages de ce volume ne sont pas numérotées. Le volume, dans son état actuel, commence avec les décès 1804-1809 (les morts) ; suivent 19 feuillets en blanc ; viennent 55 feuillets coupés jusqu'au ras du dos. Ensuite se trouve le texte *a* suivi des baptêmes de 1760-1798 ; suivent 10 ff. coupés ; viennent les baptêmes de 1798-1806 ; puis 40 ff. coupés. A la suite on lit le texte *b* ; suivent une soixantaine de feuilles blanches, puis les mariages de 1765-1807 ; ensuite une trentaine de feuilles blanches et les décès de 1764-1803.

[1] Radoslav Lopašić, *Karlovac, povijest i mjestopis grada i okolice*, Zagreb, 1879, p. 126.

[2] Dans le texte du volume on ne voit que les excisions ; peut-être que les *correctiones* se trouvaient dans quelques-unes de ces feuilles coupées.

[3] Je n'ai pas pu préciser à quelle date les livres de paroisse durent être remis aux autorités civiles. D'après ce que dit Fabry, ce fut en 1811. Mais dès le 15 février 1811 eut lieu la première levée pour l'armée française (cf. Lopašić, *o. c.*, p. 77) et on se servit vraisemblablement à cette occasion des registres paroissiaux. Ce ne fut que le 25 janvier 1812 que le mariage civil devint obligatoire et que les maires durent tenir registre des naissances, mariages et décès (cf. Lopašić, *o. c.*, p. 126).

II

1805. Magna Zagrabiae [1] epidemia mortalitatis ultimis mensibus huius anni et sequentis sic dicta petechialis [2] regnabat, quod rara fuerit domus sine habito funere, immo multae proles perditis suis parentibus orphanales evasere, tantae quippe erant postremis mensibus binis et tam densae insidentes nebulae ut ipse putuerint et ideo saepius currus plures juniperis pleni in concursu platearum exonerati fuerunt exusti igne fulminensi-captivus gallicus miles in plateis jacens videbatur [3] — pulsusque campanarum inhibitus, noctu sine destinatione personarum funera evehebantur faecalesque capacitatis amplioris fossae excipiendis mortuorum cadaveribus calce vivo obsitis aptatae videbantur.

1806. Ab amissione harum transavanarum Croatiae partium memorabilis quas campi mareschallus Marmont nomine Imperatoris Napoleonis I-i apprehendit.

1810. A bassata banchae viennensis chartacea pecunia in partibus his quae 10-0 februarii in foro carolostadiensi publice [4] exusta fuit jussu dicti gubernatoris memorabilis quo anno schala marmontiana pro reductione pecuniarai publicata est.

...quod 1813, non factum quod in immensum auctae sunt (sc. *nives*), sed et concomitante frigore immemoriali historiae celebres evaserunt, utpote quae exercitum gallicum in Russia deleverunt. — Idem adeo erat pluviosus et frigidus quod primum famelicum constituerit annum quo simul frigore hyemali omnes in Croatia vites periverant.

1822. Posteaquam 1812 hyeme 1813 deletae fuissent copiae gallicae, idem hoc dicto anno ex his partibus eotunc ad Regnum Illyricum pertinentibus Galli mense novembri expulsi sunt, partes hae sub provisoria administratione germanica usque 1822 mensem novembrem manserunt quo tempore Regno Hungarico reincorporatae sunt.

Deux comédies de Marco Antonio Vidovic. — M. A. Vidović publia en 1858 à Zadar dans la typographie des frères Battara trois drames romantiques.

Le premier de ces drames, *Nepomuceno Orsini*, tragédie en cinq actes, est un produit typique d'un romantisme tardif. Le protago-

[1] L'épidémie dont parle Štivalić, ne se limita à Zagreb. Elle sévit également à Karlovac. C'était pendant la malheureuse campagne de 1805-06 quand les armées autrichiennes battant en retraite sur le front italien s'installèrent à Karlovac et à Zagreb. Pendant cette épidémie, environ de 15 à 20 soldats et de 2 à 4 civils mouraient chaque jour à Karlovac (cf. Lopašić, *o. c.*, p. 65).

[2] L'épidémie était le *morbus petechialis*, c'est-à-dire le typhus exanthématique. Le vieux mot croate pour désigner cette maladie était *peteće* indiquait la même maladie, aujourd'hui remplacé par *pjegavac*.

[3] Dans l'armée en retraite se trouvaient, naturellement, des prisonniers français. Mais ce n'est pas l'honneur de l'armée autrichienne de les avoir abandonnés malades et mourants sur les places publiques.

[4] Les billets de la Banque de Vienne furent publiquement brûlés à Karlovac le 10 février 1810. Le décret du 6 mars 1810 en ordonnait la suppression complète de la circulation pour le 16 mars 1810 (cf. Lopašić, *o. c.*, p. 75).

niste, seigneur féodal du château de Grottaferrata enlève la fiancée de son vassal. Les paysans se révoltent et la sauvent. Le tyran est emprisonné.

Le second ouvrage dramatique de ce recueil est une *commedia brillante in un atto* « IL RE CHE NON A DANARI DA PAGAR L'OSTE ». Il s'agit de Jérôme Bonaparte (1784-1860), le plus jeune frère de l'Empereur qui vient d'être nommé « roi » de Westphalie, c'est-à-dire commissaire civil de son frère. Il est appelé constamment « Girolamo ». L'auteur reconnaît dans une brève note de s'être servi d'un opuscule anonyme italien « Napoleone e la sua famiglia, dispensa 4-ta, p. 29, Venezia 1845, Gio. Cecchini ». Cette brochure, que je n'ai pas pu me procurer, pourrait donner des renseignements précieux. Le fait qu'il ne s'est pas servi d'un ouvrage français nous fait penser qu'il ne savait pas bien ou peut-être point du tout cette langue.

Le troisième drame *Le sconsigliatezze in amore* a comme source un poème « illyrien » de sa femme Ana. L'action se passe à Paris dans une maison bourgeoise sous le règne de Louis-Philippe, vers 1842, après la campagne d'Algérie. La jeune poétesse Ana avait placé l'action en Bosnie. L'intrigue restant la même, les personnages ont chez Marko des noms français italianisés.

Ana Vidović née Vusio (1798-1879 selon A. Kassowitz-Cvijić et 1795-1875 selon Lozovina) a joué un rôle très important dans le mouvement illyrien en Dalmatie. Dans la préface de son épopée *Romolo ossia la fondazione di Roma* (Zara, Battara, 1856) elle nous parle de sa vie, parfois sans trace de modestie. Son père Niccolo Vusio de Vicence, capitaine dans l'armée de Napoléon Ier s'était distingué à la bataille de pont de Lodi. Après 1805 il fut nommé commandant d'un détachement des pandours en Dalmatie. Ana est née à Šibenik. Elle y apprit dans son enfance deux langues : l'italien et l'illyrien « usati in Dalmazia ». Elle lisait les meilleurs auteurs classiques et contemporains. Pétrarque était sa lecture préférée. Puis, elle devint la femme du juge M. A. Vidović. Son début poétique date de leur séjour à Pag. En 1841 elle publie à Zadar *Anka i Stanko* avec une traduction italienne parallèle. En 1844 elle publie de même façon quatre poèmes romantiques (*Alva i Alko ili stavnost u ljubavi*, Alva e Alco ossia la constanza in amore ; *Harač priateljstvu*, Il tributo all'amicizia ; *Prevara osuećena i dobrodjetelj obdarena*, L'inganno deluso e la virtù premiata ; *Ljubav i nemilost*, L'amore e la crudeltà. Un recueil de vers italiens est daté de 1846 (*Mestizie e distrazioni*). Cette même année elle publie aussi dans la « Gazzetta di Zara » une tentative épique *Alessandro presso l'Idaspe*. *Romolo* paraît en 1856. Elle collaborait à la *Zoar*

dalmatinska de Kuzmanić, aussi bien qu'au *Kolo* de Vraz. Bien qu'elle n'atteignît jamais la gloire d'une créatrice originale, la critique croate lui reconnaît le mérite d'avoir été une des premières femmes-écrivains de son temps. C'est dans ses œuvres qu'on assiste à la fusion d'éléments nationaux et de réminiscences italiennes.

Contrairement à son épouse, M. A. Vidović était resté attaché à la culture italienne. En croate, il n'a publié, à ma connaissance, qu'une petite brochure sous le titre : *Pêsma o hrabrosti Tome Dabčevića ili o slučaju koj se dogodio u varoši Dobrota medju šezdeset Cèrnogoraca i istog Dabčevića u noći 11 mêseca maja* 1847 *opêvana po* M. A. Vidović (Zadar 1848). Comme traducteur il s'efforça de faire connaître au public italien les meilleurs produits de la littérature croate. C'est ainsi qu'il traduisit *Osman* (*L'Osmanide* 1838) et les psaumes de Dordić. Il composa en outre douze sonnets à propos de la guerre de Crimée, les trois drames déjà mentionnés, une tragédie ayant comme sujet la fin tragique du régent ragusain Damjan Juda (*Damiano di Ragusa*, 1862) et une ode célébrant les héros de Vis *Lissa* (*e*) *l'Imperial Regio Vice-Ammiraglio* (*Tegetthoff*) *Poemetto* (*di*) *Marco-Antonio Vidović* (Zara Tipografia Battara, 1867). Enfin il fut obligé de défendre sa femme contre un critique anonyme de la *Rivista veneta.* Selon I. Milčetić (auteur du commentaire de des la IVe édition *Iskrice*) les époux Vidović ont recueilli le matériel du fameux recueil de Tommaseo : *Canti popolari illirici.*

Et maintenant, voyons de plus près les deux comédies traitant la vie française !

La première comédie est très brève. Les personnages sont pour la plupart historiques. C'est d'abord Jérôme Bonaparte (Girolamo), roi de Westphalie, puis Pigault-Lebrun, un aventurier et un écrivain licencieux. Bien qu'il n'apparaisse pas à la scène, Lucien Bonaparte est mentionné comme chef de l'opposition républicaine. Le contenu est très simple. L'action se passe en 1807, pendant une splendide nuit d'été. Pigault et Cotin causent de l'impression provoquée dans le beau monde par la nomination du roi-fantoche de Westphalie. Les groupes bourboniens ont reçu la nouvelle avec des rires cyniques. C'était un nouveau geste alchimique de l'empereur, celui de rendre bleu le sang d'un plébéien par un trait magique de sa plume. Enfin, Girolamo apparaît. Il veut célébrer ce jour par un banquet en incognito. La fille de l'hôte aime un officier de la garde. Son père Glacis, étant républicain, est contraire à ce mariage. Les trois copains n'ont pas d'argent. La police alarmée reconnaît le roi. Maintenant Glacis doit demander un pardon, qui lui sera octroyé à condition qu'il ne s'oppose plus au mariage de sa fille Amalia.

La couleur locale n'est pas très prononcée. Si l'on fait exception des noms de personnes (qui sont d'ailleurs italianisés) certaines scènes pourraient aussi bien avoir lieu à Venise. Les indications des costumes sont très faibles. Quant à la situation politique, l'auteur la connaît assez bien : il distingue deux espèces des mécontents : les royalistes (qui comptent dans leurs rangs presque toute l'ancienne noblesse) et les républicains. Il connaît aussi les amusements du « bel mondo » dans le « Teatro dell'Opera italiana ».

D'ailleurs, dans les vingt-cinq pages du texte, pas un mot, pas une expression française.

La seconde comédie est plus compliquée et plus longue (4 actes, 40 pages). Le héros principal est le général Émile Félix de Fleury (marchese di Fleury) personnage historique qui rentre d'Algérie où il se distingua dans la lutte contre la guérilla. Il est accompagné de son camarade « conte di Thonval ». Les deux amis aiment chacun une fille du banquier « di Bonvile » avec la différence que Fleury connaît Giulietta selon les dires d'autrui tandis que Thonval dont l'amour est payé de retour d'Emilia veut mettre à l'épreuve sa fidélité. Il se déguise en Arabe et terrorise le personnel de service. Cependant, Fleury s'éprend d'Emilia et tâche de l'attirer dans le jardin en chantant une chanson qu'il avait apprise de son ami. Emilia sort et s'évanouit. Le vieux banquier s'éveille à cause du fracas et tout se conclut de façon à satisfaire tout le monde : Fleury épousera Giulietta et Thonval sa chère Emilia.

Comme source, l'auteur mentionne le poème illyrien de sa femme *Prezmišljenja u ljubavi* dont l'action se passe en Bosnie. Pourquoi M. A. Vidović l'avait-il transporté en France ? Peut-être était-il impressionné par la gloire de Napoléon III (et une tendance bonapartiste devait certainement être vive dans la tradition de la famille) à son apogée après la victoire de Crimée. Les opinions politiques de M. A. Vidović sont peu claires. Dans les sonnets ayant pour sujet la guerre en Crimée il loue en même temps Murawiew et Nachimof, lord Raglan, Pélissier et les Piémontais.

En 1866 il est plus explicite : L'ode citée est suivie d'une adresse à l'empereur François Joseph qu'il supplie de laisser la Dalmatie unie à l'Autriche, donc contre l'union avec la Croatie.

La couleur locale de cette comédie est encore plus faible. Les personnages portent des noms italianisés : Emilia, Pasquale, Giulietta, Martino, Giuseppe, etc. Un trait des mœurs du temps : Fleury se marie pour une dot de 80.000 francs et après la mort de son beau-frère il en aura encore autant.

Pour conclure, M. A. Vidović, peu connu du public croate était certainement un ami de la France. Dans les deux comédies analysées

il a réussi à donner au public dalmate deux époques caractéristiques de la vie parisienne : sous le premier Empire et sous la monarchie bourgeoise. Son attitude politique n'est pas tout à fait claire et fait désirer des études plus détaillées.

Žarko Muljačić.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie R. Bussière, à Saint-Amand (Cher), France. — 12-5-1949.

Dépôt légal : 2e trimestre 1949.
N° d'impression : 919.

Bibliothèque de l'Institut français de Zagreb. — 1re série, tomes I et II : Joseph NEUSTAEDTER, **Le ban Jellacić, et les événements en Croatie depuis l'an 1848.** 2 vol. in-8 de 470 et 420 pp.

Les Mémoires du général Neustaedter constituent une source de premier ordre pour l'histoire du mouvement de 1848 en Croatie et de ses conséquences.

Né à Bratislava en 1796 d'une famille protestante, entré dans l'armée après des études à l'Académie thérésienne, Neustaedter avait pris part à la campagne de France et fait partie des troupes d'occupation de 1815 à 1818. Arrivé en Croatie en 1830, il avait eu un moment sous ses ordres Jelačić, bientôt son égal. Définitivement fixé en Croatie, il y prenait sa retraite et consacrait ses dernières années à écrire en français ses souvenirs, entièrement rédigés, sinon tout à fait mis au point, à sa mort en 1866.

Lié d'amitié avec Jelačić, auquel il s'était volontairement subordonné dès le début de la lutte contre les Magyars, ayant pris part ou assisté à la plupart des événements qu'il raconte, ayant reçu des confidences de quelques-uns des acteurs de premier plan sur les motifs ou les à-côtés qu'il n'avait pas observés directement, soucieux avec cela d'impartialité, ce général autrichien, devenu Croate d'adoption, est un témoin digne d'audience.

Il place les événements en Croatie dans le cadre de la monarchie austro-hongroise. Cette préoccupation l'amène à raconter la campagne de Radetzky en Italie, à résumer les mouvements révolutionnaires des Hongrois et des Serbes d'Autriche. Là son récit n'a pas la valeur d'un témoignage, sans cependant être jamais dépourvu d'intérêt. Il envisage toujours les faits — jusque dans son exaltation de Jelačić — du point de vue d'un loyal sujet de l'empereur d'Autriche, mais d'un sujet que son dévouement n'aveugle pas et qui sait reconnaître les fautes de la dynastie autrichienne.

Restés manuscrits dans les collections de la Bibliothèque universitaire de Zagreb, les Mémoires de Neustaedter ont été utilisés plus ou moins largement par les historiens croates, moins cependant qu'ils auraient mérité de l'être. C'est pourquoi il a semblé utile de les publier intégralement, d'autant plus que leur lecture n'intéresse pas seulement les professionnels de l'histoire.

Les notices sur l'auteur et l'ouvrage, les notes et commentaires seront donnés après le texte, qui comprend deux volumes grand in-8, parus.